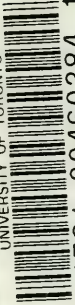
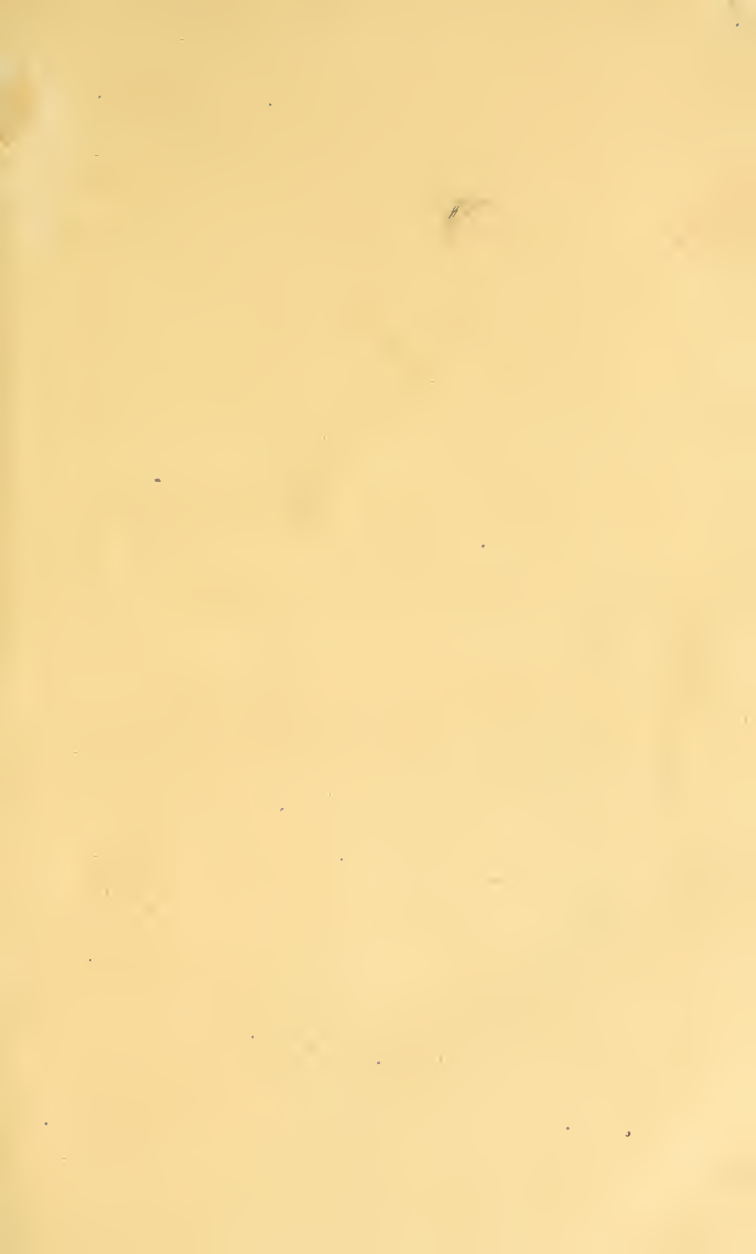


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00460384 1





LA FEMME
SES VERTUS ET SES DÉFAUTS

LA FEMME

SES VERTUS ET SES DÉFAUTS

OUVRAGE

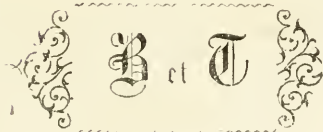
TIRÉ DES ŒUVRES DU P. CAUSSIN

ENTIÈREMENT RE FONDU, CORRIGÉ ET AUGMENTÉ

PAR

M. BATHILD BOUNIOL

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

En face le Grand Séminaire de Saint-Sulpice

1870

HG
1201
C38
1870



HISTOIRE D'UN VIEUX LIVRE

ET

DE SON AUTEUR.

I

QU'IL NE FAUT PAS JUGER LES LIVRES
SUR L'APPARENCE.

C'est le cas plus que jamais de dire, avec le poëte latin : *Habent sua fata libelli*. Il y a de cela bien des années, une après-midi, dans l'atelier d'un peintre, mon ami, atelier dont je faisais volontiers mon cabinet de travail, en furetant au fond d'une armoire qui servait de bibliothèque en même temps que de vestiaire, d'office, de bûcher, etc. ; parmi d'autres livres plus ou moins dépareillés, j'en avisai un sur lequel je mis aussitôt la main, à l'intention du

rapin chargé d'allumer le poêle. Et en vérité, le volume en question ne semblait pouvoir être mieux utilisé, tout poudreux et mal couvert d'un débris de carton qui laissait entrevoir les premiers feuillets tout chiffonnés, flétris, racornis, rongés des rats et piqués des vers. Si malpropre était cet affreux bouquin, que je fus tenté de mettre mes gants avant d'y toucher, et si je m'en abstins, ce fut avec la certitude que j'aurais la facilité de me laver les mains après l'avoir feuilleté.

Je le pris donc et je l'ouvris, mais non sans quelque désappointement, en m'apercevant que, les premières pages ayant été arrachées, le titre manquait. Je cherchai la table, la table pareillement avait disparu. Le livre, du reste, malgré son apparence peu séduisante, quand j'eus surmonté ma première et légitime répugnance, ne me parut plus aussi digne de mépris. D'une date assez ancienne, mais bien imprimé, dans un beau et large caractère, avec de grandes marges, il piqua ma curiosité par les titres singuliers de la plupart des chapitres, roulant sur des sujets qui ne pouvaient m'être indifférents. Il se composait de plusieurs parties dont chacune était une sorte de traité relatif aux personnages les plus importants de la société : le Prélat, le Gentilhomme, la Dame, etc. L'auteur, moraliste chrétien, et, autant

que j'en pouvais juger, religieux et prêtre, faisait le tableau des vertus à pratiquer dans chacun de ces états, comme des vices et des fautes à éviter.

Ce sujet en lui-même n'avait rien de bien nouveau, et je connaissais maints écrits, livres ou sermons, sur le même thème, sauf quelques variantes. Mais si le fond était banal, je n'eus besoin que de lire quelques pages pour juger qu'il n'en était point de même de la forme. Ce n'était point du tout ici le traité ordinaire, didactique, méthodique, académique et volontiers pesant et somnolent. L'auteur, quel qu'il fût, avait une façon de s'exprimer singulièrement vive, accentuée, originale. Son style abondant, coloré, imagé, m'étonnait par son allure leste, par l'énergie de la pensée et la verdeur de l'expression. Sans doute on pouvait lui reprocher parfois une tendance aux conceetti, aux faux brillants, à l'emphase, défauts de l'époque : mais dans les bons endroits, et ils étaient fréquents, ces défauts se faisaient peu sentir, et l'écrivain, pour moi inconnu, s'offrait surtout avec ses qualités peu ordinaires entre lesquelles j'admirais un air de bonhomie et je dirais volontiers de naïveté, d'ingenuité singulière, et avec cela, toute la grâce, toute la finesse, voire souvent la malice du plus délié et du plus charmant esprit.

Je lus surtout et je relus avec un vif plaisir les chapitres relatifs à la Dame, qui, quoique assurément écrits à une tout autre époque (il y avait deux siècles peut-être), me semblaient n'avoir aucunement vieilli, soit pour les idées, soit pour le style en général. Je trouvai là force portraits sous lesquels j'aurais pu aisément mettre des noms propres, et la plupart des observations n'avaient rien perdu de leur vérité et de leur à-propos. On comprend que, ravi de ma trouvaille, j'eusse le désir de connaître, avec le titre du livre, le nom de l'auteur, et cette satisfaction me fut donnée pas très-longtemps après. Dans ma promenade le long des quais, un soir d'été, je remarquai, dans une des boîtes de l'étalage du quai d'Orsay, certains vieux livres sur lesquels instinctivement je mis la main. Et jugez de ma stupéfaction comme de mon contentement ! dans le premier que j'ouvris je reconnus l'ouvrage en question. Vite, je regarde le titre, et je lis : *la Cour sainte*, par le R. P. Caussin, de la Compagnie de Jésus, tome II. Il y avait donc un tome 1^{er}, qui, en effet, se trouvait dans la case. Je le pris en hâte, sans souci de la couche épaisse de poussière et de moisissure souillant la couverture, et je me mis à le feuilleter, à le dévorer, oublieux des passants et du marchand, avec la joie du chasseur mis tout à coup sur la piste longtemps

cherchée d'un gibier rare. Mais la nuit, qui s'approchait, me força d'interrompre ma lecture, et, après avoir pris soigneusement note du titre de l'ouvrage et du prix, je me promis d'y revenir aussitôt que possible et la bourse mieux garnie. En effet, à quelque temps de là, j'achetai le livre du Père Caussin, *la Cour sainte*, édition de MDCXLVII¹, deux énormes in-folios dont j'eus ma charge, et qui me donnaient un faux air de Samson enlevant les portes de la ville de Gaza.

Heureux de ma conquête, de temps en temps je rouvrais les vieux livres et je m'oubliais de longues heures dans cette lecture sans qu'elle perdît pour moi de son attrait. Seulement, par l'expérience que me donnaient les années et des études littéraires plus sérieuses, tout en appréciant toujours à leur valeur bien des pages excellentes, je jugeais mieux du livre dans l'ensemble, et je regrettais que, par ses formes scolastiques, ses longueurs, ses répétitions, parfois ses anachronismes au point de vue de l'histoire et des mœurs, il ne fût plus guère à la portée des lecteurs d'à présent. Et pourtant il y avait là, selon moi, un trésor, des trésors enfouis. De ces deux in-folios, il me semblait qu'en choisissant et triant avec soin, en déga-

¹ Chez Claude Sonnius et Denis Béchét, libraires, au *Compas d'or*, rue Saint-Jacques.

geant tant de morceaux aussi franchement écrits que bien pensés des superfétations et des longueurs, on pouvait tirer un ou deux volumes vraiment remarquables et d'une lecture non moins attrayante qu'utile.

Il y a quelque temps, à la suite de veilles laborieuses, sentant le besoin de me reposer, je résolus d'occuper mon loisir forcé à ce travail un peu ingrat sans doute, mais moins fatigant que la composition. Je me faisais d'ailleurs un devoir de respecter le plus possible le texte de mon auteur, qui pèche surtout par le trop d'abondance et ressemble à ces plantes vivaces et robustes qui, croissant en liberté dans un sol fertile, et promptes à multiplier leurs vigoureux rejetons, ont surtout besoin d'être élaguées. Dans ces pages nombreuses, il y avait plus à retrancher qu'à corriger, sauf pour certaines tournures qui paraîtraient aujourd'hui peu grammaticales, ou telles expressions dont le sens a changé, et des hardiesses de langage un peu gauloises, dont la liberté n'est plus dans nos mœurs. En d'autres endroits, notre auteur s'oubliant tout à fait, comme le bonhomme *Homerus* sommeille, il a fallu se résigner à de plus sérieux remaniements, délicate et ennuyeuse besogne; mais dont, j'espère, le défunt me saura gré, et vous aussi, ma gracieuse lectrice. Le traité relatif à la

Dame, celui de tous qui me paraissait le plus actuel et le mieux réussi, ne suffisait point pour faire un volume ; mais il m'était facile de le compléter par des extraits empruntés à d'autres chapitres, n'ayant presque que l'embarras du choix dans une si riche moisson, encore que le pur froment ait peine à se dégager parfois des herbes parasites.

Il me semble que ce livre, selon moi excellent au point de vue de la doctrine comme du style, riche d'observations, plus plein encore de choses que de mots, ne peut qu'être goûté du public qui sait lire et qui sait juger. Je serais grandement heureux si je pouvais ainsi venger d'un oubli plus que séculaire un écrivain assurément digne d'un meilleur sort, un honnête homme, zélé prêtre autant que courageux citoyen, et qui, martyr du devoir, fut l'une des victimes de Richelieu. Sans doute protégé par son sacré caractère, il ne porta point sa tête sur un échafaud, mais son dévouement ne s'effrayait pas de ce péril et n'eût pas reculé devant le complet sacrifice. Aussi, je crois qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur le Père Caussin, et en particulier le récit de la lutte si dramatique de l'humble moine avec l'homme d'État devant qui tremblait la France, tremblait l'Europe.

II

UN BON PRÊTRE ET UN TOUT-POUISSANT MINISTRE.

Caussin (Nicolas), fils d'un médecin de Troyes, naquit dans cette ville en 1583 ; il entra chez les jésuites en 1607. Destiné d'abord au professorat, il y réussit merveilleusement, et par la facilité de son élocution, par la vivacité de son esprit comme par son instruction variée et profonde, il fut fort goûté de ses élèves, auxquels son caractère à la fois plein d'amabilité et de bonhomie le rendaient cher. Il enseigna les belles-lettres successivement à Rouen, à Paris, à la Flèche, puis ses supérieurs le firent monter dans la chaire. Ses succès dans ce nouveau genre attirèrent sur lui l'attention et il fut invité à prêcher à la cour. Il plut au roi par son éloquence naturelle et l'onction de sa parole ; et le cardinal de Richelieu, loin d'en prendre ombrage, voyant l'air de simplicité du bon père, jugea que c'était là le confesseur qu'il lui fallait pour remplacer auprès du roi le père Gordon, atteint de paralysie, et que d'ailleurs, dit-on, il ne trouvait pas suffisamment docile. Mais malgré la clairvoyance de son coup d'œil, Richelieu s'abusait sur le caractère du père Caussin qui, sous des dehors modestes,

humbles, ingénus, cachait une haute intelligence, une grande finesse unie à une non moins grande fermeté.

L'opposition qui, soit à la cour, soit ailleurs, s'efforçait de miner le crédit du cardinal, n'avait pas toujours, et tant s'en faut, le caractère que lui prêtait celui-ci, de misérable intrigue, de rivalités jalouses et d'ambitions hostiles. Non, beaucoup et des plus honnêtes gens, tout en rendant justice aux éminentes qualités du ministre, trouvaient fort à blâmer dans sa politique, et l'histoire, facilement impartiale aujourd'hui, incline à leur opinion. Même, à présent que cette politique peut être appréciée dans ses plus lointaines et dernières conséquences, nous serions, je crois, portés à plus de sévérité encore que les contemporains éblouis par les résultats immédiats. Richelieu sans doute a fait de grandes choses, mais il fut trop, lui aussi, de ces hommes d'État qui ne s'inquiètent pas toujours du choix des moyens pourvu qu'ils atteignent leur but, et ce but, il lui arriva plus d'une fois de le dépasser. Par exemple, comme l'a dit fort bien un judicieux écrivain : « Il était digne de Richelieu de réhabiliter le principe monarchique et de le faire prévaloir; mais en choisissant à la royauté un despotisme illimité pour unique base, il lui ôtait en durée ce qu'il lui donnait en force. La royauté

depuis douze siècles n'avait jamais subsisté sans contre-poids... la rendre indépendante de tout contrôle était l'isoler, et une fois isolée, elle se trouvait sans appui dans les orages... Il prépara les merveilles du siècle de Louis XIV, mais aussi la catastrophe de Louis XVI. » En effet, déchu de tous ses droits et privilèges, garantie de son indépendance, réduite à un rôle subalterne qui n'était qu'une brillante domesticité, n'ayant dans les antichambres de Versailles qu'un éclat de reflet, l'aristocratie n'exista plus de fait comme puissance; et au jour des suprêmes périls, la royauté se trouva seule en face de la démocratie trop orgueilleuse de sa force et trop enivrée de ses succès, pour ne pas abuser de la victoire.

Ces conséquences si fatales au pouvoir monarchique que Richelieu avait pour but de faire uniquement prévaloir, les contemporains ne les apercevaient pas sans doute et ne pouvaient songer à les lui reprocher. Mais sur bien d'autres points il suffisait d'une conscience droite pour juger sainement et sévèrement cette politique qui, après avoir résolument combattu et écrasé le protestantisme à l'intérieur, par une étrange contradiction, se faisait son alliée au dehors, préparant ainsi les voies à ce traité de Westphalie qui donna à l'hérésie droit de bourgeoisie en Europe et lui assura même une sorte de prépon-

dérance. Or, était-ce à un prince de l'Église à se faire, dans son aveugle passion contre l'Autriche, le promoteur de cette politique aussi contraire aux intérêts de la religion qu'à ceux de la France? Et l'on comprend que cette conduite soulevât contre Richelieu, dans le temps, de vives et trop légitimes indignations.

« Reportons-nous à cette date de 1637, dit un écrivain moderne. Il faut en convenir, la politique de Richelieu, si grands que fussent ses résultats à n'envisager que l'accroissement du pouvoir royal, répondait mal aux vœux de tous les cœurs français et catholiques. On avait peine à comprendre qu'il fût nécessaire à la splendeur de la monarchie, de prolonger indéfiniment ces guerres ruineuses qui, en abaissant la maison d'Autriche, assuraient la prépondérance en Europe aux puissances protestantes. Ainsi, après l'électeur palatin et le roi de Danemark, nous avions pour alliés la Suède et la Hollande, en attendant sans doute l'occasion de tendre la main aux Turcs, toujours prêts à fondre sur la Hongrie... Le pays, épuisé par la guerre, était écrasé d'impôts...; le mauvais génie qui dominait le roi rendait stériles toutes les bonnes qualités du monarque. N'était-ce pas encore le cardinal qui, en fomentant d'odieux soupçons, ravissait l'affection du roi à sa mère, à son frère, à la reine elle-

même? Marie de Médicis expiait bien cruellement dans les humiliations d'un long exil le tort qu'elle avait eu de servir l'ambition d'un ingrat... Mais la reine, qu'avait-elle fait pour être délaissée? Par quel crime avait-elle mérité sa disgrâce? »

Ces sentiments de beaucoup de catholiques, ils étaient ceux du père Caussin, comme nous le voyons par ce fragment d'une lettre ou d'une sorte de mémoire¹ adressé par lui à M^{lle} de la Fayette, et fort remarquable, quoique écrit en hâte et avec la préoccupation d'une inquiète surveillance :

« Je n'eus jamais l'esprit ni brouillon, ni remuant, je n'ai eu jamais aucune haine ni aversion contre Monseigneur le Cardinal, qui m'a choisi entre tant d'autres pour me donner au roi. Si son gouvernement se pouvait accorder avec les maximes de l'Évangile, je l'aurais servi de toute ma puissance. J'ai mille fois pensé aux raisons qui se peuvent alléguer pour justifier sa conduite; mais je trouve tant de pompe et d'orgueil en sa vie, tant d'artifices en ses paroles, tant de violence en son règne, qu'il n'y a, ce me semble, que les stupides qui puissent ignorer ses

¹ Publié pour la première fois dans l'intéressante brochure du P. Ch. Daniel : *Une Vocation et une disgrâce*. Brunet, éditeur, 31, rue Bonaparte, 1861.

excès et que les méchants qui les puissent approuver. Je n'entreprends pas de le détruire, sachant bien que le roi en est entièrement possédé; mais aussi je ne veux pas être son esclave et son complice; je suis résolu de combattre ses maximes quand je les trouverai contraires au salut du roi; si je ne fais autre profit, je remporterai au moins de la cour l'innocence que j'y ai apportée et ferai voir par ma sortie que j'y ai vécu en homme de bien. »

Voilà certes de nobles paroles qui annoncent un ferme et libre caractère, et ces sentiments font honneur à celui dont ils dictaient la conduite, comme à son alliée dans cette innocente conspiration, inspirée par de si généreux motifs. Cette alliée, dans laquelle il eût pu craindre d'avoir tout au contraire une ennemie, était M^{lle} de la Fayette, une des filles d'honneur de la reine, personne à laquelle le roi témoignait une amitié particulière que les sentiments religieux du monarque contenaient d'ailleurs dans les limites de la plus sévère honnêteté. « Pour elle, touchée de l'affection et de la confiance du roi, sans en être enivrée ni éblouie, elle ne savait se prévaloir de son ascendant sur ce cœur timide que pour lui inspirer les nobles passions qui la possédaient elle-même tout entière. Au reste, cet ascendant tenait bien moins aux charmes de sa

personne qu'aux belles qualités de son âme, à l'élevation de son caractère. Louis, plein de respect pour sa vertu, ne la voyait jamais que chez la reine. » (Ch. Daniel.)

Mais le cardinal, qui jalousait et redoutait cette influence, avait essayé de prévenir le futur confesseur en insistant sur la nécessité de détacher au plus tôt le roi de cette inclination maintenant innocente mais qui pouvait mettre un jour son salut en péril. Ces craintes, le prudent religieux les partageait peut-être ; néanmoins il ne se laissa pas entraîner et fut mis en garde par les exagérations mêmes d'un zèle hypocrite qui laissait trop deviner les calculs de l'ambition et les préoccupations de la politique, se couvrant, sciemment ou non, d'un masque pieux. Il en fut plus convaincu encore après un entretien qu'il eut avec M^{lle} de la Fayette, qui vint d'elle-même, en s'ouvrant à lui avec une grande confiance, lui demander conseil relativement à la vocation religieuse à laquelle elle se croyait appelée. Le P. Caussin, pour l'éprouver, eut l'air de combattre cette vocation, outre que, résolu de faire tous ses efforts pour éclairer le roi, il ne voulait pas se priver immédiatement d'un auxiliaire qu'il jugeait précieux pour cette difficile et patriotique entreprise. Il put être assuré bientôt d'un concours aussi courageux que fidèle, on en

jugera par ce fragment d'une de leurs conversations :

« Vous savez, disait le P. Caussin, quelle est la puissance du cardinal et qu'il n'a jamais rien pardonné. Êtes-vous bien résolue à souffrir pour une si bonne cause tout ce que la Providence ordonnera sur vous ?

— Je vous assure, mon père, répondit M^{lle} de la Fayette, que je m'estimerais heureuse de porter ma tête sur un échafaud pour le salut du roi et la liberté de la France.

— Il est besoin, vous le comprenez, dans tout ceci, que nos intentions soient pures, car si nous cherchions nos intérêts, nous n'y trouverions que confusion.

— A Dieu ne plaise que nous soyons venus dans la religion pour y apporter des sentiments intéressés ; je vous proteste, mon cher père, que j'aimerais mieux voir tous mes parents morts que de les voir à la place du cardinal. »

Le but que tous deux poursuivaient ainsi, le P. Caussin nous le fait assez connaître dans le mémoire dont il a été parlé plus haut : « Nous jugeâmes que les choses dont il était le plus urgent d'entretenir le roi étaient la paix de la chrétienté, le soulagement des peuples, réduits à la dernière misère, l'union de la maison royale,

en le portant à une sainte et cordiale affection pour la reine. »

On voit que, dans la noble jeune fille, la reine n'avait point à craindre une rivale, bien au contraire. Des sentiments tout différents animaient la généreuse la Fayette, on en jugera par ces fragments d'une autre conversation. Comme la fille d'honneur revenait sur son attrait pour la vie religieuse, le confesseur lui dit :

« Ne vous faites-vous point illusion à vous-même ? Parlez-moi en toute franchise ; ne me cachez point, en vous les cachant peut-être à vous-même, les motifs qui vous font prendre une telle résolution et qui vous font faire dans le comble de la prospérité ce qu'on ne fait guère à votre âge. N'avez-vous point désiré quelque faveur du roi qu'il ne vous a point accordée, et comme vous l'aimez véritablement, cela vous aura peut-être piquée ?

— Croyez, mon père, que je suis bien éloignée de cela et que la bonté du roi me procure toutes les satisfactions imaginables. Si j'eusse montré de l'inclination pour le mariage, son dessein était de me trouver un grand parti ; mais tout le respect que je lui ai rendu n'a jamais été pour mes intérêts ni pour ceux des miens ; il en trouvera assez qui aimeront la fortune ; mais, moi, je me suis toujours attachée à la vertu.

Après l'avoir aimé, il ne faut plus aimer que Dieu.

— Mais, reprit le religieux, cette grande affection du roi n'attire-t-elle point sur vous des ombrages et des envies qui vous lassent et qui vous menacent de quelques persécutions? N'est-ce point pour cela que vous courez dans un monastère afin de vous mettre à couvert?

— A Dieu ne plaise! si j'eusse voulu être du nombre des esclaves, la faveur me tendait les bras, et le favori (Richelieu) m'a fait assez rechercher. Il s'en faut que j'aie en religion par chagrin et pour me garantir des persécutions. Je quitte le monde et, en le quittant, je n'emporte qu'un déplaisir qui est de lui donner de la joie par ma retraite. »

La générosité de ce langage ne permettait pas au P. Caussin de conserver le moindre doute sur la sincérité d'une vocation qu'il ne chercha plus à combattre, sûr que, dans le cloître autant et plus qu'à la cour, la parole de la sainte fille garderait sur le roi son autorité. Maintenant il s'agissait d'obtenir le consentement du prince, et le bon Père nous a transmis fidèlement le récit de cette scène émouvante, qui prouve, en même temps que la vivacité de l'affection de Louis, l'énergie de ses sentiments chrétiens.

« J'allai le trouver à son lever, et lui fis l'ou-

verture de cette proposition. Il parut étonné d'une sollicitation si pressante; il s'assit sur son lit comme étant affaibli de la perte qu'il allait faire, et me dit en pleurant : — Qu'est-ce qui la presse? Qu'elle diffère encore quelques mois; j'irai à l'armée, et cette séparation me sera moins terrible; mais maintenant cette pensée me réduit à l'agonie.

« J'aperçus sur l'heure des angoisses si violentes en son esprit et lui vis le visage si abattu, qu'il me fit pleurer moi-même. Alors, tâchant de ménager les intérêts de Dieu et les siens, je lui dis :

— Retenez-la; je veux que sa vocation soit bonne; ce n'est pas le dessein de Votre Majesté de s'y opposer; mais comme il y a peu de temps qu'elle a commencé à se déclarer et que son âge est encore tendre, nous pouvons en bonne conscience lui ordonner quelque délai raisonnable. Je m'en vais de ce pas lui dire qu'elle arrête, que vous ne pouvez lui donner présentement son congé.

« Il me retint et me dit :

— Ne le faites pas; car si je l'empêche à présent et qu'elle vienne à perdre sa vocation, j'en aurai regret toute la vie. Jamais rien ne m'a tant coûté que ce que je fais à cette heure; mais il faut que Dieu soit obéi. Allez lui dire que je lui

donne congé et qu'elle peut partir quand il lui plaira.

« Je vous fis savoir cette permission, et je pense que vous empruntâtes ce jour-là la vitesse des éclairs. Jamais je ne vous vis expédier une grande affaire aussi promptement... Vous entrâtes dès le jour même au lieu de votre repos ; vous fûtes reçue avec joie de toutes vos sœurs de religion. Votre entrée fit beaucoup de bruit, chacun en parla selon sa passion ; il s'en trouva plusieurs qui assurèrent qu'on s'était servi de moi pour vous mettre en religion ; et de là vous pouvez voir la faiblesse et l'ignorance du jugement des hommes. »

Le cardinal, plus qu'aucun autre, se montra satisfait de ce dénoûment, pour lequel il témoignait d'un tel empressement et d'une si grande impatience au moindre retard que, certain jour, le confesseur lui écrivait avec une assez rude franchise que « le Saint-Esprit ne se prend point à coups de canon. »

Mais la joie du ministre ne fut pas de longue durée ; car, quoique le roi ne vit plus que rarement M^{lle} de la Fayette, qui fit profession sous le nom de sœur Angélique, il conserva pour la sainte fille la même affection, et continua de prêter l'oreille à ses conseils. Ils furent assez puissants, dit-on, avec ceux du confesseur, pour dé-

terminer Louis à une démarche pour laquelle sa conscience le pressait déjà vivement sans doute, une réconciliation sérieuse avec la reine, dont, par suite de soupçons injustes et perfidement entretenus peut-être depuis le procès de Chalais, il se tenait éloigné. Cette réconciliation, qui bientôt ne fut plus un mystère, ne dut pas être vue de bon œil par le cardinal¹; et cette première victoire encouragea le P. Caussin à oser davantage. Voici comment il rend compte de sa périlleuse tentative qui devait avoir pour lui-même de si fâcheuses conséquences.

« Depuis la dernière visite que je vous ai rendue, selon le commandement que j'en avais reçu du roi, il a plu à Dieu de me faire changer le titre de confesseur du roi en celui de confesseur de la vérité. Le jour de l'Immaculée Conception, je parlai à Sa Majesté, avec une forte vigueur, des malheurs et confusions de cette guerre, du bien de la paix, du soulagement des peuples et de l'union de sa maison. Le bon prince a été très-ébranlé; mais on a tâché d'effacer incontinent de son esprit les impressions de son devoir, en lui persuadant qu'il ne trouverait jamais son repos que dans mon éloignement. Le bruit de

¹ D'après des écrivains sérieux, au contraire, il est juste de le dire, Richelieu, mû par des sentiments plus élevés, contribua pour sa part à rapprocher les augustes époux.

Paris vous aura déjà appris comme j'ai été livré aux satellites du cardinal , qui me menèrent aux extrémités de la France , en exil , en prison , à la mort. Je ne puis vous dire tout le mal qui m'attend ; mais je vous puis assurer par la grâce de Dieu que je suis résolu de boire tout le calice qui me sera préparé avec vénération de l'adorable Providence. Je n'ai pas mérité une telle faveur , mais vos bonnes prières et celles des âmes qui vous ressemblent me l'ont procurée. »

Le courageux confesseur , qui était bien un peu , en effet , le confesseur de la foi , fut d'abord relégué à Rennes , puis à Quimper. Et , paraît-il , le cardinal , soit crainte , soit ressentiment , aurait voulu davantage ; il demanda aux supérieurs d'envoyer le P. Caussin par delà les mers dans la mission du Canada. Mais ceux-ci s'y refusèrent et répondirent , d'après le P. Ch. Daniel , « avec non moins de vérité que de finesse , que , dans la Compagnie , on n'assignait à personne un poste périlleux à titre de punition , mais plutôt comme récompense. »

Au reste , le P. Caussin ne fut ni surpris ni accablé de sa disgrâce , j'en veux pour preuve , avec les passages déjà cités , la remarquable page qui termine si éloquemment sa lettre :

« Il me semble qu'après cette tourmente de la cour je suis entré dans une île fortunée , où je

ne vois plus que des grâces , des vertus , la Divinité. Tantôt je me promène sur le grand théâtre de la nature , où toutes les créatures me servent de degrés pour aller à Dieu. Je sens plus que jamais l'éternité de mon âme dans le commerce des intelligences et des astres. Tantôt je repasse dans ma mémoire les saintes lectures et les saints mystères de la théologie. Tantôt j'entre dans le grand labyrinthe des temps , où je vois passer tant de têtes couronnées comme l'écume des flots de la mer. Mais partout je pénètre par la contemplation dans les profonds abîmes du Verbe incarné , et dans le sein de la croix , où se trouve le remède à toutes les douleurs de la vie. Je n'ai plus d'importuns qui m'assiègent , ni de ces occupations de la terre qui m'ôtaient le loisir de goûter les charmes du ciel. Je suis le maître de mon temps et le roi de moi-même , sans regret du passé , sans perte du présent , sans crainte de l'avenir. Quelquefois je mets la main à la plume, et je travaille déjà pour ceux qui naîtront dans plusieurs siècles.

« On m'a bien menacé de supplices, de prisons et de tous les dangers qu'on peut se figurer dans les colères du cardinal ; mais j'espère que Dieu me rendra à vos prières et à celles de tant de personnes pieuses qui offrent tous les jours leurs vœux pour moi..... Si vous apprenez que la per-

sécution m'aît arraché la vie , recommandez à Dieu le repos de mon âme. Obtenez un service pour moi dans votre église, et priez toutes vos sœurs, nommément celles qui sont de ma connaissance, d'offrir leur communion pour moi..... J'ai toujours servi le public et ne me suis fait haïr de personne que de ceux qui aiment trop leur intérêt. Quoi qu'il m'arrive, je leur pardonne de toute l'étendue de mon âme, et leur désire la vraie charité et le salut éternel. »

Dans les loisirs de son exil, le P. Caussin reprit la plume avec laquelle il avait écrit son beau livre de la *Cour sainte*, et s'occupa de terminer et de compléter cet ouvrage. D'après le témoignage d'un biographe assez peu bienveillant pour notre jésuite, le livre « eut à cette époque « une vogue prodigieuse, qui fit dire que le « P. Caussin avait su mieux faire ses affaires à la « cour sainte qu'à la cour de France. Il fut réim- « primé une infinité de fois et traduit en toutes « les langues. » J'ai dit plus haut les causes du discrédit dans lequel cet ouvrage était tombé par la suite. J'ai grand espoir qu'on saura maintenant l'apprécier à sa valeur, ce sage observateur, profond moraliste autant qu'ingénieux écrivain, dont les saillies originales si souvent nous font sourire, quand d'autres fois son style s'élève à la

forte éloquence ou s'empreint des grâces d'une jeune et fraîche poésie.

L'exil du P. Caussin ne cessa qu'au bout de six années, lors de la mort du roi Louis XIII., qui avait suivi de si près le cardinal dans la tombe. Rappelé par la régente, le jésuite revint à Paris, où il termina sa carrière, le 2 juillet 1651, après quatorze jours de douleurs incroyables, « qu'il « appelait un bain de délices en comparaison de « tout ce qu'il avait souffert à la cour. »

En regard de cette mort résignée et humble du bon religieux, je ne puis résister au désir de placer, contraste saisissant et plein d'utiles leçons, celle du persécuteur. Le tout-puissant ministre, qui, depuis plusieurs semaines, semblait ne se survivre à lui-même que par l'obstination de sa volonté inflexible, enfin avait dû s'étendre sur la couche funèbre. Il était là gisant, calme, recueilli ou impassible et, dans son regard éteint déjà, sur son maigre visage aux lignes si finement mais durement arrêtées, il conservait sans doute encore quelque chose de cette expression résolue et hautaine si admirablement rendue par le pinceau de Philippe de Champagne. Son confesseur, au moment de lui donner la communion, l'exhortait au repentir et à pardonner à ses ennemis : l'évêque qui, malgré qu'il eût charge d'âmes, s'était tout d'abord préoccupé bien plus de la po-

litique que de son apostolat; le cardinal, le prince de l'Église qui si longtemps avait attristé les âmes pieuses par le scandale de ses alliances, j'allais dire de sa complicité avec les princes hérétiques; l'homme d'État qui avait noué tant d'intrigues, fait rouler sur l'échafaud tant de têtes, coupables sans doute, mais nobles, mais illustres, et couler, par une justice implacable qui ressemblait à la cruauté, trop de généreux sang; l'ambitieux, enfin, qui s'était dressé comme un mur entre la mère et le fils, entre l'épouse et l'époux, Richelieu osa bien répondre, en prenant Dieu à témoin de ses intentions :

— Des ennemis, je n'en ai jamais eu que pour le bien de l'État et de l'Église.

Que penser de cette sécurité presque effrayante? et serait-il téméraire de se demander s'il n'y avait pas là une suprême et terrible illusion, et si le grand Juge auquel le mourant faisait si hardiment appel ne voyait pas dans cette parole la confiance malheureuse d'un incurable orgueil, ou les aberrations de la fausse conscience? Problème mystérieux qu'il n'est donné à nul ici-bas de pouvoir résoudre !

Quant à Louis XIII, ce fantôme de roi que l'histoire, dans ses jugements souvent étranges, qualifie *le Juste*, parce que, s'armant de la dureté contre sa propre faiblesse, il blasphémait la élé-

mence, la plus auguste entre les royales vertus ; quant à Louis XIII , si longtemps marionnette docile aux mains de l'impérieux maire du palais, sa mort fut plus modeste, plus chrétienne. Mais qui sait ce qu'eût été l'agonie du pauvre prince , qui ne pouvait pas mourir comme il avait gouverné, par procureur, si, pour l'assister, lui, l'homme des défaillances , pour le fortifier, le consoler à cette heure redoutable , il n'avait pas eu le saint du siècle. le grand Vincent de Paul, autrement grand aux yeux de qui sait en bien juger que Louis et Richelieu même ?

Sic transit gloria mundi! Sœur Angélique (M^{lle} de la Fayette), qui couronna heureusement par une sainte et douce mort une vie de sacrifice, l'avait bien compris !

BATHILD BOUNIOL.

2 mars, 1864.

DÉDICACE DU PÈRE GAUSSIN.

A

LA SAPIENCE DE DIEU

INCARNÉE. -

SAPIENCE ÉTERNELLE,

Souveraine Intelligence, me voici prosterné devant les abîmes de vos grandes et divines lumières, pour vous faire hommage de ma personne et de mon livre, avouant le néant de l'un et de l'autre, et protestant n'avoir ni esprit ni plume qui ne soit de vous et pour vous, qui êtes l'origine des bonnes pensées et l'accomplissement de tous les plus louables discours.

AUX DAMES.

MESDAMES,

Je ferais injure à la sainteté jusque dans la Cour sainte, si dans ces traités sur la piété des grands, je passais sous silence les dames qui ont si fort contribué de tout temps à la gloire du christianisme. Dieu les a employées aux grandes affaires de tous les siècles, puisque le Verbe, qui de toute éternité ne reconnaissait qu'un Père au ciel, a voulu reconnaître aux derniers temps une Mère en terre. Et sur le Calvaire, parmi tant d'horreurs et de supplices et d'images de mort, lorsque les pierres se fendaient de douleur sous ses pieds et que le ciel était tendu de deuil sur sa tête, les dames se trouvèrent encore auprès de la croix pour ouïr les dernières paroles du

Sauveur et recueillir pieusement les reliques de son sang.

Ce sont ici des alliances éternelles, ô Mesdames, que vous avez contractées avec la dévotion. Tant d'hommes qui remuent le fer semblent n'avoir maintenant autre métier que de tuer et mourir à crédit. Ceux qui manient les livres se consomment dans les douces tortures de l'esprit ; les autres, qui sont dans le tracé des affaires publiques, n'en remportent souvent autre chose que du bruit et de la fumée. Mais quand je vous contemple sous ce titre de sexe dévot, qui vous est donné par l'Église, je trouve que votre bénédiction est en la rosée du ciel, et que vous êtes semblables aux abeilles qui naissent dans le miel, ou bien à ces oiseaux des îles Fortunées, qui se nourrissent de parfums.

Croyez-moi, celles de votre sexe qui n'ont point de vraie piété, quand elles posséderaient un monde de grandeurs et de beautés, ne seront non plus estimées devant Dieu que la fleur du foin et l'écume de la terre. Mais celles qui prennent le chemin des saintes et solides vertus entrent en une vie tout angélique, qui, s'élevant au-dessus du sexe et des imperfections naturelles, se forme sur les plus parfaites idées de la Divinité.

En voici un modèle que je vous offre en ce

traité, où, après avoir remarqué, plus par spéculation que par pratique, quelques taches qui pourraient ternir le lustre de tant de célestes beautés, je relève la piété des dames en un si beau jour, qu'il faudrait n'avoir point d'yeux pour n'en pas admirer le mérite.

Je vous ai voulu rendre ce service sortable à ma robe, et non indigne de votre considération, y étant invité par des dames qui ont heureusement allié la vertu aux plus éminentes dignités du royaume.

Si Dieu, qui m'a inspiré ces pensées, vous en inspire l'exécution, j'aurai le comble de mes vœux, et vous celui de vos perfections.

LA FEMME

SES

VERTUS ET SES DÉFAUTS.

LIVRE PREMIER.

LA DAME.

CHAPITRE I.

Que la société ne peut subsister sans la vertu des dames, dont la piété sert beaucoup à l'avancement du christianisme.

Voici où je prétends borner cet ouvrage¹, que j'ai conduit jusques ici avec assez de travail : et puisque Dieu, après ces grandes œuvres de la création, se reposa aussitôt qu'il eut créé une femme, il me donne l'exemple de donner quelque repos à ma plume, après que je vous aurai représenté les perfections d'une Dame, telle que je la voudrais, pour servir d'ornement au christianisme, et de modèle à la vertu.

Il faut que je vous avoue, mon lecteur, que j'ai

Celui dont le traité de la *Dame* faisait partie.

redouté ce port, où je me voyais aborder par nécessité, tant par ce que j'ai appris du grand martyr Saint Justin, qu'il faut avoir une singulière discrétion pour traiter avec les femmes, et que celui-là fait beaucoup qui peut même aimer leurs vertus sans danger; tant aussi qu'étant naturellement studieux de la brièveté, j'avais peur qu'elles ne communiquassent insensiblement à mon discours quelque trait de ces grandes longueurs qu'elles apportent à s'attifer. Car, de fait, je vois qu'il y a une infinité de choses à dire, de part et d'autre, et comme c'est une façon un peu rustique de se jeter inconsidérément sur les invectives contre le sexe, aussi est-ce une indigne servitude d'esprit de leur être trop complaisant.

Je suis bien obligé à ma profession de ce qu'elle m'éloigne de ces deux écueils, où tant de vaisseaux font naufrage. S'il les faut blâmer, je ferai comme celui qui tua le serpent, sans toucher au corps de son fils, lequel était entortillé dans ses replis, je frapperai le vice, sans médire du sexe, et s'il les faut louer, je les regarderai comme des idées de Platon, qui n'ont rien de commun avec la matière.

Je commence à vérifier ma première proposition, et dire que la bonne vie des femmes est une pièce si nécessaire au christianisme, qu'on ne la saurait retrancher sans y apporter un notable désordre. Et je dis ceci, d'autant qu'il y a quelques esprits déréglés dans le monde, qui font gloire de faire tout à contre-poil, et de combattre les opinions les plus

saines. Tantôt ils se mettent à censurer l'État, et trouvent à dire à la milice, aux finances, aux lois, aux offices : ils font des républiques de Platon dans leur cerveau creux, et établissent de nouvelles façons de gouverner, qui n'auront jamais d'être que dans leur chimère. Après qu'ils ont pincé sur la pourpre et sur le diadème, ils s'amuse à contrôler Dieu sur les maîtresses pièces de la nature, et entre autres choses trouvent qu'il a eu tort de créer la femme.

Caton le censeur disait de son temps : « Que si « le monde était sans femmes, la conversation « des hommes ne serait pas sans la compagnie des « dieux. » Et un docteur juif, rendant raison pourquoi le Verbe éternel avait différé si longtemps son incarnation, n'a dit autre chose, sinon que l'univers était rempli alors de mauvaises femmes, et que quatre mille ans n'en avaient pu fournir une bonne, pour servir d'instrument sortable à la grandeur de ce mystère.

Un autre, ayant vécu libre des liens du mariage, fit mettre sur son tombeau : *Vixit sine impedimento, il a vécu sans empêchement*, qui était un terme assez obscur, pour deviner ce qu'il voulait dire. Néanmoins on trouva que cet empêchement dont il parlait était une femme ; mais à parler sensément, il faut avouer que, si c'eût été le meilleur de faire le monde sans femme, Dieu l'eût fait sans attendre le conseil de ces braves Catons, et quiconque s'efforce de blâmer le mariage, comme une chose réprouvée de Dieu, montre qu'il est ou insensé, ou ennemi public du genre humain.

Le grand saint Pierre, dans l'esprit duquel Dieu avait renfermé les maximes de la meilleure police du monde, a bien eu d'autres sentiments, lorsqu'il a jugé que la bonne et louable conversation des dames se rendait si nécessaire à la chrétienté, que c'était un singulier moyen de gagner à Dieu ceux qui ne se voulaient pas rendre à l'Évangile. En quoi il fait un honneur incomparable à la vertu des saintes femmes, la mettant en quelque façon dans un plus haut degré de force et d'utilité que la prédication de la parole de Dieu. Et en effet, il semble que ce glorieux apôtre, par un esprit de prophétie, prévoyait une chose merveilleuse, qui depuis a paru dans le cours de plusieurs siècles. C'est que Dieu s'est tellement servi de la piété des dames à l'avancement du christianisme que, dans tous les royaumes les plus florissants de la chrétienté, on a remarqué toujours quelques reines, ou quelques princesses, qui toutes les premières ont arboré l'étendard de la croix sur les ruines de l'infidélité : HÉLÈNE planta la vraie religion dans l'empire romain ; CÉSARÉE, en Perse ; THÉODELINDE, en Italie ; CLOTILDE, en France ; INDEGUNDE, en Espagne ; MARGUERITE, en Angleterre ; GISELLE, en Hongrie ; DAMBRUCA, en Pologne ; OLGA, en Russie ; ETHELBERGE, en Allemagne ; sans parler d'une infinité d'autres, qui ont heureusement maintenu et augmenté ce qui avait été courageusement établi.

La raison favorise encore ma proposition : car il est nécessaire de confesser qu'il n'y a rien de si puissant à persuader quoi que ce soit, que la complai-

sance et les blandices, vu même que c'est le trait le plus affilé dont se servit le malin esprit dans le Paradis terrestre pour renverser le premier homme, lui mettant en avant les douceurs attrayantes d'une Ève sortie tout fraîchement des mains de Dieu.

Or, chacun sait que la nature a fait un assez bon partage à la femme de ces charmes innocents, et si plusieurs, par ces avantages, sont si puissantes encore dans des actions assez noires, pourquoi tant de vertueuses âmes, s'employant généreusement au service du grand Dieu, n'auraient-elles pas bien de l'empire, puisqu'il a coutume de communiquer une grâce toute nouvelle aux bonnes qualités qu'on dresse à honneur?

Je conjure toutes les dames et demoiselles qui liront cet écrit, d'y prendre un esprit généreux, de ne permettre jamais que le vice et la délicatesse tirent tribut de tant d'ornements que Dieu leur a conférés ; n'étant pas raison d'étoffer Babylone de l'or et des marbres de Sion.

CHAPITRE II.

Que Dieu s'est servi aussi de la piété des femmes pour le rétablissement des États. — Jeanne d'Arc.

Cette Majesté souveraine, qui se plaît de renverser l'orgueil du monde par des puissances très-faibles en apparence, s'est servie bien souvent de ce sexe pour le rétablissement des États, même en des actions fort extraordinaires, comme celles de la guerre ; car, sans parler ici des histoires de Debora, d'Esther, de Judith, ni de tant d'autres narrés, il faut confesser qu'en toute l'antiquité il y a peu d'exemples comparables à celui qui parut sur le théâtre de la France, il n'y a pas encore deux cents ans. C'est pourquoi je serais prévaricateur au sujet que je traite, et ingrat à la mémoire d'une forte piété, et quasi injurieux à la gloire de cette monarchie, si je n'en touchais succinctement la vérité, quand ce ne serait que pour quelques esprits qui ne sont pas encore bien éclairés là-dessus. Nous savons tous les étranges exploits d'armes que fit cette pauvre bergère nommée Jeanne d'Arc, et vulgairement la Pucelle d'Orléans, pour la restauration de ce royaume, contre la très-injuste usurpation de l'étranger. Les Anglais, qui étaient extrêmement

piqués de colère et chargés de confusion d'avoir été battus en tant de batailles, et dépossédés de leurs iniques conquêtes par les armes d'une simple fille, après l'avoir prise en une rencontre, et traitée avec toute sorte d'inhumanité, lui firent perdre la vie dans les flammes, comme voulant effacer avec la brûlure de feu la tache qui leur était demeurée sur le front. Mais le flambeau de la vérité qui porte enfin le jour jusque aux abîmes, a fait voir l'innocence de cette créature-en face de toute l'Église par des témoignages irréprochables. Il est bien certain que depuis Judith jamais on ne vit rien de plus courageux, ni de conduit plus sagement, que fut l'entreprise de cette nouvelle guerre, et quiconque en voudra bien examiner les commencements, les progrès, les issues, trouvera que c'était une œuvre du ciel. Car pour ce qui touche la personne de Jeanne, nous savons, par les actes authentiques du procès-verbal qui fut depuis instruit par le commandement du Pape Calixte III, qu'elle était très-parfaite catholique, dévote, prudente, charitable, et d'une conversation très-honnête, qui montrait une merveilleuse simplicité en toutes choses, hormis au fait de la guerre, où l'esprit de Dieu faisait jouer en elle le ressort de sa puissance.

On remarque que, dès son enfance, étant aux champs, elle se dérobaît du jeu de ses compagnes, pour aller faire ses prières à l'écart, et goûter, dans ses années innocentes, les chastes délices de la solitude, et que, voyant quelques pauvres filles mendiantes et malades, elle priait son père et sa mère de les

loger dans son lit, s'offrant volontiers de leur quitter la place et aller coucher sur la dure. Elle se confessait et communiait fort souvent, priant jour et nuit, hantait les églises avec une merveilleuse tendresse de piété, avait une dévotion singulière à la Mère de Dieu, à saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, saint Louis, et était très-affectionnée à la mémoire de Charlemagne. Elle jeûnait tous les vendredis, et faisait encore plusieurs autres abstinences, jusqu'à passer souvent vingt-quatre heures sans boire ni manger, dans un continuel exercice de dévotion. Au reste, elle était si humble que, lorsqu'on montrait avoir quelque opinion de sa sainteté, le cœur lui bondissait de dédain et de mépris de soi-même, et disait souvent, dans le plus grand éclat de sa fortune, qu'après avoir acquitté sa commission, si Dieu lui prolongeait la vie, elle voulait retourner en la maison de son père pour garder les brebis. Elle attribuait entièrement au Sauveur du monde l'honneur de ses actions, exhortait le roi à donner son royaume et son cœur à Dieu, faisait confesser les gens de guerre, consolait les paysans, et réprimait les désordres de tout son pouvoir.

Et pour ce qui touche sa pureté, elle était si chaste que les bouches les plus effrontées n'osaient dire en sa présence une seule parole deshonnête, craignant quelque punition du ciel. Car, en effet, il arriva qu'un certain homme, la voyant en la chambre du roi, tint quelque mauvais discours qui menaçait l'honneur de la fille, avec quelque sorte de blasphème. Elle, inspirée de Dieu, jeta un grand soupir, et dit :

« Oh ! le misérable ! il blasphème à deux doigts près
« de la mort, et blasphème celui auquel il doit incon-
« tinent rendre compte de ses actions. » Ce qui arriva
selon sa prédiction ; car cet instrument de Satan, une
heure après, tomba dans l'eau et se noya. Ceux qui
conversaient avec elle dans les armes, confessaient
qu'elle avait une grâce de visage toute céleste, qui
ne portait point l'aiguillon de la concupiscence,
comme font ordinairement les beautés mondaines,
mais que ses regards étaient pleins d'une délicate
majesté, qui causaient par leurs rayons des flammes
honorables. Tant qu'elle était en guerre, elle couchait
vêtue, et plus souvent armée, toujours vigilante, ja-
mais oisive, et ne conversait avec les hommes que
pour la nécessité des affaires, se retirant tant qu'elle
pouvait avec les plus honnêtes dames. S'il est vrai
que les mœurs sont les vrais indices de l'âme, et les
premières preuves sur lesquelles on peut asseoir le
jugement qu'on fait d'une personne, il n'y a point
de doute que cette vertueuse fille ne soit, de ce côté-
là, toute remplie de gloire.

Que si on parle de ses révélations et des voix qui
l'instruisaient ordinairement de ce qu'elle devait
faire, on n'en saurait porter meilleur jugement que
par la considération de leurs effets et qualités. Or,
quel mal, je vous prie, lui persuada cette voix ? Comme
elle vivait en son village de Domrémy, ayant atteint
l'âge de treize ans, s'occupant à filer et à mener paître
les brebis, elle vit une clarté extraordinaire, ouït
dans cette clarté une voix qui lui commandait de

prendre les armes pour la défense de son roi Charles VII et la délivrance de sa patrie. Quel meilleur conseil pouvait-on lui donner selon Dieu que de défendre son prince légitime, et délivrer son pays de la domination des étrangers ? Néanmoins elle, étonnée à toute extrémité de ce mandement, hésite, diffère, et cherche tous les moyens de se retenir dans les termes de sa profession. La voix la presse, et lui dit qu'il faut nécessairement qu'elle marche, et qu'elle prenne l'habit et les armes des hommes convenables à cet effet. Quelle chose répréhensible en ceci ? vu que saint Thomas dit que ce changement peut être permis pour des causes raisonnables. Enfin elle obéit avec conseil, et se fit conduire au roi, qu'elle reconnut miraculeusement et servit si glorieusement qu'il semblait qu'elle eût à commandement les foudres et les tempêtes dans la guerre, et les victoires entre ses mains, tant elle fit de prouesses, et tant elle apporta de lumière et de liberté aux affaires d'un royaume qui était en si grande détresse.

Le roi, du commencement, se montra assez froid, et ne la voulait pas même voir, craignant la légèreté ordinaire du sexe, et tenant toute crédulité comme une tache de la Majesté Royale. Mais enfin elle l'aborda fort franchement, disant qu'elle était envoyée de Dieu pour son secours, et qu'elle avait quatre choses en sa commission, c'est à savoir de faire lever le siège d'Orléans, de mettre les Anglais en fuite, de délivrer le duc d'Orléans de leurs mains, et faire sacrer le roi en la ville de Reims : ce qu'elle exécuta.

Néanmoins, avant que de rien hasarder, on l'éprouva de toutes façons, la mettant entre les mains de plusieurs théologiens qui l'examinèrent fort considérément. Elle répondait toujours avec beaucoup de piété et de prudence, et disait ordinairement qu'elle ne savait ni A ni B, mais que Dieu avait un grand livre qui n'était pas à l'usage de tous les clercs, où, par sa bonté, il lui avait fait connaître ce qu'il désirait d'elle.

Enfin, le roi la fit armer et équiper, lui donnant un train raisonnable, et la mettant à la tête de dix ou douze mille hommes. Elle voulut un étendard marqué du nom de Jésus, et prit l'épée d'un vieux cavalier, laquelle on trouva dans l'église Sainte-Catherine de Forbois fort enrouillée, mais la rouille en tomba subitement sans aucune violence ; comme si ce fer se fût sensiblement voué aux mains de cette brave amazone. De là elle fit tant d'actions de courage, de valeur, et de bonne conduite dans les armes, et des effets si prodigieux, que jamais on ne vit rien de semblable.

La fin de ce progrès fut que cette vaillante amazone, au siège de Compiègne, hasardant une sortie peut-être par delà les limites que la voix lui avait déterminées, tomba entre les mains de ses ennemis, qui, envenimés de fiel et de haine, la traitèrent avec d'extrêmes rigueurs. Il est bien vrai que les rencontres des temps et les passions des hommes donnent souvent des flammes et des gibets aux vertus à qui la postérité doit dresser des trophées, et le ciel préparer

des couronnes. Cette innocente fille, en sa prison, est décriée comme une infâme sorcière, par la faction des Anglais, et, pour l'opprimer sous couleur de justice, on assemble des âmes vénales propres à noircir la vérité, et rendre la théologie sanguinaire.

C'était une merveille que les interrogatoires qu'on faisait bourdonner tous les jours à ses oreilles, en telle façon que ses juges s'empressaient et se dérobaient mutuellement les paroles de la bouche, comme les poissons ou les oiseaux goulus font la bécquée. La simple fille, voyant qu'ils parlaient tous ensemble, leur dit avec une grande naïveté : « Hélas ! beaux seigneurs, faites l'un après l'autre. » Et à un certain religieux qui vint à ce combat, bien garni d'eau bénite et de signes de croix, comme pour conjurer un démon : « Mon père, approchez, dit-elle, hardiment, et n'ayez pas peur que je m'envole. » Messire Pierre Cauchon, pour lors évêque de Beauvais, qui soutenait l'Anglais à toute force, et se montrait des plus passionnés en cette affaire, lui demanda si elle était en la grâce de Dieu : l'innocente bergère, après avoir dit que c'était une grande question, répondit fort accortement : « Si j'y suis, Dieu m'y tienne ; si je n'y suis, Dieu m'y mette, car j'aimerais mieux mourir que de n'être pas en l'amour de Dieu. » On la trouvait fort raisonnable en ses réponses, et n'avait-on autre prise sur elle que ses révélations et le changement d'habit. Elle répondit à toutes les objections en un interrogatoire qui lui fut fait à Rouen au cimetière de Saint-Ouen, « qu'elle était bonne chrétienne

« et qu'elle croyait les douze articles de foi et les dix
« commandements de Dieu, et qu'en tout ce qu'elle
« avait fait, il n'y avait ni sorcellerie, ni autre mau-
« vaise pratique : mais que Dieu avait toujours été
« maître de toutes ses actions. Qu'elle se soumettait
« entièrement à l'Église, qui ne peut errer, et qu'elle
« appelait à notre Saint-Père le Pape, auquel, après
« Dieu, elle se rapportait, touchant le jugement de
« toutes ces procédures. » Voilà sa naïve disposition,
sans nous arrêter aux abjurations supposées par ses
adversaires.

Au reste, elle demeurait au milieu de ses ennemis
avec un visage plein de grâce et de constance, leur
prédisant franchement ce qui leur devait arriver.
Après les interrogations, un maître Guillaume Erradi
monta en chaire pour débiter la passion de l'Anglais,
sous couleur de parole de Dieu, et décrier l'innocence
de la fille devant le peuple.

Il ne manqua pas de déclamer fort licencieusement,
et faire des exclamations extravagantes, disant :
« O royaume de France ! tu n'as jamais eu de mons-
« tre ! mais maintenant, en adhérant à Jeanne, tu es
« diffamé, et ton roi, que tu dis roi de France, qui
« croit à ses révélations, est tenu pour hérétique. »
La bonne fille, qui portait un amour plein de respect à
son prince, qu'elle voyait déchiré par une méchante
langue, se leva au milieu de l'assemblée, et inter-
rompant ce prédicateur passionné : « Sauf votre révé-
« rence, dit-elle, il n'est pas vrai ce que vous dites :
« car je veux que vous sachiez qu'il n'y a roi meilleur

« catholique que lui entre tous les vivants de la chrétienté. » Là-dessus, il s'éleva un grand tumulte du peuple, et furent jetées force pierres, sans savoir encore à qui on en voulait ; toutefois les gens de bien favorisaient déjà fort son innocence, et semble que tout tendait à sa liberté. Mais la pauvre fille était une victime d'État qu'il fallait, au jugement des âmes noires, immoler à la fortune du roi d'Angleterre. Le comte de Warwick, Anglais de nation, se plaignait ouvertement que le roi son maître était lâchement servi, et qu'il avait mal employé son argent, ce qui alluma davantage le feu qui semblait s'amortir dans le cœur des partisans. Ils querellèrent Jeanne de rechef sur cet habit d'homme, sur quoi la chaste vierge répondit qu'il lui avait été ordonné de Dieu pour l'effet de la guerre, et quand elle irait aux actions de la religion, comme à la communion, elle prendrait volontiers son habillement de fille ; mais qu'en cette prison, elle avait besoin de paraître encore en un habit et une façon toute virile contre les insolences de ses gardes, qui lui tenaient de très-mauvais discours. Nonobstant toutes ces pertinentes réponses, ces juges passionnés qui avaient déjà vendu son sang, insistant sur quelques formalités, la condamnèrent au feu par une extrême injustice et dénaturée cruauté.

La sentence rendue, elle fut conduite promptement au supplice par les Anglais, qui étaient environ six-vingts hommes armés, qui, ne se contentant pas des peines du feu, dont Dieu se sert pour la punition des damnés, firent porter devant elle un tableau plein

d'injures, et lui mirent sur la tête une mitre contrefaite qui portait ces mots : *Hérétique, Relapse, Apostate, Idolâtre*. La bonne âme, se voyant traitée avec toutes ces indignités, ne lâcha aucune parole d'aigreur contre ses ennemis, mais étant arrivée au lieu destiné à son tourment, qui était un marché de Rouen, après avoir protesté qu'elle mourait en la foi catholique, apostolique et romaine, demanda une croix qu'on avait oublié de lui donner, tant on s'empressait pour son exécution : il se trouva un Anglais qui lui en fit une à la hâte d'un bâton qu'il rencontra fortuitement. Elle la prit, et la baisa, la portant en son sein, et commença à faire son oraison à Dieu pour recommander son âme, avec tant de grâce, de sagesse et de dévotion, qu'elle arracha des larmes à ses ennemis mêmes, comme porte l'histoire. Elle supplia tous les prêtres qui étaient présents à son supplice de lui octroyer une messe pour le repos de son âme, et pria le théologien qui l'assistait, quand il verrait le feu allumé, qu'il ne manquât pas de lui mettre la croix en belle vue, parce qu'elle voulait mourir en la considérant, ce qu'elle fit criant d'une voix fort haute le saint nom de Jésus, jusqu'à tant que la flamme lui fermât la bouche, tant de fois ouverte aux prières, et enlevât son esprit très-pur l'an vingtième de son âge, après qu'elle eut rempli la France de merveilles, et tout le monde de l'admiration de ses qualités royales.

Comme le corps fut consumé, le bourreau, trouvant son cœur tout entier dans les cendres, encore tout frais et vermeil, s'écria que *tyranniquement on lui*

avait fait endurer la mort. Ceux qui avaient été les plus ardents à la persécuter, moururent de morts infâmes et épouvantables, comme un Nicolas Midy, qui fut frappé de ladrerie ; un Guillaume Espinet, qui finit ses jours subitement dans un retrait, et l'évêque de Beauvais, qui trépassa fort inopinément en se faisant faire la barbe.

Enfin, le temps et le changement d'affaires faisant jour à l'innocence de Jeanne, la sentence de quelques juges passionnés fut cassée par le pape Calixte III, après cent douze témoins ouïs, sur ses déportements, par quatre commissaires délégués du Saint-Siège, à cet effet ; l'honneur fut rendu à ses cendres ; ses parents annoblis, et ses éloges publiés par une infinité de grands personnages. Gerson, chancelier de l'Université de Paris, qui vivait en ce temps-là, et était homme fort expérimenté aux révélations, après avoir bien examiné l'affaire, n'hésita pas à dire : *A Domino factum est istud; et est mirabile in oculis nostris.*

C'est vraiment un coup de Dieu admirable à nos yeux, qu'une sainte fille, qui avait une dévotion tout innocente, ait été enveloppée comme dans un tourbillon par la Providence divine, et transportée du milieu des brebis à la tête d'une armée royale, pour conduire des régiments, attaquer des places, gagner des batailles !

Un coup de Dieu de mettre l'épée en main à une bergère, pour juger le différend des rois, vaincre l'injustice par la justice, les ruses et les finesses par la sainteté, l'usurpation par le droit, la malice par l'in-

nocence! Un coup de Dieu de dire que des ennemis si puissants, étant en possession du cœur du royaume, assistés par la faction des plus grands, munis d'or et de fer, maîtres des villes principales, et de sur-plus couverts d'un masque de justice et de religion, lorsque le sceptre français semblait ne tenir plus qu'à un fil, une petite villageoise ait été choisie pour y porter la main, et lui faire une base inébranlable contre toutes les forces des plus robustes, et les vengeances des plus passionnées! Un coup de Dieu qu'une fille douée de grande beauté de corps, et de qualités très-aimables, se soit conservée dévote au milieu des armes, chaste en une fréquente compagnie, innocente dans mille occasions de péché, religieuse parmi les crimes, résolue au milieu des docteurs, constante à la face des juges tyranniques, patiente dans des extrêmes rigueurs, et triomphante parmi les flammes! Cette histoire mériterait une longue suite de paroles; mais je me contente de l'avoir donnée à la guise d'un tableau raccourci. C'est assez d'avoir rappelé ceci par manière de preuve, pour montrer la vérité de la proposition que j'avais avancée touchant la piété des dames, dont Dieu s'est voulu servir pour la manutention des États. Je pourrais ici ajouter une grande tissure d'histoires de toutes nations; mais cette vérité n'étant que trop évidente, je veux entrer dans les instructions qui me semblent plus nécessaires.

CHAPITRE III.

Que les femmes sont capables de bonnes lumières et de solides vertus.

Puisque je me vois obligé par dessein de faire un modèle raccourci des principales perfections qu'on peut désirer pour l'accomplissement d'une excellente dame, et que ce discours ne peut pas être bien conduit sans remarquer les qualités vicieuses qui sont les taches opposées aux vertus que nous voulons établir, je me veux servir du fil de quelque belle invention dans un si grand labyrinthe de pensées pour vous faciliter le chemin.

Je me souviens d'avoir lu autrefois un manuscrit assez rare, de Théodose Malthe, auteur grec, touchant les noces de Théophile, empereur de Constantinople, et de sa femme Théodora, qui nous fournira une belle entrée à ce que nous recherchons maintenant, moyennant que nous ajoutions les enrichissements de tant d'oracles de sagesse aux fondements qu'a posés cet historien.

Il raconte que, comme ce Théophile était sur le point de se marier, l'impératrice sa mère, nommée Euphrosine, qui désirait avec passion le contentement

de son fils, en une affaire de si grande importance, dépêcha ses ambassadeurs par toutes les provinces de l'empire, pour amener les filles les plus accomplies qui se pourraient trouver dans toute l'étendue de son domaine. Et de fait, elle enferma dans les murs de Constantinople les plus rares beautés de tout l'univers, assemblant un grand nombre de demoiselles en une chambré de son palais qu'on appelait la *Perle*. Le jour étant venu auquel l'empereur devait faire choix de celle à qui il devait donner son cœur, avec la couronne de l'empire, l'impératrice, sa mère, lui parla en ces termes :

« Mon seigneur et mon fils,

« Il faut que je vous confesse que, depuis le jour où la nature m'a liée si étroitement à votre personne, après Dieu, je n'ai amour, ni crainte, ni souci, ni espérance, ni contentement que pour vous. Le jour vous donne toutes mes pensées, et la nuit, qui semble être faite pour arrêter les agitations de notre esprit, ne vous efface jamais de mon cœur. Je me reconnais doublement obligée à procurer de toutes mes forces ce qui touche vos intérêts, d'autant que, mère, je vous vois chargé d'un empire qui n'est pas un petit fardeau à ceux qui ont la discrétion d'appréhender ce qui les charge.

« Il me semble que, depuis la mort de l'empereur, votre père, mon très-honoré seigneur, je vous ai déjà enfanté autant de fois que j'ai vu d'affaires épineuses en la conduite de votre État. Et maintenant que je

vous considère sur les termes de prendre parti, et que je sais par expérience que la rencontre d'une femme qui possède toutes les perfections requises à son état, n'est guère moins rare que celle d'un grand empire, la passion que j'ai toujours apportée à tout ce qui concernait votre gloire et votre contentement m'est plus sensible que jamais. Il est vrai, mon très-cher fils, que les louables inclinations que j'ai reconnues en Votre Majesté, me donnent autant d'espérance qu'on en peut raisonnablement avoir dans le cours des choses humaines, mais toutefois tant d'événements, que nous voyons arriver si contraires aux apparences, tiennent encore mon esprit en quelque incertitude.

« Pour faciliter vos résolutions sur ce point, voici que, dans la *Perle* de Constantinople, j'ai fait un triage des plus parfaites filles de votre empire, afin que Votre Majesté, choisisse celle qu'elle jugera la plus digne de ses chastes affections. Je prie Dieu, qui est auteur du mariage, de conduire votre esprit en ce choix, et l'incliner à ce qui sera de sa plus grande gloire. »

Comme elle disait ceci, elle tira d'un étui une pomme d'or émaillée de pierreries, qu'elle avait fait faire expressément pour être offerte à celle qui serait choisie par son fils, et la mettant en la main de l'empereur :

« Voilà, dit-elle, la pomme d'or que je laisse à votre discrétion, pour la donner à la plus parfaite. Vous avez commission de Paris entre les mains, mais vous ferez plus sagement que lui. »

L'empereur, après avoir remercié très-affectueusement sa mère de tant de bonnes preuves de son affection, lui demanda à quelle marque on pourrait reconnaître une femme vraiment vertueuse et accomplie comme elle la désirait.

Euphrosine répliqua : « Ce n'est pas une petite demande, ô César, qu'on puisse répondre si promptement, si est-ce qu'en votre faveur j'ébaucherai ce discours avec tant de sincérité que je ne donnerai rien à mon sexe au préjudice de la vérité.

« Il y a trois sortes de gens qui ne peuvent dire du bien de nous : dont les premiers sont certains gausseurs, qui, pour se mettre en honneur et donner carrière à leur esprit, n'ont point de propos plus familiers en la bouche que le blâme des femmes, et Dieu garde que ce ne soient des poètes ou des philosophes, car ils font alors des discours de notre naturel, et débitent des extravagances à dormir sur pied.

« Je me venge ordinairement de ces gens-là par le silence : car c'est jeter l'eau sur la braise que de les ouïr sans réplique, et de punir leur caquet par le mépris.

« Les autres sont hommes piqués au jeu, et qui n'ont pas bien digéré quelques disgrâces qu'ils ont reçues des femmes auxquelles ou le vice, ou le malheur, ou la folie, les avait engagés plus qu'ils n'étaient expédient pour leur repos. Ceux-ci font comme si un chien qu'on aurait blessé d'une pierre allait mordre toutes les pierres qu'il rencontrerait en son chemin, jusqu'à celles qui sont mises en œuvre dans les

architectures des églises et des maisons. Ils en veulent à toutes les femmes, pour avoir été trompés, à ce qu'ils disent, par une femme, et ne cessent d'égratigner leur plaie, pour en renouveler la douleur : mais qui ne voit que c'est une pure passion de blâmer le général pour les défauts particuliers ?

« Au troisième rang sont quelques mélancoliques furieux, ou ceux qui ont encore quelque chose pire que la fureur, lesquels n'ont point tant entrepris la guerre contre notre sexe, qu'ils l'ont dénoncée à toute la nature.

« Quelques-uns de ceux qui font des suffisants dans la passion, nous veulent persuader que le moindre esprit de tous les hommes du monde est plus relevé que celui de la plus habile femme qui soit dans l'univers.

« Véritablement, je ne puis point élever mon sexe par-dessus son mérite, estimant que nous serons toujours assez haut quand nous demeurerons dans le rang que Dieu nous a donné.

« Mais, soit que nous considérons la raison, soit que nous regardions l'expérience, elles démentent fort pertinemment cette chimère d'esprit, qui a pris naissance de l'amour-propre et de la folie, comme ses deux éléments les plus sortables.

« Je demanderais volontiers à ces discoureurs s'ils tiennent que les âmes ont un sexe : jamais ils n'avoueront cette opinion, s'ils ne veulent renoncer à la foi et à la raison, qui sont les deux maîtresses pièces de l'homme. Si nos âmes sont également créées de

Dieu, pourquoi y vont-ils forger des distinctions, qui n'ont autre subsistance que dans leur imagination corrompue?

« Si on dit que cette différence vient du corps, qui ne sait que la disposition des organes d'où on tient que procède la bonté de l'esprit est aussi avantageuse aux femmes qu'aux hommes? Ne voit-on pas encore aujourd'hui, dans toutes sortes de conditions, des hommes qui sont quelquefois si ravalés d'esprit et de capacité que, si on leur en avait ôté un degré, ils n'en auraient que suffisamment pour être bêtes, et n'a-t-on pas vu de tout temps des filles intelligentes et capables, dont les unes se sont fait voir comme des miracles dans les arts, et les autres ont montré que, si elles étaient ignorantes, on n'en pouvait attribuer la cause qu'à la modestie de leur condition ?

« Je serais trop diserte, si j'allais maintenant m'étendre sur les beaux ouvrages d'Erinne, de Sosipatre, de Cléobuline, de Temistocles, de Telesille, de Zenobia et d'Eudoxia. Ceux qui nous reprochent le défaut d'esprit, voudraient souvent que nous en eussions encore moins, et mettraient une partie de leur contentement dans notre stupidité.

« Tenons pour une vérité assurée que, Dieu nous ayant créées dans cette égalité d'âmes, nous avons autant de droit aux connaissances qui nous sont nécessaires, à la grâce, à la vertu, à la gloire, qu'en pourraient avoir les hommes. Une chose avouerai-je bien, que la complexion d'un corps de femme nous peut distiller en l'âme des inconstances, des infirmités et des

passions qui prendraient bien de l'essor si elles n'étaient réprimées par la piété et par la raison.

« Pour moi, je pense que Simonide n'a pas trop mal rencontré aux dix Ordres qu'il a imaginés des lueurs des femmes, et ceci vous servira grandement au choix que vous avez à faire, si tant est que Votre Majesté prenne la peine de s'en informer. »

En disant ceci, elle fit approcher ses filles, et comme autrefois ceux de Sparte montraient des ivrognes à leurs enfants, pour leur donner horreur du vice, ainsi fit-elle une peinture de ces mauvais naturels de femme, pour en donner l'horreur et relever le mérite des vertueuses par le contraste.

CHAPITRE IV.

Les dix ordres des femmes, et les qualités vicienses que les dames doivent singulièrement éviter.

« Voyez, filles, dit-elle, et avisez de bonne heure à prendre parti dans le dixième rang : car il y en a neuf qui ne sont ni plaisants ni louables.

« Dans la première sphère sont celles qui tiennent du naturel de pourceau, créatures indignes d'être nommées, qui souillent l'honneur de leur sexe par le désordre de leur conduite ; car, quittant tout ce qu'il y

a d'honnête et de généreux dans nos mœurs, elles s'emportent à des excès qui les perdent de conscience, de fortune et de réputation. Ce sont, des huppés, oiseaux superbes qui n'ont rien que la crête, et se plaisent naturellement dans l'ordure ; ce sont des chauves-souris qui ne peuvent supporter un seul petit rayon de lumière, mais tâchent à se mettre à couvert sous le manteau de la nuit ; ce sont des sangsues qui tirent le sang des veines d'une maison, et d'un État où elles exercent leur empire ; ce sont des sirènes de terre qui font faire des naufrages sans eau ; enfin ce sont des dipsades, maudits serpents qui donnent une soif enragée à ceux qu'ils ont une fois mordus. Qui dit ce penchant-là d'une femme, dit tout, et il n'y a vice au monde qui ne veuille s'emparer du trône dont la pudeur est chassée. Je vous prie que je ne parle pas davantage de ces opprobres de nature, de peur qu'elles n'enveniment ma langue par le récit de leurs déportements.

« Au second rang sont celles qui ont de la peau de renard et des pièges de chasseur, pour surprendre les simples. Je ne parle point de quelques créatures qui ont de petites finesses gracieuses et innocentes, comme seraient celles de Rebecca et de Rachel, lesquelles tiennent plus de la prudence que de la ruse : mais je parle de certaines femmes artificieuses, mouvantes, ingénieuses et agissantes. Nous voyons, par expérience, que les animaux les moins robustes ont plus de finesse, comme si la nature voulait récompenser le manquement d'une pièce par l'excès d'une autre.

Ainsi arrive-t-il souvent que nous autres, étant destituées des forces, qui sont plus propres aux hommes, nous avons recours à une infinité d'artifices : en quoi nous pensons avoir quelque avantage, et par la subtilité de notre esprit, qui est assez frétilant, et par l'excès du loisir que nous avons dans une vie sédentaire, comme par l'ardeur de nos passions, qui, n'étant quasi jamais médiocres, piquent notre entendement pour nous faire enfanter une infinité de desseins.

« Il y a des femmes qui feraient leçon aux plus grands jurisconsultes en matière de procès, tant elles y sont bien versées : elles savent tous les termes de la chicane, mieux que n'ont jamais su Labéon ni Tribonien, et s'en servent si finement qu'elles lassent les plus fortes patiences par les détours et souplesses qu'elles inventent. Il y en a qui ont l'odorat si pénétrant qu'elles flairent de loin tout ce qui se fait dans une ville, et devinent les choses à leur intérêt. Les autres portent toujours un piège sur la langue ; tant elles ont de paroles à double entente ; elles savent mesurer leurs caresses à leur profit, feindre de l'amitié où il n'y en a point, cacher de la haine sous la flatterie, mettre les partisans en humeur et en querelles, les faire battre et escrimer pour leur plaisir, et puis tirer toujours quelque plume de ceux qui se seront battus. Nous n'avancions pas tant nos affaires que nous penserions bien par ces artifices : car cela nous rend odieuses, et nous ôte la créance que nous aurions plutôt dans la bonté de nos mœurs ; et davantage, comme il n'y a finesse qui n'ait enfin sa contre-mine,

pendant que la passion nous tient en haleine pour tromper les autres, souvent nous nous laissons surprendre par une certaine légèreté de croire facilement ce qui nous flatte. Mes filles, croyez-moi, comme il n'y a rien de plus aimable que la bonté, aussi n'y a-t-il rien de plus assuré qu'une innocente simplicité. Nous ne sommes pas nées pour être des Circés et des Médées, ni pour tenir boutique de toutes sortes de finesses; contentons-nous que les poètes ont fait un monstre d'une créature de notre sexe, qui parlait ordinairement en termes fort ambigus, et l'ont nommée *Sphinx* : disons des vérités pour faire mentir les fables.

« Au troisième lieu marchent certains naturels doués des qualités canines, fort insupportables, comme sont tant de femmes fâcheuses, importunes et médisantes, qui ne font perpétuellement qu'aboyer, japper ou mordre. C'est un toit percé qui dégoutte la pluie et la tempête en hiver sur la tête de son hôte, qu'une telle créature en la maison. On trouve des hommes qui se sont apprivoisés avec les lions, les ours et les dragons; mais où en trouvera-t-on qui aient jamais adouci semblables humeurs? Les habitations des déserts sont des délices en comparaison de telle compagnie : la taie en l'œil, la goutte au pied, la pierre dans les reins, le sifflement des aspics, les tonnerres, les foudres, les rasoirs et les griffes de fer, font moins de bruit et de mal, que ces langues envenimées qui pénètrent jusque dans les entrailles.

« Un mari auquel est échu si mauvais sort, fait

tous les jours en sa maison le personnage que fit au-
fois Prométhée sur la montagne de Caucase lorsqu'un
vautour le rongeaît tout vif, et lui héquetait le cœur
qui n'était fécond que pour ses supplices. La femme
qui a rencontré un mauvais mari n'est pas peu à
plaindre, mais encore trouve-t-elle qu'étant dans la
sujétion, elle n'est pas si éloignée du rang auquel la
nature l'a placée, où tout au contraire voir un
homme mal mené par les impudentes crieries d'une
femme impérieuse, c'est quelque monstre en la na-
ture, qui donne aux uns de la pitié, et aux autres de
l'étonnement. Tous les maris n'ont pas la résolution
du philosophe Socrate, lequel tenait qu'il fallait en-
durer des femmes, comme on fait des pigeons,
qui paient notre patience par leur fécondité. Et de
fait, étant arrosé d'un seau d'eau par Nantippe, après
un grondement de paroles piquantes, il dit que
telle était la nature du monde, qu'après le tonnerre
venait la pluie. Notre siècle n'est pas si fécond en
telles insensibilités : mais en semblables occasions,
le mari et la femme venant à s'entre-choquer de pa-
roles, il s'exécite un vent de la porte et de la fenêtre,
qui apporte bien de la tempête en la maison. On a
de tout temps censuré nos langues, comme les tem-
pêtes du repos public ; les uns les ont comparées à ces
cloches de la forêt de Dodone, qui faisaient un prodi-
gieux tintamarre ; les autres ont dit qu'il n'en fallait
que trois pour faire une juste foire ; et les autres ont
ajouté qu'on avait tort d'appeler des paroles ce qui
sortait de nos bouches, mais que c'étaient des flots et

des écumes de la mer. Je pense bien que ces censeurs disent tout par excès, mais faisons-les mentir par notre discrétion, et persuadons-nous que les discours d'une femme, qui ont été épurés par le silence et la considération, ont une merveilleuse vertu.

« Au quatrième rang sont des femmes de terre, qui sont d'un naturel grossier, stupide et languissant, qui vivent dans le monde comme créatures superflues, et ne savent quasi ni bien ni mal. Le soin de leur maison les touche fort peu, les moindres affaires sont capables d'embarrasser leur esprit, les parents et alliés ne trouvent point d'amitié chez elles, puisque même elles ont souvent un cœur d'autruche envers leurs propres enfants, qu'elles regardent comme s'ils étaient étrangers. Enfin elles ont bien de la peine de se supporter elles-mêmes, tant elles sont inutiles et ennuyeuses à la vie civile : ce qui leur arrive par de mauvaises habitudes, et des oisivetés déréglées, où elles se sont laissé couler dès leurs jeunes années, ou par d'autres corruptions d'un esprit mélancolique qu'elles fomentent au préjudice de leur repos.

« Ces naturels-là ne sont bons ni aux champs, ni à la ville, ni dans le ménage, ni dans la religion ; car nous trouvons que partout il faut agir, et que nous sommes entrés dans le monde comme en une galère, où, si on ne peut manier ni gouvernail, ni aviron, il faut pour le moins faire contenance de remuer les bras, et imiter le philosophe Diogène, qui roulait ce tonneau dans lequel on dit qu'il habitait, pour s'oc-

cuper. Pour moi, je sais bon gré à ces peuples qui chassèrent tous les dieux fainéants hors de leurs murailles, et retinrent ceux qui président au travail. Car vivre et travailler, ce n'est qu'une même chose : et ce que la nourriture qu'on prend fait pour le vivre, le travail le fait pour la bienséance de la vie.

« Dans le cinquième étage, vous avez les femmes de mer qui trompent fort le monde par leurs belles apparences, car elles paraissent au commencement calmes et paisibles, comme une mer dans la plus grande bonace, n'ayant pas manquement de grâce et de beauté, qui promet du bien à ceux qui ne les connaissent pas : mais on ne croirait pas comme elles échappent au moindre vent de contradiction qui s'élève, comme elles s'enflent et se troublent de colère, d'amour, d'avarice, de jalousie et d'autres passions extrêmement vives. Tel voit la fleur de l'épine qui n'en sait pas la piquère, et tel contemple avec ravissement ces excellentes beautés, qui ne saurait croire combien de pointes et d'aiguillons elles couvrent sous ces imaginaires douceurs. Vous y remarquerez ordinairement de très-grandes légèretés et impatiences, qui les font changer à toute heure de résolution : de sorte qu'elles n'estiment rien de si misérable que de demeurer toujours en un même état.

J'ai vu de jeunes veuves qui avaient lavé le corps de leurs maris de leurs larmes, l'avaient essuyé de leurs cheveux, et quasi usé à force de baisers, et qui, non contentes de ces ardentés affections, déchargeant

le surplus de leur colère sur leurs propres corps, s'arrachaient le poil, se déchiraient les joues et étaient plus couvertes de poudre que de leurs habits. Elles trépassaient à toute heure, disant qu'elles ne pouvaient vivre un seul moment sans leur chère moitié, et remplissaient l'air et la terre de plaintes; tellement que ceux qui étaient venus aux funérailles ne savaient s'ils devaient pleurer le mort ou la mourante. Néanmoins, incontinent après ces belles feintes, elles commençaient à redresser leurs cheveux, et changer la poussière du pavé en la poudre de Chypre; à mettre du fard sur leurs larmes, à orner d'un carcan (collier) de perles le col qu'elles semblaient destiner au cordeau, à rechercher les oracles de leur miroir, et faire toutes choses comme si la mort et l'amour se fussent accordés de faire leur fête à un même hôtel.

« J'en ai vu d'autres qui, étant encore sous le joug, étaient les meilleures servantes du monde, mais aussitôt qu'elles se voyaient les coudées franches, il n'y avait point de pires maîtresses qu'elles. On remarquait en un cœur de femme des passions de tyran; et si elles eussent toujours eu des roues et des gibets à leur commandement, l'univers fût devenu un lieu de supplices et d'exécutions. Jamais je ne vis des passions plus fortes à dompter; car enfin la mer qui menace le monde en ses colères d'un nouveau déluge, se laisse faire des barricades par de petits grains de sable, qui l'arrêtent avec la commission qu'ils en ont reçue de Dieu; mais quand une femme a lâché

les rênes à la passion, il n'y a quasi loi divine ni humaine qui puisse rappeler son esprit à la raison. Mes filles, prenez toujours de la modestie de votre cœur les lois qu'on vous pourrait donner par justice.

« Sur le sixième degré sont les naturels de singe, qui ont une certaine malice noire et affectée ; et tels esprits se trouvent de cette espèce, qui jour et nuit ne rêvent autre chose que du mal. Ils sont remplis de fausses opinions, de sinistres jugements, de colères étouffées, d'ennuis et d'amertumes, en sorte que le rayon de la prospérité d'un voisin, leur donnant dans les yeux, les fait soupirer et gémir. Et comme ces singes qui s'en vont en cachette dans la boutique d'un artisan pour gâter ses outils, brouiller ses desseins, et mettre tout sens dessus dessous ; ainsi ces âmes malicieuses épient les occasions pour troubler une bonne affaire, renverser un conseil mûrement délibéré, apporter du retardement aux plus justes désirs et frustrer les plaisirs les plus innocents. Combien de fois voit-on le soleil se lever gai et clair dans une belle matinée, et on est tout étonné qu'il survient une bruine, laquelle fait dans cette sérénité ce que les taches font en un beau corps ! et combien de fois avez-vous remarqué des prospérités plus sereines que n'étaient les plus beaux jours d'été, qui ont été remplies de noires vapeurs par les secrètes entreprises d'une femme qui rongéait son frein dans quelque coin du logis !

« Mes filles, c'est un mauvais métier que la malice,

elle boit toujours pour le moins la moitié du venin qu'elle a détrempé pour les autres.

« Sur la septième marche il y a quelque sorte de hiboux ou de chats sauvages, certaines créatures ennemies du jour, de toute conversation, de toute civilité et de toute bienséance, qui, ayant reçu de Dieu force honnêtes commodités pour orner la vie et faire du bien aux personnes nécessiteuses, resserrent tellement leurs entrailles qu'on tirerait plutôt le miel et la manne des cailloux que de recevoir un bienfait de leurs mains. Comment pourraient-elles avoir de la courtoisie pour obliger leurs semblables, vu qu'elles sont quelquefois cruelles à elles-mêmes, se fraudant des nécessités de la vie, qui sont quasi aussi communes que les éléments, pour contenter une malheureuse passion d'avarice qui les ronge avec quelque sorte de fureur ; car elles endurent dans l'abondance une partie de ce que les âmes damnées souffrent dans les flammes ; craignant toujours que la terre ne leur manque, elles regrettent le passé, se plaignent du présent, appréhendent l'avenir ; elles n'aiment la vie que pour tenir de l'argent en prison et ne craignent la mort que pour la dépense qu'il faudrait faire à leurs funérailles.

« Gardons-nous bien de ressembler à ces fontaines qui sont si froides de jour qu'on n'en peut boire, et si chaudes de nuit qu'on n'en peut approcher. Faisons du bien et en la vie et en la mort, usant des richesses que Dieu nous donne. Une âme avare qui, dans la prospérité de ses affaires et l'abondance de

ses biens, n'entend point la clameur des nécessités, c'est la poule qu'on dit être sourde en été; c'est une bouteille pleine d'argent qui ne rend rien si elle n'est cassée; c'est une roue de moulin qui travaille fort et n'avance jamais. Elle a toujours la folie pour guide, la servitude pour douaire et la misère pour récompense.

« Au huitième rang sont celles qu'on dit être composées d'un certain mélange de poudres fort diverses, qui leur font des humeurs légères, bizarres, fantastiques; de sorte qu'elles font une infinité de métamorphoses en un jour, et ne sait-on sur quel moule il les faudrait jeter pour leur faire rencontrer un état de consistance. Vous y remarquez un esprit fait à gorge de pigeon, qui est toujours sur le change, qui ne cesse d'aller sautellant de désirs en désirs, comme un oiseau de branche en branche; un esprit qui veut et ne veut pas, qui dit et dédit, qui fait et défait, et qui se choque perpétuellement dans ses pensées. Tout ce que vous pensez avoir arrêté bien fermement avec telles personnes, est noué d'un nœud coulant, et il ne faut qu'un tour de main pour renverser ce qu'on estimait le mieux établi. Une chose ont-elles bien fort constante, dans un si grand flux et reflux d'inconstances, qui est de s'attacher opiniâtrément à leurs propres opinions, et ne céder non plus aux raisons que les rochers font aux ondes. C'est bien un des grands vices qui pourrait être en une femme, comme étant le séminaire de tous les désordres qui naissent dans les maisons. J'ai appris tou-

jours des anciens, que les plus nobles esprits sont ceux qui donnent de bons conseils, et que ceux qui les écoutent volontiers les approchent et les joignent en un louable degré de bonté; mais ceux qui ne savent donner aucun bon avis ni le recevoir d'autrui, sont bien les pires naturels du monde. Gardez-vous, filles, de cette imperfection, qui est la tare d'un noble courage, le ver de la concorde, le poison de la vie, la compagne inséparable de la folie; ne faites jamais trophée d'avoir la tête forte contre les avis et remontrances de ceux auxquels la nature, la justice et la raison vous ont assujetties; autrement, vous travailleriez beaucoup et n'auriez en récompense que la perfection d'une mule.

« Je mets au neuvième rang des demoiselles qui tiennent de la nature de ces animaux les plus fiers, comme des paons ou des petites guenons qu'on crève de délices pendant que tant de pauvres meurent de faim sur le pavé. Cet ordre est aujourd'hui bien étendu dans le monde, car il est rempli de femmes délicates qui semblent n'être nées que pour faire voir où peuvent monter les désirs de la nature déréglée, quand une grande fortune leur prête l'épaule. On voit un tas de petites coquettes qui sont faites comme des poupées, si délicieusement élevées qu'il semble qu'on les ait nourries d'or potable entre le coton et la soie; ce sont les divinités des pères et des mères, elles font déjà la pluie et le beau temps dans leurs maisons au seul aspect de leurs visages. La joie et la richesse de toute la famille suit l'état de leurs

humeurs, il ne faut pas les offenser non plus que ces astres qu'on croyait envoyer des tempêtes à ceux qui ne les avaient pas salués. Que peut-on espérer d'une âme toute confite dans ces délicatesses ? Les sottises suivent les accroissances de l'âge et se multiplient par degrés infinis. La raison est foulée aux pieds et la passion commande seule. Les désirs sont sans mesure, les volontés sans frein, les ardeurs sans modération, et la sensualité sans résistance. La braverie, le caquet, la cajolerie, le jeu, l'amour, ne donnent point d'entrée à la vérité, et s'il y a de la dévotion, elle est toute de soie tant elle est mignarde et délicate, au choix des personnes. Les sacrements ne sont point bons s'ils ne sont attachés aux mains où la vanité recherche ses intérêts. On plante l'orgueil jusque sur le cilice de la pénitence ; et si Dieu voulait châtier telles créatures à leur gré, il lui faudrait lier ses verges de soie ; autrement, elles ne recevraient pas la correction.

« Quand elles partent de la maison des pères pour entrer dans celle des maris, elles viennent pour changer de domaine et non pas de nature. Un mari est toujours sauvage, à leur dire, si elles n'ont permission de tout faire. Et comme on dit que la lune ne s'accorde jamais en qualités avec le soleil, sinon lorsqu'elle l'a éclipsé ; ainsi ne trouvent-elles d'accord au mariage que dans l'anéantissement de l'autorité de celui que Dieu leur a donné pour chef et portent-elles avec leur douaire tous les vices de leur enfance, qui les accompagnent souvent jusqu'au sé-

pulcre. Elles n'ont point d'yeux pour voir le mauvais temps, ni même d'oreilles pour l'ouïr; les misères des pauvres les touchent aussi peu que si elles étaient de marbre, et le soin de la famille n'interrompt jamais leurs plaisirs.

« Quelle vie de voir une femme qui, quoiqu'elle se lève en un temps où le soleil est assez près du midi, néanmoins, comme si elle craignait les vapeurs du serein, s'arme, devant que de sortir du lit, d'un restaurant de cuisine, pour lui tenir son teint plus frais!

« De là elle se fait coiffer et habiller comme une idole, par trois ou quatre servantes qui ont plus de peine à conserver sa beauté, que n'eurent jamais les vestales de Rome à garder le feu sacré. L'une présente du rouge et l'autre du blanc; l'autre tient un miroir et l'autre n'oserait dire que le temps de la messe est déjà passé, pendant que madame mignarde ses atours. Néanmoins il faut rompre les canons de l'Église aussi facilement qu'on casserait un verre pour obéir à l'humeur d'une femme, et célébrer lorsqu'on doute si le soleil ne tire point déjà au couchant. La messe se passe à se morguer et faire la dédaigneuse de bonne grâce, avec quelques petites cérémonies de dévotion qui ne vont qu'à fleur de peau. C'est là qu'on prend quelquefois les résolutions du passe-temps qu'on choisira pour le reste du jour. Puis suivent les visites, les promenades et les comédies, les bals, les festins, où l'on babille si fort que peu de femmes suffiraient pour faire le bruit d'un

moulin. On aime à ouïr et compter toutes sortes d'affaires. Celles qui n'ont pas les esprits si déliés, s'entretiennent sur des menues besognes et de petits compliments qu'elles ont étudiés l'espace de dix ans ; les autres qui savent montrer qu'elles ont lu quantité de romans ou livres semblables, font des suffisantes jusqu'à donner la loi aux poètes et aux écrivains. Les autres qui n'ont point ce goût-là n'aiment rien tant à conter que leur sensualité, et dans ces compagnies licencieuses prennent le feu et le vent de tous côtés, au grand préjudice de leur réputation.

« Je vous laisse à penser, mes filles, quelle épitaphe on peut faire aux demoiselles qui ont mené une telle vie, sinon qu'elles ont fait ce qu'une bête fera toujours mieux qu'elles, hormis qu'elles ont eu plus d'invention pour assaisonner leurs péchés. »

Ainsi parla Euphrosine. Voilà en effet ce que les honnêtes dames blâment le plus ordinairement aux déportements des vicieuses et imparfaites que j'ai raccourcis en peu de mots, sans vouloir m'étendre davantage sur les autres imperfections dont je n'ai pas l'expérience, ayant ordinairement tant d'entretien avec mes livres, qu'il me reste peu de loisir pour étudier les mœurs de ce sexe.

CHAPITRE V.

Le dixième ordre des dames, plein de sagesse et de vertu.

Le jeune empereur prit grand plaisir à ouïr parler l'impératrice sa mère si franchement sur le naturel des femmes, et la pria d'acquitter sa promesse touchant les marques qui lui pourraient servir au choix qu'il prétendait faire, et là-dessus elle répliqua :

« Le dernier et le plus excellent ordre des femmes est celui qui jadis était appelé *l'ordre des abeilles*, femmes vraiment divines, qui semblent avoir été faites sur les globes célestes de la main des anges, tant leur naturel est doux, leur vertu rare et leur prix inestimable. Elles sont aux maisons ce que le soleil est dans le ciel, et qui voudrait égaler leur valeur, quand il aurait épuisé tous les métaux et les pierres que la terre cache dans ses veines, il trouverait plutôt de l'insuffisance en son dessein que du manquement de mérite en son objet.

« Les abeilles (comme a dit un ancien) n'ont rien de mortel que la mort. Celles-ci font des actions toutes dignes de l'immortalité. Les abeilles sont ouvrières du jour de leur naissance, et il semble que

celles-ci sont faites à la pratique des vertus dès le berceau. Les abeilles ont leurs ailerons, celles-ci ont la méditation et l'action. Celles-là ont un aiguillon et celles-ci une pointe de vigueur qui est l'instrument de toutes les perfections. Celles-là vivent sous une reine et celles-ci se consacrent à l'obéissance des lois divines et humaines. Celles-là sont extrêmement ennemies de l'ordure et celles-ci vivent dans les délices de la chasteté. Celles-là travaillent incessamment et ne perdent jamais un jour si le ciel ne le leur fait perdre. Celles-ci sont toujours dans l'exercice des bonnes œuvres et ne perdent point de temps que pour le donner à Dieu. Celles-là ne s'arrêtent jamais sur les fleurs mortes et celles-ci ne mettent point leur cœur à toutes les choses périssables qui sont sous la rondeur de la lune. Celles-là frottent leurs ruches d'herbes amères pour les garder des bestioles venimeuses, et celles-ci prennent la mortification de la chair contre le poison des voluptés. Celles-là se font des contre-poids avec certaines petites pierres pour mieux voler, et celles-ci un contre-poids d'humilité pour monter plus haut. Celles-là font du miel qui sert de nourriture et de médecine, celles-ci ont toujours les charités dans les mains pour médiciner les plaies et les aigreurs de la vie des pauvres, secourant la disette par leurs libéralités. Celles-là font reluire les autels par le moyen de la cire qu'elles produisent, et celles-ci ornent et enrichissent les églises des travaux de leurs mains. Que voulez-vous de plus auguste et de plus divin? Puis vous étonnez-vous si

l'Écriture a dit que « les maisous et les richesses venaient des parents, mais qu'une sage et vertueuse femme venait de la main de Dieu? »

CHAPITRE VI.

Tableau raccourci des belles qualités de la dame, premièrement de la vraie dévotion.

Les demoiselles qui étaient autour de l'impératrice, témoignèrent bien de la passion de savoir en peu de mots les qualités les plus sortables d'une femme vraiment vertueuse, et Euphrosine, pour ne point frustrer leur désir, poursuivit en ces termes :

« Une dame bien accomplie est comme un astre à cinq rayons, qui sont les cinq vertus, de dévotion, de modestie, de chasteté, de discrétion, de charité. La dévotion forme l'intérieur, la modestie la fait voir dans l'extérieur avec la bienséance requise, la chasteté perfectionne l'une et l'autre, la discrétion l'applique à la conduite des autres, et la charité couronne toutes ses actions.

« Une femme sans dévotion, quand elle serait faite comme une Pandore et qu'elle aurait toutes les beautés que le cœur peut désirer et que l'imagination peut feindre, c'est une abeille sans ai-

guillon, qui ne fera ni miel ni cire ; c'est un étui couvert de pierreries pour garder du plomb ; c'est une Michol qui paraît couronnée au dehors et au dedans vit esclave des passions. La dévotion est une vertu héréditaire à notre sexe ; c'est le premier des dons que Dieu nous a faits ; c'est la plus illustre marque de notre noblesse : si nous perdons cet ornement, je ne vois pas ce que nous pouvons prétendre dans la vie, ayant renoncé à l'honneur du christianisme.

« Mais pour vous dire mon sentiment, la dévotion n'étant autre chose qu'une prompte et vigoureuse affection qui nous porte à tout ce qui concerne le service de Dieu, il me semble que plusieurs d'entre nous ont de grandes illusions sur cet article, et qu'elles courtisent souvent un fantôme, pensant tenir la vérité. Il y en a qui, pour trop embrasser les autels, les ont renversés, mettant leur propre jugement en la place, à la façon d'une idole pour l'adorer. »

« J'en vois une infinité qui ont une petite dévotion de singerie, qui ne consiste qu'en une certaine imitation légère et enfantine de contenance et de mines, sans qu'il y ait aucune consistance ni solidité dans l'intérieur. Je dis pour moi, quand je pense à telles apparences de piété sans effet, que si les singes avaient un peu étudié nos contenance, qu'ils auraient de grands avantages sur nous en ce point : car ils sont grands et mauvais imitateurs de tout ce qu'ils voient faire, témoin ceux qui lavèrent leurs yeux dans un bassin plein de glu, après avoir considéré un chasseur qui lavait les siens d'eau claire ;

et celui qui, voulant baigner un petit enfant à l'imitation de sa nourrice, l'alla plonger dans une chaudière bouillante. Combien en voit-on tous les jours, dans des ombrages d'une piété affectée, qui font aussi bien toutes les mines, comme si avec telle marchandise on achetait le^r paradis ! et cependant elles sont toutes vides des vraies vertus ; et qui pourrait donner jusqu'à leur cœur, il trouverait qu'il est semblable à ces perles qui, pour un corps solide, n'ont que l'écorce.

« Les unes prennent la dévotion comme un petit passe-temps, les autres comme un léger compliment, les autres y vont par complaisance aux humeurs d'autrui, les autres par gloire, et quoiqu'elles aient les consciences aussi rudes que celles de village, elles tireraient volontiers des séraphins du ciel pour les gouverner, afin que, si elles ne peuvent avoir de la dévotion, elles aient pour le moins la réputation d'en rechercher de la plus fine ; les autres s'y portent pour quelque petite couverture de liberté et quelque acomodement de leurs propres intérêts. Je ne dis pas qu'il n'y en ait un bon nombre qui ont les intentions très-pures et les procédures très-saintes ; mais il faut avouer que les défauts dont je parle se glissent trop souvent dans l'infirmité de notre sexe.

« Car, que pourrait-on dire d'une créature à qui dix ans de dévotion, et douze cents communions, et mille exhortations, n'ont pas encore arraché un poil de vanité ? Que pourrait-on penser de celle qui mange l'agneau immortel deux ou trois fois la semaine et

devient tous les jours et à toutes occasions une lionne en sa maison? Que pourrait-on juger de celle qui met tant de fois la sacrée Eucharistie sur sa langue comme un sceau de l'Époux sans la pouvoir sceller ni retenir qu'elle n'échappe en tant d'indiscrètes et mauvaises paroles? Que pourrait-on présumer de celle qui fait scrupule de boire frais en été et regarder une fleur avec délectation, et ne sent aucun remords de conscience d'avoir dit plus de médisances en un dîner qu'elle n'a mangé de morceaux? Véritablement, nous trahissons la dévotion, qui est de soi belle et glorieuse, quand nous en usons en telle façon, et nous donnons sujet aux âmes libertines de justifier leurs péchés par nos déportements, à quoi elles n'ont toujours que trop d'inclination, et pensent qu'en nous peignant avec du charbon elles se font blanches comme la neige.

« Il y en a d'autres qui veulent des dévotions extatiques et ravissantes, qui soient déguisées en paroles étranges, en façons inouïes, en cérémonies non accoutumées. Tout ce qui est uni, prudent et modéré, tient trop du commun, il faut trouver d'autres sentiers de paradis, et tailler de nouveaux habits à Dieu sur le patron de sa fantaisie pour le faire connaître.

« Je n'ignore pas qu'il y a dans les religions des âmes épurées de la lie du siècle, qui ont des sentiments de Dieu très-relevés, et je ne voudrais pour rien au monde paraître les blâmer. Mais quand, dans une vie commune, on me parle de ces façons si extraor-

dinaires, je vais toujours à pas de plomb, tant j'ai de crainte que pour une forte piété je ne trouve qu'un corps de fumée. J'ajoute encore d'autres qui se font une dévotion hideuse, chagrine et mélancolique, laquelle étonne de son seul abord ceux qui la regardent et se livrent volontairement à des gênes d'esprit quasi perpétuelles. Cette vertu n'a que trop de méditants dans le monde; nous n'avons que faire de cacher sa beauté et de lui donner un masque de terreur pour épouvanter ceux qui ont assez de peine à se détacher de leur sensualité. J'estime que la dévotion la plus propre à notre sexe est celle qui a le moins d'affectation et plus d'effet; chacune pourra régler les prières qu'elle doit faire, les confessions, les communions, selon sa capacité, sa profession, son loisir, prenant en cela le conseil de ceux qui gouvernent sa conscience; mais qu'elle s'assure que jamais elle ne goûtera la dévotion à sa source, sinon dans la pratique des vertus et la fermeté des bonnes résolutions.

CHAPITRE VII.

La modestie.

« Après que l'intérieur est réglé par les mouvements de la piété, suit la vertu de la modestie, qui nous révèle au dehors; c'est l'aiguille de l'horloge qui montre comment notre âme compasse les temps et les heures du jour; elle qui témoigne l'empire que nous avons sur nos passions; elle qui nous fait paraître dans la conversation d'une façon non-seulement mesurée, mais douce, honnête et exemplaire. C'est la vertu que l'apôtre saint Pierre demandait à notre sexe, quand il nous avertissait de tenir l'homme intérieur dans l'*incorruptibilité* d'un esprit paisible et modeste. Cela se voit au port, aux gestes, aux regards, mais principalement au parler et aux habits. Nous ne saurions croire combien nous sommes savantes dans la simplicité, et puissantes dans la douceur.

« C'est la plus forte armure que nous ayons de la nature, quand nous entreprenons un esprit et gouvernons une affaire; par ces voies douces et pacifiques, nous étonnons les plus hardis, désarmons les plus robustes et triomphons des conquérants. Nous

n'avons qu'à nous faire, et notre silence parle pour nous. Mais quand, nous dépouillant de cet esprit de douceur, de modestie et de docilité, nous prenons une façon hautaine, dédaigneuse et mutine, nous ne sommes fortes qu'en crieries qui nous rendent méprisables à ceux qui sont plus puissants que nous, importunes à nos égaux, intolérables à nos inférieurs, odieuses à tout le monde. Avec cette douceur d'esprit, Esther changea le roi Assuérus en un agneau; avec la même, Abigaïl fut plus forte que les armes de David, et Jézabel, avec sa fierté naturelle, après avoir tué les innocents, ruiné les villes, troublé les États, fut jetée d'une haute fenêtre sur le pavé, pour être foulée toute sanglante aux pieds des chevaux.

« Quant à la modestie qui regarde la bienséance du corps et de l'habit, c'est chose étrange combien de plaintes on forme contre nous sur ce sujet! Nous avons servi déjà, par l'espace de tant de siècles, de lieu commun aux prédicateurs, de matière de censure aux édits, de fable aux villes et de risée à nous-mêmes, pendant ce désir de braverie est si bien enté dans notre esprit, que nous ne le voulons dépouiller qu'avec la peau. C'est un péché originel que toutes les femmes apportent du ventre de leur mère, auquel on ne trouve point de baptême, et qui nous laverait de cette tache, nous le mettrions en procès. Encore si cela n'était commun qu'aux grandes dames à qui la terre, les rivières et les mers portent de quoi contenter leur curiosité, cela semblerait moins

étrange ; mais toutes les femmes sont nées avec cette passion, et telle est leur folie, qu'il n'y aura tantôt plus de distinction dans les ordres, puisqu'il y a tant de confusion dans les habits.

« Les bourgeoises veulent devenir reines, et si nous voulons dorénavant être reconnues pour reines, il nous faudra devenir bourgeoises. Peut-être que ceux qui nous censurent en cet article exigent trop de nous, et quelques-uns s'y portent avec tant zèle, que si nous les voulions croire, nous ferions toutes les Mariés Égyptiennes à la cour. Ceux qui prétendent nous traiter de cette façon, en donnant sur nos cheveux et sur nos atours, ne touchent point notre cœur ; car qui nous aurait bien persuadé la vertu, nous irions couvertes d'un sac, moyennant que cela avançât la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Mais je pense que nous avons quelque droit d'aimer la bienséance et propreté dans nos habits ; demeurant toujours dans les termes des plus réglés, en telle sorte que les sages ne puissent blâmer nos excès ni ceux qui sont raisonnablement plus larges accuser nos manquements.

« Pour parler sincèrement, c'est une petite frénésie de considérer comme nous y procédons. Qui verrait les étoffes qu'on lève quelquefois chez un marchand pour vêtir un petit corps dont les vers feront bientôt leur curée, il dirait qu'on aurait entrepris d'habiller quelque grosse baleine, et qui compterait tout l'affirail d'une dame, sur une table, sans jamais avoir vu aucune femme, il jugerait que ce serait une mercerie

pour fournir une petite ville. Nous ressemblons à ces oiseaux qui n'ont point de corps et ne sont quasi que plumes; nous y apportons tant de modes, d'artifices, d'inventions, que nous laissons les esprits; tant d'étude et d'affections que plusieurs de nous font autant les empêchées après un collet¹ que si elles avaient une république d'Athènes à gouverner.

« On fait encore pis lorsqu'on a tant de passion de commencer l'adultère de son corps par celui de son visage, lequel on rongé insensiblement de fard et de venin, comme si on pouvait tirer la beauté de la corruption. Puis on trouve de certaines façons d'habits qui semblent plutôt être faits pour trahir le corps que pour le couvrir. Véritablement, si nous avions encore une veine du christianisme qui régnait dans l'âge d'or, nous devrions étouffer, par une généreuse conspiration, tous ces abus, et faire des dépouilles du luxe un sacrifice de miséricorde, donnant en partie pour l'entretien des pauvres ce que nous avons jusqu'ici prodigué aux fantaisies de notre esprit. Quand nous naissons avec quelques avantages du corps, nous sommes les plus belles créatures du monde, pourquoi irions-nous mendier de la gloire, des poisons de la terre, des vermisseaux et des dépouilles des morts? si l'opinion y en avait mis, elle est déjà toute flétrie par la confusion de tant de mains qui la cueillent incessamment. La gloire des plus grandes dames brille surtout dans la grande modestie.

¹ Colerette.

CHAPITRE VIII.

La chasteté.

« C'est le plus court chemin que nous ayons à la conservation de la chasteté, vertu incomparable et le plus riche joyau de notre sexe. Elle nous est aussi naturelle qu'est le voler aux oiseaux, le nager aux poissons, le beauté aux fleurs et les rayons au soleil. Il ne faut pas demander ce que peut devenir une fille ou une femme qui se montre prodigue d'un bien qui lui doit être plus cher que sa vie même; elle est capable de toutes sortes de crimes. Nous devons tellement instruire nos filles à la vertu de pureté, qu'elles ne connaissent pas seulement le moindre ombrage des péchés qui se commettent dans le monde. Je n'approuve point ces petites évaporées qui veulent voir et flairer tant de manières de gens et de passe-temps; car elles apprennent trop tôt ce qu'elles oublieront trop tard. Je ne voudrais point qu'une fille, tant petite soit-elle, se plût en la compagnie des enfants qui ne sont pas de son sexe, je crains même celles de son sexe qui sont trop folâtres; leur hantise est quelquefois d'autant plus dangereuse qu'on se garde moins d'un ennemi domestique. Je croirai que les corbeaux

deviendront rossignols, plutôt que d'admettre qu'une personne de notre sexe qui se plaît à ouïr ou dire certains propos cavaliers, certaines railleries indiscrètes, et des paroles légères et étourdies, soit chaste ou puisse longtemps demeurer telle.

« Gardons les yeux, la bouche et les oreilles des jeunes filles, comme des temples dédiés à l'honneur, et ne faisons rien en leur présence qu'elles ne puissent imiter sans péché. Retranchons le plus que nous pourrons tant de chansons et de propos d'amour, tant de mauvais livres, de nudités de tableaux et d'images, tant de danses, de théâtres, de festins. Jamais on ne prend oiseau sans quelque amorce; jamais la chasteté ne se perd que ces attraits ne servent à l'ennemi d'avant-courriers.

« On ne trouve pas tant d'esprits si perdus entre les femmes bien élevées, qu'elles prétendent rien au péché que le péché; la faute de plusieurs dames vient plutôt des vanités de l'esprit que de toute autre faiblesse. Elles veulent être en quelque estime et admiration de ceux qui ne les peuvent estimer et admirer que par un secret intérêt; elles prennent plaisir à être louées sur leur beauté, que jamais personne ne loue si prodigieusement que celui qui espère la récompense de ses flatteries. Elles ont beaucoup de crédulité, soit par quelque bonté d'un naturel trop fade, soit par trop de présomption et d'amour-propre; de sorte qu'elles s'estiment facilement belles et dignes d'être aimées de ceux qui feignent les aimer, ne voyant pas qu'on prend les poissons aux filets et les

femmes à la facilité qu'elles ont de croire de léger. Elles ont des complaisances extrêmes de voir un homme prosterné à leurs pieds, principalement lorsqu'il a quelques qualités qui le mettent en estime dans le monde; ce leur est une gloire des plus chatouillantes d'avoir acquis des esclaves qui aiment leurs chaînes, et ne veulent plus vivre ni mourir que pour elles. Cela fait qu'elles contrefont les petites idoles, s'enivrent de ces encens, et quoiqu'elles n'aient alors aucune intention d'offenser Dieu, néanmoins elles se laissent fondre dans tant d'offres de services, de compliments, de protestations, et sentent enfin que c'est une extrême peine de se défendre d'un ennemi qui ne nous assaille qu'avec de l'or et des parfums. Les gouttes de pluie ne sont que de l'eau, et par leur continuité elles percent les pierres; tant de douceurs de paroles, de souplesses et d'obéissance, et redoublées les unes sur les autres, feraient éclater un rocher; comment n'emporteraient-elles pas une femme qui, étant venue d'un os, ne laisse pas d'avoir toute la mollesse de la chair?

« L'amour quelquefois a des ailes pour fondre sur la proie de plein saut, et quelquefois il y va à pas de tortue; ce qu'il ne peut obtenir d'une prompte chaleur, il l'attend d'une constante importunité. De là suivent des désordres qui sont la fable des villes, des farces ou des tragédies sanglantes qui, après avoir commencé au bal, s'achèvent quelquefois au gibet. Je ne vois point de meilleur remède pour arrêter les commencements du mal que d'en voir la fin.

« Une créature qui, sollicitée de son déshonneur, dès les premières amorces, tirera le rideau et verra un grand gouffre de scandales, de misères, de rages et de désespoir, aimera autant descendre en enfer toute vive que de consentir à cette coupable passion. Elle ira de bonne heure aux remèdes, et déclarant son cœur dans le secret de la confession, elle éventera la mine et évitera par ce moyen un infinité de désastres. Heureuse trois ou quatre fois celle qui prendra ces paroles comme un oracle et les enclâssera dans son cœur pour s'en souvenir éternellement !

CHAPITRE IX.

La discrétion en la conduite des affaires.

« Quand nous aurons commencé à nous polir nous-mêmes par ces vertus, la discrétion nous appliquera règlement à la conversation et aux affaires, chacune selon ses qualités.

« C'est une pauvre besogne qu'une femme qui n'a point d'occupation, comme plusieurs se sont trouvées qui, ayant vécu l'âge de quatre-vingt-dix ans, n'ont jamais su autre chose que de se faire habiller et déshabiller. Pourquoi aurions-nous une âme rai-

sonnable, si ce n'est pour l'enrichir des connaissances qui nous sont nécessaires et pour nous et pour le gouvernement de ceux qui tombent entre nos mains? Nous ne faisons pas profession d'être savantes, mais aussi n'avons-nous pas fait vœu de stupidité. Nous devons chérir comme nos yeux la lecture des bons livres qui nous apprennent à devenir meilleures, car ce sont de sages compagnies et d'honnêtes entretiens dont on ne voit point naître de jalousies ni de scandales.

« N'est-ce pas un grand déplaisir de voir des femmes qui, aussitôt qu'elles ont fait un éhétif compliment, n'ont plus rien à dire, si elles ne parlent de leurs collets ou de quelques autres bagatelles semblables? Pour le moins, si celles qui n'ont jamais voulu apprendre à parler, apprenaient un jour à se taire : mais elles étourdissent le monde de leur caquet, et disent tous les jours une *Illiade* de mots où il n'y a pas une seule bonne parole. Ne me dites pas que les filles savantes sont plus sujettes à caution. Je ne les veux pas toutes savantes comme des sibylles et des muses; mais qui leur peut envier une honnête science des choses qui servent à la direction des mœurs? Il n'y a que les araignées et semblables bestioles qui tournent les fleurs en venin; il ne faut pas avoir peur qu'une fille à qui on] aura donné de bons fondements d'humilité et de dévotion, abuse de cette céleste manne qui se trouve dans les sages Écritures.

« J'ai appris d'une personne pleine de sagesse et d'expérience que, pour une fille instruite aux bonnes

lettres, qui avait manqué à son honneur, on en avait trouvé une vingtaine d'autres ignorantes qui avaient choppé d'autant plus lourdement qu'elles avaient moins de connaissance de leur faute. Je n'entends point par ce conseil que je mets en avant, qui est de se polir par la lecture, qu'on donne pour cela l'essor à la curiosité de lire toutes sortes de livres, et nommément ceux qui traitent les amours, quoique d'une façon fort gentille; car ils ont un petit aiguillon délié comme la soie, qui entre insensiblement dans le cœur, et, lorsqu'ils vous décrivent cette passion avec tant de termes exquis et d'adroites inventions, aisément on s'y laisse surprendre. S'il faut devenir docte, il le faut être à la façon que l'ont été les saintes Tècle, Catherine, Eudoxia, Marcelle, Paule, Fabiole, Eustochie, qui, des dépouilles d'Égypte, ont étoffé la croix et les autels du Sauveur.

« Encore ne voudrais-je pas conseiller à une fille de s'aller cacher au grenier ni en la cave pour dévorer des livres; il faut qu'elle assaisonne sa lecture des travaux qui sont bienséants dans sa position. Ne la tenons jamais oisive; mais, aussitôt que son âge l'a rendue capable, donnons-lui quelque petite conduite et quelque exercice dans la maison : car quelle honte aurions-nous de travailler à l'aiguille, puisque Auguste-César, le fondateur des empires, a jugé semblables emplois dignes de ses filles; et que les Romains ont gardé plusieurs siècles, ainsi qu'une relique, la quenouille de la reine Tanaquil, beaucoup plus chèrement que la lance ou l'épée de Romulus; estimant

qu'il était plus nécessaire de donner aux femmes des exemples du travail, que de fournir aux hommes des idées de guerre?

« On ne saurait croire comme la passion qu'on a pour un bon ouvrage divertit toutes les autres passions qui pourraient troubler l'esprit : mais qui le voudra expérimenter, trouvera que l'innocence n'est jamais mieux logée qu'à l'enseigne du travail. Je vous laisse à penser, quand une fille a tâché d'apprendre, dès ses jeunes années, les choses qui sont nécessaires au ménage, jusqu'à la cuisine, la belle lumière que c'est dans une maison, soit d'un père, soit d'un mari, pour la conduite de la famille, la conduite des serviteurs et servantes, l'exemple de la jeunesse, le soulagement des siens. Elle se rend nécessaire dans les meilleures affaires; on se repose en sa prudence; on tient sa santé importante, sa vie précieuse, sa mort déplorable, et sa mémoire pleine d'honneur. Le plus sage des hommes, Salomon, n'a point donné d'autres marques, pour reconnaître la femme vertueuse, que la bonne économie qu'elle tient au gouvernement des siens. « Elle a considéré, dit-il, les sentiers de sa maison, et n'a point mangé son pain dans l'oisiveté; elle a travaillé en lin et en laine; elle est devenue comme un navire chargé de vivres et de richesses. Elle s'est levée devant le jour pour donner la nourriture convenable à sa famille. Elle a fait des acquêts de métairies, et entretenu le trafic. Elle a mis la main à l'œuvre, puis elle l'a ouverte aux nécessités des pauvres. Tous ses domestiques se sont trouvés en

bon ordre ; son mari et ses enfants ne la pouvaient assez louer pour sa grande prudence. C'est une lampe qui ne sera jamais éteinte dans les ténèbres de la nuit. » Voilà à peu près comme il fait le dénombrement des perfections de la femme, finissant par la sagesse et la crainte de Dieu, qui est le premier et dernier ornement.

CHAPITRE X.

L'amour conjugal.

« Enfin, comme l'amour honnête est une généreuse passion qui, par son bon règlement, couronne toutes les vertus, je conseillerais à une dame mariée, pour l'accomplissement de sa perfection, d'avoir une charité très-cordiale envers son mari. Cela n'est pas difficile quand il y a de l'heur et de la rencontre dans les mariages, car la complaisance prête ses ailes à l'amour. Mais c'est chose pitoyable quand des pères et mères, aveuglés de leur avarice, et charmés de la douceur de prétendus intérêts, renouvellent l'exemple du cruel Mazence, qui attachait le vif avec le mort, et vont loger une pauvre fille, qui est toute vivante en grâces et bénédictions du Ciel, avec un mari perdu de vices et de maladies, ou tout cassé de vieillesse ;

c'est alors qu'il faut bien avoir de la vertu pour se résoudre à aimer un tel époux dès les plus jeunes années jusqu'au tombeau. Qu'y ferions-nous ? La loi de nature nous donne toute permission de souhaiter de bons maris ; mais les lois du mariage nous exhortent à les supporter, tant que faire se pourra, tels qu'ils nous sont échus : si nous aimons pour nous-mêmes, cela est impossible ; mais si nous aimons pour Dieu, nous y trouverons courage et facilité. Une femme ne saurait trouver un plus court chemin à l'empire de son sexe, qu'en épousant les humeurs de son mari, lorsqu'elles ne sont point contraires au commandement de Dieu : qui bien obéit, bien commande ; et quand nous avons une fois pris le cœur d'un homme, rien ne résiste plus à nos volontés.

« L'union est un merveilleux ciment qui lie si étroitement l'obéissance et l'empire, qu'on a de la peine de discerner celui qui obéit d'avec celui qui commande. Nous avons excellé de tout temps en cette piété conjugale, et on en trouve de si rares exemples, que les plumes ont de la peine à les écrire, aussi bien que les oreilles à les croire. On a vu des filles tendres et délicates, qui, données inconsidérément à des maris vieux, laids et infirmes, ne les ont point abandonnés, mais les ont aimés, honorés, servis, demeurant quelquefois quarante jours et quarante nuits autour de leur lit sans se dépouiller. Un homme s'est trouvé, entre autres, dont l'indisposition, qui durait depuis sept ans, la puanteur des plaies qui étaient incurables, l'horrible état des membres qui paraissaient

tout défigurés, affaiblissait les courages de tous ceux qui le voulaient assister, minait la patience des plus fidèles, consummait la foi des plus zélés. Ceux-là mêmes qui font tout pour l'argent, avaient horreur d'en approcher.

« Et, là-dessus, voir une fille, âgée de seize ans, faible de complexion, bien faite de corps, et douée d'une beauté des plus florissantes, s'attacher à ce corps, ou plutôt ce cadavre, le toucher, le soulever, le nettoyer, lui apprêter des bouillons, lui souffler des herbes pulvérisées dans les narines, qui distillaient une humeur insupportable, lui faire la barbe et les cheveux, lorsque personne ne voulait prendre ce hasard ; n'est-ce pas un miracle de notre sexe, digne du ravissement des hommes, de la louange des histoires et de l'admiration de toute la postérité ?

« Que dirai-je d'une Éponina, laquelle, ayant épousé un mari qui se trouva embarrassé dans d'épineuses affaires et des accusations, même de lèse-majesté, demeura neuf ans enfermée avec lui dans un sépulcre ; et, depuis, le voyant découvert et condamné à la mort par l'empereur Vespasien, elle voulut lui tenir compagnie au supplice, disant qu'elle était déjà tout exercée au tombeau, et qu'elle le supporterait mieux morte que vive. Que dirai-je d'une reine des Perses, nommée Cabadis, qui, voyant son mari détenu en prison, le vint visiter sans se faire connaître, et, lui ayant donné ses habits de femme pour prendre ceux du mari, le fit échapper, payant après par son sang l'illustre faute de sa piété ?

« Ne sont-ce pas des actions dignes d'être écrites en lettres d'or et d'azur pour être exposées à la vue de tous les siècles ? Heureuses mille fois celles dont la concorde a lié les amours à des chaînes de diamant, sans que jamais le divorce trouve place au nœud du mariage que Dieu a bien daigné nouer de ses mains ! Gardons-nous, pour cet effet, de la jalousie qui a coutume de naître des plus fortunées amours, comme ces vers qui, dit-on, sortent des plus belles fleurs. C'est une passion très-malheureuse qui est formée par la fantaisie, accrue par les soupçons, nourrie de mauvaises humeurs par la curiosité, entretenue d'impostures par la médisance, qui ronge tout ce qu'il y a de verdure dans les chastes amitiés, brouille les ménages, détruit les alliances, enfante des monstres, sème des fureurs et des rages, et, après avoir tourmenté tout le monde, se dévore elle-même. Si nos maris tombent en ce malheur, ayons-en pitié, comme de pauvres frénétiques, et leur ôtons toutes les occasions qui peuvent troubler leur imagination. Et si la même maladie nous prend, ne ressemblons pas à ces femmes qui ont passé, en pleine nuit, de grandes forêts pleines d'horreur pour aller épier leurs maris, accompagnées seulement de leur passion, dont quelques-unes sont tombées entre les dents des bêtes sauvages, qui leur ont été plus douces que le bourreau qu'elles avaient dans leurs propres entrailles.

« Nous plaignons souvent en ce point plus nos intérêts que l'offense de Dieu ; et ce n'est point de merveille si celle qui aime mal est privée de ce qu'elle

aime. Quand il y a du péché, pleurons-le ; tâchons à y remédier par prières, par discrétion, par patience, par toutes les plus saintes industries que nous y pourrions apporter : nous nous trouverons fortes dans le silence et l'espérance, et non pas dans les continuelles crieries qui ne font qu'irriter les plaies et envenimer les blessures.

CHAPITRE XI.

Le soin des enfants.

« Pour ne vous rien dissimuler, les femmes qui sont appelées au sacrement de mariage, doivent être merveilleusement parfaites, d'autant qu'elles ont en maniement les plus précieux intérêts de la postérité, puisqu'elles sont choisies pour produire et élever des enfants qui doivent être les membres du corps de l'État.

« On a souvent recherché d'où venait le bon et le mauvais naturel des hommes, et je trouve que quelques uns l'ont attribué aux diverses rencontres des planètes, comme par une nécessité fatale ; mais, à vrai dire, cette astrologie des fous et les toiles d'araignées ne sont quasi qu'une même chose ; toutes deux sont bonnes à prendre des mouches, et non pas à tromper

les habiles hommes. Je tiens que les bonnes mères font le bon naturel des enfants ¹, et on a toujours remarqué que les grands personnages, qui ont fleuri dans quelque éminence de vertu, ont pris de là quasi généralement les premières impressions de la sainteté.

« Si on trouve des filles chastes sorties de mères débauchées, c'est un spectacle quasi aussi rare que si les orties portaient des œillets. Gardons nos corps comme des temples pour enfanter plus de vertus que de chair au public; et quand Dieu nous donne lignée, que ce soit l'un de nos premiers soins de l'élever en son service. Le cœur me saigne quand je considère comme on nourrit aujourd'hui plusieurs enfants de qualité, qu'on étouffe avec des indulgences serviles, sous ombre de les caresser. Dieu les donne comme des créatures avec lesquelles il prétend soutenir le monde, gouverner les républiques, peupler le ciel et orner même la conversation des anges. Mais à voir comme on les traite, il semble que ce soient des pièces de chair qu'il ne faille que lécher comme des ours pour leur donner leur perfection; on les charge de graisse et de cuisine, on les entretient dans l'assouvissement de tous les désirs de leur cœur, on les sert comme de petits rois, ils n'ont pas encore quelquefois l'âge de cinq ans et ils exercent déjà une absolue monarchie dans la maison de leur père. Jésus-Christ a banni l'idolâtrie du monde avec

¹ Les hommes se forment sur les genoux de leurs mères, a dit Joseph de Maistre.

tant de sueur et tant de sang, et on la renouvelle tous les jours lorsqu'on fait des enfants de certaines petites idoles à qui on sacrifie tous les cœurs, tous les soucis, les espérances, les craintes et les hommages; je vous prie, ne leur faisons point apprendre ce qu'il leur faudrait désapprendre. Ne les accoutumons point aux mignardises des paroles, à la pompe des habits, à la liberté et aux plaisirs. Dressons-les au service de Dieu et aux exercices convenables à leur sexe et à leur condition, gardons surtout qu'ils ne soient empoisonnés par l'oreille en la hantise de tant de mauvaises compagnies dont le monde est rempli. »

CHAPITRE XII.

La conclusion du discours.

L'impératrice tenait les oreilles et les cœurs suspendus à ses discours, lorsque, sentant approcher l'heure à laquelle se devait faire le choix d'une épouse pour l'empereur son fils : « Voici le temps, dit-elle, monsieur mon fils, auquel votre Majesté doit consigner la pomme d'or entre les mains de celle que vous jugerez avoir plus de part à ces belles qualités que j'ai indiquées. »

Et disant cela, elle fit ouvrir une grande salle où d'un côté l'on voyait les tableaux des dames qui avaient fleuri aux siècles plus anciens : en sainteté, en esprit, en courage et en toutes les vertus dont nous avons fait mention, qui composaient une triomphante cour. Là était Sarah, Rachel, Lia, Débora, Abigaïl, Suzanne, Esther, Judith, Marianne, sainte Agnès, sainte Cécile, sainte Hélène, sainte Monique, sainte Félicité, Zénobia, Amalazunthe, Placidia, Pulchéria, Eudoxia, Théodora, Marcelle, Paule, Eustochie, Victorine, Clotilde, Radegunde et une grande quantité d'autres, sans y comprendre celles qui ont fleuri depuis huit cents ans. Ce qui m'étonna fort, et me fit dire que ceux qui disaient que les femmes d'honneur étaient si rares à rencontrer, auraient peut-être de la peine à trouver des feuilles aux bois et de l'eau à la rivière. Tous ces portraits paraissaient dans des lumières de gloire d'une très-agréable façon avec leurs bordures toutes enrichies de pierreries. « Voilà, dit Euphrosine, ô filles ! comme la mémoire des saintes dames est précieuse. » Puis, se tournant d'autre côté, elle montra du doigt les effigies de celles qui avaient renoncé à l'honneur et à la vertu, qui étaient pâles, mornes, ténébreuses et investies de flammes, comme si elles eussent été dans l'enfer : là était Sémiramis, Phædra, Thisbé, Philis, Hélène la Grecque, Clytemnestre, Cléopâtre, Agrippine, Julia, Messaline, Callirhoé, Thaïs, Phryné, Rodope, Flora, et en perspective une si grande quantité qu'elle semblait égaler les sables des rivages, sans

y comprendre celles qui depuis ont pris part à leur malheur.

L'empereur les considérait en cette salle nommée *la Perle*, où il vit autant de perles choisies de toutes les provinces de son empire. Ce n'était qu'astres, qu'éclairs et que rayons, tant ces beautés, mettant de tous côtés leur lumière, faisaient de lustre, ce qui lui donnait bien de la peine à se résoudre. Il y en avait une entre autres appelée *Icesia*, fille d'un grand savoir, à qui l'empereur Théophile dit un vers grec, sur quoi elle repartit d'une promptitude admirable ; néanmoins il ne goûta pas cet esprit, le trouvant trop délié pour son humeur. Mais après l'information qu'il prit de ses yeux, de ses oreilles et de la bouche de celles qui avaient nourri ces créatures, il donna la pomme d'or à une nommée *Théodora*, Paphlagonienne de nation, que je ne pense pas toutefois avoir eu rien d'approchant à celle que je vous représente ici pour modèle.

LIVRE DEUXIÈME.

LES ILLUSTRÉS, MODÈLES.

SAINTE CLOTILDE ¹.

CHAPITRE I.

Sa naissance et sa nourriture.

Parmi tant de princesses et de dames illustres dont j'ai produit quelques noms, j'en prends ici une formée sur les plus parfaites idées; qui est la première reine de la France chrétienne, j'entends la très-glorieuse Clotilde, femme de notre très-grand Clovis, qui fut choisi du ciel pour avancer les affaires du christia-

¹ Cette vie de sainte Clotilde, que le bon Père raconte avec une naïveté qui trahit la lecture des vieux auteurs, me paraît d'une utilité singulière et pratique, soit par le récit de la conversion du mari infidèle par l'épouse chrétienne, soit par d'autres circonstances touchantes et admirables de la vie de la sainte.

nisme dans cette fleurissante monarchie, avec des succès incomparables : aussi lui avons-nous une immortelle obligation d'avoir jeté les premières semences de la piété à la cour de nos rois, pour les faire passer avec plus d'autorité dans l'âme de tous leurs sujets.

La bonne princesse, semblable à la perle qui vient de la mer salée, se vit enveloppée quasi dès sa naissance dans de grandes amertumes et d'horribles confusions, dont elle sortit avec tant d'éclat, qu'elle fit de ses adversités les acheminements à la gloire. Elle était fille de Chilpéric, lequel, voulant disputer le sceptre à Gombault, son frère aîné, roi de Bourgogne, avec plus de témérité que de raison, fut délaissé du peuple qu'il avait soulevé contre ce frère, qui de vrai était mauvais roi. Mais Dieu qui fait régner les souverains, favorisant une juste cause jusques en la personne d'un méchant homme, donna la victoire à l'aîné. Celui-ci abusa cruellement de sa fortune ; car, ayant pris son cadet au siège d'une ville, il lui fit trancher la tête sur un échafaud ; et non content de ce meurtre, il étendit sa vengeance sur la femme du défunt, par un acte bien lâche ; car, lui ayant fait attacher une pierre au col, il la fit jeter en la rivière et peu s'en fallut qu'il ne fit le même traitement à deux pauvres filles qui étaient les pitoyables reliques de cet infortuné mariage ; mais les voyant encore si tendres et si innocentes, il pensa que leur vie ne pouvait être préjudiciable à son État, et que leur mort serait ignominieuse à sa réputation : voilà pourquoi il se contenta de faire enfermer l'une dans un monastère,

et retint l'autre, qui était notre Clotilde, avec lui pour la faire nourrir à la cour.

La sainte fille entra dans ce palais de son oncle, comme une brebis dans la grotte d'un lion, ne pouvant pas avoir beaucoup d'assurance en un homme qui avait encore aux mains le sang de son père et de sa mère. Toutefois, c'est une merveilleuse puissance que celle de la vertu, lorsqu'elle est rehaussée de la beauté : car ce cruel basilic, qui avait un œil de sang et de venin, n'eut pas plutôt considéré les louables qualités de cette princesse, qu'il se sentit comme ébloui de ses regards, et son cœur si dur s'attendrit soudain sur l'innocence de la pauvre orpheline.

Il commençait à la voir d'un meilleur visage, lui vouloir et lui promettre du bien : mais la bonne fille, qui n'estimait pas, après une si étrange affliction, devoir plus rien prétendre aux grandeurs et aux plaisirs du monde, se jetait entre les bras de la croix, et quoiqu'en public elle étouffât les ressentiments de sa douleur, avec une discrète patience, sans se mutiner contre l'orage, ni donner de la tête contre le rocher, si est-ce que dans le secret de sa solitude elle fondait tous les jours en larmes, et ne trouvait de consolation que dans les plaies du Sauveur du monde.

« Mon Dieu, lui disait-elle, j'adore votre sainte Providence qui m'abreuve de fiel et d'absinthe, en l'âge où les filles de ma qualité ont coutume de ne marcher que sur les roses ; peut-être avez-vous connu que mon orgueil avait besoin d'un tel contre-poids, et

vous avez fait en toute justice ce que votre conseil avait ordonné. Mon Dieu, votre nom soit béni éternellement : je ne vous demande plus rien autre chose que la communication de vos souffrances. Il n'est pas raison que je vive ici sans douleur, vous voyant navré de tous côtés pour mon exemple. On a beau dire que je me réjouisse et que je prenne part aux contentements d'une meilleure fortune. Où veut-on que je goûte ces plaisirs? je suis encore sur les rives pleurantes des fleuves de Babylone : je mets aux pieds de votre croix toutes mes allégresses, protestant ne vouloir plus rien dans le monde que l'exécution de vos saintes volontés. »

Il y a un je ne sais quel charme dans la sainte tristesse, qu'on ne peut toujours expliquer : mais qui fait qu'une âme qui s'attriste pour Dieu lorsqu'elle est venue dans des abîmes, où tout le monde la jugerait perdue, sent au fond de son cœur des lumières et des douceurs si grandes, qu'il n'y a consolation au monde qui leur soit comparable.

Clotilde en était déjà venue à ce goût, et si par obéissance elle n'eût appris à quitter Dieu pour Dieu, elle se fût complue dans ses larmes, se laissant couler volontairement dans une douleur oisive : mais considérant qu'étant en la maison de cet oncle hérétique arien, elle était obligée selon Dieu d'instruire par son exemple tous ceux qui devaient être spectateurs de ses actions, elle mit généreusement la main à l'œuvre, et se montra si forte d'esprit en sa conduite, et si mesurée en tous ses déportements, que sa vie était

une parfaite image de vertu qui parlait à tout le monde. Quoiqu'elle fût issue du sang des rois, elle montrait n'avoir autre noblesse que celle qui se tire des belles actions. Comme son visage était sans fard, son âme était sans ces petites morgues et dédains qui ont coutume de naître avec les grandes fortunes. Ses regards étaient simples et colombrins, ses paroles discrètes, ses actions prudentes, ses gestes réservés, son port honnête, son abord affable, sa conversation pleine de douceur et d'utilité. Elle était vierge d'esprit et de corps, vivant dans une merveilleuse pureté d'affections et d'amitié, qu'elle fomentait par la vertu d'humilité, que les anciens ont estimée être comme une palissade du jardin de la chasteté; Dieu permettant souvent l'impureté du corps, pour châtier les rébellions de l'esprit. Celle-ci était si humble de cœur qu'elle se tenait comme la plus petite servante de la maison, ne dédaignant pas de s'appliquer aux moindres offices : elle s'en acquittait toutefois avec tant de majesté qu'en filant même une quenouille, elle semblait une reine.

Elle paraissait merveilleusement prudente en ses conseils, prompte et agissante dans l'exécution, modérée dans les bons succès, constante dans les mauvais, toujours égale à elle-même. Elle parlait peu, ne médissait jamais, n'enviait personne, faisait du bien à tout le monde, sans y prétendre ses intérêts, attendant de Dieu seul la récompense de ses charités. Elle n'avait point de mondanité en sa personne, et se souciait aussi peu de ses atours, que de la poussière de

la terre. Elle ne savait quasi qu'une rue en la ville où elle habitait, qui était celle qui menait à l'église. Les jeux et les festins lui étaient des supplices, et elle se trouvait rarement en la compagnie des hommes, si ce n'était quelques mendiants dont elle soulageait les misères. Tout son cœur allait à Dieu, ses pieds à l'église, ses mains à l'aumône, ses yeux à la lecture des livres de dévotion, ses bras aux exercices et ouvrages de son sexe.

Le roi, son oncle, fut tellement ravi de ces précieuses conditions, que l'excès de son admiration se tourna en une furieuse jalousie ; car voyant cet esprit plus mâle qu'il n'eût voulu, et craignant qu'il ne fût possédé d'un autre que lui, il ne prenait aucun dessein de la marier, la gardant si étroitement qu'on eût dit, à le voir, que c'était ce dragon des fables, qui était toujours en sentinelle auprès d'une pomme d'or.

Masi, ô sottise prudence humaine, qui, ramant toujours contre le fil de la Providence de Dieu, trouves autant de précipices dans la passion que tu tends de pièges à l'innocence ! Cet homme, nonobstant tous les efforts qui butaient au contraire, nourrissait en sa maison une fille que Dieu avait déjà destinée pour châtier sa cruauté, et rendre, sans y penser, son sceptre tributaire à un valeureux mari qui devait épouser Clotilde, pour joindre le règne des vertus à la force de ses armes.

CHAPITRE II.

Clotilde recherchée en mariage. — La subtilité du prudent Aurélien.

Clovis, roi de France, un homme né pour faire voir ce que la valeur peut produire quand elle est appuyée par la piété, avançait tous les jours ses conquêtes dans les Gaules, et parmi tant de victoires, demeurait encore esclave de l'idolâtrie. Dieu le voulut tirer à lui par les voies d'un chaste amour; et par l'entremise d'une femme qui devait sanctifier sa personne et sa maison. La renommée de la beauté et des vertus de Clotilde, qui se répandait dans les royaumes voisins, avec une si douce odeur, ne manqua pas de venir jusqu'à lui, lorsqu'il était sur les termes d'épouser une femme par légitime mariage. L'amour qui prend quelquefois aussi bien par les oreilles que par les yeux, l'enflamma tellement au récit que lui firent ses ambassadeurs des qualités de cette divine fille qu'il n'avait plus de cœur ni de pensées que pour elle. Il aimait ce qu'il n'avait jamais vu, d'un amour mêlé de révérence, sentait une flamme plus auguste que de coutume qui le brûlait dans une généreuse passion, et le poussait à rechercher cette princesse

comme le comble de ses félicités. Les difficultés qui pouvaient s'opposer à ce mariage lui en augmentaient le désir, car c'était un esprit vigoureux qui mesurait tout à la grandeur de son courage, et se plaisait à rompre des obstacles pour couronner ses desseins. Il s'adresse à son grand favori Aurélien, et lui ayant déclaré son projet de mariage, le veut dépêcher en une solennelle ambassade pour parler à la fille et traiter avec le roi son oncle. Mais Aurélien, qui savait les jalousies et les appréhensions de Gombault, lui représente que la conquête de la toison d'or et le mariage de Clotilde était quasi une même chose, et que la noble fille, elle aussi, était gardée par un dragon qui jetait feu et flammes par la gorge. Clovis le conjure alors de trouver quelque industrie pour réussir, l'assurant qu'il ne le pouvait obliger en chose qui lui fût plus sensible. Aurélien obéit, et prenant un anneau de la main du roi avec certains autres atours pour offrir à la dame, il s'achemine en Bourgogne.

Je ne puis ici taire ce que Baronius, le père de l'histoire ecclésiastique, n'a pas voulu omettre, d'autant qu'il est témoigné par de bons auteurs, et que je n'y vois rien d'incroyable, si ce n'est à ceux qui pensent que c'est faire l'habile homme de se montrer toujours incrédule.

Nous savons, par ce qui a été dit ci-dessus, que Clotilde paraissait rarement en public, si ce n'était à l'église, et arrêtait ses yeux sur fort peu de gens, si ce n'étaient des pauvres. Dieu se servit de cette inclina-

tion pour son bien, car Aurélien, ayant appris que cette dame conversait volontiers avec les personnes nécessiteuses, et qu'il fallait être de cette qualité pour lui parler sans soupçon, prend l'habit d'un mendiant et comme le serviteur d'Abraham, envoyé par le premier père des croyants, traita les intérêts d'Isaac en demandant de l'eau à Rébecca sa future épouse, ainsi celui-ci, ménageant la commission du mariage du premier roi des fidèles, prend résolution de demander l'aumône à Clotilde pour trouver moyen de l'aborder; et à cet effet, il se va mettre à la porte d'une église avec un tas de gueux, attendant que la messe fût achevée, pour voir sortir la princesse.

Elle ne manqua pas de faire la charité à tous les pauvres, selon sa coutume, et comme elle aperçut celui-ci qui paraissait d'un bon air de visage sous ses misérables haillons, elle sentit son cœur saisi d'une pitié extraordinaire, voyant un homme de si bonne façon réduit à une telle misère, et sans s'enquérir davantage, lui donna une pièce d'or. Aurélien, sentant cette royale main qui s'étendait si charitablement à secourir une misère feinte, soit qu'il fût transporté de joie, soit qu'il se voulût faire remarquer par quelque trait, leva la manche de la fille, qui selon la façon des robes qu'on portait alors lui couvrait jusques aux mains, et ayant découvert la main droite la baisa avec une grande révérence. Clotilde en rougit à bon escient, et néanmoins elle passa outre sans témoigner son ressentiment, ni querreller ce gueux (comme ajoutent quelques auteurs). Bien,

dit-elle en secret à une dame ancienne qui était sa grande confidente :

— Avez-vous pris garde à ce qu'a fait ce mendiant ?

L'autre lui répliqua qu'il était bien aisé, vu que cette rencontre lui avait coloré le front d'une assez vive écarlate.

— Mais enfin, lui dit Clotilde, qu'en pensez-vous ?

La dame lui dit en souriant :

— Que pourrais-je penser autre chose sinon que vos rares perfections jointes à votre libéralité ont été cause du fait ?

— J'estime pour moi, répond la princesse, que cet homme a un autre dessein, et si vous le trouvez bon, nous le ferons venir au palais demander l'aumône, et nous pourrons ainsi nous informer de sa personne.

Aurélien ne manqua pas de recevoir ce commandement, qui était le but de son désir, et de se transporter au lieu qu'on lui avait assigné, où Clotilde, le voyant, le tança bien fort de sa hardiesse. Celui-ci, qui était un courtisan des plus raffinés, trouva son échappatoire, et lui dit que la coutume de son pays portait qu'on baisait les dames au visage pour les saluer, mais que le malheur de sa condition l'ayant ravalé si bas, il ne pouvait pas aspirer à tant d'honneur ; voilà pourquoi il se contentait des mains, étant bien raisonnable de baiser une main qui est la source de tant de charités, puisqu'on fait ainsi des portes des églises d'où l'on attend du bien. Clotilde prit plaisir à cette réplique, et vit bien que cet homme démentait son habit par son discours et sa façon.

Elle le pressa de dire qui il était et d'où venait qu'il était réduit à une telle misère.

— Madame, dit Aurélien, puisque Votre Grandeur me presse là-dessus, elle saura que je suis né de bon lieu, et que ce qui m'a réduit à cet état n'a été autre chose que l'amour d'une dame que je recherche, non pas pour moi, mais pour un des grands princes qui soient sous le ciel.

La fille eut la curiosité de savoir qui était ce prince, et qui était cette dame recherchée avec tant de travaux.

Aurélien, voyant qu'il était temps de s'expliquer, lui dit :

— La dame est à trois pas de moi, car c'est vous-même.

Sur quoi elle commença à rougir derechef et montrer de l'émotion d'esprit. Mais lui :

— Madame, ne vous troublez point : puisque je suis en lieu où je puis parler avec confiance, Votre Grâce saura que je suis envoyé par Clovis, roi de France, mon maître, qui est le meilleur prince et le plus vaillant monarque qui soit en tout le reste du monde. La renommée de vos précieuses et éminentes qualités étant venue jusques à ses oreilles, il désire vous épouser, et m'a dépêché pour vous en porter la parole et obtenir votre consentement. Je serais venu à la cour avec une ambassade solennelle, mais les difficultés que le roi, votre oncle, vous suscite, m'ont fait résoudre à prendre cet habit pour vous parler avec plus de liberté. Vous pouvez bien vous assurer

que ce mariage vous fera la première reine de l'Occident, et la plus heureuse qui soit dans l'univers. Et pour vous témoigner l'autorité de ma commission, voilà l'anneau du roi, mon maître, que je vous présente.

Il n'y a femme si sainte qui ne soit capable d'avoir quelque complaisance sur les louanges qu'on lui donne, et qui n'ouvre volontiers les yeux à la grandeur. Clotilde n'était point si insensible qu'elle ne fût vivement touchée d'une telle ambassade, si est-ce qu'elle montra, dans cette surprise, qu'elle avait un cœur bien fidèle pour Dieu, car elle refusa franchement l'anneau, et interrompant l'ambassadeur :

— Ne passez pas outre, lui dit-elle, mon gentilhomme, je sais que votre prince est païen et que je suis chrétienne; à Dieu ne plaise que j'épouse jamais un infidèle, quand il serait le monarque du monde!

— Madame, repartit Aurélien, ne vous arrêtez point à la différence des religions : mon prince n'est point si attaché à sa secte, qu'il ne la quitte pour votre amour.

— Mais quel moyen, dit Clotilde, de gagner mon oncle? je ne pense pas qu'il soit en termes de me marier.

— Si vous donnez votre consentement, répond l'ambassadeur, nous trouverons bien les moyens de vous enlever d'ici.

— A Dieu ne plaise! réplique la prudente fille; c'est chose que jamais je ne permettrai.

— Hé! quoi, madame, dit Aurélien, en cela, qui

pourrait blâmer votre conduite? est-ce un péché en votre religion de fuir la caverne d'un tigre pour se mettre entre les mains d'un roi? Nous savons comment il a traité votre père et votre mère, et comment il vous traite encore maintenant.

A cette parole, la dame versa quelques larmes, et dit :

— Faites par vos ambassadeurs tout ce qu'il vous sera possible, et assurez le roi, votre maître, que je me sens fort honorée du choix qu'il a fait de ma personne, et qu'il ne saurait être sitôt à Dieu que je ne sois son épouse, quand le roi, mon oncle, m'en aura donné la liberté. A telles conditions, je prends son anneau, que je garderai bien chèrement.

Tout ceci se passa en une cour du palais, où elle parlait ordinairement aux pauvres, les interrogeant sur leurs nécessités, et personne ne s'avisait qu'il y eût autre affaire que de gueuserie, sinon cette confidente qui prenait part à tous les secrets de Clotilde.

CHAPITRE III.

L'ambassade destinée au roi de Bourgogne pour le mariage de Clotilde.

Aurélien touchait le ciel du doigt d'avoir si heureusement réussi en sa commission, et il ne manqua pas de raconter par le menu au roi, son maître, toutes les particularités de ce voyage, l'entretenant surtout d'un délicieux discours qu'il faisait de l'admirable beauté et singulière prudence de Clotilde. Clovis brûlait d'impatience, et eût voulu déjà prendre le roi de Bourgogne à la barbe, pour lui faire lâcher prise ; mais la prudence l'avertit qu'il fallait garder en ceci les formalités requises, et que c'était raison d'envoyer ses ambassadeurs à Gondobault, pour lui demander sa nièce en mariage. C'est ce qu'il fit promptement, députant de nouveau son fidèle Aurélien, auquel il donna une florissante compagnie de noblesse ; ce qui fit naître de telles appréhensions en l'esprit du Bourguignon, qu'il n'en dormait ni nuit ni jour : « D'où est-ce que Clovis, » disait-il à part soi, « connaît ma nièce, vu que je l'ai tenue jusqu'ici si resserrée, qu'elle n'a vu que les murailles de l'église et celles de mon palais ? Il y a quelque

anguille sous roche, on en veut à mon état, ce Français est trop hargneux, je ne le voudrais avoir ni pour gendre ni pour voisin. Et puis cette fille qui a fait jusqu'ici la brebis en ma maison, étant à ma discrétion, quand elle se verra reine de France, et qu'elle aura des épées à son commandement, qui sait si elle ne vengera point sur moi le sang de son père et de sa mère? il la faut plutôt tenir enfermée à dix portes de fer qu'elle s'échappe de ma puissance. Voici un grand coup d'état qu'il faut dextrement jouer. »

Cet homme assiégé de telles pensées reçut les ambassadeurs de France assez maigrement, et ayant promis de leur rendre bientôt réponse, il se garda bien d'éventer toutes les pensées qu'il avait là-dessus; mais, prenant le plus favorable prétexte, il répondit qu'il honorait le roi Clovis comme un des plus valeureux princes de son siècle, et qu'il tiendrait toujours les services qu'il lui rendrait, comme l'une des grandes faveurs qu'il pourrait recevoir du ciel; mais quant à cette alliance, laquelle il recherchait, que c'était chose à laquelle il ne fallait point penser. Premièrement, sa nièce n'avait jamais porté si haut ses ambitions, que de prétendre épouser un grand roi, n'ayant rien en sa personne de si éminent qui méritât un tel mari. Et quand même il y aurait quelque égalité de ce côté-là, il y aurait d'autre part un empêchement essentiel, qui était la diversité de religions, car c'était chose inouïe à une fille chrétienne d'épouser un païen, et il ne pouvait permettre

cela, sans trahir le salut de sa nièce et se décrier par tout le monde. Aurélien, qui savait que penser de la feinte et de ces excuses, réplique en peu de paroles que, pour les qualités de sa nièce, il ne s'en devait point mettre en peine ; que la personne aimée était toujours la plus parfaite. Que c'était assez qu'elle plût au roi son maître qui n'était pas ignorant de ses perfections. Et sur le point de la religion, qui était le plus considérable, il espérait bien que le roi prendrait résolution de se faire chrétien. Le Bourguignon répartit que cette affaire était d'une telle importance, qu'on ne se pouvait fier du succès aux espérances, qui sont toujours incertaines, mais qu'il fallait avoir promesse expresse du roi de France, et là-dessus il congédie l'ambassade, pensant avoir bien enlevé l'affaire ; mais Aurélien dépêche promptement un courrier à Clovis, pour avoir de lui une promesse de se faire chrétien.

Le roi, qui était aux termes de ne rien refuser, envoie hâtivement la promesse qu'on lui demandait, laquelle étant depuis représentée à Gomdebault par l'ambassadeur, cela le mit en grand souci, ne sachant plus de quelle invention se servir pour éviter ce coup fatal. Néanmoins, il répondit que ce mariage était d'une si grande conséquence, qu'il n'en pouvait décider qu'en l'assemblée de ses états, pensant que par cet expédient il romprait le dessein de Clovis, ou il tirerait l'affaire en de si grandes longueurs, qu'il ennuierait tout le monde. Mais ce fut cela même qui l'enferra, tant la prudence humaine est artificieuse à

se ruiner par ses propres inventions; car la plus illustre noblesse française, faisant séjour en Bourgogne dans l'attente de ces états, allait semant dans les esprits des magistrats et du peuple le grand bien qui réussirait à leur nation de cette alliance, quand ils viendraient à être tous unis comme frères; mais que si une fois on venait à refuser la requête d'un grand prince si remplie d'honneur et de courtoisie, nécessairement il en faudrait venir aux armes, qui ne pourraient être que funestes à leur royaume. Les Bourguignons, qui étaient affamés du repos, goûtaient bien fort ces raisons, et la prudente Clotilde ne laissait pas d'y ajouter, gagnant insensiblement les principaux du conseil à suivre ses inclinations. Aurélien, qui avait l'esprit aigu et clairvoyant, pressa la réunion des états, et Gomdebault ne pouvait faire tant de nœuds qu'il n'en tranchât encore davantage.

Enfin, il en fallut venir au point. Les états s'assemblent et le roi y vient avec une harangue étudiée, où il avait amassé, d'un assez grand artifice, toutes les raisons qui lui faisaient appréhender cette alliance des Français; mais Dieu, qui fait les grands changements dans les royaumes comme les mouvements dans les mers, disposa tellement les cœurs des Bourguignons, que toutes les allégations qu'on opposait contre le dessein de ce mariage semblaient des songes et des chimères. Un des plus grands hommes d'État, s'étant levé, parla bien longtemps, et remontra au roi que le repos de son royaume, but de tout son

discours, consistait en cette alliance; que les mariages avaient été de tout temps plutôt les nœuds de la paix que les semences de la guerre; que les plus grands troubles des royaumes avaient été souvent pacifiés par de bonnes alliances; que les Français étaient si puissants d'ailleurs, qu'on ne leur pouvait rien refuser; que la requête de Clovis était si civile qu'on ne la pouvait rejeter sans un grand péril; qu'il n'y avait point de plus farouche bête au monde qu'un amour changé en haine, et qu'il fallait craindre que les supplications du roi franc, s'il se voyait éconduit, n'aboutissent à la fureur; que l'offre qu'il faisait de se faire chrétien, serait à jamais glorieuse à leur nation, fière d'avoir contribué à une telle piété; que Clotilde avait naturellement de l'affection pour sa patrie et assez d'esprit pour gagner son mari et le porter totalement à l'amour de sa nation; enfin que le peuple était las de tant de guerres, qui s'en allaient infailliblement renaître plus sanglantes que jamais, si on faisait un jeu des fidèles amours d'un si grand monarque.

Cet homme enfila tant de raisons l'une sur l'autre qu'il l'emporta, et tous applaudirent à cette conclusion qu'il fallait au plus tôt envoyer la princesse au roi de France qui la recherchait. Le misérable Gomdebault, pressé ainsi de toutes parts, dit qu'il n'y mettrait point d'empêchement, mais qu'il croyait, à voir la conduite de sa nièce, qu'elle s'était vouée à Dieu pour entrer en religion. L'ambassadeur, entendant ce dernier échappatoire, se prit fort à rire au fond de son cœur, et dit que, si la princesse en était là, que

le roi son maître ne serait point si importun en sa recherche que de lui faire rompre son vœu ; mais qu'il la fallait ouïr. Ce qu'on fit. Et comme on l'eut interrogée, elle dit que sa dévotion ne l'avait jamais portée jusque-là que de faire aucun vœu de virginité ; et quoiqu'elle fût extrêmement contente de cette douce solitude dont elle jouissait à la cour de son oncle, néanmoins que si son bon plaisir était de la marier au roi de France, à telle condition qu'il se ferait chrétien, elle ne serait pas si mal apprise que d'y mettre empêchement.

A cette réponse de la princesse, les députés des deux nations, qui étaient là présents, firent de grands applaudissements et crièrent que le mariage était conclu. Le roi même, dissimulant sa passion, s'en prit à rire d'un rire forcé, et vit bien qu'il était temps de lâcher ce qu'il ne pouvait plus retenir. Il dispose son train assez mesquinement, comme un homme qui était naturellement avare, disant que sa nièce était trop belle pour qu'elle eût besoin de tant d'atours ; que la rose est assez parée de ses feuilles et le soleil de ses rayons, et que tous les artifices des hommes n'arrivent pas aux perfections de la nature. Aurélien ne fit point beaucoup d'instance là-dessus, tant il avait peur que la volonté de cet homme ne changeât et qu'il n'inventât de nouveaux artifices pour différer leur partement (départ), mais il se résolut d'emmener incontinent la princesse. L'oncle alors commença à la flatter, ce qu'il n'avait jamais fait, lui disant :

« Eh bien ! ma nièce, je vois bien que, nonobstant vos dévotions, vous êtes de l'humeur des femmes et que vous aimez la gloire. Vous êtes lassée de demeurer avec votre oncle, vous voulez un mari et voulez qu'il soit roi. Allez, je ne vous en sais point mauvais gré, chacun loge ses affections où il espère sa félicité. Ma bonne fille, vous voyez comme je m'étudie à vous contenter, et comme, pouvant empêcher ce mariage, que je ne trouve pas trop avantageux à mon royaume, je l'ai voulu faire confirmer dans une assemblée de mes états pour rendre votre bonheur plus assuré. Cette affection que je vous témoigne pour le présent, montre assez que j'ai eu de longue main de très-sincères et très-cordiales intentions pour le bien de votre maison. Car ce qui s'est passé à l'endroit de votre père et de votre mère ne pesait plus à personne qu'à moi, Dieu m'en est témoin. Mais ma chère fille, c'était une nécessité ; je ne pouvais autrement assurer le repos de mes peuples.

« Voilà pourquoi, ma très-chère fille, s'il vous restait encore dans le cœur quelque ressentiment de cette mort, je crois que vous êtes assez sage pour faire ce que la loi de Dieu vous ordonne en ceci, qui est d'oublier le passé et n'être point ingrate du présent. Si je vous ai retenue jusqu'ici dans mon palais assez retirée, ç'a été pour favoriser votre humeur que je voyais avoir de parfaites inclinations à la dévotion, et vous nourrir en fille d'honneur, qui est la dot la plus précieuse que vous pouviez porter à

votre mari. Ma bien-aimée fille, tâchez de l'affectionner à votre patrie et de nous tenir toujours en bonne alliance. Vous avez pris mes humeurs tant que vous avez vécu avec moi, vous prendrez maintenant celles d'un mari, et en les prenant vous serez toute-puissante. N'oubliez point la crainte de Dieu, qui vous a été toujours une fidèle compagne dès vos plus jeunes années, et nous faites souvent [savoir de vos bonnes nouvelles. »

En disant ceci, il l'embrassa, et la fille, le remerciant bien humblement de tant de bonnes volontés, avec promesse de l'honorer toute sa vie, se prit à pleurer; ce que voyant un gentilhomme bourguignon, qui était de sa suite, il dit, que de sa vie il ne se fierait en larmes de femme, car s'il y avait fille au monde qui dût faire des feux de joie en son cœur, c'était sa maîtresse, qui était aujourd'hui délivrée de la gueule du lion, pour être femme d'un grand mari et reine d'un grand royaume.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Clotilde en France, et la vie qu'elle mena en son mariage.

Jamais nautonier, sur son navire chargé d'or, n'aborda plus allégrement au port, après de longues tempêtes et les violentes poursuites des écumeurs de mer, que ne fit Clotilde entrant sur la terre de France et sûre d'être à jamais délivrée de sa fâcheuse servitude.

Clovis l'attendait à Soissons avec des impatiences non pareilles. Quand elle lui apparut enfin si admirablement belle, il resta comme ébloui et, lui païen encore, crut voir quelque-une de ses divinités. Aussi ne pouvait-il se lasser de la contempler en la remerciant et complimentant sur sa venue avec les paroles les plus tendres et les plus respectueuses. Elle, comme une autre Abigaïl, s'efforçant de faire taire ces louanges, et se jetant à ses pieds, le nommait son seigneur et roi, et protestait, avec un air des plus modestes, qu'elle n'entrait au palais que pour être sa très-humble servante. Toute la cour, ravie et dans l'admiration des rares mérites de la princesse, prenait part au contentement du roi; le peuple courait

en foule de tous côtés pour voir sa future souveraine, et tant de pauvres catholiques, qui étaient déjà nombreux en France, la regardaient comme l'aube du jour le plus radieux se levant pour eux à l'horizon. Ce n'était partout que joutes, tournois, jeux et festins et largesses, ajoutant à la célébrité de ces grandes noces. Toutefois, la bonne reine ne se laissait point emporter au cours de ses prospérités; mais au milieu de toutes ces pompes, elle tenait les yeux fermement arrêtés sur tant de bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu, et cherchait en son esprit les moyens de témoigner sa reconnaissance à la divine Majesté. Elle avait, au milieu de ses contentements, une épine au cœur qui lui entraît pour lors bien avant : c'est qu'elle voyait que le roi ne lui parlait point du tout de sa promesse de se faire chrétien, et quand elle essayait, avec discrétion, de l'amener sur ce sujet, il esquivait subtilement, la laissant en grande perplexité.

Enfin elle s'avisa de lui dire : « Mon prince, je vois que Votre Majesté fait aujourd'hui ses libéralités à tout le monde, je désirerais bien y participer et obtenir d'elle une faveur qui me sera précieuse à jamais. »

Le roi, pensant qu'elle voulait impêtrer quelque don pour un favori ou autre personne : « Demandez, lui dit-il, demandez hardiment, madame, car vous ne pouvez être refusée. »

Là-dessus, elle réplique : « Si Votre Majesté me porte une affection si sincère, et dont je ne puis avoir doute, je la supplie très-humblement de se rappeler sa promesse au fait de la religion. »

Clovis repartit : « Madame, j'entends bien ce que vous voulez dire, cela se fera, mais il n'est pas encore temps; laissez mûrir le fruit tout à loisir et puis vous le cueillerez, ou il tombera de soi-même. Tout à la joie, en ce moment, saurais-je m'occuper convenablement de pensées si sérieuses? Donnez-moi du temps pour me reconnaître, et j'aviserai au moyen de tenir ma promesse. Au reste, vous ne devez point avoir d'appréhension d'avoir un mari païen, car votre loi dit même, comme j'entends, que l'homme infidèle est sanctifié par la femme fidèle. »

Clotilde fut fort attristée de la réponse et douta d'abord si elle ne devait pas différer la cérémonie des noces jusqu'à l'accomplissement de sa promesse. Mais elle considéra que par trop d'exigence elle courait risque d'aigrir Clovis et de l'éloigner pour jamais du christianisme, ou, s'il cédait seulement par complaisance, que sa piété ne fût qu'une feinte, une piété masquée, qui plus tard, pour se justifier de l'inconstance, prétendrait avoir été assiégée d'importunités et d'allèchements. Elle crut plus sage de le gagner plutôt par la douceur, par l'exemple d'une bonne vie, et les humbles prières qu'elle présentait aux autels, que par toute autre façon.

Clovis goûta fort son humeur en cette procédure, et vit bien qu'elle était prudente; ce qui lui donna sujet de l'honorer encore davantage. Il avait environ l'âge de trente ans quand il épousa Clotilde, et, comme païen nourri dans la licence des armes, il n'avait pas vécu fort chastement; mais l'amour qu'il porta à

cette bonne reine fut si grand, qu'il effaça de son cœur toute autre affection, comme le rayon du soleil dissipe les ombres et les fantômes de la nuit. La sainte dame, à la vérité, par toute sa conduite et ses admirables vertus, montra incontinent que, si sa naissance ne l'eût rendue digne d'une couronne, son seul mérite suffisait pour la porter au premier trône du monde. Elle se fit, dans la cour d'un roi païen, une dévotion forte et vigoureuse qui n'était pas enflée de mines ni de fumées, mais toute remplie de sagesse ; car elle avait une crainte de Dieu si chaste qu'elle appréhendait les moindres ombres du péché comme la mort ; un amour si tendre que son cœur était comme une lampe ardente qui brûlait perpétuellement devant le sanctuaire du Dieu vivant.

D'ailleurs, elle ménageait tout son fait avec une singulière discrétion pour ne pas paraître trop austère, de peur que les âmes faibles ne se fussent éloignées du christianisme, voyant en sa conduite des perfections trop au-dessus de la nature humaine. C'était un spectacle angélique de la voir assister à la messe et se disposer à la communion, et néanmoins au sortir de là toute gaie et souriante comme une personne que ces saintes pratiques comblaient d'allégresse. Elle honorait les prêtres comme des messagers venus du ciel, tant par devoir de conscience que pour rendre sa religion plus vénérable aux païens.

Le zèle des maisons de Dieu, qui sont les églises, la brûlait avec tant d'ardeur qu'elle n'avait point de plus chères délices, ou que d'en faire ériger, ou que

d'orner celles qui étaient érigées, jusqu'à les faire reluire des ouvrages de ses royales mains. Sa charité envers les pauvres était comme une mer qui ne tarit jamais; et son cœur était si large qu'il s'ouvrait à toutes les misères.

Quant au roi son mari, elle l'honorait comme si elle eût vu le Sauveur du monde cheminant sur terre; et sans s'arrêter seulement au corps, elle donnait jusqu'au centre de cette âme infidèle, qu'elle regardait avec les yeux d'une compassion incroyable. Elle s'étudiait singulièrement à connaître toutes ses humeurs et suivre les mouvements de son cœur, comme certaines fleurs font le soleil. Tout ce que Clovis aimait avait incontinent un rang honorable dans les affections de Clotide. S'il se plaisait aux armes, aux chiens, aux chevaux, elle louait pour lui les armes, les chiens et les chevaux, choisissant les objets des honnêtes plaisirs de son mari comme ses meilleurs entretiens. Sa conversation était pleine de charmes et d'attraits, qui en faisaient mieux goûter l'utilité : tantôt elle adoucissait les humeurs guerrières du roi avec l'harmonie de la maison ; tantôt elle le consolait sur les disgrâces qui peuvent arriver dans les affaires du monde ; tantôt elle reprimait fort sobrement et avec une prudente modestie son esprit qui prenait trop d'essor; tantôt elle lui racontait quelques préceptes de sagesse et quelques traits de la vie des saints et autres illustres personnages pour l'affectionner à notre religion. Tantôt elle le récréait d'une bouche féconde et d'un entretien si délicieux, qu'il ne se pouvait rien dire de plus ac-

compli. Elle était magnifique et libérale envers ses domestiques, reconnaissant fort exactement les fidèles services qu'on rendait à son mari, et tenait sa maison si bien unie par le lien de concorde et de charité, qu'elle semblait le temple de la paix. La médisance, les vains propos, l'oisiveté, l'impudence, en étaient bannis. Les vertus, le travail et les arts y trouvaient au contraire le plus aimable accueil, et les misères du monde un asile assuré, car elle embrassait toutes les affaires pieuses du royaume, et les gouvernait avec tant d'égalité d'esprit qu'elle ressemblait aux anges qui meuvent les cieus sans la moindre émotion et dans une souveraine tranquillité.

CHAPITRE V.

La prudence que la reine apportait à la conversion de son mari.

La sainte reine enfantait ainsi un roi et une grande monarchie à Jésus-Christ, portant tout le royaume dans les entrailles de sa charité. Elle avait ses sentinelles jour et nuit devant les autels, qui ne cessaient d'implorer l'assistance du ciel pour le salut de son mari ; et elle-même, souvent dans le profond silence des ténèbres, faisait parler à Dieu sa prunelle larmoyante, et adressait des vœux à tous les élus pour

la conversion de cette âme infidèle. Elle considérait fort bien que tout ce qui retarde souvent ces esprits flottants, lorsqu'ils hésitent à prendre le chemin de la vie éternelle, sont quelques intérêts de la chair et du sang, quelques embarras d'affaires temporelles ou quelque passion dérégulée qui tyrannise l'esprit. Voilà pourquoi elle eut un extrême soin d'adoucir les volontés de son mari, calmer ses passions, et, par une suave bonté, lui aplanir le chemin aux mystères de notre foi. Aussi, elle le trouvait tous les jours disposé de mieux en mieux à ses remontrances.

Il avait déjà le trait bien avant au cœur, et commençait à questionner, proposant des conditions, lesquelles témoignaient qu'il voudrait un jour ou l'autre rendre la place ; il disait à Clotilde :

— Madame, je ne serais point si éloigné de votre religion, n'était que j'y vois des choses bien étranges que vous voulez faire croire par empire et par autorité, sans en donner autre raison. Vous voulez que je croie que trois ne sont qu'un en votre Trinité ; que j'adore un homme crucifié, et que je me crucifie moi-même dans une vie contrainte et cérémonieuse, à laquelle je n'ai point été accoutumé. Ma fille, si j'avais vos bonnes inclinations, tout me serait facile ; mais vous savez que j'ai été toute ma vie nourri dans les armes ; si je prends demain votre baptême, qui efface, selon vos maximes, tous les péchés, je ne serai pas plutôt lavé, que je crains de m'embourber derechef dans une infinité d'occasions qui se présentent tous les jours à moi. Là-dessus, vous me menacerez du

jugement et de l'enfer avec des épouvantes qui seraient capables de me renverser l'esprit. Regardez s'il ne serait pas plus à propos de me laisser vivre dans ma secte, en y faisant tout le bien que je pourrai. Pensez-vous que pour cela je serais exclu de la miséricorde de Dieu, qui veut sauver tous les hommes? »

La sage Clotilde répliquait là-dessus :

— Prince, je supplie Votre Majesté qu'elle ne se flatte point de ce beau nom de miséricorde, car il n'y en aura point en l'autre monde pour ceux qui n'ont pas mis le temps à profit en celui-ci. C'est maintenant que Dieu ne cesse de tendre les bras à votre obéissance, et, si vous le méprisez, vous le perdrez sans ressource. On ne fait jamais rien de trop pour le salut éternel; et, quoi qu'on puisse endurer, le paradis s'achète toujours à bon marché. Hé! quoi, mon ami, trouvez-vous tant de difficultés en notre religion? Trouvez-vous que Dieu ait tort de vous vouloir faire croire des choses que vous ne pouvez pas concevoir par raisons humaines? C'est lui qui a fait l'esprit de l'homme, et qui en a formé tous les ressorts, il ne doit pas y en avoir un seul qui ne joue selon ses volontés. Quelle merveille si l'homme fait hommage de son entendement à Dieu? si la faiblesse se soumet à la force, la petitesse à la grandeur, le fini à l'infini, le néant à celui qui est un abîme d'essence, de bonté, de sagesse et de lumière?

« Si vous faites une promesse, même excessive et incroyable, à l'un de vos sujets, vous voulez qu'il la croie sans hésiter, sur la parole infallible de Votre

Majesté. Un homme exige la foi d'un autre homme, quoique tous deux ne soient que terre et que poussière ; et vous estimez le souverain Créateur du ciel et de la terre injuste de nous faire croire, par la soumission et obéissance que nous devons à la Vérité éternelle, ce que nos sens ne peuvent comprendre. Pourquoi ne croirais-je pas que trois ne sont qu'un, c'est-à-dire trois personnes un seul Dieu, puisque je vois tous les jours que ma mémoire, mon entendement et ma volonté ne sont qu'une âme ? Pourquoi ferons-nous les dédaigneux d'adorer un homme crucifié ? Tant s'en faut que la croix affaiblisse ma créance, qu'il n'y a rien qui la fortifie davantage. Car, si le Sauveur du monde était venu comme Votre Majesté pour conquérir l'univers avec des légions, des chevaux, des finances et des armes, il tiendrait en mon opinion l'estime que tiennent les grands capitaines. Mais, lorsque je considère que, par le supplice de la croix, il a rangé le monde sous ses lois, et a planté l'instrument de ses excessives douleurs jusque sur la cime des Capitales et la tête des plus grands monarques, je dis qu'il faut bien que tout soit de Dieu en une telle affaire, puisqu'il n'y a rien de l'homme.

Eh ! quoi, Clovis, si vous aviez un fidèle serviteur qui se fût fait écorcher et crucifier pour vous rendre maître d'une place rebelle, ne trouveriez-vous pas plus de gloire en sa fidélité que d'ignominie en ses tourments ? Et comment jugez-vous que, si la Sagesse éternelle, ayant pris un corps humain, l'a volontaire-

ment exposé aux extrêmes rigueurs pour laver nos offenses dans son sang et soumettre l'orgueil et les délicatesses de la terre à l'empire du ciel, elle ait fait chose qui soit répréhensible? N'avons nous pas bien plus de sujet d'adorer l'excès de ses charités que de pointiller sur les honneurs qui ne consistent qu'en l'opinion du monde. Je prie Votre Majesté qu'elle ne s'aïlle point figurer notre religion comme une loi fâcheuse et austère! Quand vous aurez subi le joug, Dieu vous donnera tant de grâces, que toutes ces difficultés que vous appréhendez ne vous chargeront non plus que les plumes font l'oiseau. Et quand bien même, après le baptême, il vous arriverait de tomber en quelque péché, ce que Dieu détournera par sa grâce, le sang de Jésus-Christ est une fontaine qui coule perpétuellement dans les sacrements de l'Église pour laver toutes ces iniquités.

Hélas! mon ami, j'ai peur que vous ne différiez trop à vous rendre à tant d'avertissements que vous avez reçus du ciel. Si vous considérez les grâces que Dieu a faites à Votre Majesté, lui ayant mis la couronne sur la tête dès l'âge de quinze ans, l'ayant maintenue contre tant de factions, préservée de tant de dangers, ornée de tant de gloire, honorée de tant de bons succès, vous trouverez qu'il a droit d'exiger maintenant de vous ce qu'il demande par ma bouche. Qui sait s'il ne vous a pas choisi pour être en France, comme Constantin à Rome, ce qui vous rendrait à jamais glorieux dans la mémoire des hommes, et heureux dans le ciel pour toute l'éternité? Véritable-

ment, Clovis, si vous ne vous rendez à mes paroles, vous vous devriez rendre au sang de tant d'illustres martyrs qui ont déjà professé cette foi dans votre royaume ; vous vous devriez rendre à tant de grands confesseurs qui furent des anges sur terre, et témoignent si haut en l'honneur de la vérité. Vous vous devriez rendre aux miracles qui se font tous les jours visiblement au sépulchre du glorieux saint Martin, qui est un trésor incomparable dans votre royaume.

— Ma mie, répondit le roi, n'en dites pas davantage ; vous êtes trop savante pour moi, et je crains que vous ne me persuadiez ce que je n'ai point envie de croire. Quand même vous auriez convaincu mon esprit pour le ranger à cette créance, pensez-vous qu'il me fût loisible de faire si tôt profession de votre foi ? Vous voyez que je suis roi d'un grand peuple, et que j'ai toujours à ma suite une grosse noblesse, qui ne connaît point d'autres dieux que ceux du pays. Croyez-vous que tous les esprits soient si aisés à plier, et que, quand je viendrai à prendre un dieu étranger, cela ne les fasse pas murmurer, et peut-être leur donner un prétexte de brouiller quelque chose dans mon royaume ? car la religion et l'état sont deux pièces qui s'entre-touchent de bien près ; on ne saurait quasi remuer l'une sans l'autre. Le plus sûr est de n'y point toucher, et de laisser aller le monde comme nos aïeux l'ont trouvé.

Clotilde voyait bien que cette appréhension était l'un des grands obstacles au salut du roi, et elle y avait déjà bien remédié, pratiquant les volontés de

tous les plus grands de la cour. Voilà pourquoi elle répondit fermement là-dessus :

— Clovis, c'est appréhender des fantômes, que de vous former de telles imaginations. Vous êtes un prince trop fidèlement obéi, trop aimé pour craindre ces soulèvements ; tant s'en faut ; je vous réponds, sur mon honneur, que votre peuple est déjà fort disposé à recevoir notre religion, et que votre noblesse, qui n'a que trop reconnu la vanité des idoles, n'attend plus que votre exemple pour embrasser le christianisme. Quand il faudrait percer les rochers et trancher les montagnes pour faire réussir une telle entreprise, vos travaux y seraient très-bien employés, et il ne faudrait point craindre de perdre la terre pour gagner le ciel : mais toute la facilité est dans vos mains, le raisin que vous disiez être en verjus, il y a tantôt cinq ans, est déjà mûr, et il le faut nécessairement cueillir.

Ces paroles répétées souvent avaient déjà un merveilleux empire sur l'esprit de Clovis, et le fer commençait à bon escient à s'amollir dans le feu, car il honorait les églises, et traitait les ecclésiastiques avec un tout autre respect que sa coutume ne portait. Il en donna un très-évident témoignage en une circonstance fameuse.

L'histoire dit que les soldats de Clovis, courant le pays, dans la licence des armes, avaient volé dans l'église de Reims un beau et grand vase d'argent à user de l'eau ; de quoi le bon évêque étant un peu affligé, pour la révérence qu'il portait à tout ce qui

concernait son ministère, envoya des députés au roi pour en faire ses plaintes, qui ne tombèrent point à terre. Car Clovis leur commanda de venir à Soissons, où se devait faire le partage du butin ; ce qu'ils firent ; et, comme on vint à développer tous ces objets, le roi, y assistant en personne, reconnut le vase, qu'il voulut promptement être rendu à ces députés de l'Église : mais un soldat, s'opiniâtrant là-dessus, et piqué de ce qu'une si belle pièce lui échappait, déchargea sur le vase un coup de hache comme pour le briser. Ce que Clovis dissimula pour lors, craignant de procéder à un châtiment raisonnable avec quelque passion. Mais depuis, voyant le compagnon qui n'était pas bien en ordre : « Comment ! lui dit-il, il n'y a que toi qui fais le mutin, et tu es le plus mal armé de tous. » Ce disant, il lui prit sa hache qu'il jeta par terre ; l'autre, se voulant baisser pour la ramasser, sentit un furieux coup de la main du roi, qui lui ôta la vie en punition de sa témérité.

La reine, en entendant cette nouvelle, en prit un bon augure de la conversion du roi ; et ce qui la confirma encore davantage en cette espérance, c'est qu'étant accouchée d'un fils, elle obtint permission du roi de le baptiser ; ce qu'elle fit promptement. Mais l'enfant n'arrêta guère après son baptême de laisser une couronne terrestre pour prendre au ciel un diadème de gloire éternelle.

Si est-ce que Clovis en sentait quelque refroidissement en ses bons propos, et tança la reine de trop de zèle pour sa religion, disant que ce baptême aurait

bien pu apporter du dommage à la santé de l'enfant. Mais elle répliqua que la vie et la mort étaient entre les mains de Dieu ; que ce fils n'était point tant à regretter d'avoir pu si tôt échanger une vie misérable pour celle des anges ; qu'il ne fallait pas s'étonner de la mort d'une créature si frêle, ni en attribuer la cause au baptême, qui n'opère que du bien. Bref, elle s'excusa si bien que, s'étant délivrée pour la seconde fois d'un enfant mâle, le baptême lui fut conféré comme au premier, après quoi il trépassa. Le roi, piqué plus que jamais, la querella un peu aigrement, lui disant qu'il reconnaissait bien désormais que ces eaux du baptême étaient fatales à ses enfants, et qu'elle se gardât bien d'ouvrir jamais la bouche pour obtenir de lui semblables permissions.

Elle, qui était douée d'un cœur ferme, et où la foi avait jeté de très-profondes racines, fit une réponse digne de sa sainteté, disant à son mari :

— Eh ! quoi, Clovis, quand Dieu m'aurait jugée indigne d'élever aucune lignée, n'est-ce pas raison que j'adore sa sainte providence, et que je baise les verges de sa justice ? Je supplie Votre Majesté de ne point rejeter sur le baptême des chrétiens ce que vous devrez plutôt attribuer à mes péchés.

Le roi, en dépit de son courroux, fut tellement touché de cette parole, que depuis il s'en souvint avec admiration, ne se pouvant assez émerveiller du grand courage et de la modestie de sa femme.

CHAPITRE VI.

Conversion de Clovis.

C'est vouloir naviguer sans étoiles et labourer sans soleil, dit Origène, que de penser venir à Dieu sans une particulière grâce de Dieu. Après tant de paroles humaines rebattues l'une sur l'autre, le Saint-Esprit, ouvrier de toutes les conversions, parla d'une voix de tonnerre au cœur de Clovis, et le força soudain à cette résolution ajournée pendant tant d'années.

L'occasion fut que les Suèves, peuples d'Allemagne, ayant passé le Rhin avec de grandes forces, vinrent déborder sur les Gaules, non sans intention de ruiner les commencements de la monarchie française. Clovis, à cette nouvelle, leur court promptement au-devant avec ses meilleures troupes, car il avait même tiré à son secours les Ribarols¹, peuples voisins du Rhin, qui étaient alliés des Français et avaient les premiers donné avis de l'entreprise des Suèves.

La rencontre des deux armées se fit à Tolbiac, vers Cologne, qui fut bien l'une des plus furieuses batailles qui soient renommées dans les histoires. Le roi avait pris la conduite de la cavalerie et donné au

¹ Ripuaires.

prince Sigebert, son allié, celle de l'infanterie. Tous brûlaient d'ardeur de se porter en cette mêlée en vaillants hommes. Clovis, qui allait jetant les fondements d'une grande monarchie, à laquelle il ne voulait point de compagnon, estimait qu'il fallait triompher ou se perdre. Ses alliés, qui étaient intéressés bien avant dans cette guerre, ne s'épargnaient en aucune façon. Les Allemands, d'autre côté, avaient une jalousie incroyable d'étendre leurs conquêtes, et jugeaient que leur fortune dépendait du succès de cette bataille. Ce n'était que feu, que tempête, que morts et que carnages, tant la résistance était grande de part et d'autre. Enfin Sigibert, combattant vaillamment, est blessé d'un trait, et emporté tout sanglant de la mêlée par son fils. L'infanterie, par l'absence de son chef, se débande. Tout l'effort de la bataille retomba sur la cavalerie, qui fit de merveilleux exploits, combattant aux yeux de son roi; mais, enfin, le choc des ennemis fut si impétueux qu'elle plia. Clovis bondissait comme un lion, couvert de sang et de poussière, à travers les rangs de ces hommes effarés, et criait d'une voix haute et perçante pour rallier ses troupes, combattant cependant de la main, et faisant tout ensemble le devoir d'un grand capitaine et d'un vaillant soldat. Mais, nonobstant toutes ces diligences, la frayeur avait tellement saisi les fuyards que l'affaire semblait désespérée.

Et comme on cherche les remèdes du ciel où ceux de la terre ne servent plus de rien, Aurélien, le fidèle du roi, s'approchant de son maître, lui rappelle la

promesse faite à la reine, sa femme, et lui suggère de la renouveler par un vœu solennel.

— Oui, dit Clovis, si le Dieu de Clotilde m'accorde la victoire, je jure qu'il sera mon Dieu.

A peine cette parole est prononcée, les Francs se rallient, font tête aux ennemis, les enfoncent et les rompent avec un tel massacre que la campagne au loin fut couverte de leurs morts entassés par monceaux.

Clotilde, à la nouvelle de cette victoire et de la sainte résolution de son mari, fut transportée d'une si grande joie, qu'elle vint au-devant de lui jusqu'en Champagne, accompagnée du grand archevêque saint Rémi, qui était l'homme dont Dieu se voulait servir pour couronner ce grand œuvre du salut de Clovis. Car, outre cette admirable sainteté reconnue en lui par toute la France, il avait réputation d'être l'un des plus habiles hommes et des plus éloquents de son siècle, témoin Sidoine Apollinaire, qui parle de son éloquence avec ravissement, disant qu'il ne pense pas qu'il y eût homme vivant sur la terre que saint Rémi ne surpassât, sans se peiner, par l'expérience qu'il avait de bien dire. Ses pensées étaient inimitables, sa diction si pure et si douce qu'elle ressemblait à une glace bien polie où il n'y a pas une tache. Ses sentences étaient pleines de poids, ses arguments de force, ses paroles coulaient comme un fleuve et portaient toujours quelque foudre à la fin des périodes.

Aussitôt que le roi, qui était encore tout rem-

pli des douces idées de sa victoire, vit la reine sa femme :

— Cette fois, dit-il, madame, vous avez gagné, Clovis triomphe des Allemands et vous triomphez de Clovis. C'en est fait, il ne faut plus différer mon baptême.

La reine, extrêmement consolée de cette parole, répond :

— Sire, c'est au grand Dieu des armées qu'est due la gloire de ces deux triomphes, et Votre Majesté fait très-sagement de lui rendre au plus tôt ce qu'elle lui a voué. Celui-là donne au double, qui donne promptement. Voilà un des grands prélats de votre royaume que j'ai amené pour aider Votre Majesté en une affaire de si grande importance.

Là-dessus, saint Rémi se présenta, auquel le roi fit un très-honorable accueil, et lui déclara qu'il désirait entendre ses bonnes instructions ; de quoi le saint homme fort réjoui, pour le bien qu'il en espérait tirer, fit au jour qui lui fut assigné une prédication de la gloire du christianisme et de la vanité des idoles, si éloquente qu'elle enleva avec toute sa cour Clovis, qui ne cessa depuis de s'attacher à la bouche de saint Rémi comme à la source d'eau vive. Il est bien vrai que saint Waast, qui fut depuis évêque d'Arras, avait déjà commencé à catéchiser Clovis ; mais comme les saints ne prétendent que les intérêts de Dieu, sans avoir égard à ce qui touche leur personne, il céda fort volontiers à la dignité d'un archevêque et à la grande capacité d'un homme tenu comme un oracle, en se contentant d'assister saint Rémi.

Le roi, s'étant acheminé à Reims, se disposa religieusement à recevoir le baptême sous la direction de son prélat, écoutant tous les jours, avec une singulière attention, les instructions de la foi et s'informant avec un grand zèle de tout ce qui était nécessaire à son salut. On raconte entre autres choses que, quand saint Rémi lui vint à expliquer le mystère de la Passion, il en fut fort ému, tellement que, transporté d'une impatience généreuse, il mit la main à l'épée, et dit tout haut, en colère, que, s'il eût été présent avec ses Français au lieu où se commettait cet attentat sacrilège, il eût bien vengé son divin Maître.

Quand le jour du baptême fut venu, qui fut la veille de Pâques, saint Rémi fit parer singulièrement l'église de Reims, selon que pouvait porter l'usage du temps, la faisant tapisser des plus riches tapisseries qu'il pût trouver, remplir de douces odeurs, en même temps qu'allumer une grande quantité de cierges qui donnaient une lumière délicate en exhalant les plus doux parfums; aussi saint Grégoire de Tours dit que ce lieu semblait un petit paradis terrestre.

Un peu devant le baptême, comme le roi et la reine étaient assis avec saint Rémi en l'oratoire Saint-Pierre, environnés de peu de personnes de marque, voici venir tout à coup une lumière très-éclatante qui parut aux yeux de tout le monde avec des rayons si brillants, qu'à peine les pouvait-on supporter; et au même instant fut ouïe du ciel une voix qui disait : *La paix soit avec vous, ne craignez*

point, demeurez en mon amitié. Ce fut alors que le nouveau Constantin s'avança pour recevoir le baptême. Saint Rémi, comme on sait, en versant sur son front l'eau sainte, dit ses paroles : *Mitis depone colla, Sicamber, adora quod incendisti, incende quod adorasti.* « Pliez maintenant le col, ô Sicambre, sous le joug de Dieu, adorez ce que vous avez brûlé, et brûlez ce que vous avez adoré. »

Ce que je trouve encore de plus remarquable en ce baptême, est que Clovis fut baptisé avec ses enfants, ses sœurs et plus de trois mille cavaliers, capitaines et soldats, et autres personnes de la cour, sans compter les femmes et petits enfants ; de plus, le roi fit un édit si favorable à la religion chrétienne, qu'étant publié il convertit quasi à la foi tout le reste de la nation française, de sorte que partout on ne voyait que brûler les idoles et dresser des autels.

L'admirable Clotilde, qui avait si longtemps soupiré après cette bienheureuse journée, était tout abîmée dans le respect et les actions de grâces qu'elle rendait à Dieu, se voyant couronnée de tant de milliers d'enfants ; et si ces dames de l'Ancien Testament, pour une petite lignée charnelle, chantaient des cantiques de triomphe, que pouvait faire et dire celle-ci, qui depuis son avènement en France voyait la face d'une grande monarchie toute changée ; le royaume de Dieu établi partout et tant d'âmes rangées sous la bannière du Sauveur, qui s'était voulu servir si puissamment en ceci de ses prières et de son industrie ?

CHAPITRE VII.

Ce que fit Clovis, par la persuasion de Clotilde, après son baptême.

La sainte, bâtissant tous les jours sur fondements, ne cessa de porter son mari à toutes les pieuses et glorieuses actions dont elle se pouvait aviser, pour le faire correspondre aux grâces qu'il avait reçues de la divine Majesté. Elle lui fit mettre son affection à orner et enrichir les églises; il commença par celles de Reims, si généreux et si magnifique, que saint Rémi avait peine à recevoir tout ce que le roi voulait lui donner, suppliant Sa Majesté qu'il appliquât ses libéralités à d'autres lieux qui en avaient plus besoin.

Clovis fit ensuite bâtir l'église des apôtres Saint-Pierre-Saint-Paul (maintenant Sainte-Geneviève de Paris), que le roi et la reine choisirent depuis pour leurs tombeaux.

En troisième lieu, sainte Clotilde grava bien avant dans l'esprit de son mari la dévotion de saint Denis, de sorte que, dans toutes ses affaires épineuses, il avait un singulier recours à ce grand apôtre de la France, priant quelquefois prosterné à son tombeau, avec l'ardeur d'une piété incroyable.

D'où procédait encore que, ne se contentant pas de faire des grands dons à son église, il traitait tout ce diocèse avec une merveilleuse révérence; défendant à ses troupes, lorsqu'il marchait à une expédition, de prendre autre chose en tout son ressort sinon du sel et des herbes. Et l'on raconte qu'il fit passer par les armes un soldat qui avait pris du foin à un paysan en disant que c'était de l'herbe¹.

Davantage, pour imiter en toute éminence la piété du grand Constantin, il procura qu'on tint un concile national à Orléans, où il témoigna un grand respect aux prélats assemblés en ce lieu pour décider des affaires ecclésiastiques, leur écrivant une belle lettre par laquelle il confirmait les droits et immunités de l'Église, selon la forme des anciens. Enfin, comme le pape Hormisdas vint à succéder à Symmachus, Clovis, tout le premier, lui dépêcha ses ambassadeurs avec une très-belle couronne surnommée le *Royaume*.

Le roi envoya ce présent, comme porte expressément l'histoire, pour être suspendu devant le maître-autel de Saint-Pierre de Rome, en signe de l'offrande qu'il faisait à Dieu de sa personne et de son état, comme fils aîné de l'Église. Voilà comment cet auguste monarque commença dès lors à donner ces marques éclatantes d'un zèle qui devait trouver tant de généreux imitateurs et se plut à cimenter l'alliance que notre France eut toujours depuis avec le

¹ L'auteur se trompe, c'est dans le diocèse de Tours, où se trouvait le tombeau de saint Martin, que le fait eut lieu.

Vicaire de Jésus-Christ, avec le Pasteur et Père spirituel de tout l'univers, ce qui est une des chères gloires, et des plus nobles privilèges de cette tant illustre et florissante monarchie.

CHAPITRE VIII.

Les bons succès que Dieu donna à Clovis depuis qu'il fut converti au christianisme.

Clovis ne fut pas plutôt chrétien qu'il sembla que Dieu eût attaché à ses armes quelque secrète vertu qui le faisait triompher soudain de ses ennemis.

La première guerre qu'il entreprit après son baptême fut contre Gomdebault, roi de Bourgogne, dont nous avons parlé amplement ci-dessus. Je m'étonne de certains auteurs, qui, mesurant les affections des saints aux faiblesses de leur esprit, et estimant que c'est une douce gloire de se venger des ennemis dont on a reçu quelques notables injures, ont dit que Clotilde poussa son mari à la ruine de son oncle pour tirer raison de la mort de son père et de sa mère. C'est juger trop basement d'une dame qui était arrivée à un si haut point de perfection. Tant s'en faut qu'elle allumât le feu de cette guerre, que Gomde-

bault étant en pleine puissance de Clovis qui menaçait de lui ôter la vie, elle retint le coup fatal ; et depuis, voyant que par sa faute il avait perdu son royaume, elle fit tout son possible pour en conserver une partie à Sigismond, fils de Gomdebault, son cousin germain.

Ce qui perdit ce malheureux roi de Bourgogne fut premièrement son hérésie, qui attira sur lui la vengeance de Dieu ; d'autant qu'étant souvent prêché et s'avouant convaincu, il s'offrit d'être catholique, mais en secret, et toutefois professa toujours l'arianisme en public. Voilà pourquoi, comme il avait divisé son cœur, Dieu divisa son royaume.

La seconde cause de sa ruine fut son naturel fier et avare, qui le rendait incivil et ennemi de tout accommodement. Il envoya sa nièce comme par dépit à Clovis, sans lui donner autre chose en mariage que force compliments. Sur quoi le roi lui ayant fait des remontrances et des plaintes, comme il négligeait les unes et les autres et répondait fièrement aux ambassadeurs députés pour traiter avec lui, Clovis se résolut de lui faire la guerre.

Ajoutez qu'après avoir déjà fait mourir deux de ses frères, il tyrannisait le troisième, qui eut recours au roi de France. Celui-ci ne fut pas marri de trouver cette occasion pour s'emparer du royaume de Bourgogne, qu'il trouvait être fort à sa bienséance. Gomdebault, ayant appris que Clovis armait à bon escient contre lui, voulut flatter ce frère qu'il avait auparavant fort aigri, pour le ramener à son parti ; mais

celui-ci, faisant le renard, après lui avoir donné de belles promesses, lui tourna le dos et s'en alla rendre aux Français avec toutes ses troupes.

Le Bourguignon effaré prend la fuite et se jette sur le Rhône, tant qu'enfin il va s'enfermer dans les murs d'Avignon. Mais Clovis, l'ayant poursuivi bâtimement, l'assiége dans cette ville et le presse si fort qu'il le réduit aux dernières extrémités. Pour sauver sa vie, Gomdebault dut se soumettre à toutes les conditions qui lui furent imposées par son vainqueur, jusqu'à se reconnaître vassal et tributaire de la France. Mais ce traité signé, aussitôt que Clovis se fut retiré avec ses troupes, Gomdebault, plein de fiel et d'amertume contre Godegesille, son frère, qui avait tourné ses armes contre lui, l'assiége dans Vienne, contre toutes les promesses données à Clovis, et l'ayant surpris, il le tue de sa propre main dans l'église même, ce qui était un fait barbare et digne d'un homme abandonné de tout sentiment de religion. Cette cruauté fit que Clovis, rebroussant chemin, entra dans la Bourgogne et s'en empara, pour punir les excès d'un homme qui était autant prompt à offenser ceux qui lui pouvaient nuire, comme faible à résister à la justice des armes bandées contre lui.

Il ne lui resta de ce naufrage qu'une vie ignominieuse, que Dieu laisse souvent par punition aux fratricides, comme il fit à Caïn, et il la finit misérablement dans l'arianisme. La sainte Clotilde, comme j'ai dit ci-devant, ayant pitié de la lignée de ce mau-

vais père, employa tous ses efforts pour conserver à Sigismond le titre de roi et quelques honnêtes reliques d'une fortune horriblement ruinée par la mauvaise conduite de ce prince aveuglé d'erreur et d'impunité.

De là Clovis porta ses armes en Aquitaine, où régnait Alaric, roi des Visigoths. Mais je n'ai point pris à tâche en ce traité de m'étendre sur les guerres de Clovis ni sur ses rares prouesses, sinon en considération de la correspondance qu'elles ont avec la foi qu'il devait à Clotilde : je renvoie donc le lecteur à l'histoire de France, me contentant de marquer deux ou trois traits de la providence de Dieu sur le roi Clovis en cette guerre. Le premier fut qu'ayant délibéré de tourner ses armes contre ce Goth, qui retirait en ses terres tous les ennemis de la France, et, comme hérétique arien, traitait inhumainement les catholiques ; celui-ci, tâchant d'éviter cette tempête, usa de beaucoup de ruses pour surprendre son adversaire, jusqu'à tenter de l'assassiner sous couleur d'abbouchement et d'amitié. Mais Clovis évita ses embûches, puis le vaillant monarque, rempli de la confiance qu'il avait en la cause de Dieu, comme celui qui prétendait couper la racine de l'hérésie arienne laquelle germait dans la France, marcha courageusement au-devant de l'ennemi, et le prévint avec tant de promptitude, qu'il semblait plutôt conduire des aigles que des soldats.

Il rencontra Alaric, lui livra la bataille, qui fut très-rude, le sort, tenant en balance la victoire, en-

viron six ou sept heures, jusqu'à tant que les Français, animés par l'exemple de leur roi, firent un nouvel effort avec de grands cris, et rompirent à toute violence les rangs des Goths. Clovis, qui sentait au cœur la flamme d'une généreuse vigueur, cherchait partout le roi Alaric; et comme il l'eut aperçu dans la mêlée, il pique droit à lui pour le joindre. L'autre, qui se savait méprisé de ses Goths pour avoir refusé une première fois le combat, et qui voyait son armée en désordre, devint vaillant par désespoir. Il prend la résolution ou de vaincre son ennemi, ou de laver la tache de son déshonneur dans son propre sang, et, se séparant du gros de sa cavalerie, il marche droit à Clovis. Les soldats s'arrêtent de part et d'autre pour voir ce grand duel des deux rois; ceux-ci viennent aux prises à la tête des deux armées et se chargent brusquement, demeurant assez longtemps acharnés au combat; mais enfin Alaric, atteint de la victorieuse épée de son adversaire, est renversé demi-mort sur l'arène; et Clovis saute promptement de cheval et l'achève, quoique attaqué en trahison par deux Goths, qu'il envoie rejoindre leur seigneur.

Ce coup ruina les espérances des Goths et trancha tous les desseins de l'hérésie, qui ne subsistait que par leur appui.

Qu'est-il besoin de faire ici mention des autres exploits de Clovis? Cet homme allait partout, assuré comme celui qui semblait avoir pour gardes du corps les vertus célestes à ses côtés; ses mains étaient fatales pour purger la terre des princes infidèles qui l'infec-

taient d'hérésies, de cruautés et de sacrilèges¹. Qui ne s'étonnera qu'en si peu de temps il étendit son empire du Rhin à la Seine, de la Loire au Rhône, et des Pyrénées à l'Océan? Qui n'admira qu'il fut si redouté de tous les monarques de son siècle, que les Grecs, qui ont écrit depuis ce temps-là, sous le nom de Roi entendaient par excellence parler seulement du roi de France? Qui n'estimera sa grande autorité en ce qu'il fit tout le premier battre monnaie d'or, ce que les empereurs s'étaient toujours réservé avec une extrême jalousie? Et qui pourra ne pas s'émerveiller de ce qu'ayant laissé quatre fils à sa mort pour lui succéder, il a été suivi de plus de cinquante-sept rois, qui, s'étant rendus constamment imitateurs de sa créance, ont pris aussi part à ses félicités?

Je demande s'il ne faut pas être aveugle, sourd et muet pour ne pas voir, entendre et publier que tout le bonheur et la prospérité de la France est inséparablement uni à la piété si chère à nos aïeux? vu que la main de Dieu, tonnant et foudroyant en même temps sur un si grand nombre de diadèmes des rois hérétiques, mena Clovis comme par la main à travers tant de glaives sanglants, tant de ruines fumantes et tant de flammes, pour l'asseoir, et après lui toute sa parenté, sur ce trône auquel le grand saint Rémi a promis de glorieuses destinées tant qu'il demeurerait

¹ L'auteur se montre ici trop indulgent pour Clovis, dont la conduite vis-à-vis de plusieurs des petits rois, ses parents, ne saurait être excusée.

appuyé sur ce fondement auguste de la foi et de la religion.

Sainte Clotilde, parmi toutes ces conquêtes de son mari, élevait sans cesse pour lui au ciel ses mains innocentes; puis, le voyant de retour à Paris après tant de guerres, elle s'efforça d'adoucir les saillies de ce naturel un peu trop impétueux qui penchait aux excès de cruauté. Elle lui fit goûter dans son repos la dévotion et la justice, et eut la consolation de le voir témoigner de la persévérance de sa foi par une très-courageuse et très-sainte mort.

CHAPITRE IX.

La vie de Clotilde en sa viduité, ses afflictions et sa glorieuse mort.

Clotilde avait désiré avec passion d'élever des enfants mâlés; quoique cette affection semblât très-juste, néanmoins Dieu, qui purifie tous les élus dans la fournaise des afflictions, trouva un rude purgatoire pour cette bonne âme dans l'accomplissement de ses désirs. Elle eut des fils comme elle désirait, et tâcha de tout son pouvoir de les élever dans la crainte de Dieu; mais les enfants, qui tenaient trop des humeurs belliqueuses du père, venus en un âge où l'on ne

pouvait plus retenir leur effort, s'emportèrent à de terribles excès qui percèrent le cœur de la mère de mille glaives de douleur.

Il arriva que Sigismond, ce cousin germain de Clotilde auquel elle avait procuré le royaume de Bourgogne après la mort de sa femme, dont il eut un fils nommé Sigeric, s'éprit d'une damoiselle suivante de sa maison, qu'il épousa, au grand crève-cœur de ce fils, qui ne pouvait souffrir de la voir couverte des dépouilles de sa mère.

Cette marâtre, bien digne de la servitude, conçut tant de fiel et de rage contre l'héritier légitime, qu'elle en vint, par une très-funeste calomnie, à l'accuser de vouloir attenter à la vie de son père. Sigismond, qui était un esprit facile, piqué d'amour et d'ambition, crut de léger cette effrontée, et, avec une précipitation furieuse, il fit étrangler son fils, pendant qu'il dormait, par les mains de ses serviteurs. Le misérable père, revenu à lui et se voyant souillé d'un tel crime, confessa publiquement son péché et en fit une très-austère pénitence ; mais Dieu, qui pardonne au repentir sans remettre les peines et les satisfactions dues à sa justice, le priva du sceptre et de la vie, pour donner, par sa punition, à ses semblables une éternelle horreur de son iniquité.

Les enfants de Clovis, qui avaient déjà partagé le royaume de leur père, n'étaient point encore satisfaits et ne pensaient qu'à s'agrandir. Clodomir, l'aîné entre les légitimes, voyant le royaume de Bourgogne tout troublé, l'envahit avec de grandes forces, qui ne trou-

vèrent pas beaucoup de résistance. Après s'être emparé des places les plus considérables, il prend le misérable roi et l'emmène prisonnier à Orléans pour en disposer selon ses volontés ; mais Gondemar, le frère de Sigismond, qui s'était retiré aux montagnes pendant que les Français faisaient ce ravage, retourne avec main forte, et, ayant massacré les garnisons françaises, se rend maître du royaume. Clodomir, en l'apprenant, devint si furieux, qu'il fit trancher la tête à son prisonnier, à sa femme et à ses enfants, commandant par excès de cruauté de jeter les corps dans un puits, ce qui fut exécuté ; puis il rentre dans la Bourgogne pour la conquérir de nouveau ; mais les Bourguignons, dans une rencontre, le tuèrent, et l'ayant reconnu à sa longue chevelure, ils lui tranchèrent la tête, qu'ils mirent au bout d'une lance pour être un sujet d'épouvante aux Français.

Cet accident navra le cœur de la mère, qui pleurait ce fils avec des larmes inconsolables, car outre qu'elle était le premier qu'elle avait élevé avec toutes les tendresses possibles, le voyant mort dans la chaleur de tant d'actes sanglants, elle avait de grandes inquiétudes sur le salut de son âme. La pauvre reine était réservée à d'autres plus cruelles douleurs.

Clodomir avait laissé trois fils en bas âge, que la sainte voulut nourrir en sa maison et auprès de sa personne, où se puisaient les plus belles maximes de toute sagesse et de toute piété. Ces petits enfants, assez bien nés et cultivés tout à loisir par les bons soins de leur grand'mère, promettaient beaucoup pour l'a-

venir et servaient d'un très-doux lénitif à cette pauvre affligée, quand voici une horrible frénésie qui se coule en l'esprit de Childebert et de Clotaire, laquelle se lit dans toutes nos histoires.

Childebert et Clotaire, fils du grand Clovis et de sainte Clotilde, se dépouillant de tout respect, toute douceur et toute humanité, conçoivent une mortelle jalousie contre leurs petits neveux, s'imaginant que leur mère les voulait élever à leur préjudice, et, sans prendre autre conseil que de leur brutale fureur, ils arrêtent de s'en défaire. Les pauvres enfants étaient toujours sous l'aile de leur bonne mère Clotilde, qui ne les pouvait quitter de vue, tant elle avait peur des surprises qu'on fait si facilement glisser dans le cœur des enfants par la corruption d'une mauvaise compagnie. Ces oncles infâmes supplient leur mère de permettre à leurs petits neveux de les venir voir pour prendre quelque honnête récréation, promettant de les lui renvoyer aussitôt. La sainte, qui ne pouvait imaginer cette détestable malice qui couvait au cœur de ces dénaturés, laisse partir ses petits-fils, craignant peut-être qu'un refus n'aigrît davantage le soupçon des suppliants; si est-ce qu'elle frémissait déjà, et, leur disant adieu, les baisait avec des larmes, des élancements et des transports incroyables comme par un présage de son malheur.

Les petits innocents allaient à la boucherie tout rians comme des enfants qui ont les promenades et le jeu dans la tête. Quand leurs oncles les virent en leur pleine puissance, ils dépêchèrent un messenger à

leur mère, avec commandement de lui montrer un poignard et des ciseaux, lui demandant qu'elle choisît ce qu'elle jugerait le plus convenable à ses petits-fils, ou de les faire passer par le fil de l'épée ou de les tondre par force et les faire moines.

Clotilde, dans son étonnement, qui lui ôtait la réflexion, répondit : « Autant morts que tondus. » Ce malheureux messager, qui était fait à l'humeur de ses maîtres, retourne en hâte avec cette funeste parole, qu'il répète trop fidèlement.

Clotaire, aussitôt plein d'une rage infernale, saisit Thibaut, l'aîné de ces petits enfants, et l'ayant porté par terre, lui passe son épée à travers le corps. Le petit Gontaire, qui était le second, arrosé du sang de son frère, qu'il voyait étendu mort sur le carreau, s'agrafe aux genoux de son oncle Childebert avec des cris pitoyables, disant :

« Mon oncle, sauvez-moi la vie ; en quoi vous ai-je offensé ? »

Il était si tremblotant en tous ses membres et si perçant en ses soupirs, que l'autre, quoiqu'il eût concerté ce crime, fut ému d'une grande compassion et pria son frère de ne passer plus outre ; mais Clotaire, enragé, et plus cruel qu'un tigre d'Arménie :

« Quoi ! dit-il, tu as été l'auteur du conseil, et tu veux empêcher maintenant l'exécution ? Arrière, ou je vous percerai tous deux de mon épée. »

Childebert, épouvanté, rejette la pauvre victime et la livre à ce bourreau, qui l'égorge sur-le-champ.

Pendant ces contestations, le troisième fils de Clo-

domir, nommé Clodoalde, fut enlevé par un ami du père, et nourri secrètement en l'état ecclésiastique, où il réussit à une si parfaite sainteté que, fuyant l'ombre des diadèmes et des sceptres, qui trompe la crédulité des plus passionnés par ses illusions, il a mérité des autels en terre, et une couronne de gloire dans le ciel : car c'est le saint Cloud que nous révérerons auprès de Paris.

Quelle imagination assez forte se pourrait figurer les cuisantes douleurs de la pauvre Clotilde, quand elle ouït l'attentat de ses dénaturés enfants ? Que pouvait penser cette âme si nette et si épurée des contagions de la terre, qui appréhendait l'ombre des moindres péchés, quand elle voyait sa maison souillée de si horribles sacrilèges ?

Elle-même vint prendre les corps sanglants des pauvres petits innocents, et les baigna de ses larmes, en disant, suivant un vieil historien :

« Mes pauvres enfants, je ne pleure pas votre mort, quoiqu'elle ne puisse être assez pleurée. Vous êtes morts comme de petits Abels, comme des innocents, quittant une terre profanée des crimes de vos oncles pour aller prendre place au ciel ; vous m'avez devancée pour vivre désormais au sein de votre grand père. Mais je pleure ces Caïns et ces Hérodes qui vous ont si proditoirement assassinés ; et, en quelque part qu'ils soient, je m'assure qu'ils portent des tenailles et des bourreaux dans leur cœur. Ils devaient, pour le moins, respecter les cendres de leur père ; ils devaient avoir compassion de votre faiblesse ; ils devaient avoir

quelque égard à mon âge et au soin que j'ai eu de vous élever depuis la mort du roi ; et, s'ils avaient déjà résolu ce massacre lorsqu'ils vous enlevèrent de ma maison, ils le devaient exécuter entre mes bras. Pour le moins, j'eusse fermé vos yeux mourants de mes doigts ; j'eusse essuyé le sang de vos visages ; je vous eusse encouragés à la mort ; j'eusse reçu vos derniers soupirs dans mon sein. Ah ! mes petits nourrissons, je ne savais pas que les baisers que je vous donnais à votre départ étaient les derniers que vous deviez recevoir de moi ! Ames pures et innocentes, qui êtes parties de ce monde en un âge où vous avez ignoré le péché, regardez du haut de ce palais d'astres et de lumières votre mère affligée, que Dieu a laissée encore en terre pour donner sépulture à vos corps. »

Disant ceci, elle les fit enlever pour les mettre au tombeau de leur grand-père, où étant venue en personne, la nature arracha de nouvelles et abondantes larmes à sa constance, et lui fit dire :

« Mon très-honoré seigneur et époux, qui m'avez si cordialement aimée en cette vie, ne me voulez-vous point ouvrir votre sacré tombeau pour me recevoir auprès de vous ? Voici vos petits-fils que je vous amène, aimables fleurs qui ont été moissonnées en la tendresse de leur âge par les mains de leurs oncles, vos enfants et les miens. Mon très-cher mari, je vous estime heureux d'avoir été transporté en l'autre monde devant que de voir ces pitoyables tragédies, si ce n'est que votre respect les devait arrêter. Mes péchés seuls ont mérité cette vieillesse désolée, à laquelle Dieu

m'a réservée pour expérimenter les plus sensibles douceurs. Je les endurerai tant qu'il plaira à la Providence divine, qui veut tirer cette satisfaction de mes fautes, et je consumerai de regrets mon corps, qui n'a tantôt plus que l'écorce, pour qu'il soit placé bientôt avec le vôtre. »

La sainte fondait tous les jours en larmes auprès de ce sépulcre, y demeurant jour et nuit, comme si elle eût été quelque ombre d'une trépassée. Mais enfin, pour se divertir de cette imagination qui était trop affligeante, et vaquer à Dieu plus librement, elle se résolut de quitter totalement la cour, et aller passer le reste de ses jours en la ville de Tours, auprès du tombeau de saint Martin. C'est là qu'elle commença à mener une vie toute céleste, comme une personne qui semblait n'avoir plus rien à démêler avec les vivants.

Il est vrai que les grandes prospérités ne corrompent pas facilement des âmes qui ont pris une bonne trempe de la crainte de Dieu : si est-ce toutefois qu'elles les entament et les altèrent en quelque façon. Une petite abeille marche quelquefois si longtemps sur son miel, qu'à force de s'y promener, elle englue ses ailerons. Ainsi une âme, même de celles qui sont les plus dévotes, étant continuellement chatouillée par une longue suite de bons succès dans les affaires du monde, prend un peu d'essor hors de soi, et se relâche dans un air riant et délicieux qui ne lui offre que des objets d'allégresse. Mais, aussitôt que l'adversité a frappé son coup, elle rentre en soi, elle se replie

sur elle-même, elle se tâte, elle se connaît, elle trouve Dieu au fond de son cœur; affligée et ennuyée des révolutions du monde, elle se guide par-dessus les étoiles vers ce beau temple de l'éternité, où vivent les esprits qui sont dépouillés de ces masses de chair et d'os, que nous traînons en cette vie mortelle.

C'est le chemin que prit la sage Clotilde aussitôt qu'elle fut éloignée de la cour et débarrassée des affaires qu'elle n'avait jamais traitées que par obligation de conscience; elle entra dans une douce solitude, où il lui semblait que la nature n'avait étalé les montagnes et les vallées, les forêts et les rivières que pour lui faire un spectacle des œuvres de Dieu. Elle savourait cette retraite qui lui devint un paradis, et goûtait avec des délices incroyables ce profond silence au souvenir des tumultes de la cour.

La sainte dame, qui avait aimé autrefois de se voir éclater dans la majesté d'un somptueux habit pour se rendre plus agréable à son mari, et plus auguste aux yeux de son peuple, allait vêtue si modestement, que son histoire porte qu'on la voyait couverte d'une simple laine. Celle qui, jadis, était tout étincelante de pierreries, paraissait alors sous les livrées de la pénitence.

Celle qui avait vu tous les sujets d'une grande monarchie à ses pieds, était alors continuellement prosternée aux pieds des pauvres, qu'elle servait comme les vivantes images de Dieu. Celle qui avait eu quelque soin de ménager les finances, comme le nerf de l'État, se dépouillait quasi des choses les plus nécessaires à

la vie pour secourir les nécessités du peuple. Celle qui s'était plu à bâtir de grands palais n'avait plus d'affection que pour les monastères et les églises, qu'elle faisait ériger partout avec autant de libéralité que lui pouvaient permettre les circonstances. Cette divine femme était comme la lune en éclipse, qui paraît toute ténébreuse du côté de la terre, mais ne laisse pas d'être très-éclatante dans la partie qui regarde le ciel.

Comme elle était dans la douceur de ce repos, de tristes nouvelles lui vinrent de la cour : la discorde s'était mise entre ses enfants, tout prêts d'en venir aux mains et de perdre le royaume par la désolation des guerres civiles.

La sainte, aussitôt, alla se prosterner au sépulchre de saint Martin, pleurant à chaudes larmes et disant :

« Mon Dieu, vous savez mon cœur, et que ce n'est ni par crainte du travail, ni par manquement de courage que je me suis retirée de la cour de mes enfants ; mais, voyant leurs déportements et ne pensant pas leur pouvoir aucunement profiter par mes conseils, j'ai choisi le moyen que j'estimais le plus sortable pour les aider, qui est celui des prières. Et me voici maintenant prosternée au tombeau d'un de vos plus grands serviteurs, pour vous supplier, par ses mérites et par ses cendres, d'apaiser les querelles de ces malheureux enfants, et regarder de l'œil de vos miséricordes accoutumées ce pauvre peuple et cette France à qui vous avez consigné tant d'arrhes de vos fidèles amitiés. Mon Dieu, si vous jugez que

ma présence puisse servir pour adoucir l'aigreur de ces esprits, je n'aurai considération ni de mon âge, ni de ma santé, mais je me sacrifierai en ce voyage pour le public. Mais si je ne puis servir d'autre chose que d'un fardeau inutile, comme je me le persuade assez raisonnablement, je vous conjure, par votre bonté, de recevoir mes humbles prières, de faire cesser cette discorde de mes fils, et me conserver dans la tranquillité de mon humble retraite.

Chose miraculeuse ! on raconte qu'au même temps que la sainte pria à ce tombeau, les armes des frères, déjà prêtes à se choquer, leur tombèrent des mains ; et les deux rois, sans savoir de quel esprit ils étaient poussés, s'envoyèrent mutuellement une ambassade, et la paix fut conclue sur-le-champ avec l'admiration et le contentement de tout le monde. Cela confirma fort Clotilde en sa sainte résolution de ne point quitter sa solitude, où elle vécut jusqu'à une assez grande vieillesse. Enfin, ayant eu révélation du jour de sa mort, elle manda près d'elle ses deux fils, Childebert et Clotaire. Ceux-ci venus, la mère leur parla en ces termes :

« J'étais quasi résolue de sortir de ce monde sans vous voir, non pour la haine de vos personnes, mais par l'horreur de vos déportements, qui ne se peuvent justifier que par la repentance. Dieu sait que, vous ayant vus dépouiller tant de fois le respect que vous devez à mon âge et à l'autorité que la nature me donnait sur votre conduite, jamais je n'ai pu me défaire pour vous d'un cœur de mères que je retiens

encore sur le bord du tombeau. Je vous avais demandés à Dieu avant votre naissance, avec des désirs qui me semblaient alors raisonnables, mais qui étaient peut-être trop importuns ; et si jamais mère fut passionnée de l'amour de ses enfants, j'ai senti ces aiguillons bien vivement, donnant mon âme en proie à tous les soucis, et mon corps au travail pour vous nourrir et vous élever avec des angoisses qui ne sont pas si ordinaires aux reines mères.

« J'attendais de votre naturel quelque correspondance à mes tendresses lorsque vous seriez en âge de discrétion, et je m'imaginai, après la mort de votre père, mon très-honoré seigneur, que mon âge, qui allait au déclin, trouverait quelque soulagement dans votre piété. Et vous avez fait ce que je veux passer sous silence ; car il me semble que vos cœurs en ont autant d'horreur que le mien, qui en saigne encore.

« Hélas ! mes enfants, vous vous êtes persuadés que c'était un avantage de dépeupler le monde pour étendre votre domaine, et violer la nature pour cimenter vos trônes du sang de vos proches ; ce qui est une exécration frénésie. Car je proteste à cette heure, où je m'en vais rendre compte de mes actions devant le Dieu vivant, que j'aimerais mieux vous avoir engendrés pour être valets de paysans, que de vous voir le sceptre en main, s'il ne servait à autre effet que pour autoriser vos crimes. Aveugles, qui ne voyez pas que les diamants d'une couronne royale suent d'horreur sur une tête enivrée d'ambition ! Quand vous serez au point où je suis maintenant, que vous

servira d'avoir porté la pourpre, si, pour l'avoir souillée de vos crimes, il en faut faire échange avec un habit de flammes, qui ne s'usera non plus que l'éternité ?

« Retournez, mes enfants, au bon chemin que vous avez délaissé. Vous avez pu voir par quels sentiments la providence de Dieu a conduit le roi, votre père, au trône de cette monarchie : vous avez aussi remarqué les désastres des rois, nos proches parents, pour s'être égarés de la vraie piété. Ce peu d'ombre que vous retenez encore de la sainte religion, a arrêté la main de Dieu, et suspend le coup fatal qu'il devait décharger sur vos têtes. Si vous persistez dans le mal, vous irriterez sa justice par le mépris de sa miséricorde. Demeurez surtout unis d'un lien de paix immuable ; car, en divisant vos cœurs, vous diviserez vos royaumes ; et, voulant édifier vos fortunes par vos dissensions, vous désolerez vos maisons. Rendez la justice à votre pauvre peuple, qui vivait sous le règne de votre père avec tant de repos, et maintenant vos divisions l'ont rempli d'amertume. N'est-il pas temps d'oublier le passé et de commencer à vivre lorsqu'il faut commencer à mourir ? Mes enfants, je vous dis le dernier adieu ; je vous prie de vous souvenir de ma pauvre âme, et de porter mon corps au sépulcre du roi, votre père, comme je l'ai toujours désiré. »

La sainte, disant ceci, vit que ses enfants, auparavant si endurcis, fondaient tout en larmes, et, agenouillés autour de son lit, ils lui baisaient les mains, ayant la voix si entrecoupée de sanglots, qu'ils ne pouvaient ré-

pondre un seul mot. Là-dessus elle tira le rideau sur toutes les affaires du monde, pour s'entretenir seulement avec Dieu. Et, comme la maladie allait croissant, elle prononça hautement la profession de la foi catholique, en laquelle elle mourait ; puis demanda les sacrements de l'eucharistie et l'extrême-onction, qui lui furent administrés, et qu'elle reçut avec une extrême dévotion. De là, elle fut encore quelque temps qu'elle ne vivait plus que des extases de son âme, convertissant ce peu de souffle qui lui restait sur les lèvres aux louanges de Dieu. Et, enfin, elle rendit son bienheureux esprit, le troisième jour de juin, à la première heure de la nuit, en disant ces paroles : *Ad te, Domine, levavi univiam meam : Deus meus, in te confidi, non erubescam.*

L'histoire porte que la chambre où elle mourut, au moment où son âme sortit du corps, parut toute lumineuse, et que ses sacrés membres rendirent une très-douce odeur, qui laissa tous les assistants dans une grande estime de sa sainteté. Son corps fut enterré, comme elle l'avait souhaité, aux pieds de sainte Geneviève ; car elle était si humble, qu'elle s'estimait bien au-dessous de la pauvre bergère.

O reine, ô femme vraiment digne de porter une couronne d'étoiles, et non d'or et de pierreries, digne d'une éternelle louange ! Tout ce que nous avons de religion, de piété et de bonheur après Dieu, nous le devons à cette sainte reine. O France ! ô France ! ma chère patrie, que tu es obligée à sa mémoire, à son nom, à sa vertu, et combien tu dois conserver ce pré-

cieux trésor de la foi qu'elle t'a si heureusement confié!

Je ne parle point maintenant des faveurs particulières que tu as reçues du ciel. Je dis seulement ce que tu peux vanter à la face des nations, et jamais tu ne perdras cette gloire que saint Grégoire le Grand, homme incomparable qui fleurissait il y a plus de mille ans, t'a donnée dans ses livres, lorsqu'il t'appelle la *lampe du monde universel*, et dit que tes monarques *excellant autant par-dessus les autres princes souverains, que font les rois par-dessus les peuples*.

Vois et considère les grâces que Dieu t'a faites en ceci; regarde tes voisins; regarde les puissances et les souverainetés de la terre; regarde les empires et les royaumes; où est-ce qu'on en trouvera un seul dans la mémoire des hommes qui ait reçu la religion catholique avec plus de faveur, qui l'ait défendue avec plus de courage, qui l'ait conservée avec plus de constance?

O France! pourquoi as-tu rempli le monde du bruit de tes conquêtes? Pourquoi tes rois, s'étant toujours communiqués avec tant de douceur et de facilité, ont-ils augmenté leur majesté par la familiarité des peuples qui a coutume de la dissoudre? Pourquoi ont-ils paru comme des améthystes qui éclairent d'autant plus qu'on les porte souvent? Pourquoi as-tu tenu de tout temps l'empire des lettres et des sciences, semblable à cet autel du soleil, d'où l'on prenait la lumière pour allumer toutes les lampes? Pourquoi fais-tu étonner toutes les histoires de la durée de ta mo-

narchie? Pourquoi Dieu t'a-t-il tant de fois enrichie de tes pertes, ennoblie de tes désastres, élevée par tes ruines?

*Fecitque cadendo,
Ne caderes.*

N'est-ce pas pour avoir conservé ce précieux joyau de Clotilde, cette foi, cette religion qu'elle a consignée à tes rois et à tes peuples? O aveugle si tu l'ignores! ô insensible si tu la négliges! ô désastreuse si jamais tu la perds!

Je veux encore, pour couronner cette œuvre, vous représenter une dame sortie du sang de Clotilde, petite-fille d'un de ses fils, qui a fait en Espagne ce que celle-ci fit en France, convertissant son mari à la foi, pour gagner ensuite la nation.

LES ILLUSTRES MODÈLES.

—

INDEGONDE,

PETITE-FILLE DE CLOTILDE.

—————

CHAPITRE I.

Indegonde, sortie du sang et de la maison de Clotilde, porte la foi catholique en Espagne.

Environ l'an 583, Levigilde, prince arien, régnait en Espagne, et voyant que la maison de France était la plus illustre qui fût au monde, il en rechercha l'alliance, et obtint pour femme de son fils aîné, qu'on appelait Hermenigilde, la fille de Sigebert, petit-fils de Clotilde, qui se nomme dans l'histoire du nom d'Indegonde.

C'était une princesse des plus accomplies de son siècle, en qui la beauté, la grâce et la vertu faisaient un merveilleux concert pour lui gagner tous les cœurs. Chacun regrettait que cette belle aube du jour, qui commençait à éclairer la France de ses rayons, allât dès son lever au pays où le soleil se couche.

Les sages appréhendaient fort d'envoyer cette jeune

fille en Espagne pour la marier à un prince hérétique et la mettre en une cour tout infectée d'hérésie. « Voilà, disaient-ils, un beau vaisseau bien équipé, bien orné, bien doré, qui a les voiles de lin, les cordages de pourpre et les avirons d'argent; mais on le va exposer à une rude tempête. Voilà une excellente prairie tout émaillée des plus délicieuses beautés de la nature, mais on la va exposer à une cruelle bise. Voilà un cristal bien poli et des plus affinés, mais on le va loger entre l'enclume et le marteau. Voilà une statue tout éclatante en or et en pierreries, mais on lui donne des pieds de terre. Que fera une enfant parmi tant de malices? un âge si tendre parmi tant de têtes qui ont blanchi dans le péché? une si grande simplicité parmi tant de surprises? une fille qui n'a en recommandation que la pudicité et l'obéissance parmi tant de mauvais commandements? Pensons-nous qu'un beau-père, un mari, une belle-mère, n'aient point de puissance sur son esprit? que les douceurs ne la chatouillent, que la dignité d'un royaume ne la fléchisse, que l'éclat d'un diadème ne l'éblouisse, que la force ne l'enlève? Si on lui voulait donner ce qu'elle mérite, on lui donnerait tout, hormis la puissance de se perdre. »

Les autres disaient, au contraire, qu'il ne fallait point craindre que, prenant un royaume, elle perdît la religion. Elle était d'un sang si illustre qu'il ne recevait point de tache, et elle mourrait plutôt que de déshonorer sa naissance; elle endurerait tous les tourments des martyrs avant que de trahir sa foi.

Son mari, jeune et noble prince, ne devait point être si endurci qu'elle ne le pût un jour ramener à la foi catholique ; les femmes sont toutes-puissantes quand elles ont gagné le cœur d'un homme. Enfin il fallait regarder l'exemple de son aïeule, qui avait converti son mari avec toute sa cour, et, si l'on eût voulu avoir des considérations froides et timides sur ce mariage, la France serait encore païenne. Si la mère a vaincu un idolâtre, la fille pourra bien triompher d'un arien.

Toutefois, ceux qui disaient ceci ne songeaient pas que la conversion des hérétiques est bien plus difficile que celle des païens, tant pour la démesurée présomption qui possède ordinairement leurs esprits, que pour une certaine malédiction qui semble être attachée à ceux qui se retirent volontairement de la lumière et secouent le joug des puissances légitimes.

Néanmoins, les considérations de l'État l'emportèrent, Indegonde partit, se promettant de l'assistance de Dieu que non-seulement elle demeurerait ferme en la piété de ses aïeux, mais que, si elle pouvait, elle sauverait son mari, d'autant qu'elle ne pensait pas qu'il fût de marbre ni de fer pour ne pouvoir être amolli par les caresses d'une tendre affection.

La courageuse fille, conduite en Espagne par une florissante escorte de noblesse française, y fut reçue avec de très-grands applaudissements.

Le roi Levigilde, son beau-père, était marié en secondes noces à une femme arienne nommée Goisinthé, qui était aussi difforme de corps que d'esprit ;

néanmoins, elle avait charmé le cœur de ce vieillard par je ne sais quels artifices, tellement qu'elle avait la haute main sur les affaires et pliait quasi toutes les volontés à ses inclinations.

Elle montra au commencement une extraordinaire passion de ce mariage, et alla en personne au-devant de la princesse, lui faisant tant d'accueil qu'il semblait qu'elle eût pour elle le cœur d'une vraie mère.

Indegonde, outre tant de belles qualités, qu'elle tenait de la nature, paraissait, à la vérité, ce jour-là dans ses atours semblable à ces déesses que les poètes et les peintres forment sur les plus avantageuses idées de leur esprit.

Hermenigilde, son mari, la voyant si parfaite, ne pouvait en détourner ses regards. Jamais homme ne s'attacha à créature au monde d'un amour si fort, si honnête et si innocent, que ce prince fit, dès le premier abord, de cette admirable fille. Et pour moi, je croirais volontiers qu'en cet amour qu'Hermingilde porta à Indegonde, il y avait quelque dessein bien particulier de la divine Providence, qui voulait lier par des chaînes de diamant son âme à celle dont elle devait se servir pour sa conversion.

CHAPITRE II.

Indegonde persécutée.

Jamais nocces ne furent plus agréables ni amitiés plus fidèles, ni commencements plus heureux qu'étaient ceux-ci; mais il y a toujours dans les choses humaines quelque malheur qui s'attache aux félicités les plus riantes : au meilleur vin toujours se mêle un peu de lie.

Je ne sais quelle fantaisie prit à cette mauvaise marâtre Goisinte, mais elle était jalouse des chastes contentements de son beau-fils et quasi tout assotie de cette admirable princesse, qu'elle ne pouvait quitter des yeux. Elle épiait leurs conversations, leurs discours, leurs sourires, et se jetait toujours à la traverse de leurs plaisirs, se montrant aussi importune que si elle eût été un de ces esprits malins qui ont coutume d'obséder les hommes. ✂

Indegonde, quoiqu'elle aimât passionnément son mari, se montrait douce et patiente au milieu de ces ennuis; mais le prince, lui, moins facile, plus d'une fois, en reprochant à sa belle-mère sa jalousie, ne craignit pas de lui dire qu'elle se devait contenter du crédit qu'elle avait aux affaires sans se mêler de son ma-

riage et lui ravir en quelque sorte son épouse par ses importunités. L'autre lui faisait entendre que cette fréquente conversation et cette amitié qu'elle montrait à sa femme ne tendait à autre fin que de la convertir à sa religion, pour la rendre ensuite plus souple à ses volontés. De fait, elle témoigna bien que ce dessein était entré bien avant dans son cœur, car elle n'épargna ni force ni artifice pour séduire cette innocente princesse, lui faisant la guerre premièrement en dragon, puis en lion.

Elle lui remontrait avec subtilité qu'on pouvait être sauvé aussi bien en une religion qu'en une autre; qu'il se fallait accommoder aux lieux et aux temps; que c'était la première science d'un royaume de prendre les volontés et les inclinations du roi; qu'elle n'était pas venue en Espagne pour donner la loi, mais l'exemple de l'obéissance; que jamais son mari ne la pourrait fidèlement aimer tant qu'elle aurait d'autres sentiments, d'autres lois et d'autres sacrements que lui.

La méchante ne cessait d'étourdir les oreilles innocentes de cette jeune princesse de semblables discours; mais Indegonde lui dit que, si elle persistait, elle la contraindrait de renoncer à sa compagnie, qu'il n'était point besoin de tant d'artifices, qu'on lui arracherait plutôt le cœur de la poitrine que la religion de l'âme. En disant ceci, elle sortit de sa chambre, lui montrant un œil gracieusement farouche, marque d'une âme bien résolue. La marâtre, piquée, dissimula néanmoins sa colère, puis, tâchant bientôt après

de la ramener, elle lui faisait mille protestations de bienveillance et ne cessait de l'importuner de ses tendresses, de quoi la pauvre Indegonde séchait sur pied, et ne pouvait rester si maîtresse d'elle-même qu'elle ne trahît parfois son dédain.

Néanmoins, Goisinthé, qui ne perdait point l'espérance de la séduire, la tenta une autre fois de se faire baptiser à la façon arienne, lui alléguant mille raisons ; sur quoi la princesse répondit sagement qu'elle était, Dieu merci, baptisée au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et que, si l'eau du baptême des ariens avait passé par-dessus sa tête, quoiqu'elle aimât autant ses cheveux que femme de son âge, elle les voudrait faire couper et même arracher la peau qui aurait été souillée d'une telle exécution.

La marâtre, entendant ces paroles, ne put se contenir, et dit, tout écumante de colère, que, puisqu'elle ne voulait pas être baptisée à l'arienne, elle lui préparerait un autre baptême qui la laverait depuis la tête jusqu'aux pieds ; là-dessus, cette cruelle, après avoir traîné furieusement la pauvre princesse par les cheveux, la fit prendre par deux ou trois de ses suivantes, auxquelles elle commanda de la dépouiller de tous ses vêtements, puis de la lier avec des cordes par-dessous les bras et de la plonger dans un étang presque glacé.

C'était un spectacle pitoyable de voir la fille d'un roi traitée d'une telle façon, au même lieu où elle était entrée avec tant de triomphe ; l'impie Goisinthé, debout sur le bord de l'étang, présidait au supplice et

commandait à ses servantes de descendre la victime dans l'eau, non tout d'un coup, mais petit à petit, pour lui faire endurer un plus long martyre. Puis, d'instant en instant la mauvaise reine criait :

« Dites que vous êtes arienne et on vous retire. »

La sainte fille, qui n'appréhendait point tant la mort que la nudité, répondit hautement :

« Je suis catholique, catholique je veux mourir. Otez-moi la vie sur cette confession ; ni l'eau ni le feu n'auront jamais tant de force sur moi que de m'en faire dédire. »

Elle fut longtemps dans cette épreuve, avec une constance qui étonna cette âme sauvage qui la faisait tourmenter. Enfin, elle put reprendre ses habits, sortant de l'eau comme de l'arène d'un glorieux combat.

CHAPITRE III.

La retraite d'Herminigilde et sa conversion.

Herminigilde, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, voyant bientôt après sa femme un peu pâle et affaiblie d'une si rude secousse, lui demanda si elle souffrait de quelque douleur de corps ou de quelque affliction d'esprit ; mais la sage princesse répondit que

non, s'efforçant de le rassurer sans lui rien dire de ce qui s'était passé.

Le prince, qui s'aperçut bien qu'elle dissimulait quelque grande disgrâce, s'enquit fort curieusement de ceux qui le pouvaient informer, et n'apprit que trop tôt le cruel affront fait à sa femme par Goisinthe. Il en ressentit une telle douleur en même temps qu'une si violente colère, que, si la crainte de Dieu et la douceur de sa femme ne l'eussent arrêté, il eût couru poignarder la marâtre; mais la bonne Indegonde, se jetant à ses pieds, le pria, par tout ce qui lui était le plus cher, de ne précipiter point l'affaire à telles extrémités; et elle fit si bien avec son éloquence naturelle qu'il se contenta de quitter promptement la cour et se retirer à Séville, que son père lui avait donnée en apanage.

Ce fut alors que ces chastes amours qui avaient été traversées par les importunités de Goisinthe, après avoir surmonté tous les obstacles, s'élargirent comme une rivière, qui, ayant rompu ses digues, se répand d'une course victorieuse dans l'étendue de son canal.

C'est une chose admirable de penser combien ces belles amitiés, qui sont filles des vertus, nourrissent de saintes délices. Ce sont des feux célestes qui sont toujours au sein de Dieu comme dans leur sphère; c'est lui qui les engendre et les nourrit, sans qu'ils soient contraints de descendre en terre pour mendier un chétif aliment des créatures périssables qui promettent tant de merveilles et n'enfantent que du vent.

Ces deux grandes âmes s'enflammaient mutuellement d'affections si honnêtes et si innocentes, que les anges n'auraient point de honte d'avoir de semblables feux, puisque ce sont ceux de la charité, qui est l'éternel foyer de toutes les âmes les plus épurées.

Indegonde, assurée de plus en plus de l'affection de son époux, le sollicitait à bon escient de sa conversion, et lui disait :

« Mon ami, je vous confesse que l'honneur que j'ai de votre alliance ne me semble point parfait tant que je vois entre nous deux une muraille de division qui nous sépare de créance et de sacrements. Puisque nos amitiés en sont venues à ce point, qu'elles ont tout en commun, pourquoi diviserions-nous Dieu, qui est très-simple de sa nature? Pourquoi ferions-nous deux religions et deux autels, puisque nous vivons maintenant en telle sorte qu'il semble que nous n'ayons qu'un cœur?

« Véritablement, mon prince, si je voyais le moindre rayon de vérité en la secte que vous professez et quelque espérance de salut, je voudrais m'y ranger pour me lier davantage à votre personne, que j'aime par-dessus toutes les choses du monde; mais il est très-certain que vous suivez un fantôme au lieu de la vérité, et que, mourant en cet état, vous perdez une âme si noble que je la voudrais acheter au prix de tout mon sang. Je ne suis pas savante comme vous autres ariens, qui toujours alléguez quelque passage de l'Écriture, mais je sais que cet Arius fut un malheureux prêtre hérétique par dépit et par orgueil, et condamné

solennellement par un concile de trois cent dix-huit évêques. Ceux-là étaient assez sages pour vous et pour moi ; je m'arrête à leurs résolutions, je m'incline devant la décision de l'Église catholique. Je me tiens ferme au gros de l'arbre quand vous vous attachez à une branche pourrie. Quel plus fort argument que cette succession des pasteurs légitimes, que cette grande unanimité de l'Église universelle et cette suite de tous les siècles, que tant de sagesse, de sainteté et de pureté que je vois reluire de notre côté ?

« D'abondant, je viens d'un pays où l'on a vu tous les rois ariens circonvoisins faire de très-malheureuses fins, tandis que mon grand aïeul le roi Clovis, pour avoir embrassé sincèrement la religion catholique, était comblé des bénédictions du Ciel. Je ne suis point fille de prophète et ne me vante pas d'avoir l'esprit de prophétie, mais j'oserais bien prédire que le royaume d'Espagne ne sera pas de longue durée s'il ne vomit cette peste de l'arianisme. Plût à mon Dieu qu'aux dépens de ma vie je lui donnasse ma religion, je m'estimerais alors la plus heureuse reine du monde. »

Hermenigilde ne savait que répondre, vaincu par la force de la vérité et de l'amour, qui sont les deux plus puissantes choses du monde. La bonne princesse, le voyant ébranlé, fit tant par son industrie, qu'il consentit à s'entretenir avec saint Léandre, un des évêques les plus illustres de l'Espagne en ce temps. Le sage prélat ménagea si bien l'esprit du prince, qu'avec l'assistance de Dieu et les bons offices d'Indegonde, il

le tira de l'erreur. Hermenigilde, aussitôt qu'il vit le rayon de la vérité, la voulut reconnaître et confesser librement, prenant le chrême des catholiques sur le front avec pompe et solennité, jusqu'à faire largesse des monnaies d'or qu'il fit battre exprès un peu trop soudainement, y faisant graver son image avec une devise qui disait : *Hæreticum hominem devita*, c'est-à-dire : qu'il faut fuir l'hérétique ; ce qui semblait une allusion à son père Levilgide.

CHAPITRE IV.

Lettres réciproques du père et du fils sur leur divorce.

Hermenigilde, extrêmement piqué de l'affront qu'il avait reçu en la personne la plus chère qu'il eût au monde et qui ne manquait pas autour de lui d'une noblesse qui attisait le feu de la colère, éclata bientôt avec violence. Le père, qui était un vieillard ombrageux, se sentit fort piqué de ce remuement, et la marâtre ne cessait de l'exciter et de crier alarme tant qu'elle pouvait pour porter incontinent les affaires au dernier point de la sévérité.

Toutefois, Levigilde, devant que de venir à ces extrémités, essaya de faire quelque chose par lettres, qui se trouvent couchées dans l'histoire, où ce prince rusé

flatte son fils de belles paroles pour le surprendre. En voici la copie :

« Mon fils, je voudrais bien vous dire à vous-même ce que je ne puis assez exprimer dans mes lettres, si vous aviez autant de confiance en moi comme j'ai encore d'amour pour vous. Je pense que, si vous étiez auprès de ma personne, éloigné des mauvais conseils de ceux qui abusent de la facilité de votre bon naturel, je pourrais tout sur votre esprit, et comme père et comme roi; pour le moins, si vous craignez mon sceptre, vous aimeriez ma charité, qui tend encore le bras à votre obéissance. Je vous ai nourri dès votre enfance pour vous faire héritier de ma couronne, et depuis que vous êtes venu en âge, je vous ai fait tant de biens qu'ils ont surpassé vos espérances et quasi épuisé mes libéralités. »

« Et toutefois, après que j'ai fait tout par-dessus la coutume, par-dessus votre âge, par-dessus votre mérite, vous me payez en impiété et en ingratitude. Attendez encore un peu et la loi de nature vous donnera ce que vous recherchez par ambition. Ne m'alléguez point la religion pour justifier vos armes, ç'a été un crime à vous de prendre une religion contre mes commandements, et une impiété en votre religion de vous séparer de mon obéissance. Je vous conseille comme ami et vous commande comme père de vous rendre au plus tôt à ma cour et vous mettre dans votre devoir; autrement, j'ai peur que vous n'imploriez la miséricorde quand il n'y aura plus lieu qu'à la justice. »

Hermenigilde mit en délibération la réponse qu'il devait faire à ces lettres; mais son conseil, trop ardent, lui remontra qu'il n'était plus temps de reculer, qu'il avait affaire à un homme impétueux et dur, une à marâtre irréconciliable, qui n'avaient autre dessein que de le perdre, et que, s'il ne prenait les armes pour défendre sa vie, il serait chassé comme une bête et ne trouverait pas même les déserts assurés. Voilà pourquoi il récrivit en cette façon :

« Sire,

« Je rends grâces à ma religion, qui m'a déjà donné assez de patience pour supporter l'aigreur de vos paroles, et plus encore de résolution pour ne point m'étonner à la sévérité de vos menaces. J'ai toujours avoué franchement que je vous avais des obligations immortelles, et je suis tout prêt encore de les reconnaître jusqu'au dernier soupir de ma vie, n'était qu'on rend maintenant auprès de vous tous mes devoirs injustes et toutes mes pensées criminelles. Votre Majesté me verrait bientôt à ses côtés si celle qui ne me veut voir à vos pieds qu'en qualité de criminel n'avait occupé votre cœur et vos oreilles pour fermer l'un à la charité et les autres à la justice.

« Quelle assurance puis-je avoir de ma vie en un lieu où l'on a trainé par les cheveux et foulé aux pieds celle pour qui je vis. La plaie m'en est demeurée si sensible que le temps n'y trouve point de lenitif ni la raison de remède.

« Quant au changement de religion que j'ai fait,

j'ai passé où passe le gros de la sagesse et de la sainteté. Je ne saurais vivre avec plus d'autorité ni mourir avec plus d'espérance, et si vous m'en blâmez, Votre Majesté saura qu'un père recherche l'obéissance hors des termes de la nature quand il la cherche par delà la conscience. Je vous prie, Sire, d'ajouter à tant de bienfaits que vous m'avez présentés, la liberté d'un honnête repos, de peur que nos armes ne soient aussi honteuses au vainqueur qu'elles pourraient être calamiteuses au vaincu. »

Levigilde s'aigrit davantage sur ces lettres, grâce surtout à la mauvaise marâtre. Tous les desseins vont à la guerre; le père fait d'un côté de grandes levées de troupes, le fils fortifie Séville et Cordoue, et obtient des secours de l'Empire, ayant envoyé une honorable ambassade à l'empereur de Constantinople, qui était pour lors Tibère. Les hostilités commencent de part et d'autre; et enfin Hermenigilde est assiégé dans Séville. Le roi Levigilde, qui était un vieux renard, s'efforce de traiter les catholiques avec beaucoup de douceur pour les détacher du parti de son fils, et gagne à force d'argent quelques mercenaires, qui montraient bien n'avoir autre foi que celle qui faisait leur fortune.

CHAPITRE V.

Le traité de paix entre Levigilde et son fils, par l'entremise d'Indegonde.

La guerre était pour traîner encore longtemps, n'eût été que la princesse, lassée de voir ces calamités qui avaient pris source d'un affront qu'elle avait tâché de dissimuler avec tant de prudence, pria son mari, avec une grande tendresse de larmes, de se réconcilier avec son père. Lui, touché sur l'heure d'un tout autre esprit, s'en va prosterner devant l'autel, et proteste devant Dieu qu'il abandonnait toute la justice de sa cause aux considérations de la seule piété, et qu'il mourrait plutôt que de continuer davantage ces dissensions au préjudice de la charité. Il sortit tout changé de cette prière, et, venant à sa femme, il lui dit : « Madame, me voilà résolu d'aller trouver le roi mon père, puisque vous l'avez ainsi désiré ; mais il faut que je vous avoue que, m'étant oublié moi-même en cette résolution, je ne puis vous oublier. L'indigne traitement que vous avez reçu à la cour, demande que vous n'y retourniez point qu'en triomphe. Jamais je ne permettrai que vous subissiez le hasard, vous exposant à la miséricorde

d'une femme qui n'en a peut-être ni pour vous ni pour moi. Vous savez que les affaires de France sont maintenant dans de si grandes confusions, que vous n'y pouvez espérer de retraite. Nous avons ici un envoyé de l'empereur Tibère, qui est notre allié, en la protection duquel je désire vous mettre pour passer en Afrique et de là à Constantinople, s'il arrivait qu'on me traitât autrement que ne portent vos espérances. »

A ces paroles, la pauvre Indegonde se sentit saisie d'une grande angoisse et se mit à pleurer amèrement sans lui pouvoir répondre un seul mot. Le prince, voyant qu'il était allé trop avant, adoucit son discours, et lui dit : « Ma chère épouse, pourquoi vous troublez-vous de ce départ ? j'espère que les affaires iront d'un cours si heureux, que dans deux ou trois jours nous nous reverrons à la cour ; mais ce que j'en ai dit, je l'ai dit prenant tous les accidents au pire pour pourvoir davantage à votre sûreté. »

Ils avaient eu dans ce séjour un petit fils, qui pendait encore à la mamelle ; le père, le prenant entre ses mains, dit : « Madame, voilà un gage très-précieux de notre mariage que je vous recommande ; Dieu en disposera comme il lui plaira, mais il faut l'élever comme un roi. » La mère, à l'aspect de l'enfant, redouble ses soupirs ; le pauvre Hermenigilde, sans savoir ce qui l'attendait, se sentit saisi d'une douleur morne et stupide, ce qui lui fit rompre ce propos. Toutefois, il ne laissa pas de traiter avec le lieutenant de l'empereur pour mettre tout ce qu'il avait de plus

cher en sa sauvegarde. Mais quand vint le jour fatal de la séparation, ces deux cœurs, qui étaient si unis, sentirent d'aussi horribles convulsions de douleur que s'ils eussent déjà prévu les événements qui suivirent depuis et que cet adieu devait être le dernier.

Indegonde, en partant, s'écria : « Mon ami, quoi qu'il arrive, ne perdez point le trésor de la foi.

— Ma bonne maîtresse, lui répondit le prince, assurez-vous que vous avez acquis un disciple qui ne vous fera point de déshonneur. Tenez-vous joyeuse, je vous attendrai à la cour. »

Hélas ! qu'est-ce que notre vie et quel fond se peut faire sur les choses humaines ? Le passé est un néant, le présent une illusion, et l'avenir un abîme où ceux mêmes qui sont sur le bord ne voient rien. Ces deux grandes âmes, qui semblaient devoir vivre un siècle pour cultiver leurs fidèles amitiés, s'en vont séparer pour jamais, d'une séparation qui serait jugée funeste et pitoyable, n'était qu'elle a enfanté un royaume à la religion. .

Quelque temps après qu'Indegonde se fut retirée, Levigilde, entendant que son fils tendait à quelque composition, en conçut bien de la joie, car il avait peur de se voir contraint à donner une bataille où il eût peut-être expérimenté ce que peut un homme qu'on a mis au désespoir. Aussitôt qu'il vit quelque ouverture à la paix, il dépêche son fils Recarède, qui était à l'armée avec lui, pour gagner son frère aîné, sachant bien que tous deux avaient les humeurs assez accordantes.

Quand ce cadet entra au camp d'Hermenigilde et qu'il l'eut aperçu, il s'arrêta tout court et s'écria :

« Mon frère, devant que je vous embrasse, je veux savoir si je suis venu vers un ami ou vers un ennemi. » Mais le bon frère, sans lui faire autre réponse, s'avance et l'embrasse fort cordialement à la vue de toute son armée. L'autre, en soupirant :

« Ah ! mon frère, lui dit-il, ah ! mon très-cher frère, où vous ont porté les conseils de ceux qui désirent la ruine de notre maison ? Eh ! quoi, iriez-vous bien jusqu'à livrer la bataille à notre père ? Ah ! je vous en supplie, par la religion que vous avez embrassée et par le sang qui m'est commun avec vous, retenez vos armes, ou, si vous persistez en votre dessein, tuez-moi plutôt à vos pieds comme une victime d'expiation pour les deux armées.

« Voilà le roi qui vous attend en grande impatience, animé pour vous des plus tendres sentiments, je vous en assure sur ma vie et sur mon honneur ; aussi vous viendrez tout à cette heure si vous me croyez, car vous ne pouvez différer sans retarder votre bonheur.

— Mon frère, je vous suis, dit Hermenigilde en l'embrassant. Croyez-bien que mon affection pour mon père et pour vous fut toujours sincère. »

Peu après il vint se jeter aux pieds du roi son père, auquel il dit :

« Monsieur et mon très-cher père, voici votre pauvre Hermenigilde, qui sera toujours vôtre, quoi qu'il arrive. J'ai vécu jusqu'ici comme un pauvre banni et quasi comme un mort entre les vivants. Si

mes ennemis ne sont rassasiés de mes misères, mon père, voilà que je tends mes mains toutes désarmées au commandement que la nature vous a donné sur moi, prêt à vivre et mourir à vos pieds. »

Le roi, soit qu'il dissimulât sa passion, soit que véritablement il fût touché d'un tel spectacle, l'embrassa avec de grandes tendresses, lui disant : « Ah ! mon fils, que la mauvaise renommée vous avait bien dépeint autre que vous n'êtes ! Je vous assure que cette confiance que vous m'avez témoignée vous a mis aujourd'hui hors de tout soupçon. Soyez le bienvenu, mon très-cher fils. »

Goisinthe ne manqua pas de se trouver là présente et de témoigner à son beau-fils toutes les courtoisies possibles ; ce qui rassura tellement Hermenigilde, qu'il songeait déjà à envoyer un message à Indegonde pour l'inviter à venir le rejoindre ; mais un ami qu'il entretenait de cette pensée, lui répondit qu'il n'était pas besoin de se tant hâter, et qu'il fallait toujours craindre « une mer morte, un vieillard amoureux et une marâtre trop complaisante. »

CHAPITRE VI.

Hermenigilde méchamment trahi.

Cette parole ne fut que trop vérifiée, car la détestable Goisinthé, résolue à perdre ce pauvre prince, gagne des hommes infâmes, qui versaient dans les oreilles du roi Levigilde tout ce qu'il leur plaisait; elle suborne des témoins, elle fait produire des lettres et forme une grosse calomnie, faisant entendre à son mari que « cette réconciliation de son fils n'est qu'un déguisement pour mieux arriver à son but; qu'il a juré la ruine de son père; que c'est une chose certaine que tous les Romains le portent au trône; qu'il a pratiqué l'alliance de l'empereur de Constantinople, dont on produit lettres expresses; et pour montrer que c'est une affaire déjà faite, il a délégué sa femme, qui est un esprit artificieux et remuant, en Afrique, pour de là passer à Constantinople et amener toutes les forces de l'empire pour fondre sur l'Espagne; qu'il n'y avait autre remède que de prévenir au plutôt son dessein et lui faire sentir ce que peut une douceur méprisée. »

Elle en disait tant et de vrai et de faux, et ses affidés étaient si habiles à forger divers ombrages et re-

présenter mille rencontres d'affaires qui semblaient confirmer cette conjuration, qu'enfin Levigilde conçut une frénésie plus violente qu'il n'avait fait auparavant, et, ayant déclaré son fils criminel de lèse-majesté, il le fait prendre subitement et enfermer en une étroite prison. Ce fut une chose pitoyable de voir ce prince innocent, saisi au milieu de toutes les belles réjouissances de la cour préparées pour honorer sa venue, trahi lorsqu'il y pensait le moins et traité avec tant de cruauté, qu'après l'avoir couvert d'un cilice, on le chargea tellement de chaînes, qu'il en était tout courbé sans pouvoir aucunement lever la tête.

Il connut bien de là que son heure était venue, et, renonçant à tous les plaisirs de la vie, commença à se préparer courageusement à la mort. Le roi, accompagné de quelques commissaires auxquels il avait donné charge d'instruire son procès, le voulut voir, et le voyant, se laissa incontinent transporter à de grandes émotions de colère, l'appelant ingrat, parricide et scélérat. Le prince répondit doucement :

« Mon père, si je savais deviner, je saurais ce que j'ai fait et de quoi je suis accusé, mais puisqu'il ne me vient rien autre chose dans l'esprit, je mourrai dans le silence. »

Le père réplique que sa mauvaise conscience lui en disait assez, et qu'il ne savait que trop les desseins qu'il avait eus sur l'État et sur la vie de son père; qu'il parlât franchement, et s'il avait de quoi se justifier en ces articles, qu'il l'entendrait volontiers.

Hermenigilde fit alors cette apologie que j'ai cou-

chée autrefois en un écrit latin, approchant le plus probablement que j'ai pu de ses intentions et de ses termes; je l'ai voulu rendre ici en notre langue pour n'en point frustrer mon lecteur.

« Sire, dit-il, la preuve de mon innocence est aussi aisée que la défense en est difficile. J'avais mis, après Dieu, toute ma confiance en Votre Majesté pour étouffer la flamme d'une cruelle envie dont vous me voyez investi. Je m'attendais de réclamer votre secours, et maintenant je vous ai pour ardent accusateur et juge très-sévère. Vous m'avez fait prendre quasi jusqu'à la table du festin que vous m'aviez préparé pour la jouissance de mon retour; vous m'avez fait dépouiller de la pourpre, lier et enchaîner comme un forçat: je crains que la justification de mes actions ne soit la condamnation des vôtres, et qu'en voulant défendre mon innocence je ne sois contraint d'accuser la faute de mon père, ce qui m'est un des plus grands supplices que je saurais endurer. Toutefois, puisque vous me le commandez, je parlerai, quoique aux termes où sont les affaires, je ne puisse rien espérer de mon discours ni de mon silence. Si mes accusateurs ne demandaient autre chose que ma vie, je la leur donnerais volontiers sans réplique; mais voyant qu'on veut attacher l'infamie jusque dessus mes cendres, je prie Votre Majesté d'entendre ce peu de paroles que j'ai à lui dire.

« Il ne s'agit point d'un crime nouveau; il y a fort longtemps que la reine, votre femme et notre marâtre, Goisinthé, a commencé d'ourdir cette toile contre

mon frère et moi pour priver votre sceptre de ses légitimes héritiers et donner votre couronne en proie à son ambition. Plût à Dieu que je pusse maintenant tirer de l'autre monde la sainte âme de ma défunte mère pour assister à ce jugement ! Elle parlerait..., et je me tairais ; elle ferait ressouvenir Votre Majesté, comme, étant aux approches de l'heure fatale qui nous a ravi cette grande reine, elle embrassa mon frère et moi en vous priant, par vos chastes amours et la foi inviolable de votre mariage, de nous servir de père et de mère.

« Nous étions alors en âge où nous ne savions encore sentir ni plaindre ce que nous perdions ; néanmoins, en vous voyant penché sur son corps, et les yeux tout larmoyants, nous donnâmes nos larmes enfantines à sa mémoire comme un juste tribut de la nature ; mais vous, prenant vos petits orphelins en votre sein, vous leur défendiez de pleurer, ce qu'à peine vous pouviez faire, et, essuyant leurs larmes, vous leur promettiez que vous leur serviriez désormais de père par protection et de mère par indulgence.

« J'ai grandi depuis sous vos yeux, déroulant le cours de mes innocentes années, et je suis venu en âge capable de répondre à vos espérances. Aviez-vous rien pour lors au monde de plus cher que votre Hermenigilde ? Pour lui étaient les dignités, pour lui les empires ; les guerres se faisaient par lui, et la paix se jurait en son nom ; Hermenigilde était l'objet de vos pensées, l'entretien de vos discours et le contentement de votre cœur.

« Votre Majesté prit alors résolution de me marier comme j'étais encore fort jeune d'âge. Vous me trouvâtes une épouse qui était fille de roi, sœur de roi, nièce de roi, mais qui surpassait par ses vertus toute la gloire et ses titres. Ah! pauvre fille, qui eût dit alors que tu étais réservée pour le sujet d'une si pitteuse tragédie! On m'estimait le plus heureux homme du monde, puisque pour moi étaient nées tant de rares vertus et de perfections que tout l'univers avait en admiration. Il faut confesser que j'ai aimé cette princesse non point tant par les voies d'un amour ordinaire que par un certain ravissement de ses vertus, car j'ai reçu la foi par sa piété, son exemple et sa doctrine, tenant en son esprit le rang de mari, de disciple et quasi de propre fils.

« Là-dessus Goisinthe a commencé de posséder votre cœur et prendre l'ascendant dans vos affaires, changeant tellement vos volontés par ses artifices ordinaires, qu'elle a tourné toutes vos anciennes amitiés en dédain, votre confiance en ombre, votre assurance en inquiétude, et vos douceurs en empire. Cette femme m'a tellement persécuté, que je n'avais dans votre cour, ni veille, ni repos, ni plaisirs, ni affaires sans danger. Mais j'ai passé volontiers sous silence tout ce qui touchait ma personne, jusqu'à tant qu'elle en est venue à une action si barbare, qu'elle serait suffisante pour justifier les Scythes et les Tartares. Je n'ai point de parole pour l'exprimer, ayant tant de douleur pour la sentir : c'est assez de dire qu'on a vu la fille de tant de rois foulée aux pieds d'une femme, à qui je ne veux

point reprocher sa naissance parce qu'elle ne m'est pas assez connue ; une princesse très-innocente battue jusqu'au sang par une marâtre ; une dame pleine d'honneur dépouillée de ses habits par d'infâmes servantes, et plongée petit à petit dans un étang en la plus froide saison, et condamnée à un martyre tel que les anciens tyrans n'en ont guère trouvé de plus cruel pour les femmes.

« Quand je me serais vengé d'une telle cruauté avec le fer et la flamme, personne n'eût trouvé mes procédures injustes ni mes pensées déraisonnables. Toutefois, j'ai tâché de me guérir encore par le remède le plus ordinaire pour moi, qui était la patience. Je me suis retiré en silence en une ville que Votre Majesté m'avait donnée pour apanage, résolu d'y passer doucement mes jours avec ma femme, tant que nous verrions cette face de la cour si contraire à nos espérances.

« Mais votre Goisinte, comme si nous eussions fait un grand péché de ne pas endurer qu'on nous plongeât le glaive jusque dans la gorge, a sonné l'alarme en votre palais et puis par toute la province, me déclarant ennemi de la patrie, voleur de la couronne de mon père, parricide, excommunié, et ajoutant d'autres mots encore plus injurieux contre moi et contre ma femme.

« A la mienne volonté, mon père, que vous eussiez plutôt écouté notre innocence que servi sa passion, tout s'en fût mieux porté ; mais après avoir fait d'étranges levées, vous vintes fondre à Séville pour m'as-

siéger avec une si grosse armée, que vous sembliez remuer tous les éléments contre moi. Je le confesse, j'ai suivi alors l'instinct que Dieu donne aux animaux mêmes les plus stupides, qui est de défendre leur alliance et leur portée ; j'ai pris les armes, non pas pour vous offenser, mais pour me défendre, moi et ma femme, contre la furie d'une marâtre, qui se servait de toutes flèches pour notre ruine.

« Si est-ce que voyant mes armes réduites en un tel point que je n'avais aucun moyen de m'échapper sans donner une bataille, qui ne pouvait être que funeste aux deux partis, j'ai renoncé, par respect pour vous, et me suis venu rendre à votre discrétion. J'atteste tous les autels, le feu sacré et les anges gardiens qui m'ont vu prosterné devant eux, de la sincérité de mes intentions et des larmes que j'ai répandues pour vous, n'en ayant point alors pour me pleurer moi-même.

« Depuis, Votre Majesté a député mon frère pour me porter les assurances de son amitié ; elle m'a appelé, je suis venu, j'ai supplié, elle m'a reçu ; je me suis jeté à ses pieds, elle m'a relevé avec tant de caresses et tant de signes de bienveillance, que je n'en pouvais espérer davantage pour ma sûreté.

« Je demande qui a changé vos affections ? qui a séché les oliviers de la paix, sinon celle qui, ne m'ayant pu perdre les armes en la main, veut avoir mon sang par forme de justice ?

« Voilà mon procès et mon crime, voilà tout ce

qui m'a fait couvrir de cilice et enchaîner de ces chaînes qu'on avait destinées pour les forçats. »

Le père, qui était un esprit bouillant, l'interrompt là-dessus, et lui demande où était sa femme ? S'il ne l'avait point envoyée en Afrique pour passer de là à Constantinople ? Le prince répond qu'il avait seulement projeté cela en son esprit, non à autre intention que pour aviser à la sûreté de sa personne, ne sachant pas encore quel cours prendraient les affaires et que les événements lui ont appris qu'il avait été plus sage en ses conseils, mais moins heureux qu'il ne pensait.

Le roi insiste et l'interroge s'il n'avait pas traité d'alliance avec l'empereur Tibère ; il répliqua là-dessus qu'il n'avait jamais traité autre alliance que pour tirer de lui quelques troupes pour la défense de sa vie, et qu'aussitôt qu'il avait vu ouverture à la paix, il les avait congédiées, résolu de ne s'en plus servir. On le pressa ensuite sur diverses questions auxquelles il répondit fort pertinemment, montrant assez clairement au misérable père les couleurs et les prétextes dont on se servait pour le ruiner, si la passion ne lui eût mis un bandeau sur les yeux.

Enfin, Levigilde, voyant qu'il ne pouvait convaincre son fils d'avoir rien remué depuis l'accord qui s'était passé entre eux deux, lui demanda qu'il répondit franchement un mot sur lequel il voulait fonder tout ce procès, c'est à savoir s'il n'était pas catholique romain.

« C'est ce que j'avoue, mon père, dit le prince, ce

que je publie et ce que je proclame, car, de fait, c'est un crime dont je suis fier. Je voudrais mourir cent fois, s'il se pouvait faire, pour la gloire de ce beau nom, aussi bien est-ce trop peu d'une bouche pour confesser les louanges de Dieu, commandez, si vous voulez, qu'on hache et qu'on déchire mon corps pour la confession de la foi catholique, et alors j'aurai autant de bouches que de plaies pour louer mon Sauveur, et toutes ces plaies seront comme des portes pour donner passage à mon âme, jusqu'au lieu où elle est attendue d'une si bonne compagnie. »

Le père dit là-dessus qu'il était devenu fou, et que personne ne haïssait la vie, sinon celui qui en avait mal usé. Le fils repartit que le mésusage avait été dans l'hérésie, dont il se repentait. Et sur l'heure les gardes reçurent commandement de le ramener en prison, où il se sentit si consolé des visites de Dieu, que, trouvant avec extrême peine le moyen de faire tenir une lettre à sa chère Indegonde, il lui écrivit en ces termes.

CHAPITRE VII.

Lettre d'Hermenigilde à sa chère épouse Iudegonde,
et sa généreuse résolution.

« Ma sainte maîtresse, de qui j'ai reçu la foi et la vraie connaissance de Dieu, je vous écris ces lignes, couvert d'un cilice et chargé de chaînes, au fond d'une obscure prison, pour la défense de la religion que vous m'avez enseignée. Si je ne savais par expérience la force invincible de votre cœur et la résolution que vous apportez aux affaires qui touchent le service de Dieu, je vous eusse dissimulé mon état pour ne vous point trop attrister.

« Mais, ma très-chère épouse, vous avez le front trop noble pour rougir de l'ignominie de la croix, et le courage trop ferme pour refuser de prendre part aux livrées du Sauveur du monde. Je vous proteste sur mon honneur que jamais je ne m'étais pu figurer qu'il y eût du contentement à souffrir ce que j'endure, quand votre innocente bouche me prêchait la gloire des souffrances. Mais depuis ma prison j'ai expérimenté des consolations de Dieu si délicieuses, que je ne pense pas qu'on puisse recevoir au monde d'autres avant-goûts du paradis. Vous n'ignorez pas

que ma vie et ma conversation, qui a été si longtemps dans l'erreur et la vanité, n'avaient pas mérité ces avantages ; mais vos très-pures mains, que vous avez tant de fois levées aux autels pour mon salut, m'ont obtenu ce qui était par-dessus mon mérite et toutes mes espérances.

« Le roi mon père m'a voulu ouïr et j'ai plaidé ma cause dans les fers avec une si grande assistance de la divine bonté, que je me suis justifié de toutes les charges qu'on m'imposait, et ai mis l'affaire en un tel point qu'on ne m'accuse plus comme voleur et comme homicide, mais comme catholique.

« J'attends bientôt mon arrêt, et je ne pense pas qu'on m'ait mis en l'état où je suis pour me sauver la vie, mais je crois fermement que ce sera la dernière lettre que vous recevrez de ma main. Je supplie votre cœur fidèle que, comme en cette action qui terminera ma vie, je ne prétends rien faire indigne de vous, aussi de votre côté vous ne fassiez rien indigne de moi, trahissant le bonheur de ma mort par des larmes, qui seraient moins honorables à la condition où Dieu m'a rangé. Je mets entre les mains de la sainte Providence divine, et vous et votre petit Hermenigilde, l'unique gage de nos saintes amours.

« Sauvez-vous, ma chère dame, et prenez après ma mort la route de Constantinople, pour vous rendre au palais de l'empereur Tibère, qui est un bon prince et très-catholique. Je vous recommande ma pauvre âme, le corps deviendra ce qu'il plaira à mon

père. Si le changement des temps et des affaires vous ramène en Espagne pour y tenir le rang que vous méritez, mes cendres se réjouiront encore à l'odeur de vos vertus. J'espère que ma mort ne sera pas inutile, et que Dieu s'en servira même pour le bien du royaume ; vous savez combien de fois je vous ai ouï dire que vous eussiez voulu acheter son salut par votre sang, et vous y en avez déjà employé une partie, c'est mon tour à faire le reste sur un échafaud ; et en quelque lieu que vous soyez, je me promets d'être fort particulièrement assisté de vos très-saintes prières. »

La bonne princesse ne reçut cette lettre qu'avec les nouvelles de la mort, comme nous dirons incontinent. Mais dans cet intervalle de temps, Recarède, le jeune frère d'Hermigilde, extrêmement affligé de ce qu'ayant été médiateur de cette paix, il la voyait aboutir à une tragédie si déplorable, s'en va jeter aux pieds de son père, le priant, avec abondance de larmes et de cris, ou de lui donner le coup de la mort de sa main, ou de sauver la vie à son frère. Le père lui dit :

« Qu'il était furieux et traître à sa fortune et qu'il devait laisser faire la justice, laquelle lui voulait donner une couronne. Que son frère montrait bien qu'il était ennemi de son père et de l'État puisqu'il ne voulait pas, en sa considération, renoncer seulement un fantôme de religion. Qu'il ne s'agissait plus que de ce point et que s'il pouvait lui persuader la raison, son père était prêt de lui sauver la vie. » Re-

carède alors, promettant de le gagner, obtint congé de se rendre en la prison.

Le jeune prince, voyant son frère couvert de pauvres vêtements et couché sous le poids des fers, fut si transi de ce spectacle, qu'il demeura longtemps muet comme une statue. Mais enfin, rompant le silence avec un grand soupir :

« Ah ! mon frère, dit-il, c'est moi qui vous ai trahi, c'est moi qui vous ai couvert de ce funeste sac, moi qui vous ai lié et garrotté de ces cruelles chaînes, faites pour les scélérats et non pour votre innocence. Mon frère, voilà mon poignard que je vous présente, vengez-vous sur ma tête criminelle, je suis assez coupable d'avoir produit d'une bonne intention de si mauvais effets. »

Hermenigilde, le regardant d'un œil paisible, lui répond :

« Mon frère, qu'avez-vous à vous affliger ? Ne saispas votre innocence ?

« Quelle innocence ? réplique l'autre, si, sans y penser, je suis cause de votre mort par ma désastreuse ambassade ? Mais, mon bon frère, puisque vous êtes réduit à cette extrémité, je vous prie, quittez ce nom de catholique ; ou si cela vous semble indigne de votre constance, dissimulez pour quelque temps, et contentez le roi mon père et le vôtre, qui ne recherche plus de vous autre satisfaction. »

Le bon prince repartit :

« Ah ! mon frère, qu'avez-vous dit ? Vous m'avez persuadé fraîchement un acte de piété au service de

ma vie, ne pensez pas maintenant me persuader une impiété, quand il irait de toutes les vies et de tous les royaumes du monde. Voici le temps pour vous de régner et pour moi de mourir. Je meurs volontiers pour l'honneur que je dois à ma religion, pour laquelle je voudrais mourir mille fois si cela se pouvait faire. Je n'accuse ni vous ni mon père pour lequel j'ai plus de compassion que pour moi-même, et je vous conseille de lui rendre tous les devoirs de piété dans le déclin de son âge où il est entré.

« Quant à notre belle-mère, je vous supplie d'endurer plutôt son naturel que de venger ma mort ; c'est affaire à Dieu de prendre connaissance des injures et à nous de les supporter. Lorsque mon âme aura quitté ce misérable corps, elle priera perpétuellement pour vous ; et j'espère, mon très-cher frère, que vous renoncerez enfin à cette malheureuse illusion qui vous entretient en la secte des ariens. Et si les mourants ont coutume de deviner, je vous prédis qu'étant converti à la foi, vous jetterez les fondements de la religion catholique dans ce royaume que je vais arroser de mon sang. »

Recarède fit toutes les supplications dont il se pouvait aviser, sans ébranler la constance de son frère, ce qui irritait de plus en plus le roi Levigilde, et le portait à des résolutions bien sanglantes. Toutefois, ceux qui lui pouvaient encore parler avec quelque liberté, lui conseillaient de ne rien précipiter en une affaire de si grande conséquence, disant qu'il n'y avait pas d'apparence qu'Hermenigilde eût pris quelque

dessein contre la vie et l'État de son père, puisqu'il était venu si franchement se présenter sur sa simple parole. Que son visage, à cette entrevue, était trop serein, sa parole trop naïve, ses déportements trop candides pour couvrir une si noire méchanceté. Et, quant au changement de secte, que ce n'était pas merveille si, le roi lui ayant donné une femme catholique, il en avait pris la religion avec l'amour. Que c'était une complaisance d'amant que l'âge fléchirait, que l'expérience adoucirait, et que la prudence, enfin, effacerait. Qu'il avait maintenant plus besoin de docteur que de bourreau, puisque les sentiments de Dieu se coulaient au cœur par le moyen de la langue, et non pas à coups d'épée.

CHAPITRE VIII.

Mort d'Hermenigilde.

La faction de Goisithe, au contraire, ne cessait de remontrer au roi qu'Hermenigilde n'était pas un criminel dont on ne dût appréhender la puissance; que son crime n'était pas tel qu'on lui pût promettre impunité; que les lois du pays n'avaient jamais supporté de semblables attentats; qu'il avait violé le droit divin et humain devenant déserteur de sa patrie,

apostat de sa religion, rebelle à la puissance de son père ; en telle sorte que, pour rendre sa plaie incurable, il avait changé tous les lénitifs en venin ; qu'il avait levé les armes contre son seigneur, sans respect de son âge, de son nom, de la majesté du royaume, de la voix de nature ; qu'il n'y avait que le désespoir de ses affaires qui les lui avait arrachées des mains ; qu'il avait eu communication avec les ennemis de l'État, desquels il s'était fait confident et compagnon. Et maintenant, pour être aussi impudent à défendre un crime que hardi à l'exécuter, il rejetait toute la faute de ses conspirations sur la reine, sa belle-mère, et sur le mariage de son père, se montrant si superbe dans sa misère, qu'on ne pouvait attendre que tyrannie de sa prospérité ; car c'était bien être arrogant jusqu'à la stupidité que de vouloir retenir un fantôme de piété contre toutes les volontés de son père. Serait-il jamais si obstiné en sa superstition, s'il n'avait lié tous les intérêts de sa fortune avec les catholiques ennemis du royaume ? Que si l'on n'y mettait ordre, on se priverait désormais de la puissance même d'en délibérer, lorsqu'on lui aurait donné tout pouvoir d'exécuter.

La crédulité du malheureux père fut si fort pressée de ces discours, qu'elle se laissa entraîner aux résolutions extrêmes. Pendant la nuit, qui était la veille de Pâques, il dépêche un commissaire en la prison avec un bourreau, pour signifier à son fils qu'il eût à se résoudre promptement, et choisir ou la vie et le sceptre, retournant à la religion des ariens, ou la

mort, demeurant en la catholique ; qu'il avait une épée et une couronne devant les yeux, l'une pour la gloire et l'autre pour le supplice ; qu'on lui remettait le choix entre ses mains.

Hermenigilde fit réponse qu'il avait déjà assez déclaré ses intentions sur cet article, qu'il mourrait plutôt de mille morts que jamais se séparer de la religion qu'il avait embrassée avec toute raison et considération. Le commissaire repart : « Le roi votre père m'a donné charge qu'en cas de refus, je procède à l'exécution de l'arrêt qu'il a rendu contre vous. — Quel ? dit Hermenigilde. — Il vous a condamné, par expresse sentence, à avoir la tête tranchée, cette nuit, en la prison même où vous êtes. » Là-dessus, le saint mit les genoux en terre, et dit :

« Mon Dieu, mon Seigneur, je vous rends grâces immortelles de ce que, m'ayant donné par le moyen de mon père une vie caduque et misérable qui m'était commune avec les plus chétifs animaux, vous me rendez aujourd'hui, par son arrêt, une vie noble, heureuse et glorieuse à toute éternité. »

Puis, s'étant levé, il demanda au commissaire qu'il lui fit venir de grâce un prêtre catholique pour recevoir sa confession et le disposer à la mort. Celui-ci lui répondit que cela était très-expressément défendu par le roi son père, mais que, s'il voulait un évêque arien, il l'aurait à discrétion. « Non, dit-il, car j'ai détesté et je déteste encore l'arianisme jusqu'à la mort. Puisque mon père me refuse une grâce qu'on a coutume d'octroyer aux criminels, je mourrai

n'ayant autre témoignage que celui de ma conscience.

Ce qu'ayant dit, il s'agenouilla derechef et fit sa confession à Dieu, priant longtemps pour son père, sa belle-mère, tous ses ennemis, et répétant encore à la mort le nom de sa chère Indegonde, à laquelle il confessait avoir des obligations incomparables; puis, après avoir recommandé son âme à Dieu sous la garde de la très-sainte Vierge, des bons anges et de tous les saints, il tendit le cou au bourreau, et il lui fut tranché d'un coup de hache.

Autant d'étoiles qui luisaient pour lors au ciel dans le profond silence de la nuit, ce furent autant d'yeux ouverts sur le sacrifice sanglant de ce prince très-innocent, à qui un misérable père ôta par la main d'un bourreau la vie qu'il lui avait donnée.

Les nouvelles de cette mort vinrent à Indegonde, qui était encore en Afrique, où elle reçut aussi la dernière lettre que son mari lui écrivit de sa prison.

Les filles, qui étaient autour de sa personne, commencèrent à faire des cris effroyables comme si elles-mêmes eussent été condamnées à la mort; mais la courageuse Indegonde, baisant la lettre de son cher époux, puis l'ouvrant avec une singulière révérence, et lisant ces dernières paroles qu'il avait quasi trempées de son sang, s'écria :

« Ah ! cœur généreux et fidèle, vous avez fait tout ce que pouvait faire un homme de bien. Vous avez bravement combattu. Vous êtes arrivé heureusement

à la couronne. On ne peut rien désirer en vous que l'imitation de votre constance.

« Mes filles, qu'avez-vous à pleurer ? c'est aujourd'hui que je suis reine et que je m'estime la plus triomphante femme de l'univers pour avoir un mari martyr dans le ciel. Donnez-moi des roses et des fleurs de lis que je couronne son image, et que j'honore pour le moins de ces témoignages une âme qui nous a laissé de si douces odeurs de ses vertus. »

Elle avait auprès d'elle son petit Hermenigilde, qui s'en allait mourant à cause de la fatigue du chemin qui avait été un peu rude à la délicatesse de son âge. La mère, le regardant :

« Allez, mon fils, lui dit-elle, suivez votre bon père : Dieu vous a fait une grâce dans le berceau qu'il ne fait pas à tous les enfants, qui est d'être banni pour la foi, et de prendre part au martyre de celui qui vous a engendré. Allez, mon petit innocent, vous réjouir avec les autres devant l'autel de l'Agneau... Votre mère ne tardera guère à vous suivre. »

L'enfant expira bientôt après, et la bonne princesse, ayant longtemps combattu d'une façon impétieuse contre les sentiments de la nature, sentit tout à coup de cruels sanglots et une grosse ondée de larmes qui coulait de ses yeux contre sa volonté, et, là-dessus, elle dit doucement :

« Eh ! mes larmes, quelle bienséance pouvez-vous avoir en pleurant un martyr ? Mon Dieu, c'en est fait, le père et le fils sont déjà avec vous ; il ne reste plus qu'à prendre la mère. Voilà deux parties du monde,

l'Europe et l'Afrique, que j'ai remplies de mes mi-sères. Si vous voulez que je passe encore en Asie, votre volonté soit faite. Mais je ne suis plus rien qu'un fardeau inutile à la terre; que fais-je ici? J'ai dévidé toute la trame que vous m'aviez donnée; j'ai consumé toutes les espérances du monde; qu'arrêtez-vous, mon Dieu, à prendre mon âme que je porte sur les lèvres? »

Elle fut exaucée : car, en peu de jours, s'étant toute consumée d'amour, de travail et de désirs, après une mort très-exemplaire, elle alla rejoindre son époux et son fils.

Que dirai-je ici pour fermer ce discours? Nous avons tous quelques tendresses naturelles au fond de l'âme, et quelques sentiments humains qui altèrent la force de notre jugement. Ma plume ne peut quasi terminer cette histoire, qu'elle ne mêle des larmes avec son encre, et peut-être aussi, mon lecteur, ne pouvez-vous me lire sans compassion. Il vous semble que ces chastes amours d'Hermenigilde et d'Indegonde soient trop infortunées; que tant de vertus soient cruellement traitées, que de si nobles courages aient rencontré une fortune marâtre, sauvage et persécutante jusqu'au tombeau. Vous voudriez voir ces grandes âmes, après tant d'orages, tant de foudres et tant de tourbillons, arrivées à un port de quelque grande félicité temporelle. Vous leur voudriez voir des couronnes sur la tête, des sceptres dans les mains, des provinces florissantes en leur domaine, des prospérités toujours riantes en leur maison, des amours sans en-

nui, des désirs sans refus, des affaires sans trouble, des grandeurs sans changement, des plaisirs sans amertume, et une longue postérité toute chargée de couronnes. Il vous fâche que ce pauvre prince ait passé en la façon que passerait une fleur séchée au moment d'éclore, ou comme un aigle étouffé dans la coque. Vous pleurez cette bonne princesse, de ce qu'étant née en France, elle meurt en Afrique, séparée, par le glaive, d'un mari qui l'aimait si tendrement, privée d'un fils qui donnait tant de belles espérances, abandonnée de tous ses proches, sinon de quelques pauvres damoiselles qui l'ensevelirent avec des regrets si pitoyables qu'ils pouvaient émouvoir les monstres de l'Afrique à pitié.

Ah! ignorants que nous sommes des choses de Dieu, toujours cloués à la terre et dénués de ces semences de feu et de lumière qui brûlent dans les plus généreuses poitrines! Tirons un peu le rideau, et voyons à travers tant de nuages un seul rayon du sanctuaire. Quel tort a fait la Providence divine au prince Hermenigilde, si pour une couronne qui est le jouet des vents, si pour un sceptre qui est le roseau du temps, si pour une vie d'un jour, elle lui a donné des vertus, des délices et des gloires qui passent le vol de nos pensées, qui devancent tous nos désirs, qui surmontent toutes nos imaginations? Quel tort si elle en fait un saint, dont le nom est couché aux martyrologes, dont la mémoire vit dans les écrits, dont la louange fleurit dans les bouches, dont les paroles ne sont que respect et les œuvres que bénédiction, pen-

dant que sa marâtre Goislinthe meurt comme une bête sauvage, et s'ensevelit dans l'opprobre de son nom ? Quel tort si elle sait que son père, touché d'une vive repentance, l'a justifié comme un innocent, pleuré comme un fils, invoqué comme un martyr, si elle a sanctifié ses chaînes, consacré la tour de sa prison, élevé ses cendres sur toutes les couronnes des rois d'Espagne, si elle lui a donné des autels en terre et une couronne de béatitude dans le ciel ? Est-ce avoir méprisé sa vertu, négligé ses souffrances, trahi sa constance et frustré ses travaux ?

Eussiez-vous voulu que Dieu eût fait de la vertueuse Indegonde une reine délicate, ambitieuse, avare, dédaigneuse, qui eût nagé dans l'or, cheminé sur les roses, marché sur les têtes des hommes, vieilli dans les délices ? Combien y en a-t-il de semblables qui ont taché leur nom d'opprobres, étonné la postérité de leurs déportements et peuplé l'enfer de leurs crimes ?

Mais celle-ci, pour avoir été épurée dans les braises ardentes de la tribulation, est sortie des mains de Dieu comme une radiuse étoile, pour faire éclater son lustre à la face de tous les siècles.

Ah ! mesdames qui lisez cet écrit et qui vous flattez quelquefois du titre de vertu, dans quelques menues routines de dévotion qui n'ont rien que l'écorce, quel exemple de piété voici ! quel miroir ! quelle perfection ! Mon œil s'éblouit en contemplant ses actions, et ma plume se perd en écrivant ses louanges !

Quel courage qu'une fille âgée de quinze ou seize ans entre dans un royaume avec intention de le conquieser à Dieu, mais bien autrement que les Césars qui l'ont tant de fois dévoré par ambition ! Quelle prudence à supporter la conversation d'une marâtre tant qu'elle n'en voulait point à sa religion ! Quelle liberté d'esprit et quelle force de parole à défendre sa foi aussitôt qu'elle se vit attaquée en cette vertu, qui lui était plus chère que la prunelle des yeux ! Quelle patience d'endurer qu'on la trainât sur le pavé par les cheveux, qu'on la battit jusqu'au sang, qu'on la jetât dans la rivière, qu'on la traitât comme la boue de la terre pour l'honneur de Jésus-Christ, sans quereller personne, sans se plaindre, sans se piquer, sans même dire à son mari, dans le sein duquel elle versait ses plus secrètes pensées, la disgrâce qu'elle avait reçue, de peur de rompre la paix avec une personne qui méritait la haine de tout le monde ! Quelle sagesse, quelle grâce, quelle éloquence apporta-t-elle à la conversion de son mari ! Quel amour pour son âme, quel zèle pour son salut, quel souei pour sa conduite ! Quelle autorité d'arrêter d'une parole les armées du père et du fils toutes prêtes à se choquer ! Quelle résignation de ses propres volontés en cette dernière séparation d'avec son mari, et quel cœur de diamant contre mille marteaux de douleur, pour prendre en gré une mort si sanglante, si tragique, si pitoyable ! Et se voir en même temps privée d'un fils et d'un mari, et de toutes les choses du monde, offrant à Dieu, dans tous ses tourments, l'obéissance

de son cœur, les louanges de sa bouche, et des victimes de toutes les parties de son corps !

Quel triomphe, qu'après sa mort son beau-frère, qui avait participé à ses bonnes instructions en considération d'elle et de son mari, se convertit entièrement à la foi catholique, changeant toute la face du royaume, rappelant les bannis, remettant les évêques en leurs sièges, la religion en vigueur, les lois en autorité, et les provinces dans la paix !

Quel miracle de voir la sage Indegonde au haut de tous ses trophées, dont elle fait hommage à Dieu en la gloire des saints, comme nous lui rendons ici nos très-humbles services !

LIVRE TROISIÈME.

LES VICES ET DÉFAUTS À ÉVITER.

CHAPITRE I.

La beauté du corps et celle de l'âme.

I.

Voyez, mesdames, à qui Dieu a départi cette grâce, si ce n'est pas un grand motif de le bien servir et de l'employer du tout à sa gloire. Vous serez comptables de vos beautés au jugement du Très-Haut, jusqu'à un cheveu de vos têtes. Si vous logez dans cette belle maison que Dieu vous a donnée pour son service, une mauvaise hôtesse, une âme méchante et impudique ; si vous faites les glorieuses d'un éclat emprunté et d'une fleur passagère, dont le temps, la vieillesse, la maladie et la mort se partagent la dépouille ; si vous

cherchez l'honneur et l'amour déréglé des hommes d'un don qui n'est point vôtre ; si vous consultez si souvent vos miroirs et si vous prenez tant de peine à vous coiffer et à vous attifer par une pure vanité, qui vous passe maintenant en profession et quelquefois vous jette en des péchés et des scandales, vous serez en butte à l'ire et à la vengeance de Dieu. Ce grand juge permettra que cette malédiction annoncée dans les Prophètes tombe sur vous ; qu'on tirera un jour vos corps des tombeaux, qu'on les montrera aux rayons du soleil, et qu'on dira : Voilà les os de celles qui se sont glorifiées autrefois d'une frêle beauté, d'un peu de cuir blanc étendu sur une chair sanglante ; les vers et les serpents dominant maintenant là-dessus comme en une ville forcée : les corps sont la proie de la pourriture, et les âmes ont l'enfer pour tombeau.

Oh ! quelle catastrophe ! Gardez à Dieu votre beauté : les hommes l'aiment comme les chasseurs font le gibier ; mais Dieu la chérit comme son temple ; faites que toute l'étendue de son crédit et de son empire se borne au service de son Créateur, elle n'aura que trop de commandement quand elle obéira à Celui qui l'a faite. Un bon auteur raconte qu'une ville fort débauchée fut réformée par le moyen de la beauté des filles, qui s'adonnèrent soigneusement à la perfection chrétienne et ne voyaient personne de bon cœur de tous ceux qui les recherchaient par voie d'un légitime mariage qu'il ne se fût rangé dans les bornes de la dévotion et de la piété ; ce qui fut un moyen très-efficace pour extirper les vices et faire fleurir les vertus, de

sorte qu'en peu de temps on vit la face d'une ville toute nouvelle. Pratiquez la même façon, et Dieu bénira vos beautés quand elles auront voué tout hommage à ses autels.

Nonobstant toutes les paroles des sages, il faut avouer que la beauté et la bonne grâce du corps sont un grand don de Dieu, capable de produire beaucoup de biens quand elles font une fois alliance avec une sincère vertu; et pour ce, elles doivent être plutôt estimées des sujets de bien faire que des instruments de mal faire, n'étant pas chose raisonnable de blâmer un bien de Dieu pour l'abus qu'en font les hommes, puisque personne ne blâme le flambeau qui luit dans la maison du père de famille, quoique les papillons y aillent brûler leurs ailes.

Voulez-vous de plus grandes preuves de l'estime que Dieu fait d'une beauté alliée à la vertu? Le Fils de Dieu ne l'a-t-il pas consacrée en sa personne très-auguste et en celle de sa très-sainte Mère, que la tradition ancienne, jointe aux interprétations des Pères sur les textes de l'Écriture, montre avoir été douée d'une grâce et d'une beauté singulière, pour servir encore à captiver les cœurs et les ranger doucement sous le joug de l'Évangile? Je n'ignore pas que Clément Alexandrin a cru que Notre-Seigneur a voulu à dessein se priver de la beauté corporelle comme de la possession des richesses, cherchant en tout la plus grande bassesse; mais en cette proposition il s'est fondé sur un passage du prophète Isaïe, qui, dépeignant le Sauveur du monde au jour de sa Passion,

dit : « Nous l'avons vu, et il était sans grâce et sans beauté. » Ce fondement est ruineux, et cet auteur fait ni plus ne moins qu'un peintre, qui, pour représenter la lune en son naturel, la peindrait en son éclipse. Les autres auteurs, appuyés sur ce passage du psaume XLIV, *Speciosus forma præ filiis hominum*, nous assurent que le Sauveur a choisi expressément pour soi une excellente beauté de corps et une souveraine grâce de langage. Nicéphore rapporte quelques traits de sa taille, de sa couleur et de la proportion de ses membres, du tout spécieux, qu'il a tirés des anciens. Et saint Épiphane, parlant de la beauté de la Vierge, dit que c'était la majesté même. Jugez vous-mêmes, et voyez si Dieu, s'étant volontairement dépouillé des honneurs, des richesses et des grandeurs du monde pour nous donner l'exemple d'humilité, néanmoins a voulu sanctifier la beauté, et en soi et en sa mère, l'estime que vous devez faire de ce don celeste et s'il vous est loisible de le profaner.

Se glorifier d'ailleurs orgueilleusement en la beauté du corps, c'est avoir grand manque de jugement, qui est la beauté de l'âme. C'est de vrai une furieuse vanité quand une dame, sous ombre que quelque rimailleur lui a donné les cheveux de l'Aurore, les yeux de Vénus, le port de Junon, et les talons de Thétis, se glorifie d'une beauté qui est bien souvent imaginaire. La reine Stratonique, femme de Séleucus, n'avait pas un cheveu, et donna néanmoins six cents écus à un poëte qui lui chanta, dans ses vers, qu'elle avait les cheveux d'une déesse. Je ne sais pas comment ce ca-

joleur l'entendait, mais cette reine en devint fort orgueilleuse, ce qui la rendait d'autant plus ridicule. Quand cette beauté serait vraie, c'est du cuir blanc et vermeil tendu sur un squelette qui cache force corruption ; c'est un fumier blanchi de neige, une fleur des champs qui a quasi pour horizon le point de sa naissance ; on lui peut justement donner l'épithète de la rose :

Ci-gît la fleur qui du berceau
A fait en un jour son tombeau.

Plus grande folie est-ce encore de se braver et glorifier dans les habits, qu'on peut nommer des emplâtres de la cicatrice du péché, qui n'est autre que la nudité, des témoignages de notre misère, qui nous fait mendier du secours de toutes les créatures pour couvrir notre honte. Surtout quelle indignité de vouloir être brave par-dessus son état, sa qualité, sa portée, et, pour arriver à ce point, porter souvent la graisse et la moëlle des pauvres dans les plis de sa robe ! Encore tant de rapines ne sont pas suffisantes pour entretenir ce luxe enragé, il faut des dettes, qu'on ne peut acquitter. Quelle infamie de voir, en un banquet, une dame romaine, Lollia Paulina, porter sur soi, en chaînes, carcans et pierreries, un million d'or, et son père, qui avait dépouillé toutes les provinces pour vêtir cette fille, boire ensuite un verre de poison dans le désespoir de ses affaires ! L'habit de camelot du plus grand de tous les rois, saint Louis, n'est-il pas bien pour confondre tous les muguets et toutes

les muguettes qui, n'ayant rien de recommandable, se veulent autoriser par leur accoutrement, montrant qu'ils ont, comme les paons, petite tête, peu de cervelle, beau plumage et longue queue?

II.

Prenons garde enfin que la beauté du corps, comparée à celle de l'esprit, n'est qu'une petite lumière en comparaison du soleil. Toute la grandeur et tout l'empire de l'homme lui vient de l'excellence de l'âme comme le ruisseau de la fontaine; si le corps est une belle coquille, l'âme en est la perle. Mais à certains, cette âme doit toute leur vie dans la chair et demeure comme une épée dorée toujours enfermée dans son fourreau sans rien faire; c'est tout si l'on y reconnaît quelque bluette de sens commun et de raison. Aux autres, cette âme brille et étincelle dès les plus tendres années, et, à mesure que l'âge croît, elle perce les nues et pénètre les abîmes avec une grande promptitude, ardeur et vivacité, et cela s'appelle esprit.

Ne voyez-vous pas bien que d'appliquer quelque instrument riche et précieux à un exercice abject et sordide, c'est le fait d'un homme qui a perdu la cervelle? Si vous voyiez un monarque employer sa pourpre à couvrir un four et son sceptre à charger du foin, vous jugeriez cela fort ridicule; et l'esprit que Dieu

vous a donné est incomparablement plus précieux que la pourpre et le sceptre des rois, et vous l'iriez trainer dans les hontes du vice, vous l'appliqueriez à de perpétuelles cajoleries, à des vanités, à des querelles et à des vengeances ? N'est-ce pas totalement abuser des dons de Dieu ? On dit que Néron prenait plaisir à fouiller la terre avec une houe d'or, et, quand il fut question de couper l'isthme de Corinthe, qui était un dessein qu'il roulait de longtemps dans sa cervelle, il s'y transporta conduit au son des violons, tenant en main cette houe d'or, avec laquelle il commença, à la vue de tout le monde, à bêcher la terre ; ce qui sembla fort extravagant aux sages qui vivaient de ce temps-là. Pour moi, je trouve encore plus étrange qu'un noble esprit s'amuse à des choses frivoles, car bêcher la terre avec l'or, c'était ramener l'or à sa source, puisqu'il est sorti des entrailles de la terre. Mais avec un esprit céleste, aller fouiller dans la fange et dans le fumier, c'est ce qui est du tout excusable.

CHAPITRE II.

Les excès du luxe.

I.

Le monde était encore en son berceau et l'homme venait à peine de naître, quand Dieu, faisant du paradis terrestre un palais de justice, lui prononça la sentence du travail, et depuis lui écrivit comme du doigt, avec la sueur de son front : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*. Les riches appellent tous les jours de cet arrêt, comme s'ils n'étaient pas hommes ; il semble que le travail ne soit point pour eux. Que la nature tienne à la chaîne et à la sueur ces corps grossiers qui sont pétris de l'argile d'Adam, eux ont un corps, comme je crois, de la matière des étoiles qui ne doit jamais suer, si ce n'est dans un ballet. Quelle folie ! comment ne fondrait-il en sueur, puisqu'il se réduit en cendre ? Il ne peut se défaire de la sentence de la mort, pourquoi esquiverait-il celle du travail, vu qu'elle est sortie de la même bouche en même temps et pour un même sujet ? Mais en voici la raison : c'est que, pour satisfaire à la sentence du travail, on trouve des répondants ; les

maisons des riches sont pleines d'officiers et de valets qui labourent leurs champs, qui taillent leurs vignes, qui portent leur blé au moulin, qui leur vont pêcher des habits jusque dans l'Océan, et vivent le plus souvent à quatre doigts près de la mort pour leur donner de quoi vivre en délices. La mort est la seule qui ne prend point de caution, parce qu'on meurt en personne, et on travaille par lieutenant; si la mort se voulait un peu accommoder, personne des grands ne mourrait que par procureur. Hélas! justice de Dieu, que vous tenez toujours la balance égale! Ceux qui ne veulent pas ici travailler comme des hommes, vous les faites travailler comme les démons; vous mêlez la sueur des pauvres paysans avec la consolation de leur âme, et vous saupoudrez les délices des riches de souci, de douleur, de chagrin, de jalousie, d'ennui, de transes, de frayeurs et de remords, qui sont capables de faire suer le sang.

Quand il n'y aurait point d'autre preuve, cela nous montre assez clairement combien cette délicatesse des grands est odieuse à la divine Majesté, et combien elle se rend punissable, vu que ses propres délices lui sont changées en supplices. Néanmoins, j'apporte encore quelques motifs, pour faire toucher au doigt l'indignité de ce luxe maudit qui déborde aujourd'hui si furieusement sur la terre.

Premièrement, je dis qu'il est très-insensé de vouloir vivre au monde avec la raison, contre toute raison, de vouloir mettre une créature raisonnable dans une condition de vie où elle doit, par nécessité.

démentir la loi de Dieu et sa propre nature. O riches ! Dieu veut que vous entriez, comme les autres, au monde ainsi que dans une vallée de larmes, et vous y voulez entrer comme en un verger de délices. Il veut que vous y veniez comme aux mines pour travailler, et vous y venez comme à un brelan pour y jouer ; il veut que vous y entriez en une chair servile pour servir, et vous y voulez régner : n'est-ce pas un péché contre la condition de la nature humaine ? Venir au monde, c'est venir en la croix ; être homme, c'est tendre les mains et les pieds pour se faire crucifier ; le premier lit que trouve l'enfant sortant du ventre de la mère est sur la croix, il est aussitôt en croix qu'en être, et souffre ce supplice, non pour autre sujet, sinon parce qu'il est né homme.

Les empereurs de Constantinople avaient en leurs palais une secrète chambre, qu'ils appelaient la *Pourpre*, etc. Les impératrices y faisaient leurs couches par une cérémonieuse formalité, pensant par ce moyen abolir les amertumes qui sont comme attachées à notre condition. Mais ces petits *porphyrogénètes* (ainsi appelait-on les enfants des empereurs, d'autant qu'ils naissaient dans l'écarlate) ne laissaient pas de naître avec la croix et saluer la vie comme les autres avec leurs larmes et leurs gémissements. Les enfants des rois viennent tous au monde par cette porte de misère, ils naissent quasi le diadème sur le front, et ne laissent pas d'être de petits criminels de nature. On a beau leur donner des ber-

ceaux dorés et des langes de soie, c'est bien orner leurs chaînes, mais ce n'est pas les rompre. Ils sont aussi bien captifs là dedans, comme jadis ces prisonniers de l'Inde, qui pourrissaient de pauvreté et de misère dans les chaînes d'or. C'est un arrêt de Dieu, ô grands ! qu'il faut naître la croix sur le dos, et vous le voulez casser ; si cela se pratiquait encore avec quelque suite raisonnable et quelque médiocrité, il semblerait supportable ; mais, à présent, le luxe est si enragé, qu'il veut arborer les trophées de l'orgueil et de la volupté sur les calamités du genre humain. Que ne fait-on aux tables et que ne fait-on aux habits ? On s'habille comme si on devait toujours vivre, et on mange comme si on devait toujours mourir. On dresse les autels d'un faux dieu, qui règne aujourd'hui à toute violence dans le monde : c'est un dieu brutal (si vous désirez le connaître), car jamais il n'eut une once de cervelle ; un dieu aveugle, il n'a point d'yeux pour voir les misères de la terre ; un dieu sourd, il n'a point d'oreilles pour ouïr les plaintes des affligés ; un dieu fainéant, il n'a point de mains pour travailler ; un dieu immobile, il n'a point de pieds pour cheminer ; un dieu efféminé, il n'a ni cœur pour entreprendre le bien ni courage pour endurer le mal ; un dieu glouton, il raffe tout ; un dieu sale, il souille tout. Ce faux dieu, selon l'Apôtre, est le ventre. « Son temple, dit Tertullien, c'est la cuisine ; son autel, la table ; son prêtre, le cuisinier ; son encens, la fumée des viandes. » Comme il est énorme en sa personne, il n'est pas moins pro-

digieux en sa tyrannie, c'est merveille comme il a partout ses officiers. Pour lui, on fait la guerre aux airs et aux nuages, et on va dénicher les oiseaux du royaume que leur a octroyé la nature ; pour lui, on convertit la face de la terre en une boucherie ; pour lui, on sonde les mers et les abîmes, on court parmi les débris et les tempêtes effroyables ; on percerait volontiers le ciel, on creuserait jusqu'aux enfers pour trouver de nouvelles victimes à ce dieu carnassier, et lui, tout vivant qu'il est, se fait le tombeau de tant de massacres, que c'est merveille comme un homme peut vivre qui ensevelit tous les jours tant de morts dans ses entrailles. Tout ce remuement qui vide les airs, les terres et les mers, se fait pour un estomac de quatre doigts, à qui un peu de pain et d'eau suffit dans la nécessité, et, dans le luxe, l'univers est trop petit pour le contenter. On ne sait plus de quoi s'aviser pour trouver de nouveaux plaisirs de bouche, on hume des huîtres toutes vives, on veut savoir quel goût a la chair des tortues et des limaçons : ces petites bestioles avaient sujet de croire que leur bassesse les mettrait dans la franchise, mais la sotte gourmandise tire tribut de tout, et se prendra bientôt aux serpents et aux corbeaux.

N'accusons point seulement le ventre : les yeux en dévorent plus que lui, ils se plaisent à voir nager les poissons dans une mer de sucre, à voir des forêts, des rets, des chasses, des oiseaux, des animaux, des maisons, des châteaux, des champs et des armes de sucre. Les oreilles veulent tenir leur partie en ce concert, et

pour ce, il les faut chatouiller avec les plus exquises musiques et de voix et de toutes sortes d'instruments; après viennent les danses de corybantes, le bal et les ballets, les muguetteries et tant de voluptés qui font fondre le corps en toute sorte de corruptions. Avec quelle conscience un chrétien vivant en cette façon peut-il espérer un paradis? Pense-t-il que l'enfer n'ait de flammes que pour ce mauvais riche mentionné dans l'Évangile, et que lui, suivant les mêmes pistes, s'affranchira de semblables supplices? L'enfer regorge de telles gens, qui passent ici leur vie en délices pour ne vivre plus que dans l'immortalité du feu, du ver et des ténèbres.

II.

Quant au luxe des habits, on n'en peut parler assez, tant l'excès est grand, et on en parle toujours inutilement, tant le mal est enraciné et incapable de remède. C'est là que les femmes étalent toute la vanité de leur sexe, toute l'industrie de leur esprit assez inventif à leur intérêt, toute la présomption de leur naturel qui n'est que trop ambitieux. Je ne parle point de celles qui s'ornent avec modestie, par devoir et quasi par nécessité de bienséance, je parle de ces misérables victimes de la vanité, qui n'ont autre étude que de se parer par-dessus leur état, leur condition et leurs moyens, et souvent à mauvaise intention. Masques d'hypocrisie qui n'ont autre occupation en cette vie que de se contrefaire, autre désir

que de paraître ce qu'elles ne sont pas ! Qui verrait en un monceau toutes leurs bagatelles, on dirait que ce serait la dépouille d'une ville ; c'est merveille qu'une petite créature puisse traîner un si gros appareil ; elles marchent parées, dit l'Écriture, comme des temples, et de fait elles sont fort semblables à ces temples d'Égypte, qui cachaient un chat ou un rat sous des pavillons dorés. N'est-ce pas un crime qui ne peut être excusé devant Dieu de faire travailler les éléments pour couvrir un si chétif corps ? N'est-ce pas une grande illusion d'étoffer un fumier, qu'on doit porter ces jours-ci dans le sépulcre, comme si on le voulait planter sur les autels ? Eh ! misérables, qu'ont affaire les vers qui rongeront vos corps, si votre poil est à trois et quatre étages, et vos sourcils pincetés, et vos yeux déguisés, et vos joues vermillonnées, et votre peau musquée, et vos habillements plissés, rembourrés, dissolus, chargés de perles, de pierreries et de chaînes, pour servir de pièges à quelques amants morfondus ? Ce n'est pas la solide beauté des objets qui vous attire, mais une pure opinion ; parce qu'une telle en a, il en faut avoir. Si vous aviez cette persuasion que la graisse d'un crocodile fût propre à blanchir la peau, il faudrait aller jusqu'au Nil pour en avoir, et si on vous disait que deux cailloux des Moluques feraient bien à vos oreilles, et que déjà telles et telles en portent, vous meurtririez plutôt vos corps que de vous en priver.

Encore si vous adoriez un Dieu couronné de roses ou de perles, cela serait moins étrange ; mais se pros-

terner tous les jours devant le crucifix chargé de clous et d'épines, en vivant dans le luxe, dans les superfluités et dans une chair fondue de mollesse, comment cela peut-il se comprendre ? Les chrétiens de la primitive Église se faisaient scrupule de porter des fleurs selon la coutume des festins, se souvenant que leur maître avait porté la couronne d'épines ; et Clément Alexandrin juge que chercher telles muguetteries, c'est une momerie et une manifeste irrision de la vénérable passion du Fils de Dieu. De quels yeux pouvez-vous regarder ce crucifix couvert de sang et de plaies, faisant état de porter des fleurs, des rubis et des diamants, non pas une fois, mais tremper toute votre vie, s'il est possible, dans les délicatesses de la chair ? Comment pourrait-on excuser une telle façon de procéder ? A quelle marque voulez-vous qu'on vous reconnaisse pour chrétiennes en l'autre monde ? La livrée des chrétiens, c'est la patience ; et justement ces braves courages, qui nous ont enfantés à l'Église par leur sang, enlevaient les palmes chrétiennes du milieu des hasards, et forçaient le ciel d'une pieuse violence. On voyait des hommes qui enduraient plus de supplices qu'ils n'avaient de membres : leurs corps, sur les roues armées de ciseaux, sous les griffes de fer, sous les tenailles ardentes, volaient par pièces ; les pièces quelquefois en étaient déjà recueillies des fidèles et déjà mises au tombeau ; eux restaient survivants à leurs funérailles.

Enfants des saints, vos pères, pour gagner le paradis, ont couru les solitudes, errant dans les monta-

gnes et les cavernes de la terre, habillés de peau de chèvre et de poil de chameau; et vous n'avez aujourd'hui le cœur qu'à la piaffe des habits. Enfants des saints, vos aïeux ont passé tant de carêmes, couchant sur la dure, mangeant des racines, vivant dans une extrême frugalité; et maintenant le moindre jeûne vous accable. De quoi vous plaignez-vous? De ce que vous nagez encore dans l'eau de rose? et pour cela l'Église est trop malaisée à servir. Il faut avoir mille dispenses sous fausses couleurs et par surprises. Vous ne pouvez jeûner, vous ne pouvez faire ce que jamais vous n'avez voulu. Quelle honte, enfants des saints! Vos pères et vos mères ont mis leurs richesses sous les pieds pour leur servir d'échelon au ciel, et vous les mettez aujourd'hui sur vos têtes pour vous enfoncer jusque dans les abîmes!

Que faut-il faire? Croire qu'il n'y a pas de paradis pour ceux qui veulent vivre dans les délices, ennemies capitales de la croix du Fils de Dieu.

Si votre naissance ou votre fortune vous a rangé dans un état relevé, vivez-y, et l'entretenez plus par nécessité que par amour du luxe et de la vanité. Vivez-y comme l'abeille sur le miel, vous gardant bien d'y laisser prendre vos ailerons.

CHAPITRE III.

La langue médisante.

La médisance ressemble à la queue des scorpions : ou elle pique, ou elle est toujours prête à piquer. Jamais on ne l'a vue plus enflammée qu'aujourd'hui ; c'est la plaie des grenouilles décrite en l'Exode. C'était bien un grand fléau de voir ces sales animaux, sortis du Nil, s'en aller ramper sur les lits de soie et sur la vaisselle d'or de Pharaon, aussi bien que sur les petites cabines des pauvres. Et plus grand fléau est-ce encore aujourd'hui de voir ces langues médisantes répandre leur venin sur toutes sortes de personnes, et donner aussi bien sur les tiaras, sur les diadèmes et sur l'écarlate que sur la bure. Chacun montre les coups de la calomnie, chacun demande de l'huile et du baume pour ses plaies, et tient encore insensiblement la lancette en main pour entamer celles des autres. L'honneur des magistrats, des dames, des filles, quelquefois très-innocentes, n'y est point épargné ; les plus honnêtes gens sont diffamés par les malices de la médisance ; on fait état de tout dire, puisque les autres font état de tout croire. Deux démons soufflent ordinairement la détraction ; l'un se

plante sur la langue du médisant, l'autre dans les oreilles de celui qui l'écoute. Ce sont deux vents divers, dont l'un vient de la porte et l'autre des fenêtres. Quand ils se renvoient l'esteuf¹ l'un à l'autre, vous voyez un terrible jeu.

Évagrius, un bon auteur, cité dans la bibliothèque des Pères, a dit un mot fort remarquable, à savoir, qu'entre les arbres, les amandiers fleurissent tous les premiers, et tous les premiers sont emportés de la gelée. Et, entre les membres de l'homme, la langue toute la première s'échappe, et toute la première se prend dans les filets de Satan. Si tous ceux qui sont pris maintenant par la langue, en perdaient l'usage, le monde serait plein de muets. Mais le malin esprit se gouverne tout autrement que les oiseleurs. Ceux-ci prennent les oiseaux pour leur ôter la liberté; lui, prend la langue pour lui donner un faux libertinage de tout dire.

La médisance tantôt procède d'inconsidération fort lourde et fort grossière, tantôt d'une dangereuse accoutumance, qui fait qu'on médit quelquefois sans dessein, et cela se doit corriger par prudence. D'autres fois, elle prend naissance d'une âme enragée, pleine de fiel et d'aigreur, qui jette son écume par la langue, car, trouvant son supplice dans la félicité d'autrui, elle cherche son contentement dans son abaissement; mais elle y trouve un nouveau tourment, voyant que les médisances sont comme l'écume

¹ Balle pour le jeu de paume.

des flots qui se brise sur le pied des rochers, sans aller jusqu'à la cime. Les grandes âmes dissipent les calomnies par l'innocence de leur vie, comme le cristal courant des fleuves emporte une menue poussière; tous les traits de la médisance retournent sur le colomniateur, vivant le plus souvent bourrelé des mortelles frayeurs d'une maudite conscience qui lui font commencer son enfer en ce monde et l'accomplir en l'autre sans jamais le finir. Car quelle miséricorde pour un calomniateur qui meurt dans la médisance? Autant de calomnies sont autant d'homicides dont il s'en va tout ensanglanté au jugement de Dieu pour recevoir le salaire de sa méchanceté. Saint Clément témoigne que c'est la doctrine de saint Pierre qui distinguait deux sortes d'homicides : l'un de la main, l'autre de la langue, tous deux punissables de même peine. Il n'y a point d'autre remède que d'ôter la haine fraternelle par la charité, et brider à bon escient cette langue sauvage, tant qu'elle soit domptée.

CHAPITRE IV.

Le mauvais emploi du temps.

Le temps est mal ménagé (employé) par trois sortes de gens : les uns l'emploient à mal faire, les autres à ne rien faire, les autres à trop faire. A mal faire, les vicieux; à ne rien faire, les oisifs; à trop faire, les vains et les malheureux. Tous, presque, sont égaux à perdre le temps, quoique inégaux en la façon de le perdre. Et pour ne parler ici ni des crimes, ni des négligences, qui sont deux dangereux écueils à ce vaisseau qui porte le temps, les uns languissent dans une vraie paresse, mais paresse angoisseuse et empressée; les autres s'égayent dans des vanités et de pures singeries; plusieurs sont dans les affaires jusque par-dessus la tête, et néanmoins, d'autant qu'ils ne prennent pas bien leur visée, ils ne travaillent pas pour le ciel, toute leur vie est une paresse très-laborieuse. Ils travaillent ainsi que les petits enfants courant après les papillons; ils travaillent comme les rats qui font bien les empêchés à porter une noix pourrie dans leur trou; ils travaillent comme les poissons dans un étang à se ravir une becquée les uns aux autres; ils travaillent comme des fourmis à

monter et à descendre un arbre. Les autres folâtraient dans les pures sottises ; et c'est merveille de voir la puérité des occupations qui s'est trouvée même en la vie de personnes éminentes en qualité. Voyez dans les histoires anciennes un Domitien, à qui Dieu avait mis sur les épaules le faix d'un grand empire ; néanmoins, laissant à part toutes autres affaires, il s'était réservé tous les jours certaines heures pour embrocher des mouches avec un poinçon, et vaquait à cela comme à l'une des plus sérieuses occupations de son royaume. Hartabus, roi des Hyrcans, prenait des taupes ; Biante, roi des Lydiens, pêchait des grenouilles ; Éropus, roi des Macédoniens, faisait des lanternes. Ne voilà pas de belles occupations pour des rois !

On voit des hommes qui passent toute leur vie à peigner leurs cheveux, à lisser leur barbe, à tenir leurs chausses bien tirées, à garnir des épées, à préparer des bottes neuves, à faire provision de gants, à choisir des chapeaux à la mode, à marchander des panaches, à battre le pavé, à tenir une raquette, à jeter le dé, à faire les cinq pas, à gourmander une collation, à se vanter de ce qu'ils n'ont pas fait, à envier les heureux et mépriser les misérables, et à souffler perpétuellement d'une même bouche ou la calomnie ou la bouffonnerie, sans prononcer jamais une parole sérieuse, comme s'ils avaient renoncé à toute raison. Quelle vie malheureuse est-ce là ! Quand telles personnes ont achevé leur course, ne méritent-elles pas qu'on leur fasse l'épitaphe d'un singe, puisqu'elles ont ainsi passé leur vie en grimaces ?

On voit, d'autre part, des femmes qui n'ont autre métier que de penser aux nouvelles modes, que d'acheter de l'étoffe pour faire des jupes et des robes, que de marchander des pierreries, que de hausser leurs patins, que de faire fourrer des manchons et monter des collets, que de regarder cent fois le jour un miroir, que de faire une consultation sur un poil de leur tête, que d'avoir de l'eau d'ange et de la poudre de Chypre, que d'apprendre toujours quelque nouvelle invention d'imposture pour la porter sur le front, où Dieu même, de son doigt, a marqué la pudeur, que de faire les délicates en un logis, et quereller tout le monde pour chatouiller leur impatience, que de piaffer en carrosse par une rue, pénétrer par curiosité dans toutes sortes d'affaires, ne savoir rien et parler de tout, étourdir la moitié du monde par leur caquet, et tenir l'autre en haleine et en sueur à leur service, employer un quart de leur vie à s'habiller, l'autre à babiller, l'autre à danser et à jouer, l'autre à dormir; que restera-t-il pour Dieu?

Voilà le beau ménage (emploi) qu'on fait du temps; voilà comme on gaspille les richesses de Dieu, et puis qui s'étonnera si cette vie dans ces beaux exercices est remplie de ténèbres, de confusion, d'une paresseuse et funeste oubliance de l'éternité?

CHAPITRE V.

La malheureuse envie.

Il est vrai que tous les vices trempent dans le venin de la malice ; ce qui doit être un puissant motif de les fuir à ceux qui aiment naturellement la bonté ; mais l'envie a je ne sais quelle particulière malignité qui la rend du tout odieuse et exécrable. Saint Grégoire Thaumaturge dit que c'est une guêpe de Satan qui pique les hommes comme le taon fait les bœufs. Saint Basile de Séleucie l'appelle la mère des meurtres ; saint Cyprien, la teigne des âmes, et saint Grégoire de Nysse, une maladie de nature, une bile envenimée, la racine des vices, la mère de la mort. Tous les Pères jettent feu et flamme quand ils en parlent, et jamais encore n'en disent-ils assez. Outre leur autorité, qui est de grand poids, la raison est très-forte, car il faut avouer que, plus un vice participe à la nature des démons, qui sont comme les patrons du péché, plus il est vice ; et l'envie est de ce rang-là ; car c'est le péché nommé par singularité le péché du diable ; comme au ciel le premier fut l'orgueil, ainsi en terre le premier fut l'envie commise par cet esprit d'impureté. Et saint Augustin dit ouvertement :

« L'envie est un vice purement diabolique, un péché qui tache les démons et les perd irréparablement. Il ne sera point dit à Satan, pour lui prononcer la sentence de damnation, qu'il a souillé la couche des hommes par ses adultères, qu'il a volé le bien d'autrui par ses concussions, qu'il s'est emparé des méfaites et des possessions, chassant les maîtres légitimes; mais qu'il a porté envie à la félicité de l'homme. » Le même, sur l'Épître aux Galates, dit que tout vice a cela de propre, qu'il verse dans le cœur humain le poison de l'ennemi; si est-ce que particulièrement ce serpent infernal, lorsqu'il imprime au cœur de l'homme le péché d'envie, remue ses propres entrailles, et fait un grand effort comme pour vomir la plus noire peste qui soit dans les enfers.

Raisonnez vous-mêmes si les envieux ne sont pas atteints d'une malignité singulière, puisqu'ils hument plus que les autres l'haleine du serpent. Cette noire malice se reconnaît très-clairement plus qu'entre tous les autres péchés mortels, qui sont à la vérité de grands désordres de nature; mais ils semblent avoir quelque prétexte qui en adoucit le mal. Le larron dérobe pour son accommodement; le libertin veut satisfaire sa folle passion; l'avare dit qu'il est sur le ménage (économie); l'ambitieux se flatte du désir de l'honneur qui a tenu rang jadis sur les autels, et tous les autres péchés se couvrent de quelque prétexte. Leur malice a toujours quelque chaleur de passion ou quelque apparence de bien qui les excuse. Mais, l'envieux, que peut-il mettre en avant, sinon

une froide malignité, une noire cruauté et une volonté déterminée au mal, sans espérance d'en tirer du bien ? Vous en trouverez plusieurs qui sont dans les grandes commodités, comme les chiens couchés sur le foin ; ils n'en veulent pas manger, car il n'est pas à leur usage, et ne veulent pas que les autres animaux pour qui Dieu l'a fait s'en approchent. Plusieurs sont comme des Tantales, toujours au milieu des fontaines sans boire, et toujours regardent d'un œil jaloux celui qui vient puiser de l'eau.

L'apologue des deux envieux, tant célèbre, n'est plus une feinte, nous le vérifions trop en nos mœurs. Comme on leur donna le choix de demander chacun en son particulier ce qu'il désirait, à la charge que, sa requête lui étant accordée, son compagnon aurait le double, le premier, qui était extrêmement avare, avait tous les désirs de demander de l'or et de l'argent en abondance ; mais, raisonnant à part lui qu'en demandant il ferait plaisir à un autre, cette seule considération l'arrêta, et jamais ne fut possible de lui faire ouvrir la bouche pour une seule requête. L'autre demanda qu'on lui pochèt un œil, afin que son compagnon eût le double, et qu'on lui arrachât les deux yeux.

Combien y en a-t-il encore parmi le monde qui, embarqués dans un même vaisseau avec leurs ennemis, ne se soucient point de périr, moyennant qu'ils puissent, en mourant, rassasier leurs yeux de la mort de ceux qu'ils haïssent ! Étrange malignité d'oublier la conservation de sa personne, à laquelle la nature

nous lie si étroitement, pour perdre un homme ! Les yeux des Gorgones, le sifflement des serpents et le regard des basilics ne sont rien en comparaison d'un courtisan enragé, qui voit porter sur les ailes de la faveur celui qu'il souhaiterait perdu sans ressource.

Et véritablement, pour toucher la seconde raison, quand bien même la malice diabolique de ce vice n'aurait point de prise sur nos cœurs pour nous en détourner, si est-ce que la misère qu'il traîne avec soi nous en devrait former en l'âme une horreur perpétuelle. Ce péché n'est pas plutôt né qu'il a ses gibets et ses bourreaux à sa suite. Tout ce qui se peut dire de calamiteux nous vient de l'envie et de la haine du prochain. Premièrement, elle nous prive d'une infinité de biens dont nous pourrions jouir par le moyen de la charité ; il n'y a rien de si riche que l'amour de Dieu : toutes les beautés, toutes les richesses et toutes les possessions lui sont tributaires. L'amour, en aimant, par je ne sais quelle puissante alchimie, tire tout à soi, change tout en soi, fait tout le monde sien, dit saint Augustin. O prodige ! voulez-vous savoir un moyen très-efficace pour devenir en peu de temps riche, savant, heureux et saint ? Vous n'avez qu'à aimer. La virginité vous plaît-elle, et ne l'avez-vous pas ? Aimez-la en votre frère et en votre sœur en qui Dieu la donne, elle est vôtre. Celui-ci a plus de science que vous, et peut-être avez-vous plus de patience que lui, aimez la science, et qu'il aime votre patience, vous serez tous deux contents ; l'autre est plus vigilant que vous, et vous jeûnez mieux que

lui, aimez sa vigilance, et qu'il aime votre jeûne, et vous voilà tous les deux vigilants et abstinents. Ce qui se dit de la virginité, de la patience, de la science, de l'industrie et de l'abstinence, s'entend aussi de tous les autres biens, lesquels nous faisons nôtres en aimant. Telle était la pratique de David, qui ressentait le bien d'autrui comme le sien propre, il se sanctifiait en tous les saints ; il s'illuminait en tous les sages ; il s'enrichissait en tous les riches ; il participait avec tous les justes. Ne voilà pas une merveilleuse philosophie de l'amour ?

Cela étant bien assuré comme il est, considérez le mal et le désastre qui vient de l'envie. Autant de biens que le soleil vous découvre tous les jours en tant de milliers de créatures seraient vôtres en aimant, et, pour ne les pas aimer, chaque bien, chaque prospérité du prochain vous est un fer de lance au côté, une épine au cœur et un clou dans les yeux. Hélas ! avons-nous si peu de maux au monde qu'il nous en faille encore chercher dans la prospérité d'autrui ? La terre regorge de misères qui tirent tous les jours les larmes de nos yeux, les soupirs de nos cœurs et la compassion des âmes les plus glacées ; et, non contents de cela, au lieu de chercher quelque lénitif de nos plaies dans l'union et dans la charité, nous allons envier le prochain pour nous priver de tous les biens et nous plonger dans tous les maux du monde. Car quel mal comparable à celui de l'envie, d'être toujours comme un misérable hibou qui ne peut supporter le jour de la prospérité d'autrui, être

comme un vautour qui fuit les bonnes odeurs et cherche la pourriture ? Quelle vie d'aller toujours picotant les imperfections de ses frères et n'ouvrir jamais l'œil à l'éclat de leurs vertus ! « Quelle vie de faire son mal du bien d'autrui ; d'avoir sa prospérité pour bourreau, sa gloire pour supplice ; porter toujours un mauvais génie dans sa poitrine ; porter des griffes, des ongles et des peignes de fer dans ses entrailles, et ne finir jamais son péché pour rendre ses tourments immortels ! » C'est ce que disait l'éloquent saint Cyprien. Encore si, pour envier, on tirait quelque commodité ou quelque parcelle du bien qu'on envie, si on diminuait l'honneur ou le bien du prochain, avec quelque utilité applicable à soi-même, il y aurait quelque excuse en apparence ; mais souvent Dieu permet que, par le moyen de l'envie, on rend la gloire de ceux qui sont enviés plus illustre. Ainsi les frères de Joseph, en le voulant faire esclave, le firent dominer sur toute l'Égypte. Ainsi l'envie de Saül, sans y penser, mit à David la couronne sur la tête, et lui donnant des matières de traverses, lui donna des sujets de triomphes. Ainsi Maximin, le tyran, contribue par sa jalousie aux honneurs de Constantin par tout ce qu'une furieuse envie pouvait inventer, et tout ce qu'une grande vertu pouvait surmonter. Il le fit premièrement général d'une armée qu'il envoyait contre les Sarmates, peuple furieux à toute extrémité, s'imaginant qu'il y laisserait la vie. Le jeune prince y va, et retourne victorieux, ramenant le roi des Barbares enchaîné.

Maximin, piqué d'une plus ardente frénésie, au retour de ce combat, l'engagea en une périlleuse rencontre d'un lion qu'il avait fait lâcher à dessein sur lui ; mais Constantin, vainqueur des lions aussi bien que des hommes, tua ce farouche animal de sa propre main, et remporta une créance incomparable en l'esprit des soldats, qui le porta doucement au trône par les moyens mêmes qu'on avait imaginés pour le perdre. Il faut que, pour faire des Hercules, il y ait des Eurysthées. L'envie met souvent la première pierre du temple de la vertu ; elle porte la pusillanimité sur le front, et au cœur la condamnation de son impuissance, pour servir de trophée au courage, et de victime à la valeur.

Qu'attendez-vous donc à prendre vos conclusions, et vous qui enviez, et vous autres qui êtes enviés, pour aimer d'une charité vraiment chrétienne les dons de Dieu même en vos ennemis ? Accoutumez-vous premièrement à être contents de l'état et de la condition où Dieu vous a mis. Dites-vous : Mon Dieu, vous gouvernez les vies, les états et les conditions. C'est une musique que vous faites à divers accords, c'est un tableau à diverses couleurs, c'est un corps à divers membres ; pourquoi veux-je faire un faux accord, une couleur extravagante et un membre monstrueux ? Il me suffit d'être une des parties de cette musique, de ce tableau et de ce corps. Mettez-moi haut, mettez-moi bas, faites-moi blanc, faites-moi noir, faites-moi tête, faites-moi pied, mon Dieu, c'est à vous à me donner mon personnage et à moi à le bien jouer.

Pourquoi irais-je regimber contre l'éperon comme un cheval revêche ? Pourquoi, n'étant qu'un misérable pot de terre, irais-je disputer contre mon potier ? Si cet homme qu'on envie mérite cette bonne fortune, je fais tort à votre justice de l'envier, et s'il ne la mérite pas, n'est-il pas plus digne de compassion que d'envie, puisque toute sa grandeur lui servira de fardeau en cette vie, et en l'autre de condamnation ? Si tout est à moi en aimant, pourquoi m'irais-je priver d'un si grand empire faute d'amour, qui est la plus facile de toutes les choses ? Pourquoi ferais-je un enfer en moi-même, où vous avez dessein de faire un paradis ?

Vous qui êtes enviés, pour contre-pointer l'envie, rendez-vous grandement vertueux ; sachez qu'il n'y a point d'ombre sans lumière, et qu'il n'y a point d'envie sans quelque don de Dieu. Cette envie qui prétend vous éclipser, fera croître vos louanges par ses médisances, votre gloire par ses combats, et vos couronnes par sa honte. Personne ne trouve étrange que les cantharides s'attachent aux roses ; elles n'en sont pas moins roses pour être infectées de ce petit insecte ; on sait qu'il n'en veut qu'aux belles fleurs ; vous n'avez qu'à le secouer, et vous jouirez de l'odeur et de la beauté de la reine des beautés.

CHAPITRE VI.

Sur la colère.

Les trois principales espèces de colère.

Nous pouvons dire, avec saint Jean Damascène, que la colère se promène en trois principales régions, où elle produit des effets bien différents. La première s'appelle la région de la bile aiguë, la seconde de la bile amère, la troisième de la fureur. Dans la première région sont tous ceux qui ont de petites chaleurs de foie, qui se colèrent pour des sujets très-légers et presque à tout moment. Là se trouvent plusieurs femmes, plusieurs enfants, et en outre les affamés, les altérés, les nécessiteux, les malades et les délicats, les bizarres et extravagants, comme ce Smyndrides qui, voyant travailler devant soi un paysan, disait qu'il en avait le corps tout rompu. Il ne faut rien pour leur faire monter la colère jusqu'au visage, tant ils y ont de disposition, les moindres choses les mettent hors des limites de la raison, et si personne ne leur contredit, ils querellent les bois et les pierres et les choses inanimées qui les

servent, et enfin ils se prennent eux-mêmes au collet et escriment contre leur ombre. Le grand Césarius, auteur grec, dit que les meules à moulin, cessant de faire de la farine, font du feu ; ainsi voyons-nous souvent, ès ménages et communautés, que lorsqu'il n'y a plus d'occupation, ni de gain, ni de fruit, le feu de la colère s'y met entre les maris et les femmes, entre les frères et les amis, et même entre les religieux qui ne sont pas bien appliqués aux fonctions de leur profession.

La seconde région est celle de la colère envieillie, où sont les âmes malicieuses qui ne font autre métier que de ronger leur cœur et envier la félicité d'autrui, la minant sourdement tant qu'ils peuvent, et de paroles et d'effets. Là, vous les voyez avec un visage hâve et défiguré, un œil de hibou, une contenance morne, une allure tardive, une parole riotieuse et le plus souvent un silence enragé. O la triste et funeste région ! J'aimerais mieux voir la comète qui parut ces années passées, que de voir une personne ainsi faite : qui a toujours des vautours dans les entrailles, des bourreaux à ses côtés, et porte avec soi un petit enfer par avance. C'est de cette colère que le Sage a dit, « qu'une pierre était bien lourde et le sable fort pesant, mais que la colère l'était sans comparaison davantage. » J'aimerais mieux rouler la pierre de Sisyphe, manger du sable et des charbons que de couvrir en mon cœur une telle colère. Avez-vous jamais remarqué cet arbre malencontreux dont parle Théophylacte sur le prophète Nahum, que nous

appelons l'if en notre langue ? C'est un arbre de mort, qui de son ombre seule fait mourir les herbes et les plantes qui sont autour de lui ; ce grand interprète ajoute qu'il les dévore d'une grande malignité, et Dioscoride remarque qu'étant une fois enflammé, il gardera plusieurs mois entiers un feu mélancolique, caché sous la cendre quasi inextinguible. Voilà l'image d'une personne qui est atteinte de cette maudite colère de la seconde région : vous la voyez chagrine et onéreuse à soi-même, triste comme un vieil if, un vieil arbre de cimetière ; elle a de l'impuissance, en effet, pour se venger, mais elle a un furieux appétit de la vengeance qu'elle dissimule sous les pâleurs d'un visage de mort, et sous les froideurs d'une maligne passion ; le feu est comme sous la cendre l'espace de tant de mois ; tant de bons amis, tant de bons avis, tant de belles remontrances viennent pour l'éteindre jusqu'à la moindre étincelle, néanmoins toujours il en demeure des restes. Tant de fortes prédications, tant de confessions, tant de communions, crient au feu, versez de l'eau là-dessus ; misérable, votre maison fume, elle vous brûlera quand vous serez endormi ; mais c'est en vain, et quand cette âme serpentine sera arrachée par une mort subite, si vous allez fouiller dans les cendres de son corps, vous y trouverez encore du feu. « La terre qui les couvrira sera comme une poix ardente, elle brûlera nuit et jour et fera monter de noires et épaisses fumées, qui en sortiront éternellement (Isaïe, XXIV). » Gardez-vous de cette seconde région, et remarquez les paroles de

saint Augustin : « La colère qui vient de quelque promptitude innocente n'est qu'un fétu ; mais celle-ci est une poutre ; le fétu est le commencement de la poutre : car la poutre à sa naissance n'est qu'un fétu, si vous l'arrosez, elle devient poutre, et si vous nourrissez la colère par de mauvais soupçons, vous la changez en haine. »

La troisième région de la colère, c'est la fureur dans laquelle sont tous ceux qui jouent le personnage de Roland le furieux, et qui deviennent rouges comme la crête des coqs, et puis pâles comme des morts, qui ont des yeux sanglants comme une grenouille, étincelants comme celui d'une Gorgone, roulants comme ceux de Caïn, qui rugissent comme des lions, qui écument comme des sangliers, qui sifflent comme des aspics, qui empestent tout ce qu'ils regardent comme les basilises, qui jettent le feu comme les taureaux de Médée, qui se déchirent comme des cannibales, qui vont de nuit pour battre et outrager, comme des furies qui sont toujours dans l'inquiétude, comme les démons qui ne vomissent que des blasphèmes, qui ne respirent que plaies, que bosses et que vengeances, qui n'ont plus rien de l'homme enfin qu'autant qu'il en faut pour servir de pâture à un feu éternel, s'ils ne viennent à résipiscence. Il y en a de si ardents qu'ils ressemblent à ces chiens des pays chauds, dont parle Xénophon, lesquels impriment si vivement la dent sur la peau du sanglier, qu'ils en font sortir le feu d'une dentée.

Voilà une horrible sphère de monstres ; n'est-ce pas

de ceux-là que l'Écriture a dit : « Siméon et Lévi, vaisseaux de guerre, instruments d'iniquité, trompettes de fureur et de sang, jamais mon esprit n'aura rien à démêler avec vous; jamais je ne souillerai la gloire d'une âme pacifique par la contagion de votre compagnie; maudite votre fureur, car elle est opiniâtre; maudite votre colère et votre vengeance, car elle est maligne et insatiable? »

Deux choses principalement sont déplorables en cette troisième région; la première est qu'elle exerce sa colère avec des outrages et des violences, sur la renommée, les biens, le corps et l'âme du prochain, qui crient vengeance devant Dieu, et surtout elle est fort à craindre, quand une grande passion s'allie avec une grande puissance où la fortune permet tout ce que la vengeance désire; car le feu et l'eau et la grandeur ne débordent jamais sans entraîner le rivage commun. La seconde, qu'elle ensorcelle tellement quelques esprits malheureux de ce siècle, qu'ils font trophée du plus grand opprobre qui soit en la nature, et, pour ne faire jamais mourir leurs tourments, ils défont leurs crimes. C'est ce qu'a dit le bon auteur Paul Orose : « La fureur, comme elle marche ordinairement sans la raison, veut faire passer sa douleur pour vertu, et la hardiesse se promet d'accomplir tout ce que la colère lui peut suggérer. »

Opposons à ce désordre la sérénité de Dieu, que nous pouvons contempler lorsque nous sommes bien éloignés des surprises de cette passion. S'il m'était permis de faire ici l'image de la tranquillité divine, comme

le sublime Tertullien a fait celle de la patience, je lui donnerais un visage tout angélique : qu'y a-t-il de plus céleste et de plus divin que cette vertu? Je la mettrais dans une ile fortunée toute tapissée de verdure et tout émaillée de fleurs, où le soleil rirait de toutes parts : car qu'y a-t-il de plus délicieux? Je la planterais sur une roche telle qu'était celle d'Égypte, qui jamais n'était touchée des pieds profanes : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus religieux? Là-dessus, je lui dresserais un temple tel qu'était celui de Grèce où l'on apprivoisait les lions : qu'y a-t-il de plus amoureux? Je lui donnerais un sceptre de diamant : qu'y a-t-il de plus solide et de plus puissant sur les passions du cœur humain? Je lui mettrais sur la tête une couronne d'étoiles : qu'y a-t-il de plus auguste et de plus sublime? A ses pieds je pendrais des harpes et des luths, car c'est la maîtresse des saintes harmonies. Autour d'elle seraient de petits rossignols, des aleyons et des poissons sacrés qui portent le calme partout : qu'y a-t-il de plus paisible? Bien loin d'elle seraient les monstres marins, les orages et les flots, qui gronderaient sans troubler aucunement son repos, puisqu'elle est inébranlable ; elle aurait les yeux levés au ciel, et vivrait des influences qui lui viennent de l'union qu'elle a avec Dieu, comme l'on dit que l'oiseau de paradis vit des plus déliées vapeurs de l'air.

CHAPITRE VII.

Les fausses dévotions, et la vraie et solide piété.

1.

La dévotion noire.

Il y a une dévotion noire qui est rude et chagrine ; une autre délicate, une troisième transcendante , et la quatrième est sincère et solide. J'appelle une dévotion chagrine , celle qui , sans autre obligation de l'Église, ou de quelque ordre particulier , ou de quelque sage direction , s'attache à des observations étroites et rigoureuses, plus par satisfaction de sa propre volonté, que par vrai sentiment de piété, et met en cette action toute la perfection du christianisme, sans se soucier de tant d'autres devoirs qui nous lient étroitement à des choses plus considérables.

Telle était la belle dévotion des pharisiens, qui sont si souvent repris et condamnés en ceci par la bouche de la Vérité éternelle ; car on les voyait par les rues,

hâves et défigurés qui portaient sur la tête des bandes de parchemin, où se lisait quelque sentence de la loi de Dieu, et ils attachaient des épines aux franges de leurs robes, pour se piquer et tourmenter le talon, pendant que le cœur faisait impunément tous les désordres. Telle était aussi la dévotion de certains superstitieux, qui sont repris par le prophète Isaïe au chapitre LVIII^e.

Cette dévotion noire a, entre autres choses qui la rendent fort suspecte, qu'elle est extrêmement sujette aux nouveautés, aux singularités, et à l'orgueil qui vient de la folle créance de son propre jugement. Or, chacun sait assez que la plus fatale peste qui soit en matière de religion et de dévotion, c'est de se vouloir conduire par ses propres opinions.

Tels se sont trouvés qui, après une infinité de travaux passés dans les religions¹, se sont misérablement perdus, en suivant ce maudit feu volage de leur propre estime.

Quand la dévotion chagrine n'aurait que cette tache, toujours serait-elle bien à craindre : mais, de plus, je dis que, comme les pêcheurs pêchent en l'eau trouble, aussi le diable pêche dans la mélancolie d'une âme troublée, principalement quand elle est fermée à ses supérieurs, qui gouvernent sa conscience. Nous savons, par l'Écriture et les Pères, les importunités et les souplesses du malin esprit pour nous perdre. Satan a tendu partout ses lacets devant

¹ Monastères.

nos pieds , toute la terre n'est que piège, piège dans les richesses, piège en la pauvreté, piège au boire, au manger, au sommeil, aux paroles, aux œuvres, en toutes nos actions : mais il faut confesser qu'il n'est point de plus malheureux ni de plus efficace piège que la tristesse et la mélancolie, d'autant que c'est elle qui éteint la lumière de l'esprit, et par ce moyen donne beau jeu à l'ennemi de notre félicité.

Cassian ne remarque-t-il pas qu'un ermite nommé Héron, qui avait sué pour le moins l'espace de quarante ans sous l'habit de religieux, et blanchi sous tant de glorieuses palmes, depuis qu'il se laissa aller à une dévotion noire, chagrine et écartée, fut tellement trompé par les artifices de Satan, que sur la fin de ses jours il se jeta dans un puits, d'où on le retira demi-mort, et ne fut possible de lui faire avouer qu'il avait mal fait en cette action si dérégulée et si désespérée : le propre jugement l'ayant tellement ensorcelé de cette tristesse, que toutes ses résolutions lui semblaient des oracles ?

Et quoique rarement l'âme en vienne à ces extrémités, néanmoins il faut avouer, avec saint Thomas, que la tristesse est la plus venimeuse de toutes les passions, d'autant qu'elle ronge la racine du cœur, laquelle consiste en une certaine allégresse et épanouissement, qui se répand de cette fontaine de vie par tous les autres membres ; aussi il est comme impossible qu'une personne qui s'attache à une dévotion mélancolique et chagrine puisse longtemps persévérer dans le train de la vertu.

Gilbertus, un grand docteur, écrivant sur cette sentence de saint Paul, tirée de la première aux Corinthiens, chapitre sixième, *Glorifiez et portez Dieu en votre corps*, dit des paroles notables: *Il faut porter Jésus-Christ, et non pas le trainer*. Celui-là le traîne, qui le tient à charge, et qui s'afflige indiscrètement dans le service qu'il rend à la divine Majesté.

De ces mêmes principes se forme la superstition, qui craint par erreur tout ce qu'il faut avouer par vertu, et ne connaît presque Dieu que pour outrager sa clémence par une crainte excessive de ses rigueurs. Quelle apparence d'entrer en la dévotion, comme si on montait sur le chevalet pour être à la torture, n'estimer point de piété au monde si elle ne déchire le corps et assomme l'esprit ?

Il se faut crucifier dans ses pensées par de vaines appréhensions, nourrir une infinité de scrupules, s'imaginer des péchés qui ne furent jamais péchés, et penser que, si on a marché sur des fétus croisés, on ait fait un grand sacrilège. On s'impose mille observations fantasques, on se donne des gênes volontaires, et vous en trouvez qui, menant une vie tout innocente, se font des enfers dans leur propre conscience; les veilles les dessèchent, les songes les épouvantent, et si une feuille d'arbre se remue, c'est un esprit qui les vient surprendre, et si quelque oiseau funeste jette un cri dans l'obscurité de la nuit, c'est la voix d'un mort qui les avertit de se préparer à passer en l'autre monde.

Hélas ! est-il possible qu'une âme qui a tant soit

peu de sentiment de la Divinité, puisse appréhender un Dieu tout miséricordieux, comme si c'était le Minos, ou le Rhadamante des fables qui vint épier malignement toutes nos actions, compter tous nos pas, prendre ses ébats à nous préparer des supplices, et élever ses trophées sur nos ruines? Y a-t-il tant de peine à croire un bon directeur qui persuade le contraire, que faute d'un peu de conduite on prenne par religion des travaux sans relâche, des inquiétudes sans repos et des misères sans consolation?

II.

La dévotion affectée et mignarde.

La dévotion muguette et délicate va bien d'un autre pas; car elle n'a point appris à tuer le corps pour la vie de l'esprit : mais elle cherche des moyens ingénieux pour accorder Dieu et le monde, et sous prétexte de piété prendre tous les plaisirs qui peuvent flatter la plus délicate sensualité. On voit aujourd'hui plusieurs femmes de qualité, qui grossissent ce second ordre, et qui, étant peu intérieures, s'épanchent avec profusion dans tout ce qui est de l'appareil extérieur. Les unes y vont par satisfaction de leur propre volonté, les autres par une imitation servile et par complaisance, les autres par intérêt de fortune, les autres par couleur de piété et les autres par amusement. Je sais que plusieurs y procèdent fort sincèrement, et si les impies et les libertins savaient la

pureté, l'excellence et la sainteté de tant de belles âmes qui traitent la dévotion comme il faut, dont l'Église fournit à présent un bon nombre, ils seraient ravis de voir leur intérieur et jugeraient leur vie un perpétuel miracle. Mais il faut confesser qu'il y a beaucoup de dévotes qui dégénèrent de ces voies nettes pour courir après un fantôme de piété, et si j'en marque ici les défauts, je veux que les âmes vertueuses sachent que ma censure ne les touche non plus que la foudre et les étoiles.

La première étude de cette dévotion sophistiquée consiste à faire un oratoire ou une chapelle domestique, à bâtir un petit magasin de reliques mendiées de tous côtés, avec plus de curiosité que de religion, à ranger des chandeliers et des tableaux, à faire provision de beaux ornements, à inventer des nouvelles façons de burettes, à entortiller des ceintures et dresser une petite mercerie de béatilles. Et quoique ces actions qui concernent le soin des autels soient très-louables, il advient qu'elles sont souvent fort altérées, et par l'intention qui est vaine et par l'exécution qui est indisçrète. On trouve quelquefois, dans ces cabinets si religieux et si mignards, une Vénus avec une Notre-Dame, un Cupidon auprès d'un saint Michel, et un chapelet qui pend aux ongles de quelque petit marmouset. C'est pour renouveler la pratique de cette dame nommée Marceline, dont parle saint Augustin au livre des *Hérésies*, qui mettait des images de notre Redempteur avec celle de Pythagore.

Il ne faut que le manquement d'une petite cir-

constance pour arrêter un bon prêtre et l'empêcher de dire la messe ; mais ces dévotes passent partout, et quelques-unes ont trouvé moyen d'accorder la communion et la comédie en un même jour.

Il semble à plusieurs que le but de la piété ne soit autre que de rechercher toutes ses commodités et tous ses contentements dans le monde, d'avoir la liberté de tout faire, le jeu, la gentillesse, la somptuosité des habits et un carosse à soi pour courir les rues, pendant qu'on méprise les choses essentielles, qu'on néglige les affaires d'une maison, et qu'on fait gronder un mari, qui prend plus d'impatience en une heure, que l'autre ne gagnera de dévotion en dix ans.

S'il est question de choisir un Père spirituel, il y en a qui se plaisent merveilleusement au change ; et si Sénèque a dit que les dames romaines, au temps que les divorces étaient permis, comptaient leurs maris par le nombre des consuls qui changeaient chaque année, on peut dire à plus juste titre que certaines dévotes mesurent leurs confesseurs au cours des lunes, en prenant presque par chaque mois un nouveau. D'autres s'attachent si fortement à un homme, et le mettent si au delà de toutes les choses humaines, qu'à leur avis il a tout seul la grâce et les sacrements et le sang de Jésus-Christ entre les mains ; s'il en faut être privées, il n'y a plus pour elles de piété ni de religion dans le monde, les chemins de Sion pleurent, les églises et les autels ne sont plus que solitudes, et l'espérance du salut a perdu son orient.

Il faut rendre des services et des assiduités à une petite conscience, comme si c'était une grande république. Pourtant, après tant de longues confessions, après tant de communions, ces âmes chétives profitent dans la vie spirituelle ainsi que ce petit cavalier qu'on montrait à Rome, lequel faisait fort l'empêché à courir dans une roue, quoique la fin de son travail fût aussi avancée que le commencement. Quand est-ce qu'une douzaine de communions leur ont arraché un seul poil de vanité? En sont-elles moins pompeuses, moins poudrées, moins frisées, plus retenues, plus chastes, plus discrètes et surtout moins promptes à l'aigreur et aux médisances? Vous voyez sortir de là des esprits rusés qui biaisent perpétuellement à leur intérêt, qui s'intriguent dans les affaires, qui trahissent les plus saintes amitiés, qui ont de petites furies de colère, qui se rendent inexorables aux requêtes les plus civiles, qui ont des cœurs de glace envers les misères du genre humain, qui prennent tribut de tout, et défilent tout en eux-mêmes, jusqu'à leurs sottises. Qu'arrive-t-il? c'est que semblables personnes puisent aux fontaines du Sauveur, comme les Danaïdes dans l'enfer des poètes, avec un crible. Elles portent souvent la profanation aux autels pour en rapporter la vengeance et ne comprennent pas que tant de maux dont elles souffrent viennent du mépris des choses sacrées.

Toutes ces dévotions-là ressemblent à cet oiseau que les Grecs appellent la *glottide*, qui est une fausse hirondelle, laquelle ne fait rien que gazouiller avec

un tel excès qu'elle étourdit les oreilles de tout le monde ; elle aime extrêmement l'air chaud et riant ; mais aussitôt qu'elle sent les premières atteintes du froid, elle est morfondue, rampante, et traîne l'aile comme demi-morte : elle veut passer les mers avec les autres hirondelles, pour aller chercher du chaud, et, tontefois, elle n'a pas volé un jour qu'elle s'en repent ; s'il faut retourner en arrière, elle est honteuse ; s'il faut suivre, elle ne peut pas ; tant qu'elle devient la proie de quelque malheur. Ne voilà pas justement l'image de cette dévotion plâtrée ? Si la fausse hirondelle est babilarde, cette dévotion souvent n'est que babil ; si celle-là cherche le chaud, celle-ci se nourrit de prospérités temporelles et de consolations sensuelles ; si l'une est si matée du froid, l'autre porte avec des impatiences étranges la moindre adversité ; si l'une, faisant mine de suivre les autres, demeure en chemin, combien d'âmes voyons-nous qui, pour n'avoir pas bien enfilé la carrière en matière de dévotion, et n'avoir pas pris Dieu pour leur but, se trouvent dans les inconstances, agitations, troubles d'esprit et, enfin, rompent avec Dieu !

III.

La dévotion transcendante.

Je passe à une troisième espèce, qui s'appelle la dévotion transcendante, laquelle fait métier de suivre des sentiers écartés et de raffiner toutes les autres

dévotions par la subtilité de l'esprit. Les choses communes, qui sont bien souvent les meilleures, ne sont pas à son usage ; elle ne peut rien souffrir qui soit uni et tempéré ; mais il faut nécessairement qu'elle fasse du bruit et de l'éclat pour se faire connaître ; elle affecte des observances inouïes, des méthodes alambiquées, des mots grotesques ; vous diriez que c'est une riche marchande qui tient boutique de spiritualité, et qui a de gros magasins remplis de titres spécieux, mais quand vous venez à fouiller au dedans, vous y trouvez tant de feuilles et d'écorces, tant de vanité et de marchandise creuses, que ce qui donnait d'abord de l'admiration aux simples, sert après de risée aux plus sensés.

Nous n'ignorons pas qu'il y a des façons éminentes de traiter avec Dieu, réservées aux âmes les plus élevées, et que ce serait une témérité de blâmer la théologie mystique en laquelle tant de grands religieux réussissent si hautement. Mais aussi nous savons que l'exercice de l'oraison va par degrés. Il est nécessaire d'avoir en premier lieu une pieuse affection aux choses divines, et de là nous passons à la méditation, de la méditation à la contemplation ordinaire, qui est suivie de l'admiration, et cette admiration d'une certaine allégresse spirituelle, et cette allégresse d'une crainte de révérence, et cette crainte d'une ardente charité, qui se répand dans l'exercice des bonnes œuvres ; ce sont là les routes les plus assurées pour cheminer dans la vie spirituelle.

Mais ces âmes transcendantes prétendent d'abord

lever un homme de terre, et en faire un séraphin du premier jour de son apprentissage. Ce n'est pas bien méditer que de faire une revue sur soi-même et sur ses actions, pour les ajuster aux commandements de Dieu et aux conseils de Jésus-Christ. Il faut voler tout chaudement jusqu'au troisième ciel, et demeurer là, ravi, sans savoir si on est deçà ou delà le monde. Mais, hélas ! combien de fois il arrive à ces aigles de descendre de ce faux ciel empyrée, pour pêcher encore dans les marais de cette basse terre quelque chétive grenouille !

On veut d'abord aller de pair avec les âmes séraphiques des saints, qui sont parvenues à cette pureté d'oraison par de grandes mortifications et des faveurs de Dieu bien particulières ; mais on les imite si mal, qu'au lieu de se trouver enrichi de grandes et solides vertus, on ne retient que ces façons pompeuses et une vaine enflure de paroles.

Ne savons-nous pas que plusieurs esprits de filles se sont perdus ainsi, et que, voulant trop alambiquer la piété, elles l'ont fait évaporer toute en fumée, se trouvant autant vides d'humilité qu'elles étaient enflées de présomption ? De là est venue souvent la curiosité des choses extraordinaires, pour s'autoriser dans l'esprit des grands, et se flatter de l'opinion d'une fausse sainteté. Quand on s'est laissé gagner une fois à cette erreur, il est aisé de se persuader que tout ce qu'on pense est vision, tout ce qu'on dit est prophétie et tout ce qu'on fait miracle. L'esprit malin, trouvant des âmes enivrées de cet amour-propre, a

fait de merveilleux jeux qu'on peut lire dans saint Épiphane et Cassien, et dont il serait aisé de produire quantité d'exemples, s'il n'était plus à propos de les déplorer que de les raconter.

IV.

La dévotion vraie et solide.

La vraie dévotion, si vous désirez savoir ses qualités, porte les mêmes livrées que saint Paul donne à la charité : elle est patiente, elle ne s'offense de rien que de ce qui va à l'offense de Dieu ; elle digère toutes les amertumes, les changeant en sa couleur et en sa saveur, elle est douce et bienfaisante, elle n'a d'émulation que pour les vertus, elle ne fait rien mal à propos, elle ne sait ce que c'est des enflures de la vanité, ni des ambitions qui ravagent les esprits du siècle, elle ne cherche point ses intérêts, elle ne se pique point de colère pour se voir méprisée, elle ne pense point de mal, elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais elle s'épanouit d'allégresse dans la vérité, elle supporte tout, elle croit tout. C'est une dévotion toujours joyeuse, toujours contente, toujours agissante dans ses devoirs, sans pénétrer par curiosité les affaires d'autrui ; qui a les pensées innocentes, l'œil simple, les mains nettes, peu de bruit et beaucoup de fruit ; une dévotion qui ne se plaint de personne, qui ne se tourmente de rien, qui dit peu et fait beaucoup, qui a plus de bons effets que de

menus compliments, plus de silence que d'éloquence, plus d'humilité dans l'intérieur que de montre à l'extérieur, qui vole sur toutes les actions de la vie comme une abeille sur les fleurs, et tourne tout en miel. O quel trésor de paix, quel trésor d'amour, quel trésor de gloire que cette dévotion !

Comme il n'y a richesse corporelle comparable à la santé, aussi n'y a-t-il richesse spirituelle en ce monde qui approche de l'allégresse que Dieu va distillant dans un cœur vraiment et solidement dévot, qui s'est à bon escient détaché de la terre pour se donner au ciel.

CHAPITRE VIII.

Vivre par opinion.

Le cardinal Jacques de Vitri raconte qu'un paysan portant un jour un petit cochon de lait au marché, quelques rieurs, qui avaient concerté cette farce, l'abordant chacun séparément en divers carrefours, et lui demandant quel dessein il avait de porter un chien au marché, lui renversèrent tellement la cervelle que, battu coup sur coup de semblables interrogations, il se persuada tout à bon ce qu'il tenait au commencement pour risée, et jeta son cochon de

honte sur le pavé, l'estimant un vrai chien, et les autres s'en saisirent par eet artifice.

Voilà ce que fait la tyrannie des opinions redoublées les unes sur les autres : elles firent croire à ce bonhomme que son cochon était un chien; alors que tous ses sens lui disaient le contraire. Et je vous laisse à penser que ne fait ce torrent de fausses maximes du monde venant à tomber d'une furieuse impétuosité sur une foi lente et demi-morte ! Il efface tout ce qu'il y a de christianisme en une âme, et y jette force considérations humaines, ce qui fait qu'on mesure toutes les actions à la règle des opinions vulgaires. Et s'il y a encore quelques restes de bonne conscience, ce tyran les étouffe comme un Pharaon, et, renversant totalement la nature des choses, il donne au péché la hardiesse, et aux vertus la honte de bien faire. Voilà le moyen d'abimer tout le genre humain dans un gouffre de confusion ; eela n'est-il pas horrible ? Si ces considérations de la folie, de l'esclavage et de la tyrannie de cette vie qui se passe selon les opinions du monde, ne peuvent servir d'antidote à votre mal, pour le moins, pensez que le jour viendra où la vérité aura lieu, et tous les vices s'évanouiront en fumée. Il vous arrivera comme aux tigres, auxquels les chasseurs, après avoir enlevé leurs petits, plantent des miroirs sur les chemins pour amuser ces bêtes furieuses, et sauver cependant leur vie à la faveur de leurs pieds ; les tigres de fait s'y arrêtent passionnément, estimant qu'ils tireront leurs petits captifs dans la glace de ce miroir, et les mettront en liberté ; ils

heurtent tant qu'ils cassent tout, perdant tout ensemble leur portée et l'image qui les avait trompés.

Voici notre malheur, nous sommes en ce monde comme en l'île des songes, dont parle Lucian, nous songeons tous en veillant, et des songes qui sont d'autant plus dangereux qu'on n'en voit pas assez le danger. Un homme qui a rêvé toute la nuit, aussitôt qu'il vient à ouvrir les paupières, se moque de ses rêveries, et dit que ce sont des songes ; nous songeons tous les jours de notre vie, et nous disons que ce sont des vérités. Nous courons après ces fantômes, comme les enfants après les papillons. Quand la grande nuit de notre mort s'approche, nous commençons à nous développer de ce sommeil veillant et de cette veille dormante ; mais déjà nous avons la mort entre les dents ; et, quant aux papillons après lesquels nous avons couru si sérieusement, et avec de telles fatigues, nous n'en avons ni pied ni ailes dans les mains. Voilà un des grands empêchements de la perfection.

Hélas ! cœur noble, que tu serais vraiment noble, si tu pouvais secouer ce joug doré dont l'opinion t'a chargé, consacrant ton esclavage par une imposture. Mais qui le fera ? N'avait-il pas grand sujet, cet ancien qui disait que, lorsqu'il considérait l'état du monde, les âmes humaines lui semblaient toutes précipitées du palais de la vérité dans le torrent des opinions, toutes roulées dans la presse à la merci des ondes, et qu'on en trouverait peu qui se missent à ramer courageusement contre le fil de l'eau.

source de la corruption qui règne aujourd'hui sur la terre. « Nous ne vivons pas, dit-il, par raison, mais par ressemblance à la vie d'autrui, et de là vient que nous tombons les uns sur les autres par monceaux, comme des aveugles dans une fosse. »

Pour ôter cette confusion, j'apporte seulement trois considérations qui sont fort pressantes. La première, que cette vie qui se mène ainsi par opinion est grandement ridicule. La seconde, qu'elle est basse et servile. La troisième, qu'elle plie sous une cruelle tyrannie, dont elle pourrait, avec un peu de courage, rompre les fers. Et premièrement, je demande si cela est bienséant à un cœur noble et généreux de quitter la gravité due à sa nature pour embrasser une singularité ; personne n'accorde cela, sinon celui qui veut démentir sa raison. Or est-il que toutes les opinions qui charment aujourd'hui le monde, ne sont fondées que sur le sable mouvant, sur les bizarreries de cerveaux venteux, sur les passions et les affections d'un vulgaire ignorant et corrompu. Où la brebis qui va devant a brouté, il faut que les autres broutent, en fussent-elles mourir. Chacun suit son compagnon, comme le plus sage, et celui qui vend la folie avec plus de hardiesse, est le mieux venu. Quels monstres, quelles illusions d'esprits écartés n'ont été reçues pour des actions louables, étant favorisées et autorisées de l'opinion ? C'est une chose ridicule et presque incroyable de voir les bizarreries qu'elle a persuadées, les faisant prendre, non pas à un particulier ou à une

Sénèque l'a très-bien reconnu, et a touché la vraie

famille seule, mais à une nation entière, pour des traits de sagesse.

Que faut-il donc faire là-dessus? De toute nécessité, mettre bas les maximes du monde, contraires à la doctrine de Jésus-Christ. Vous dites qu'il est impossible de vivre dans le monde sans aller le train du monde et s'accommoder à sa doctrine. Quittez-le donc, rompez vos chaînes, mettez-vous en liberté, et vous ne serez plus en danger de le craindre. Que vous servirait d'avoir en votre vie tout l'univers pour domaine, et, après le trépas, l'enfer pour sépulture? Qu'allez-vous toujours tâtonnant votre mal pour le chatouiller par votre délicatesse? Il ne faut qu'un bon coup de vent ou de rame pour vous mettre dans le port assuré de la liberté des enfants de Dieu.

CHAPITRE IX.

La passion de s'enrichir. — Le diable d'argent.

L'amour-propre¹, qui se devait tenir dans les bornes d'une honnête conservation de soi-même, est sorti comme sortirait une rivière de son lit, et, par

¹ L'auteur entend par ce mot l'intérêt personnel et non la vanité.

un furieux débordement, il couvre toute la terre. Les hommes qui ont renoncé à la piété, si d'aventure ils se voient forts et appuyés des moyens du monde, ne reconnaissent plus d'autres dieux qu'eux-mêmes ; ils s'imaginent que le Jupiter des poètes était fait comme eux ; ils font les petits sultans, et il n'y a rien dont ils ne tirent tribut pour croître leur grandeur imaginaire. Quand cet aveuglement se rencontre en des personnes fort éminentes, il est très-pernicieux ; car c'est alors que, n'étant point retenues par la crainte du Dieu, elles bouleversent le monde pour assouvir une chétive ambition ; et tels princes se sont trouvés qui ont prodigué plutôt la vie de trente mille sujets, que de laisser usurper sur eux autant de terre qu'il en fallait pour leur tombeau.

Les autres, que la naissance n'a pas fait des Césars, étendent tant qu'ils peuvent leur petite domination ; ils flairent les hommes, sondent leurs moyens, leurs habitudes, leurs capacités, leurs esprits et leurs volontés ; ils ajustent tout cela à leurs prétentions ; ils tirent une plume de l'un, ils arrachent une aile de l'autre ; ils flattent, ils promettent, ils charment et descendent jusqu'à la servitude pour monter aux honneurs qu'ils prétendent, sans se soucier après de la fortune de ceux qui les ont servis, non plus que du songe d'une nuit.

D'autres, qui ne se peuvent pas piquer des hautes ambitions, s'attachent de toutes leurs forces à l'argent, dont ils font leur divinité. C'est pour cela que les amis rompent les plus fortes amitiés ; que les alliés se

déchirent; que les familles se partagent; que les villes et les maisons se divisent; et, quand je considère ceci de plus près, je trouve que c'est une bénédiction de Dieu que les femmes n'enfantent pas souvent des jumeaux, car ils se battraient perpétuellement en ce siècle jusque dans le ventre de leur mère à qui aurait le plus de terre, même devant que d'avoir de l'air pour respirer. De tant de belles sciences que nos pères ont cultivées, il ne nous reste presque plus rien que de chétives images. Il y a une industrie qu'on estime au monde par-dessus toutes les autres : c'est celle qui montre à tirer tout à soi, à s'enrichir des dépouilles des autres, et dévorer quantité de petits serpents pour devenir un gros dragon, comme dit la sentence grecque.

Un homme, imbu de cette fausse maxime qu'il faut faire ses affaires à quelque prix que ce soit, n'a plus d'autre occupation, d'autre passion. C'est l'objet de toutes ses pensées, l'amorce de toutes ses espérances, et le but de tous ses contentements : là est son tabernacle, son oracle, son propitiatoire et toutes les marques de sa religion. Je me suis demandé pourquoi dans l'Écclésiaste, où la commune version porte que *tout obéit à l'argent*, une autre lettre bien ancienne et tirée de la phrase hébraïque, dit : *L'argent rend tous les oracles* ; car c'est ce que signifie proprement le mot *respondere*. Mais je cesse de m'en étonner, quand je considère le train du monde, car je vois véritablement que l'argent est comme un esprit familier, tel que les païens et les sorciers le tenaient

jadis en des lieux secrets, enfermé dans une boîte, ou dans une tête de cuivre, ou dans un corps de serpent; quand ils étaient en quelque irrésolution, ils allaient consulter leur idole, et le diable, formant des voix à travers le bois et le métal, leur rendait des réponses.

Aujourd'hui le diable d'argent est au coffre de l'avare comme dans une chapelle dédiée à son nom, et l'infidèle, s'il a quelque affaire à démêler en sa famille, ne pense nullement à prendre conseil de Dieu ou de sa conscience; mais il fait le rapport de toutes ses entreprises à ce démon d'argent, qui lui rend des oracles trompeurs. Achèterai-je un bénéfice pour un de mes enfants, qui n'a nullement inclination à l'Église, mais il le faut pourvoir en quelque façon que ce soit? Le petit démon répond: « Achète, puisque tu as de l'argent. » Corromprai-je un juge perfide, une âme vénale, pour gagner d'injustes procès? « Fais, puisque tu as de l'argent. » Me vengerai-je de tel que je hais comme la mort, l'embarrassant à force de corruption dans une mauvaise affaire? « Oui, puisque l'argent te donne ce pouvoir. » Achèterai-je cet office dont je suis très-incapable? « Oui, puisque c'est l'argent qui en dispose. » Prendrai-je la vigne de Naboth de force et de violence, pour bâtir et m'élargir de plus en plus sur les terres de mes voisins, sans avoir autres bornes que mes acquêts, que les règles de ma concupiscence? « Oui, puisque tu le peux faire à force d'argent. » Tiendrai-je un état en ma maison qui n'appartient qu'aux seigneurs, n'é-

pargnant rien pour le luxe et la braverie, en sorte que mes laquais marchent tous les jours aussi bien parés que les autels des dimanches? « Oui, puisque tu as le rameau d'or en ta puissance. Enfin, c'est trop peu dire, tu as de l'argent comptant, désire tout ce que tu voudras, tu l'obtiendras, car tu tiens Jupiter enfermé dans ton coffre, » disait le satirique.

Cette furieuse passion des intérêts, qui domine aujourd'hui si puissamment, outre qu'elle suce le sang et la moelle des peuples, et qu'elle ensorcelle toutes les âmes qui s'en approchent d'une manifeste contagion, elle s'étale avec des apparences de religion et de vrai christianisme, quoiqu'il soit impossible de servir deux maîtres, selon la parole du Sauveur du monde, et d'accorder le démon des intérêts avec les maximes de Jésus. Les ennemis les plus dangereux sont toujours les plus couverts; il vaudrait presque mieux être tout à fait dans le désordre, que d'être chair et poisson, chaud et froid, clocher tantôt du côté de Baal et tantôt du côté du temple de Salomon, et ne servir jamais Dieu que d'une épaule, encore avec toute sorte d'hypocrisie. « A la mienne volonté, que tu fusses froid ou chaud; mais d'autant que tu es tiède, sans être ni froid ni chaud, je commencerai à te vomir de ma bouche, » dit l'Écriture.

A cela peut-être on me va répondre : « Eh! c'est le train du monde; on ne peut vivre autrement; qui voudra vivre en homme de bien, sans se faire un esprit à la mode, demeurera toujours pauvre. » Mais je réplique que tant s'en faut qu'on ne puisse être riche

en restant probe ; que qui voudra bien examiner les familles et les maisons, il trouvera que les richesses les plus stables, les plus honorables et les plus délicieuses ont été toujours du côté de la vertu, comme nous pouvons voir aux exemples d'Abraham, de Jacob et de David.

Tout au contraire, ces fortunes qui viennent par des voies obliques, traînent de très-dangereux effets, car, avant que d'y arriver, elles apportent des travaux et des angoisses inexplicables ; quand on y est parvenu, elles exposent souvent un homme à la risée publique, au lieu de le rendre digne de respect ; puis elles se consomment insensiblement, et enfin elles réservent toujours, à celui qui les possède, des trésors d'ire et de vengeance. Voulez-vous voir la preuve de tout ce que j'ai dit ? Regardez le travail qui est aux acquêts des biens injustes, et vous trouverez que c'est pour cela que le Sauveur du monde a nommé les richesses des épines, d'autant que les épines ont la fleur assez douce, mais le fruit très-mauvais ; et, qui plus est, elles servent de retraite aux vipères. Y voulez-vous remarquer la risée et l'indignation du public ? Quand on voit un homme de basse étoffe qui, par des moyens illicites, est parvenu à quelque grande fortune, on le regarde comme jadis on regarda cette puce qu'un artisan avait enchainée avec une chaîne d'or, pour en faire un spectacle. O la puce, disait-on, c'est bien affaire à elle à porter une chaîne d'or : le plus vil des insectes porter le premier des métaux ! Que ne se contentait-elle d'être puce, sans faire la

damoiselle? Et, toutefois, ce pauvre animal était innocent. Mais une personne qui s'enrichit par injustice, ne mérite-t-elle pas bien d'être l'objet de tous les traits de la médisance et de l'ire de Dieu? « Le Seigneur, dit l'Écriture, fera sécher les racines des nations superbes. »

Mais quand même, en servant Dieu fidèlement en sa vocation, il faudrait être pauvre, devrait-on s'en plaindre? O pauvreté qui as reçu le fils de Dieu naissant comme entre tes bras dans une chétive étable, et qui as vu sa vie innocente dans une nudité si grande qu'elle n'avait autre voile pour la couvrir que le sang qui ruisselait de ses plaies; faut-il qu'après avoir été tant honorée du roi des monarques et de tous les saints qui l'ont suivi, tu sois ici-bas réputée comme la lie de la nature, l'écume du monde, le fléau de la vie humaine? Faut-il que les chrétiens en viennent jusque-là, qu'ils aiment mieux être estimés rusés et ravisseurs et excommuniés que d'être pauvres? Nous posséderions tout, si nous avions appris à ne rien désirer; mais cette rage qu'on a aujourd'hui de paraître dans le monde ce qu'on n'est pas, cette fureur qui fait que les grenouilles se veulent enfler comme des taureaux, fait aussi que plusieurs appellent pauvreté une fortune médiocre que mille et mille qui vivent dans le monde parmi des extrêmes misères, s'ils l'avaient rencontrée, estimeraient pareille à la félicité des Césars.

On s'estime pauvre pour n'avoir pas les trente, quarante, cinquante mille écus nécessaires pour

acheter un office. On s'estime pauvre pour n'avoir pas vingt-cinq mille écus à donner en mariage à une fille, et les filles de France autrefois n'en ont eu que six mille. O convoitise insatiable, le gouffre du genre humain, où as-tu porté nos mœurs et nos sentiments ?

Pusillanimes et infidèles que vous êtes à la providence de Dieu, ne voyez-vous pas encore que votre défiance, vos considérations trop humaines, votre impatience, sont la source de tous les maux qui vous dévorent ? Les oisillons qui volent par les airs et les nuages, les petits papillons qui vont rôdant parmi les parterres peints de l'émail des fleurs et les fleurs mêmes qui ne sont que foin, reposent avec toute douceur sous le royal manteau de cette grande Providence qui couvre toutes choses. Les oisillons, par son moyen, trouvent le grain qui leur est convenable ; les papillons tirent la rosée et le suc des fleurs ; et les fleurs qui n'ont qu'un jour de vie s'étalent avec des beautés qui ne cèdent en rien aux magnificences de Salomon. Il n'y a si petite bestiole au monde qui ne lève les yeux vers cette main paternelle de Dieu qui fait distiller sur elle la manne et la rosée, sans que jamais elle soit frustrée de son espérance. Il n'y a que vous, ô déplorable créature, qui, pour avoir une âme raisonnable marquée à l'image de Dieu, faites contribuer votre prévoyance à l'exès de vos misères : ne méritez-vous pas bien d'être pauvres, puisque Dieu n'est pas assez riche pour vous ?

Quand même, tombant d'une florissante condition, vous seriez réduits à la mendicité, penseriez-vous

être délaissés de la providence de Dieu ? Quelle honte y aurait-il pour vous, si ceux mêmes qui avaient été dans le monde aussi grands que les monarques, en sont venus à cet état ? Un Bélisaire (dit-on), qui avait foudroyé sous les éclairs de ses armes les trois parties du monde, qui avait possédé tout ce qu'une grande vertu pouvait mériter, tout ce qu'une grande fortune pouvait donner, après s'être vu quasi l'égal de l'empereur Justinien, son maître, en est arrivé jusque-là par une extrême disgrâce, qu'il a tendu la main à l'aumône, et l'a fait courageusement, bravant encore son malheur par un excès de vertu. Et vous qui êtes bien éloigné de sa qualité, vous atterrez votre esprit dans cette petite humiliation qui vous est arrivée ? Rusticiana, veuve de Boëce, une dame des plus illustres de Rome, dans les misères publiques, se vit réduite jusqu'à cette pauvreté, qu'elle allait vêtue comme une villageoise, sans s'étonner, mais paraissait encore à la face des rois pour défendre la mémoire de son mari. Et vous ne pouvez supporter qu'on vous voie seulement à l'église avec un habit modeste ou un simple collet ? Oh ! que votre opinion et votre délicatesse sont bien le plus grand de vos maux !

Ne vaudrait-il pas mieux, enfin, subir toutes les misères du monde dans la fidélité qu'on rendrait à Dieu, que, par l'amour désordonné de ses propres intérêts, devenir une sorte de démon ? Car quel autre nom mérite celui qui, faisant tout pour soi-même, se regarde comme une divinité, qui tyrannise ses infé-

rieurs, tourmente ses égaux, heurte ses supérieurs, viole toutes les lois divines et humaines pour le gain, et, anticipant ses supplices, se fait un enfer de sa propre conscience?

CHAPITRE X.

L'inconstance des mœurs.

Mercure Trismégiste disait que la semence du ciel était l'immortalité, et celle de terre l'inconstance. Tout est plein ici-bas de cette graine, partout elle produit ses effets, mais principalement en l'homme; il en a plus en son cœur que tout le reste du monde, et c'est à juste titre qu'il est appelé l'image du changement, comme dit Aristote. On raconte fort à propos que l'Inconstance, bannie pour jamais du ciel, s'en vint en terre comme au vrai lieu de son domaine, et il lui prit fantaisie de se faire peindre. On lui dit qu'il n'y avait pinceau si hardi qui osât entreprendre cet ouvrage, d'autant qu'elle était tantôt grande, tantôt petite, tantôt grosse, tantôt déliée, tantôt droite, tantôt bossue, tantôt blanche, tantôt noire, toujours au reste volage et incapable de s'arrêter en place. Néanmoins qu'elle se pourrait adresser au Temps: car c'était un grand ouvrier qui se mêlait de tout. Le

Temps, après avoir bien envisagé cette Inconstance, se résolut de la peindre, et ne trouvant pour lors aucune table d'attente mieux préparée à son gré, il la peignit sur l'homme.

C'est une belle invention, qui nous montre une grande vérité, et bien remarquée par le saint Job, lorsqu'il parle de l'homme. La fleur qui enferme son âge dans une matinée et une soirée, si elle n'est séchée dès le midi, l'ombre qui toujours échappe des mains de celui qui la veut empoigner, et tout ce que vous sauriez imaginer de passager, n'est rien en comparaison de l'inconstance de l'homme. Philippe, un bon auteur, qui fleurissait environ le temps de saint Jérôme, a écrit un commentaire sur Job, où, recherchant les causes de l'instabilité du cœur humain, il dit ces mots fort remarquables : « L'inconstance est une punition du péché, l'esprit de l'homme ne voulut pas s'arrêter de pied ferme sur les contentements que Dieu lui présentait en l'état de grâce ; et le souverain Juge, par vengeance, permet qu'il aille toujours flottant, comme dans une mer orageuse de pensées, sans trouver ni fond ni rive. Il est toujours agité de nouveaux désirs et d'inquiétudes ; s'il est occupé, il désire le repos, et s'il a tant soit peu de repos, il s'ennuie et demande l'occupation. Et encore que tous les hommes ressentent les effets de cette inconstance, néanmoins elle domine surtout aux cours. C'est là qu'on trouve plusieurs Endymions qui embrassent la lune, des cœurs embarrassés en d'étranges labyrinthes, chargés de vif-argent et d'atomes muables, des esprits qui

sont toujours sur le changement et une continuelle démangeaison de nouveautés; dégoûtés du passé, et toujours altérés de l'avenir, ils entendent sonner toutes les heures hormis celle de leur repos. Les causes de ce dérèglement sont manifestes, et la considération en est utile pour y apporter remède. Aux uns il arrive par une légèreté naturelle d'un esprit toujours coulant, et sautillant à toutes sortes d'objets, comme un papillon parmi les fleurs. Aux autres, par une facilité qu'ils ont à prendre bientôt un dégoût de toutes les choses, même des plus délectables. Aux autres, par une avidité qui leur fait toujours avoir le présent à mépris, et l'avenir en estime. Ils ressemblent au chien de la fable, ils n'ont pas plutôt le corps que, le quittant, ils se jettent sur l'ombre, puis ils recherchent passionnément ce qu'ils ont quitté. Cela tient toujours la bouche ouverte après la proie, qui par sa fuite ne leur laisse autre chose qu'une pure illusion. Aux autres cela se fait par une certaine fainéantise d'esprit, qui ne peut développer ses pensées, ni conduire dextrement son dessein, pour s'établir en quelque genre de vie assuré. Ils ressemblent à ce petit oiseau de rivière nommé *cyncaulus*, qui, durant toute sa vie, à ce qu'on dit, n'a pas l'industrie de bâtir son nid, et va toujours errant, si les autres par pitié n'y contribuent du leur. Toute cette instabilité de vie est un empêchement essentiel, qui ferme totalement les avenues de la perfection, et les raisons en sont claires.

La première est qu'on ne peut rien exécuter en la

conquête des vertus, si on n'a un but, et un dessein bien réglé; car autrement ce n'est pas vivre, mais chasser aux corbeaux et aux pies par fantaisie. Or est-il que tous ces gens-là qui sont dans le branle d'inconstance, n'ont ni blanc, ni but assuré, toujours ils vont où la tempête les mène, toujours ils sont étrangers en leurs pays, et hôtes en leur propre maison. Vous diriez qu'ils n'ont qu'un seul dessein et une seule action en cette vie, de remuer tout et de ne rien faire; s'ils font du bien, c'est lorsqu'ils pensent n'en faire point, et bien souvent ils trouvent qu'il faut déloger de la vie avant que d'avoir une bonne fois pensé pourquoi ils y sont entrés; saint Thomas dit que « c'est le propre de la nature raisonnable d'agir pour une fin. » Et quoique les fins semblent grandement diverses et éparées dans l'univers des créatures, néanmoins elles se rassemblent toutes en Dieu, comme les rayons du soleil, centre de la lumière. C'est là nécessairement qu'il faut s'adresser pour trouver le repos. Le vif-argent coule et tremble jusques à tant qu'il ait trouvé l'or pour s'allier; de même le cœur humain s'en va toujours roulant dans les inquiétudes; ce ne sont que bonds et que volées, que flux et que reflux, jusques à tant qu'il s'unisse à son Créateur, embrassant quelque vie constante et réglée, pour rendre service à la divine Majesté. Saint Augustin explique naïvement la misère de cette vie errante, qu'il avait expérimentée, et le bonheur dont il jouit quand il se rangea courageusement à un état stable de vertu. Vous diriez, à l'ouïr parler, que son âme, ainsi qu'une petite veine d'eau,

séparée pour quelque temps de Dieu, qui est la vraie source, s'en va couler par les sens, comme par des canaux enrouillés et pleins de souillure; là cette âme est toujours inquiétée et trouve même le travail dans le repos, et la disette dans l'abondance, jusqu'à ce que, retournant à sa source, elle vient goûter les contentements très-délicieux qui lui font dire à Dieu : « Mon Dieu, je le connais maintenant, qu'il n'y peut avoir aucun bien sans vous; vrai, unique, souverain bien, partout où je suis sans vous, jamais je ne suis sans peine. Tout bien qui n'est pas Dieu me semble une pure pauvreté. » Vous voyez clairement comme cette instabilité de vie, pour ne viser pas au but où se doivent porter toutes nos pensées, non-seulement vous éloigne de la tranquillité, mais vous jette dans des difficultés fort épineuses, et enfin en une misère déplorable.

L'autre raison qui rend l'inconstance fort préjudiciable à toutes les vertus, c'est qu'on ne peut rien faire de grand sans la persévérance; il faut nécessairement du temps et de l'assiduité pour faire germer une bonne habitude au cœur humain. La plante qui est souvent transplantée de lieu en autre, rarement porte des fruits; les remèdes qu'on change perpétuellement l'un sur l'autre, ne font que tuer un corps; la plaie qu'on irrite sans cesse, n'a garde de se rejoindre. Il faut nécessairement se perfectionner avec le temps aux choses qu'on entreprend, et celui-là qui est partout, n'est nulle part. Néanmoins, c'est une propriété inséparable de l'inconstance, de ne laisser

jamais l'esprit arrêté en quelque honnête exercice , pour prendre une parfaite teinture.

Saint Antoine conseillait trois choses à une âme désireuse de son avancement. La première était de s'adonner fort à l'exercice de la présence de Dieu. La seconde, de prendre la sainte Écriture pour règle de ses actions. La troisième, de tenir le pied ferme dans la constance. Vous diriez que Marc-Aurèle Antonin avait appris ce précepte du christianisme ; car, au premier livre de sa vie, il rejette du temple de la Vertu certaines gens qu'il appelle d'un mot grec fort significatif, comme qui dirait des ballons jetés en l'air, et ajoute qu'il est besoin de s'appriivoiser longtemps aux lieux et aux affaires pour y réussir. Suivant ces mêmes traces, Synclétique, renommée dans les déserts, avait coutume de dire : « Si la poule ne couve ses œufs, elle n'a garde de faire éclore ses poulets. » Et sans parler des saints, un historien l'a bien remarqué : « Le plus grand empêchement qu'on saurait apporter à la perfection d'une bonne affaire, c'est de changer souvent de dessein. »

Que ne faites-vous donc un sérieux propos de quitter toutes ces faiblesses, et de sacrifier pour une bonne fois à la constance ? « Il ne se peut faire, répondez-vous, nous sommes à la cour, nous sommes dans le monde, nous vivons dans le royaume de l'inconstance : le moyen de s'affranchir de ses lois ? Si nous étions des ermites, notre passe-temps serait de compter les heures du jour et de les rendre nôtres par une prudente économie ; mais ici nous suivons la néces-

sité, les compagnies nous emportent, et nous ne sommes plus à nous-mêmes. » Que c'est une chose déplorable de mettre à dessein sa maladie au désespoir, de peur de la guérir ! Que nous sommes injustes d'accuser tout ce qui est à l'entour de nous, et d'épargner toujours nos têtes coupables ! Nous nous plaignons du temps qui coule pour nous ; les lieux et les compagnies nous font tort, qui nous seraient toutefois utiles, si nous voulions ; les affaires nous tuent, dont nous pourrions faire des instruments de vertu. Tout nous charge, nous accusons le ciel et la terre, et nous n'avons fardeau plus pesant que nous-mêmes. Votre inconstance, c'est votre vice, c'est votre nature. Ne ferait-il pas beau voir le *tarand*, un animal dont parlent Aristote et Philon, qui, passant par un verger,¹ prend autant de couleurs qu'il y a de diverses plantes, se plaindre que ces plantes lui font tort, et non pas sa peau, qui est changeante et pénétrable à toutes sortes d'impressions ? Mille sages courtisans, mille personnes de qualité ont vécu et vivent encore tous les jours dans les compagnies et dans les affaires, avec une vie si réglée, que tout y va par compas ; les jours et les nuits n'ont pas plus d'égalité dans l'équinoxe qu'eux en ont en toute la conduite de leurs affaires. Et vous, par une lâcheté de cœur, une faiblesse, une fausse idée d'impossibilité prétendue, vous vous laissez aller sans retenue à toutes les occasions. Ames changeantes, qu'on ne sait comment prendre, ne voyez-vous pas que c'est trahir votre dignité ? Que faut-il faire pour éviter cet empêchement ?

Entrer un peu en soi, considérer ce qui s'y passe, voir de quelle source procède cette vie tumultuaire, et ôter la cause, pour supprimer l'effet.

Connaître sérieusement la fin pour laquelle on est créé, se servir des créatures, comme des moyens et des instruments de la félicité, par manière d'usage, et non de jouissance.

Considérez que des païens, résolus de se rendre excellents en quelque faculté, se sont de leur plein gré confinés en des cavernes, et tondu comme des fous, pour éviter les vaines compagnies, et vaquer à ce qu'ils avaient résolu, ainsi que fit l'orateur Démosthène. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour sauver notre âme, ce qu'il a fait pour polir sa langue ?

S'il survient quelques faiblesses après ces bons propos, ne perdre pas patience pour cela, jugeant la constance impossible, parce qu'il vous arrive d'être inconstant.

CHAPITRE XI.

La vie épicurienne.

L'expérience nous apprend qu'il y a dans le monde une secte d'épicuriens raffinés qui ne professent pas ouvertement la brutalité de ces esprits infâmes tout

plongés dans la gourmandise et la luxure, mais ils prennent des maximes plus déliées, qui n'ont autre visée, à leur dire, que de rendre un homme parfaitement content. A cet effet, ils se promettent écarter de l'esprit tous les objets qui lui pourraient apporter le moindre déplaisir, et de donner au corps toutes sortes de commodités qui le peuvent entretenir dans une florissante santé, accompagnée de grâce, de force et de vivacité des sens.

Les judicieux pourront ici remarquer que telle a été la doctrine de l'ancien Épicure; car, quoi que plusieurs en aient dit, il est néanmoins bien aisé de prouver que jamais il n'a voulu favoriser les brutaux qui, par l'excès, ruinent tous les contentements de l'esprit et de la chair; mais il allait totalement à trouver les aises de la nature et bannir toutes les incommodités qui pouvaient faire impression sur l'âme ou sur le corps. C'est pourquoi je pense que Théodoret n'a pas bien pris sa pensée quand il l'a fait si gourmand, que de quereller Jupiter pour sa soupe, et que Nicetas, qui le représente si friand de tartes emmiellées, ne l'a pas bien entendu. Car Tertullien, saint Jérôme, Laërcé et Sénèque, qui ont mieux pénétré dans sa doctrine, nous assurent qu'il était homme fort sobre, qui ne parle en ses écrits que de légumes et de fruits, non pour l'honneur qu'il portait à la vertu de tempérance, mais parce qu'il lui semblait qu'il trouvait mieux son compte dans cette frugalité que dans les excès, qui sont les bourreaux de la santé. Néanmoins, il ne laisse pas d'être toujours grandement répréhen-

sible en ce qu'il a tellement déifié ce contentement de la nature et cette vie sans douleur de corps et sans empêchement d'esprit, qu'il en fait le souverain bien, la recherchant et l'adorant comme une divinité.

De ce principe il tirait des conclusions qui conduisaient à une vie toute pleine de délicieuses oisivetés, et grandement préjudiciable à la société civile.

Par malheur, il est suivi aujourd'hui d'une quantité de personnes, qui prennent bien d'autres moyens que lui pour arriver à la pratique de ses maximes, car ils traitent leurs corps avec tant de délicatesse qu'ils semblent être uniques en leur espèce, et nourrissent tant qu'ils peuvent leur esprit de joyeuses pensées, sans épouser aucun souci ni affaire qui les divertisse du bon temps, de sorte qu'ils se laissent fondre tant qu'ils peuvent en une vie molle, truande, et du tout appropriée à eux-mêmes.

Or, vous qui penchez à cette secte par les mauvaises habitudes et ce soin excessif que vous prenez tous les jours de votre corps, je vous prie de considérer combien elle est éloignée de la raison et du christianisme. Premièrement, ne voyez-vous pas que de s'imaginer ici-bas une vie sans douleur, c'est former des chimères en son esprit, vu que ce monde est un terroir aussi naturel aux épines qu'il est rare pour les violettes? Tous les fils d'Adam, dit l'Écriture, ont assez de peine à traîner leur joug; où trouvez-vous ce perpétuel contentement d'esprit, cet affranchissement des incommodités du corps que vous allez vous figurant dans vos pensées? Il est, à mon avis, semblable à cette

petite île d'ambre gris dont parle Garcias, laquelle fut aperçue par certains marchands qui naviguaient dans l'Océan ; mais comme ils firent de grands efforts pour l'atteindre, à mesure qu'ils avançaient, elle reculait, et lorsqu'ils la pensaient toucher, elle se perdait dans les vagues. J'ose dire que vous poursuiviez une île plus imaginaire que celle-là, courant à toute bride après ce faux plaisir d'Épicure ; c'est un fantôme qui se moque de vous et qui vous amuse sur le flot de cette vie pour vous faire périr, puisque, selon Clément Alexandrin, la volupté est le naufrage de la vie spirituelle.

Il faudrait n'être pas né de mère pour échapper aux mémoires du monde, puisque l'Écriture, qui ne peut mentir, nous apprend que le travail est aussi naturel aux enfants des femmes que le vol aux oiseaux. Comment y aurait-il des plaisirs du corps sans peine, quand plusieurs ne seraient jamais plaisirs s'ils n'avaient été devancés par quelques incommodités ? C'est une subtile raison du philosophe Simplicius, qui a été très-bien considérée par saint Bernard. « Otez la faim, dit-il, il n'y a plus de plaisir à la viande : ôtez la soif, les claires fontaines ne vous seront non plus que des marécages. Il faut avoir du chaud pour chercher la fraîcheur, et du froid pour se plaire à la chaleur ; ôtez le mal et la nécessité, vous ôtez le plus subtil des aiguillons. »

Le monde, qui est si âgé, la terre, qui est si fertile, les expériences, qui sont si savantes, les histoires, qui sont si curieuses, n'ont pu encore fournir un seul

homme pleinement heureux et content. Ce grand génie de la nature, Pline, qui a fouillé dans tous les coins du monde pour rencontrer un homme tel qu'Épicure le voulait, nous assure qu'après une bien longue recherche il n'en a trouvé qu'un seul, un musicien nommé Xénophile, qu'on disait parvenu jusqu'à l'âge de cent cinq ans sans incommodités ni maladie. Mais s'il nous eût été permis de pénétrer dans son cœur et de connaître toutes les circonstances de sa vie, je me persuade que nous aurions maintenant de quoi bannir encore celui-ci du palais imaginaire de la félicité. Je eroirais plutôt que Xénophile fût venu au monde sans le péché originel que de m'imaginer qu'il en soit sorti sans y avoir jamais senti aucune douleur. Il serait aussi aisé de naviguer heureusement parmi les tempêtes de l'Océan, sans avoir autre vaisseau que la coquille d'une tortue, comme de vivre dans le monde sans souffrir ; nous sommes condamnés à cela avant que de naître, et nos larmes nous apprennent l'arrêt au sortir du ventre de la mère.

« Un joug rude s'est appesanti sur tous les enfants d'Adam » dit le Sage. Jamais un bonheur n'est ici complet ; nous avons trop de facultés en l'âme, trop de pièces au corps, pour ne pas expérimenter la vérité de cette proposition. Si une partie est saine, l'autre ne jouit pas de la même commodité, et ce qui est fort est contraint de compatir à ce qui est faible par la sympathie que tous les membres ont ensemble.

Et quand même tout irait passablement chez nous

il y a trop de sujets au dehors capables d'altérer notre bonheur.

Je croirai qu'un homme sera heureux de toutes parts quand la terre ne produira plus d'épines ni de mauvaises herbes, quand le ciel sera toujours sans un nuage, quand la mer ne saura plus ce que c'est que tempêtes, et que le printemps nous réjouira toute l'année.

Si vous pensez faire un bonheur accompli, ôtez les traits aux amours déréglés, l'aiguillon à la concupis-
cence, le venin à l'ennui et les dents à la médisance. Si votre bonheur est secret, il vous sera fâcheux ou inutile, et s'il est public, il vous suscitera des yeux jaloux et des langues outrageuses.

Enfin, votre seule imagination est capable de vous donner bien de la peine, et quand même vous seriez grand, riche, sain, abondant en toutes commodités, vous ne serez jamais content à son gré ; elle vous fera craindre des choses dont vous ne savez pas bien le nom, elle vous causera des maladies qui n'auront de réalité que dans votre opinion, elle mêlera son fiel aux mets les plus exquis, et sèmera d'épines ce lit de roses auquel vous demanderez en vain le sommeil.

La seule pensée qu'il faut voir finir un jour les plus grands contentements de la vie par une mort inévitable, ne nous permettrait pas de vivre sans souci.

Le misérable Épicure, qui a été le premier auteur de cette vie nonchalante et qui l'a recherchée par spéculation et par pratique en tout ce qu'il s'est pu imaginer, a-t-il trouvé de la satisfaction en sa recherche ?

L'histoire nous dit que ce grand-père des heureux avait une maladie qui le travaillait horriblement, et qu'abandonné des médecins impuissants à le guérir, il mourut désespéré avec des douleurs enragées. Et, de là, vous remarquerez qu'il semble que Dieu et la nature, et les éléments, et les hommes, conspirent à tourmenter une personne qui recherche avec trop de curiosité les contentements de son esprit et les aises de son corps.

Je vous demande, au surplus, que sauriez-vous espérer en servant si ponctuellement votre corps ? Vous n'êtes pas un Géryon à trois têtes et trois gosiers, il faut peu pour vous remplir ; car, quoique votre concupiscence soit infinie, vos sens ne laissent pas d'être finis, et quelquefois le plaisir les accablé avant qu'ils se soient donné le loisir de le goûter. Quand vous aurez fait tout le possible pour vous rendre heureux par la diversité des plaisirs du monde, les bêtes en auront toujours plus que vous, car leur âme rencontre bien plutôt le point de la nature, et comme leurs voluptés sont sans honte, elles ne traînent point de regrets ; elles ne se rongent point de soucis pour avoir des choses inutiles, elles prennent ce que les éléments leur donnent et ce que l'industrie des hommes leur prépare, et ne savent ce que c'est de trouver des maladies venimeuses dans les plus vifs plaisirs que la sensualité puisse imaginer. Mais, quand bien même vous auriez résolu de vous faire animal avec les disciples d'Épicure, vous ne devriez pas pour cela, selon vos mesures, surpasser la brutalité des animaux. Et, je

vous le demande, où est la bête qui a tant soit peu de générosité qui ne s'estimerait très-misérable si elle était condamnée à boire et manger perpétuellement, et croupir dans une vie oisive ? Elles se rangent toutes volontiers à l'exercice que la nature leur a donné pour le service de l'homme ; et un homme pense être grand philosophe de consacrer tout son corps à la volupté, sans considérer qu'il est fait pour la contemplation des choses divines, pour l'amour céleste et pour la jouissance de la première cause.

Enfin, pour conclure ce discours par une troisième raison, quand ce service du corps vous serait possible et qu'il cesserait de vous être honteux, ne voyez-vous pas bien qu'il est tyrannique, et qu'Épicure même, qui ne visait qu'à la volupté, retranchait tout ce qu'il pouvait à la nature par cette seule cause que le trop grand soin du corps était extrêmement contraire à la félicité ?

Les platoniciens disaient que nos âmes étaient d'une extraction toute céleste et qu'elles avaient été envoyées du ciel pour servir Dieu en terre, à l'imitation du service que les anges lui rendent au ciel, mais que plusieurs de ces pauvres âmes, oubliant leur origine, au lieu d'aller tout droit au temple de la vertu, s'étaient amusées dans la maison d'une magicienne, qui était la chair, qui les avait enchantées par ses charmes et les avait mises à la chaîne, où elles étaient contraintes de souffrir un pénible esclavage, dont il n'y avait que deux issues, la sagesse ou la mort. C'est à quoi Synésius faisait allusion dans ses hymnes, se

plaignant que son âme, de servante de Dieu, était devenue esclave de la matière, qui l'avait ensorcelée par ses artifices. Et de fait, qui pourrait assez exprimer la servitude que souffre une âme qui s'est collée pour ainsi dire à sa chair et qui n'a autre étude que de la mignarder, pensant, par ce moyen, donner un vrai contentement à son esprit? Premièrement, les voluptés ne sont pas exposées aujourd'hui à tout le monde comme serait l'eau de la rivière. Il faut rompre souvent des portes de fer pour une satisfaction qui traîne avec elle mille inquiétudes. Regardez comme un homme qui est excessivement amoureux de la santé se rend misérable et servile à son corps : il craint ses propres aliments, tous les airs lui sont redoutables ; il ne peut prendre qu'avec défiance les biens mêmes qui lui portent la vie ; il fait de son estomac un alambic de drogues, il consulte perpétuellement les médecins ; il compte ses maux à tout le monde, il cherche des guérisons extraordinaires, comme il a bien souvent des maux imaginaires ; il vit avec une régularité affligeante et aimerait mieux quelquefois avoir transgressé les dix commandements de Dieu que d'avoir manqué à un précepte d'Hippocrate. Je vous laisse à penser quelle mort ne serait plus douce qu'une santé si laborieusement conservée.

Voyez, d'autre part, une mondaine qui sent que sa beauté, cette fleur passagère, commence à se flétrir, que ne fait cette pauvre créature pour rester belle ? Quel temps n'emploie-t-elle pas à se laver, à se farder, à départir le blanc, à bien démêler le rouge, à pou-

drer ses cheveux, à se faire des sourcils, à entretenir la blancheur de ses dents, à mettre du carmin sur ses lèvres, des mouches sur ses joues, à choisir des étoffes, à penser aux nouvelles modes! Quelle torture ne donne-t-elle pas à son corps avec ces serremens et ces côtes de baleine! Combien de poses fait-elle tous les jours devant un miroir! Quelles transes et quelles appréhensions n'a-t-elle pas que ses défauts paraissent! Et quel déplaisir quand, après tant de peines misérablement supportées, elle se voit méprisée des hommes, devant que d'être mangée des vers! Quel comite (compagnon) de galère a jamais été si cruel aux forçats que la vanité et l'amour du corps le sont à l'âme? Suivez la piste de toutes les autres voluptés, vous les trouverez laborieuses et tuantes, et enfin vous serez contraint d'avouer qu'il n'y a pire esclavage que celui qui vous attache à une misérable chair.

En voici encore un remarquable exemple que je regretterais de passer sous silence. Le cardinal Pierre Damien raconte qu'une duchesse de Venise vivait dans le luxe avec tant de profusion qu'elle ne pouvait habiter que dans des chambres pleines des plus délicieux parfums de l'Orient. Elle ne voulait se laver d'autre eau que de la rosée du ciel, qu'il fallait conserver avec beaucoup d'artifice. Son habillement était si pompeux qu'il ne lui restait plus qu'à chercher dans le ciel de nouvelles étoffes, car elle avait épuisé les trésors de la terre; son manger, si friand que toutes les bouches des rois n'avaient rien goûté de si

exquis, et, au reste, elle ne pouvait toucher la viande qu'avec des fourchettes d'or et de pierreries. Dieu, pour punir ce maudit luxe, la jette sur la litière et l'attaque d'une maladie si hideuse et si effroyable, que tous ses plus proches furent contraints de l'abandonner sans qu'il demeurât personne auprès d'elle qu'une pauvre vieille déjà tout apprivoisée à la puanteur et à la mort. Encore cette superbe créature ne pouvait-elle se résigner à mourir; elle était de ces âmes que Platon appelle *philosomates*, qui s'attachent aux corps tant qu'elles peuvent, et après le trépas rôderaient volontiers encore autour de leur cadavre pour y rentrer.

Tenez donc pour certain que vous ne rencontrerez jamais le solide contentement de votre esprit si ce n'est par les voies que le Sauveur du monde nous a montrées en terre pour nous conduire au ciel. Les justes sont ici-bas comme les petits aleyons sur le brantle des eaux, ou comme les rossignols sur les épines; ils trouvent leurs joies parmi les saintes larmes et leurs délices dans les âpretés de la vie. Il n'est rien de si souverain que de s'accoutumer de bonne heure à dépendre peu de son corps et quitter déjà par élection mille choses que nous serons contraints d'abandonner par nécessité. Quand on choisit une sorte de vie vertueuse et qui tient de l'austérité, la coutume la rend douce, la grâce la fortifie, la persévérance la nourrit, et la gloire la couronne.

Nous sommes appelés au christianisme pour porter un Dieu crucifié sur notre chair et comme imprimé

avec les caractères de l'amour divin ; gardons-nous bien de prostituer à la sensualité des membres qui sont faits pour servir de temple au Dieu vivant et d'ornement au paradis. Le saint Job était en un état si pitoyable que ceux qui le contemplaient avaient de la peine à juger si c'était un homme réduit en fumier ou un fumier en forme d'homme ; néanmoins, dans ses cuisantes douleurs, qui ravageaient tout son corps, et les angoisses de son esprit, il recevait des consolations de Dieu si excessives qu'il confesse lui-même n'y avoir rien de si admirable en sa personne que ses tourments. Voilà pourquoi il s'élève sur son fumier comme sur le trône de la vertu ; il se pare de ses plaies comme de la pourpre royale, et, par son exemple, nous apprenons qu'il n'y a mal ni douleur qui, si nous le voulons, ne nous soit une source de félicités et ne tourne à la gloire de Dieu qui couronnera notre patience et nos mérites par les plus magnifiques récompenses.

CHAPITRE XII.

Les vacillations dans la foi. — Preuves du christianisme.

Les langueurs et les débilités en la foi, et, ensuite, l'athéisme, se forment en trois sortes de consciences, à savoir la criminelle, la brutale et la curieuse. De la conscience criminelle procède l'athéisme, quand une âme se trouve enveloppée dans une longue suite de crimes et comme ensevelie dans les habitudes du péché. Dieu cependant la tourmente sourdement, la pique et la tenaille, d'où il arrive que, toute sanglante et tout ulcérée qu'elle est, ne pouvant plus demeurer chez soi, tant elle sent d'inquiétudes en sa propre maison, elle cherche l'oubli, elle se promène dans les plaisirs et dans les délices du monde, pour échapper à ses ennuis, et partout elle trouve son ver. Elle regarde le chemin de la vertu, ou qu'elle a quitté ou qu'elle n'a jamais pris, comme une route impossible, l'esprit de mensonge le lui représentant tout couvert de ronces et d'épines, elle rentre chez soi, et dit en son cœur « qu'il n'y a que Dieu qui la travaille, que nécessairement il s'en faut défaire; que nos félicités se mesurent à nos opinions, et que personne n'est misérable que celui qui appréhende

son malheur. » De là, se chatouillant de ces discours humains, elle fait un grand effort pour se défaire de la croyance du jugement, des enfers, et de l'immortalité de l'âme. Toutefois, elle ne peut ; et quand ces malheureux esprits ont bouffonné sur les mystères de la religion avec leurs semblables, le remords les va trouver au lit et s'attache aux courtines de soie ; les pensées d'une Divinité qu'ils estiment avoir totalement bannie de leur cœur dans les délices, à la moindre affliction retournent et se font sentir avec des pointes fort piquantes qui les jettent dans le désespoir. Le prophète Isaïe a divinement bien prophétisé d'une telle âme : *Je la ferai servir d'héritage et de possession aux hérissons.* Car il est vrai que la déplorable couve dans ses entrailles mille petits hérissons, lesquels, à mesure qu'ils croissent, font croître leurs aiguillons et leurs piqûres, mille remords et mille appréhensions qui dérobent le repos et laissent des bourreaux domestiques au fond de la conscience.

Tel fut jadis l'état de Néron, car ce barbare, qui s'était souillé tant de fois de sang humain, cherchait un bain de délices pour se laver, il expérimentait toutes les inventions des plaisirs du monde pour émousser le trait qu'il avait au cœur, et se dépouiller pour jamais des opinions de la Divinité, mais cela lui était impossible. Quand il était aux festins, aux jeux et aux théâtres, l'appréhension de Dieu lui venait piquer le cœur et y laissait l'aiguillon ; dormait-il sur des roses, les ombres des morts s'approchaient de ce lit délicieux pour lui demander compte de leur

sang ; il se moquait de la religion et la craignait ; tantôt il était dans le mépris des choses sacrées et tantôt elles le faisaient trembler ; il cherchait des eaux d'expiation pour laver ses crimes, et jamais n'ouvrit les yeux à celles que saint Pierre et saint Paul lui présentaient. Cette âme était tenaillée au dedans comme sur un perpétuel échafaud d'horribles supplices ; et quand elle voulait sortir hors de soi, elle était comme un poulain sauvage, couru et chassé des hommes et des animaux, ou comme un taureau piqué du taon qui se veut fuir, et se trouve toujours avec lui-même.

La seconde cause de l'athéisme, c'est l'amour sensuel des faveurs, des plaisirs, des commodités et des délices du monde, qui dégénère souvent en une pure brutalité d'une âme qui dort dans les voluptés, tellement embarrassée dans les biens de la terre, qu'elle perd toute connaissance du ciel. Clément Alexandrin dit qu'il arrive à des esprits qui sont grands amateurs de leur chair, de se grossir et de s'épaissir, de sorte que, comme écrit le docte Plotin, ils ne vivent plus qu'une vie de plante. Ces gens-là sont grandement disposés à l'athéisme, car, comme le remarque le Sage, tant plus ils s'affectionnent aux choses présentes, tant plus et à longs traits boivent-ils l'oubliance des choses du ciel. Tous ceux-là disent avec Ésaï : *Que me servira ce beau droit d'ainesse ? ce nom des enfants de Dieu ? ces biens de la vie future ? S'il n'y a des plaisirs et des contentements charnels au ciel, je n'en veux point.* Ils deviennent vrais secta-

teurs de Mahomet, lequel, en son Alcoran, décrivant le paradis des Turcs, y met de bonne eau, de bons fruits, des anneaux, des carcans, des tapis de soie et d'autres choses semblables; ceux-ci prendraient tout, hormis l'eau, qu'ils voudraient nécessairement changer en vin.

La troisième cause, sinon d'un athéisme formel, pour le moins de faiblesses et de langueurs en la foi, c'est un esprit qui veut procéder au fait de la religion par des voies politiques et humaines, et se laisse incessamment chatouiller par la curiosité, qui le porte incessamment à tirer le rideau des mystères sacrés pour les éclairer du flambeau de la raison et voir ce qui s'y passe. Tels esprits ne sont point si malins ni si grossiers que les premiers et les seconds; toutefois ils sont faibles et fort ignorants, puisqu'ils manquent à la première règle de sagesse, qui nous montre que c'est une pure folie d'un jugement malsain de vouloir mesurer les choses divines à la règle des sens et des expériences humaines. Ils se tourmentent et se débattent comme des oiseaux sur la perche, et disent souvent en leur cœur ce que l'apôtre saint Pierre remarque en la personne des infidèles : « Où sont ces promesses? et où est cet avènement du Fils de Dieu? Ne voyez-vous pas bien que les siècles roulent, les hommes viennent et passent, tout va son train ordinaire, il ne faut pas attendre d'autres miracles? » Ils s'imaginent que tous les conseils du ciel doivent rouler selon le projet de leur entendement, et que, si Dieu avait l'œil ouvert,

comme l'on dit, sur l'économie du monde, ceci et cela se ferait comme ils l'ont digéré en leur faible cervelle, qui est une grande illusion. Ils voudraient volontiers parler avec des esprits, pour leur ouïr raconter des nouvelles de l'autre vie, ils voudraient savoir, comme dit saint Jean Chrysostome, quel habit et quelle chaussure a le Fils de Dieu, comment sont faits les anges et de quelle couleur sont les démons. Leur contentement serait d'aboucher une possédée, de connaître les choses futures, d'inventer des prédictions, de voir des prodiges et des miracles; enfin, il semble qu'ils n'aient autre dessein que de croire en Dieu par le diable. Telles procédures sont fort dérégées et malheureuses, pour les raisons que je veux maintenant déduire.

Premièrement, âmes perdues, qui prenez un tel chemin, ne voyez-vous pas que par ce moyen vous arrachez deux yeux que Dieu a plantés dans votre âme, ni plus ni moins que le soleil et la lune dans le firmament, e'est à savoir l'œil de la foi et celui de la prudence naturelle? Vous faites les aigus et les clairvoyants, et vous êtes plus aveugles que les taupes; car, dites-moi, pour ce qui touche la lumière de nature, se peut-il trouver une folie plus grossière que de voir des hommes qui sont nés et nourris dans le christianisme, comme dans leur propre élément, après mille et mille témoignages de la vérité de leur religion, que les marbres mêmes proclament et les pierres annoncent, faire les suffisants, et chercher d'autres preuves que celles qui ont conquis le monde

à l'Évangile ? Vous voulez un Dieu qui vous donne de nouveaux signes pour vous confirmer en la foi, un Dieu qui se captive servilement à contenter les chatouillements de votre curiosité. Insensés, ce ne serait plus un Dieu, mais une idole. N'êtes-vous pas grossiers de vouloir traiter avec Dieu beaucoup plus incivilement qu'on ne ferait avec un homme médiocre ? Si vous aviez obligé votre parole à deux amis, vous loueriez celui qui acquiescerait avec toute franchise, et condamneriez l'autre, que vous reconnâtriez timide, branlant et toujours sur la défiance ; et vous voulez que Dieu favorise par des voies extraordinaires votre infidélité, quelle apparence ? Toute curiosité est pernicieuse, c'est un ulcère qui démange toujours, et qu'on irrite sans cesse à force de gratter ; c'est une sangsue qui tire tout le mauvais sang et se remplit jusqu'à crever. C'est une tie, un vermisseau mordant, qui prend les hommes par l'oreille aussi bien que les chiens. Mais surtout, elle est très-pernicieuse au fait de la religion. Sixte, un ancien auteur, cité en la bibliothèque des Pères, a dit une sentence fort notable : « Quand on parle de Dieu, même avec toute vérité, il faut toujours aller prudemment, comme si on marchait sur les épines. » « Il vaudrait mieux, dit saint Chrysostome, le bien ignorer que le mal connaître. » Hesy chius nous apprend qu'il s'en faut approcher comme du feu : le trop grand éloignement nous morfond, et les approches trop voisines nous consomment.

Secondement, jugez si toute personne n'avouera

pas que c'est une grande faiblesse des sens de vouloir procéder, en ce qui touche la religion, par les connaissances qui vous sont communes avec les bêtes et quitter celles des hommes ? C'est néanmoins ce que vous faites, quand, laissant l'œil de l'entendement et la lumière d'un jugement réglé que Dieu a donné à l'homme par excellence, vous voulez voir, ouïr et toucher, mendiant une vérité des sens brutaux, ce qui est totalement les relever par-dessus leur capacité. Ne voyez-vous pas comme la lune par son interposition éclipse le soleil ? et quand aux questions de la foi vous interposez les sens, vous obscurcissez la lumière du jugement, le vrai soleil de votre âme, qui vous dicte que c'est une chose très-raisonnable que la créature se soumette à son Créateur, qu'elle se garde bien de le vouloir comprendre dans l'immensité de sa nature, et renfermer ce vaste Océan dans une petite coquille. C'est chose déplorable de dire que ces petits curieux se laisseraient prendre par un charlatan qui les éblouirait à force de prestiges, et se rendent difficiles avec Dieu qui leur donne autant d'obligations de ses promesses qu'il y a de lettres en l'Écriture. Ce n'est pas tout de se crever l'œil d'un jugement raisonnable, vous arrachez encore celui de la foi, tout pur et céleste qu'il est. Vous demandez des preuves de votre religion ; frénétiques, regardez la naissance, le progrès et l'état de l'Église : c'est le grand signe, c'est la Dame revêtue du soleil qu'on ne peut ignorer sans un prodigieux aveuglement.

Prétendez-vous que ce ne soit rien d'avoir pour

preuve un si grand, si universel et si ferme consentement de tous les prophètes à prédire, plusieurs siècles auparavant l'effet, la naissance, la vie, la mort du Messie, la conversion des gentils et l'établissement de l'Église, si déterminément et si ponctuellement, que les esprits même les plus rebelles, qui avaient de tout temps ces Écritures dans les mains, voyant ensuite arriver ce qui se passait en l'économie du christianisme, étaient contraints de céder à la vérité?

Que ce ne soit rien d'avoir vu par tous les siècles mille et mille miracles au ciel, en terre, sur mer, faits en confirmation du christianisme à la vue des plus sensés et des plus malicieux, qui s'efforçaient de les censurer, de les pointiller et de les contredire? Néanmoins, l'évidence en était si palpable, si forte et si invincible, que les tyrans et les bourreaux même les plus forcenés, convaincus de ces preuves, quittaient l'épée qu'ils avaient prise pour égorger les martyrs, et tendaient le col aux persécuteurs pour être égorgés. Que ce ne soit rien de dire que de compte fait un bon auteur a remarqué onze millions de martyrs de tout sexe, de tout âge et de toute condition, des âmes très-pures, très-sages et très-innocentes, qui ont toutes scellé la religion que nous professons, par l'effusion de leur sang, et en ce nombre une infinité de personnes relevées en qualité, qui procédaient considérément aux moindres affaires, ont méprisé les accomodements de leur fortune, les états, les dignités et même les sceptres et les diadèmes, pour

abandonner à de très-horribles tourments une vie très-précieuse, qu'ils pouvaient conserver vivant dans l'honneur et en réputation selon le monde, parmi les plaisirs, les joies et les délices? Que ce ne soit rien de dire qu'après les persécutions se sont élevés une infinité de bons esprits déliés, clairvoyants, pourvus de toutes sortes de connaissances humaines, comme saint Justin, Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, et tant d'autres de même profession, qui, après avoir examiné sérieusement et judicieusement l'état du christianisme, l'ont embrassé, professé et défendu, qui de plume, qui de voix, qui de sang? Le ciel n'est point émaillé de tant d'étoiles que l'Église a eu de grands hommes qui ont été les prodiges et les lumières du monde, et qui, par leurs doctes écrits, ont illustré les vérités de notre religion. Je vous laisse à penser si, parmi tant de grands soleils qui ont rempli le ciel et la terre de clartés, on voit sortir d'une mesure une ridicule chauve-souris qui prétend qu'il n'est pas jour, et que tous ces soleils ne sont que des ténèbres, ne mérite-t-elle pas bien d'être brûlée?

Que si tout ce que j'ai dit, qui est très-fort et très-spécieux, n'entre point en ligne de compte, que peut-on répondre à deux choses qui sont très-éminentes au christianisme, dont la considération est capable d'affermir l'esprit le plus défiant, c'est à savoir la merveilleuse procédure qui a été tenue en l'établissement de notre religion et la très-pure sainteté de sa doctrine? Qu'y a-t-il d'humain en cette loi qui

s'est établie contre toutes les voies humaines, par un succès si étrange et si merveilleux, qu'il ravit tous les esprits en admiration? Où étaient à ces commencements l'éloquence, les richesses, la faveur des princes? Où étaient les promesses d'honneur, de réputation et de dignité? Où étaient les allèchements des sens et tout ce qui a coutume de nourrir et de fomentier les sectes? D'où vient que l'Église seule s'est accrue sous les orages, dans les persécutions et les boucheries de trois cents ans, durant lesquels il n'y a eu machine que l'enfer n'ait remuée contre elle? Toutes les sectes plâtrées qui ont semblé vouloir prendre ce chemin se sont évanouies; d'où vient que l'Église seule s'est maintenue dans une tempête sanglante de trois siècles, dans les contradictions de mille ennemis? d'où vient que la cruauté des tyrans a servi d'allèchement aux fidèles, et le sang des martyrs de semence à la postérité? Où est-ce qu'on trouve une religion qui, avec une telle innocence et pureté de vie, une telle humilité, solidité, sainteté, et, qui plus est, par les moyens des opprobres, de la pauvreté, du mépris, de l'austérité et des tourments, ait changé l'état et la face du monde, ait planté la croix dans la ville capitale de l'empire sur les aigles foudroyantes des empereurs et les diadèmes des rois?

Que diraient les anciens Césars, s'ils venaient à ressusciter, de voir dans Rome, où toutes les monarchies s'étaient fondues et incorporées, où tous les démons s'étaient retirés comme en leur dernière for-

teresse, d'où venaient les foudres et les édits sanglants contre les chrétiens, où s'affilait le fer de la persécution, où tous les faux dieux avaient des temples, d'y voir le siège du souverain pontife des chrétiens, d'y voir une église de Pierre le pêcheur beaucoup plus somptueuse que ne fut jamais le Panthéon? Dites, prudence humaine, si le Sauveur, à l'âge de douze ans, lorsqu'il commença publiquement à annoncer qu'il était venu pour retirer le royaume de son père de la main des violents et injustes usurpateurs, vous eût demandé conseil touchant les procédures qu'il fallait tenir en cette affaire, que lui eussiez-vous conseillé? Ne lui eussiez-vous pas demandé : Où sont vos finances? avez-vous des richesses inépuisables pour contre-pointer un empire qui a cent cinquante millions d'or de revenu? — Non; je ne prétends avoir autres richesses que la pauvreté. — Avez-vous quelque cinq cent mille hommes soudoyés pour dix ans, pour tenir une armée au Nil, l'autre à l'Euphrate, l'autre au Rhin, l'autre à l'Océan, l'autre dans les centres de l'empire romain? — Non; je ne prétends lever pour l'exécution de ce dessein que douze pauvres hommes de marine, sans forces, sans industrie, sans armes. — Avez-vous mille orateurs de grand savoir et de grande éloquence, qui s'en iront, par les charmes de leur bien dire, flatter les peuples pour les disposer à vos volontés? — Non; je n'ai que des gens rudes, ignorants, idiots, qui s'en iront prêchant la croix.

Qu'eussiez-vous dit là-dessus? « O folie! comment

pensez-vous parvenir aux honneurs par l'ignominie , aux richesses par la pauvreté, à la grandeur par le supplice de la croix, à l'immortalité par une mort sanglante? » et néanmoins le voilà fait ; qu'en dites-vous, y a-t-il en toute cette procédure quelque chose d'humain? faut-il chercher d'autres miracles pour la confirmation de sa foi?

Ajoutez à cela que les démons ont bien contrefait la sagesse, la puissance et la force, par voies trompeuses, violentes et brutales, mais jamais ils n'ont pu contrefaire constamment l'humilité, la patience, la pureté et la sainteté. Les sectes qui ont pris ce masque ne l'ont pu longtemps garder, elles ont éclaté et crevé d'orgueil, de présomption, d'impuretés secrètes et publiques, et de sacrilèges exécra- bles. L'esprit seul du christianisme a toujours paru comme un vrai esprit de piété, d'humilité, de patience, de charité, de continence, de chasteté, de mansuétude, de mépris du monde, de vertus si nobles, si relevées et si héroïques, que la vie seule d'un chrétien, étant bien conduite conformément à la doctrine du Sauveur, est un perpétuel miracle capable de convertir le monde. Tout ce que les plus grands philosophes de l'univers n'ont pu exprimer avec leurs plumes, le chrétien le touche de la main ; il en a plus montré dans ses œuvres qu'eux n'en ont dit dans leurs livres ; ils ont bâti des républiques de papier, et notre religion a fait en essence des monarchies de vertus. Et si les malheureux qui branlent en leur croyance s'étudiaient à l'exercice des bonnes œuvres,

jamais l'infidélité n'aurait de prise sur leur entendement ; mais pour se laisser aller au flux de l'orgueil, de la présomption, de la curiosité, des sottises, des vanités et des dissolutions du monde, Dieu permet, par une juste vengeance, qu'ils tombent en un sens réprouvé.

CHAPITRE XIII.

Contre la tristesse.

Ne vous êtes-vous jamais représenté le pauvre Élie, couché sous le genièvre, accablé de mélancolie, qui dit à Dieu d'un cœur amoureux : « Mon Dieu, c'est assez, enlevez mon âme, je ne suis pas meilleur que mes pères ? » Cette passion arrive assez souvent aux personnes qui sont entrées en la lice d'une vie plus parfaite. Le chagrin les traverse, la tristesse les ronge, la mélancolie les accable, et Satan, qui pêche volontiers en eau trouble, se sert de cette inquiétude d'esprit pour leur faire rebrousser chemin dans les fausses joies du monde. Quel remède et quelle pratique opposerons-nous à ce malheur ? Faisons venir la lyre de David pour charmer ce funeste démon de Saül. Vous êtes triste, dites-vous ; il importe beaucoup que vous sondiez votre cœur pour savoir d'où

vient cette tristesse, et y apporter le remède convenable. Quelquefois la tristesse procède d'un zèle indiscret quand on veut prendre des austérités de sa tête, non concertées et digérées par conseil. On n'y peut pas réussir, et on a honte de retourner en arrière, cela fait qu'on s'afflige entre le marteau et l'enclume. Quelquefois cela vient pour n'avoir pas assez mortifié ses passions, qui, à l'entrée d'une vie spirituelle, sentant qu'on commence à les quereller, se jettent aux champs, se mutinent et attaquent l'esprit, comme on dit qu'un petit poisson, nommé *guêpe de mer*, au temps de la canicule pique et inquiète le repos des autres poissons. Il n'est encore peut-être en votre âme ni jour, ni nuit, ni hiver, ni été, ni froid, ni chaud ; mais le bien et le mal combattent à qui l'emportera, et cette guerre vous trouble. Quelquefois aussi cela procède d'une grande tendresse de cœur et d'un amour passionné de soi-même. Il semble à une petite créature qui pleure au coin d'une chambre que le monde soit bien intéressé en sa tristesse, et que chacun la doive pleurer. Il n'y a rien de pareil à son mal, ses fardeaux sont de plomb, et tous les autres de plume ; si'on ne la pleure pas, elle s'attriste encore davantage, et si on la pleure, elle prend un plus haut ton pour déplorer ses peines. Il y a bien de la délicatesse en nos douleurs, et souvent nos larmes ne sont que muguetteries. De cet amour de soi-même viennent la vanité et la complaisance, qui tournent souvent en fiel et en absinthe.

Un homme qui se plaît trop en soi-même déplaît

nécessairement à plusieurs, et, pour avoir un trop grand ami chez soi, il se fait force ennemis hors de soi. Tout ne lui peut pas réussir comme il désire, et comme les bons succès l'enivrent de contentements, les contraires le mettent à la gêne et l'attristent plus que de raison. Enfin, la mauvaise tristesse naît souvent de l'œil ennuyeux et jaloux ; le bon succès d'autrui lui est une paille qui l'incommodera toujours si la charité n'y met la main. Voici un malheur bien déplorable : toutes les perfections d'autrui sont nôtres quand nous les aimons en autrui, et quand nous les haïssons, ce sont des clous dans nos yeux qui nous tourmentent extrêmement. N'avons-nous pas assez de peine chez nous, sans aller chercher des croix en la prospérité de nos semblables ? Sondez votre cœur et voyez si votre tristesse procède de l'une de ces cinq sources ou de plusieurs ensemble ; ôtez la cause par la faveur de la grâce de Dieu, à force d'étude, de courage et de résolution, vous en levez l'effet, et vous aurez une âme paisible comme un ciel riant dans la sérénité.

Ma tristesse, dites-vous, ne vient point de ce côté-là. Plût à Dieu ! vous seriez déjà bien haut, si tout ce que j'ai dit était incapable de vous attrister. D'où vient-elle donc ? Des accidents qui m'arrivent de part et d'autre, et, si rien ne m'arrive, je me fâche contre moi-même. Si vous pensez du tout vivre sans tristesse, il vous faut faire un monde à part. La tristesse est une plante enfiellée, qui est du cru de notre jardin ; il faut savoir quelquefois en sa vie quel goût elle a.

Penser s'en affranchir en tout, c'est faire le roi de carte, et brave seulement sur le papier, à la façon des anciens philosophes qui avaient la main plus courte que la langue. Notre Sauveur s'est attristé dans ce douloureux jardin arrosé des sueurs de son sang pour nous apprendre que la perfection du chrétien n'est pas à ne sentir point de tristesse, mais qu'elle consiste à la modérer par résolution.

Le meilleur remède est celui que Jésus-Christ nous a montré, à savoir l'adoration; c'est un merveilleux contentement que de parler à Dieu et lui dire ses peines. Ne voyez-vous pas dans un parterre comme ces pauvres tulipes sont fermées de mélancolie sous la sombre froideur de la nuit? et vous diriez que le soleil dans ses rayons porte la clef pour les ouvrir? Car aussitôt qu'il se lève et qu'il les mignarde un peu de cet œil qui réjouit toute la nature, les voilà qui s'entr'ouvrent, qui se dilatent et témoignent leur allégresse à la présence de cet astre. Il en va de même en votre cœur; il demeure quelquefois longtemps engourdi et glacé faute d'avoir recours à l'oraison. Apprenez un peu à traiter avec Dieu par prières humbles et ferventes. Apprenez à vous plaindre à lui, et à chercher le remède de vos plaies dans ses miséricordes, et vous sentirez beaucoup d'allègement.

De plus, il faut se souvenir que notre vie est un livre de musique; rarement y trouverez-vous plusieurs notes blanches de droit fil, les noires s'y mêlent parmi, et tout cela fait un bon accord. Dieu nous fait une leçon en un petit livre qui n'a que deux

pages, l'une s'appelle *consolation*, et l'autre *affliction* ; il faut que chacune vienne à son tour. Au jour de l'adversité, souvenez-vous de la prospérité, et au jour de la prospérité, n'oubliez point l'adversité. Ce grand prélat de Cyrène, Synesius, a dit que la Providence nous détrempe la vie comme on ferait l'eau et le vin dans une coupe ; les uns le boivent plus pur et les autres plus détrempe ; mais néanmoins tous se sentent du mélange.

Si vous compariez bien votre condition à celle d'une infinité de misérables qui soupirent en tant de longues et désastreuses peines, vous trouveriez que vos fardeaux ne sont rien en comparaison. Mais nous avons une certaine malignité d'esprit qui regarde toujours le bien qu'il n'a pas pour l'envier, et ne considère jamais le mal dont il est affranchi pour en remercier Dieu. Voilà que les uns sont au fond d'une fosse dans les fers ; les autres sont courbés au travail depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant pour gagner leur pain. Les autres ont la migraine, la goutte aux pieds et aux mains, la pierre dans les reins. Les autres sont accablés d'affaires, de pertes, de malheurs, d'étranges et funestes accidents, et les portent encore avec courage. Votre cœur est pincé d'une petite tristesse, et vous voilà au désespoir ; quelle mollesse d'esprit ! La fable dit que les lièvres, se voyant persécutés de tous côtés, avaient un jour résolu de se noyer ; mais, venant sur le bord de la rivière, et voyant des grenouilles épouvantées qui se jetaient à corps perdu dans l'eau pour s'enfuir :

« Courage, dirent-ils, nous ne sommes pas encore des plus misérables du monde ; en voilà qui ont plus peur que nous. » Oh ! que souvent nous dirions de même, si nous voyions les maux d'autrui !

Ne fait-il pas beau voir une personne qui, comme on peut estimer, est en la grâce de Dieu, qui est nourrie des sacrements, de la chair, du sang, de la parole de son maître, qui vit parmi tant d'assistances et de secours spirituels et temporels, qui attend une résurrection, un paradis, une vie éternellement heureuse et heureusement éternelle en une si belle compagnie des saints, se former des tristesses, des scrupules, et s'affliger comme un païen ou comme un damné qui n'a plus d'espérance ? On raconte que Dieu, pour donner un jour un avant-goût de la béatitude à un saint personnage agité de diverses pensées, fit chanter à son oreille un petit oiseau inconnu d'une façon si harmonieuse, qu'il épura tout à l'instant cet esprit troublé, et le tint extasié plusieurs années dans les plus savoureuses délices qu'on saurait s'imaginer. Ah ! que si vous aviez souvent de fortes pensées du paradis, vos tristesses fondraient ainsi que la neige au rayon du soleil !

CHAPITRE XIV.

Un mot sur les scrupules.

..... Pour moi, je me persuade que, par ce moyen, l'on guérirait quantité de scrupules, dont plusieurs esprits sont aujourd'hui misérablement agités; car ils ne sont pas plutôt entrés dans ces grands spectacles des jugements de Dieu et des tourments des damnés, qu'ils portent déjà tout l'enfer sur les épaules; les tonnerres de la justice divine ne grondent que pour eux, et pour eux étincellent les éclairs; ils se dressent des échafauds en leur cœur où ils promènent leurs pensées, ils s'attachent à des croix volontaires et s'étendent sur les chevalets, faisant de leur esprit un bourreau et de leur vie un continuel supplice. Tout ce qu'ils pensent, à leur avis, n'est que péché, tout ce qu'ils font n'est que désordre; tout ce qu'ils attendent n'est que malédiction; jamais ils n'ont fait une bonne confession, ils ont toujours oublié quelque circonstance, ils n'ont pas supputé le nombre de fautes, le confesseur n'a pas bien compris ce qu'ils voulaient dire; il faut recommencer éternellement et pour des vétilles; il faut courir et lasser tous les tribunaux de la confession et employer plus

de temps qu'il n'en faudrait pour un homme qui aurait manié toutes les grandes affaires de la France. Cela est fort pitoyable, et semble que les tyrans n'ont jamais inventé des tourments si rigoureux que la superstition ingénieuse dans la fécondité de ses peines ne les surpasse. Elle travaille tellement un esprit que le corps en demeure extrêmement affaibli, ce qui se voit dans un visage hâve et défiguré, un front plombé, un œil troublé, un cœur sanglotant, une contenance effarée, une privation du sommeil et de l'appétit, un interdit de toutes les récréations et plaisirs de la vie.

A parler sincèrement, ces pauvres âmes sont dignes de compassion; car elles sont continuellement dans des purgatoires bien pénibles. Pour les soulager efficacement, il les faut mettre entre les mains d'une personne prudente, charitable et résolue qui entre en leur esprit et soit comme l'âme de leur âme. Il les faut tirer de cette dévotion indigeste et trop assidue, ôter les confessions générales, tant de fois répétées, ne leur permettre pas qu'elles s'accusent de toutes ces rêveries de leur intérieur, mais bien des transgressions qui passent à l'extérieur. Il leur faut faire tenir leurs péchés douteux pour non péchés; puisque ordinairement les scrupuleux ont l'esprit assez éveillé et ennemi d'eux-mêmes pour ne point douter de toutes les fautes grièves. Il faut leur donner de grandes idées de la bonté et miséricorde de Dieu, relever leur courage et, au lieu de péchés, leur faire coucher sur le papier ou conter autrement les grâces qu'elles ont reçues de Dieu.

Il est quelquefois expédient de changer les méditations en de bons bouillons, les piquer de quelque pensée généreuse, les tenir au travail entrelacé d'un honnête repos et récréation convenable, les mener quelquefois un peu sévèrement, pour leur apprendre à croire et se laisser conduire, et les accoutumer à braver cette conscience scrupuleuse et faire gloire de mépriser tout ce qu'elle dicte. Enfin, on doit persuader à ces infortunés qu'il y a un homme qui a répondu de leur âme devant Dieu, et que, s'il y avait du mal en sa conduite, il se damnerait pour eux, sans que pour cela il leur arrivât aucun mal. On doit les louer de leur docilité quand ils obéissent, leur faire voir le fruit de leur obéissance dans la consolation de leur âme, les réjouir, les animer, les arracher d'eux-mêmes, pour les changer en de tout autres personnes. Plusieurs ont été totalement guéris par ces procédures, plusieurs grandement adoucis; car il y a des scrupuleux qui souffrent toute leur vie, leurs pensées étant comme des démons acharnés à une possession, qui ne les quittent jamais pleinement; mais qu'ils comprennent bien que c'est la croix qui leur est ordonnée en cette vie, et qu'en prenant une bonne résolution à la patience, ils se comblent de mérites.

CHAPITRE XV.

D'une étrange et commune erreur.

Un grand abus s'est coulé dans l'esprit des personnes séculières, qui tient le vice en règne et la vertu en servitude. C'est qu'elles se figurent la perfection chrétienne comme un oiseau qui n'est point de leur prise, et une qualité disproportionnée à leur état : « Pour moi (dit celui-ci), j'ai fait provision de vertu, selon ma qualité ; je ne prétends point être un saint François, ni être ravi comme un saint Paul jusqu'au troisième ciel : je trouve qu'il n'est que de vivre avec les vivants. Laissons prendre à nos plaisirs la pente que leur présente la nature ; quand bien même nous serions méchants comme des Judas, si nous avons la foi de saint Pierre, la miséricorde de Dieu pardonne tout. » Certes, ce discours est impertinent, comme je montrerai ci-après. D'autre part, il y a des femmes qui tiennent ce langage, et disent : « Non, je ne veux pas être une sainte Thérèse, ce n'est point mon intention d'être canonisée. Je ne veux ni extases, ni ravissements, ce m'est assez de rouler dans le monde. On va en paradis aussi bien par terre que par eau. » Telles paroles sont peu chastes en une bouche chrétienne,

et si préjudiciables au salut éternel que, par la liberté de trop dire, elles ôtent toute espérance de bien faire. Car, suivant la mollesse de cet esprit, on prend les mesures de la vertu fort courtes et fort insuffisantes, les intentions sont faibles, les œuvres encore plus débiles, qui ne répondent pas toujours au modèle de l'entendement, et de là s'ensuit une générale corruption. Je ne dis point que tous les chrétiens doivent embrasser la perfection de saint François et de sainte Thérèse. Il y en a que la Providence divine veut conduire par d'autres moyens; mais je dis que tout chrétien est tenu de viser à la perfection, et que, s'il a une autre intention, il est en hasard de se perdre éternellement; parole hardie, mais parole de saint Augustin : « Vous devez toujours vous déplaire de ce que vous êtes, si vous désirez parvenir à ce que vous n'êtes pas; et s'il vous échappe de dire, c'est assez, vous êtes perdus. » Et qui êtes-vous pour borner les dons de Dieu; qui êtes-vous pour dire, je ne veux qu'un tel degré de grâce, je me contente d'une telle sainteté, c'est assez avancé en la vie spirituelle, plantons ici les bornes? Quelle lâcheté! N'est-ce pas ressembler à ce roi barbare et insensé qui jeta des fers dans la mer, pour mettre l'Océan à la chaîne? Dieu nous a donné un cœur plus large que le ciel, qu'il veut remplir de soi-même, et vous le voulez rétrécir pour loger à l'étroit celui que tout l'univers ne peut comprendre; jugez si cette procédure n'est pas fort déraisonnable. Que si vous en doutez encore, pesez deux ou trois raisons que vous trouverez être fortes,

et pour lesquelles vous conclurez avec moi que vous n'avez pas peu d'obligation à vous perfectionner.

La première raison que je mets en avant pour appuyer cette proposition, se tire de la nature et de l'essence de la perfection. A quel blanc pensez-vous qu'il faille viser pour arriver à ce point? Si je disais, voulez-vous être parfait, ensevelissez-vous tout vif dans un sac, mettez-vous la corde au cou, allez vous rôtir aux ardents rayons du soleil, allez vous rouler dans les neiges et dans les épines, cela serait capable de vous rebuter, de vous faire dresser le poil en la tête, et de vous glacer le sang dans les veines; mais si on vous dit que Dieu a comme enté la perfection de sa propre main sur la plus douce de toutes les choses du monde, quel sujet avez-vous de rebut? Or est-il ainsi comme je le dis. Il n'y a rien de si facile que d'aimer; toute la nature du monde se fond et se résout en amour: il n'y a rien si digne d'être aimé qu'un objet qui enferme dans son étendue toutes les beautés et toutes les bontés imaginables, qui sont les plus puissants attraits de l'amitié. Il force nos affections par une douce violence: l'aimer, c'est nature, et ne le pas aimer, c'est un monstre. Admirez donc ici les charmes de la Divinité, qui a mis toute la perfection de l'homme à aimer son Créateur et son Sauveur, à aimer un bien infini, qu'on ne peut haïr si on ne devient un démon. Saint Pierre Chrysologue s'écrie: « Jamais on ne vit guerre plus douce que de gagner tout par amour, » et demandez à tous les théologiens si la charité n'est pas le faite de la perfection, deman-

dez à tous les religieux où ils prétendent la loger : dans les sacs , dans les haïres et dans les cilices ? Ils vous répondront que non. Dans les vœux de pauvreté , de chasteté , d'obéissance ? Non. Ce sont des chemins très-assurés pour se perfectionner , mais ils ne sont pas proprement la perfection. Et quoi donc ? L'amour de Dieu , que saint Irénée appelle d'une épithète fort relevée , « le plus éminent de tous les dons de Dieu. »

Néanmoins , si vous portez la main jusqu'au fond de votre conscience , vous la trouverez toujours dans ses propres intérêts , dans des considérations faibles , dans des intentions et affections peu sincères , et dans l'amour déréglé des créatures. C'est faire de la fausse monnaie en matière de charité , que de vivre en telle façon ; c'est mettre Dieu sous l'autel , et son amour-propre au dessus , pour lui donner la meilleure partie de l'encens. Que vous semble de cette indignité ? Ne voyez-vous pas que l'obligation d'être parfait toujours vous demeure et toujours l'effet vous échappe ?

Pour seconde raison , je dis que la perfection de l'homme consiste en l'imitation de Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Et saint Grégoire de Nysse nous assure fort bien que cette imitation est l'abrégé de toute sagesse. Or , qui pourrait prendre l'essor à tire d'ailes , et donner jusqu'au sein du Père éternel , pour tirer un portrait de sa sainteté ? Personne sans doute n'y pourrait aspirer. Et qu'a fait Dieu tout sage et tout bon ? Il a imprimé toutes ses perfections sur notre Sauveur , vrai caractère de sa

substance , comme on imprimerait un sceau d'or sur la cire vierge : ce qui a fait dire à Origène que son humanité très-sainte était comme l'empreinte et l'ombre de la Divinité, et s'accordait avec elle ainsi que les justes cadrans avec le soleil. Là-dessus l'Esprit de Dieu appelle tous les chrétiens, et leur dit : « Voilà ce que vous devez imiter, voilà le modèle de vos actions. » Il ne dit point : « J'ai deux images de ma substance, j'ai deux fils, je les envoie tous deux en terre, l'un sera pour les grands, et l'autre pour le commun. En voilà un délicat couronné de roses pour les nobles ; en voilà un autre couronné d'épines, qui sera pour le simple peuple; » c'est folie que de s'imaginer cela. Et ne voyez-vous pas que c'est une semblable sottise, de penser que la perfection ne soit faite que pour une petite poignée de gens séparés de la vie séculière, puisque tous les chrétiens portent un même nom, une même livrée, participent à un même Dieu, aux mêmes sacrements, et prétendent un même paradis?

Enfin, le nom et la dignité de chrétien entraînent avec eux de grandes et justes obligations, auxquelles vous ne pouvez satisfaire sans une sérieuse étude de la perfection. Pensez-vous qu'on exige trop de vous, qui avez été nourri et élevé dans le temple de Dieu, si on vous demande que vous montriez pour le moins autant de résolution et de courage à combattre le péché, que quelques païens ont fait en leur infidélité? Et pour en produire un exemple, voilà chez saint Augustin un Polémon qui vous dit : « J'étais un infidèle, un jeune homme privé de la connaissance

du vrai Dieu, et abandonné à toute sorte de débauches ; le vin, l'amour, le jeu et la témérité étaient les désordres qui entraînaient ma jeunesse au précipice ; je ne fus pas plutôt entré en l'école d'un philosophe païen, comme j'étais, qu'incontinent je fus tout changé. » Et toi, chrétien, tu penses qu'il te soit loisible, parmi tant de grandes et fortes prédications, tant d'éclairs et tant d'inspirations, de demeurer rebelle à la lumière et insensible à ton malheur ? Celui-ci, à la seule parole d'un homme, mit bas les couronnes de fleurs qu'il portait sur la tête, quitta l'ivresse et les dissolutions. Où est aujourd'hui la damoiselle mondaine qui, à la fin d'un sermon, aille rompre par zèle une seule pièce de ses atours ? .

LIVRE QUATRIÈME.

LES VERTUS A PRATIQUER.

CHAPITRE I.

La royale vertu de charité.

Les actions de cette royale vertu sont : avoir une complaisance passionnée en Dieu, de ce qu'il est Dieu, tout sage, tout bon, tout puissant, tout beau, tout juste, tout miséricordieux, la fontaine originaire de toute sagesse, de toute bonté, de toute puissance, de toute beauté, de toute justice et de toute miséricorde; se réjouir très-affectueusement qu'il est assis sur le trône de gloire, comme dans un abîme de clartés, adoré sans cesse de toutes les puissances célestes, de tous les saints et de toutes les âmes élevées; désirer que toutes les créatures du monde l'adorent et le servent, que tous les entendements soient remplis de sa connaissance, les mémoires de ses bienfaits,

les volontés de son amour. Telle était l'affection de ce bon frère Gilles, compagnon de saint François, qui se passionnait en contemplant les beautés de Dieu, et pleurait tendrement, d'autant que, comme il le disait, l'amour n'était point assez aimé.

S'attrister sensiblement des impiétés, des hérésies, des infidélités, des erreurs, des péchés et des dissolutions, qui ont couvert la face de la terre. Ressentir les injures de Dieu, comme on ressentirait les affronts d'un bon père, d'un frère très-cher, d'une personne très-délicatement aimée, ainsi que la prunelle des yeux. C'est une chose merveilleuse de voir en l'Écriture une pauvre princesse, la bru d'Élie, en travail d'enfant, à la nouvelle qu'on apporte de la prise de l'Arche d'alliance, de la mort de son mari et de ses proches, ne penser ni à père, ni à frère, ni à mari, ni même aux douleurs de son enfantement, ne se plaindre de rien, sinon de la prise de l'Arche, et avoir encore en mourant ces paroles sur les lèvres : « Adieu la gloire d'Israël, puisque l'Arche est enlevée. » Quel zèle de femme ! Aujourd'hui, il ne faut que la perte d'un lévrier, d'un courtaut¹, d'un oiseau, d'une bagatelle, pour alarmer toute une maison ; mais quant aux injures de Dieu, les cœurs y sont insensibles.

Aimer tous les hommes, comme créatures faites à l'image de Dieu, mais sur tous les fidèles, en qualité de personnes destinées à la souveraine béatitude ; leur désirer les vrais biens, comme la justification, la

¹ Petit cheval.

grâce, les vertus, l'avancement spirituel, et la gloire. D'abondant souhaiter qu'ils soient bien fortunés en richesses, en honneurs, en crédit, et en bon succès de leurs affaires, s'ils leur doivent servir pour moyenner leur béatitude.

Jamais ne mépriser, jamais ne juger témérement, jamais n'interpréter en mauvaise part les actions des autres, mais compatir à leurs infirmités, porter leurs fardeaux, excuser leurs faiblesses, haïr les imperfections, et toujours aimer les hommes jusques à ses propres ennemis. C'est là justement qu'on reconnaît la pierre de touche de la vraie charité. Le moyen de se bien garder de ses ennemis, disait saint Augustin, c'est de les aimer. Un des beaux spectacles, digne d'attirer les anges sur les portes du ciel, pour le contempler, ce ne sont ni théâtres, ni amphithéâtres, ni pyramides, ni obélisques, mais un homme qui sait se venger du mal en faisant du bien.

Le cardinal Pierre Damien raconte qu'étudiant à Fayence, on lui fit le narré d'un acte de charité arrivé, comme je crois, de son temps au même lieu. dont il faisait plus de cas que de tous les spectacles du monde. C'était un homme à qui un autre avait arraché les yeux par une extrême violence, et cet accident l'avait confiné en un monastère, où il vivait d'une vie fort nette, rendant quelques offices de charité selon sa portée. Il arriva que le cruel qui avait fait ce malheureux coup, tomba en une dangereuse maladie, et dut être porté au même lieu où vivait celui qu'il avait aveuglé. Son cœur lui disait que

jamais celui-ci ne le souffrirait; mais qu'il lui crèverait les yeux par vengeance. Tout au contraire, l'aveugle demanda de lui pouvoir faire la charité, et en fit instance avec toutes les plus ferventes poursuites, comme s'il eût recherché quelque grand office de la cour d'un prince. Le voilà qui l'emporte, il est attaché au service du malade, et il lui consacre toutes les parties de son corps, hormis les yeux, que l'autre avait arrachés. Néanmoins, dit le cardinal, il n'avait que faire d'yeux, ayant ceux d'une souveraine charité et patience. Vous eussiez dit que ce bon aveugle était tout yeux, tout bras, tout mains, tout cœur, pour panser ce malade, tant il y apportait de zèle, de vigueur, de diligence et d'affection. Et que diraient ici ceux qui, aux moindres injures, brûlent de l'esprit de vengeance?

N'avoir point une charité oisive et languissante, qui soit seulement en idée; mais être officieux, cordial, obligeant, non pour ses intérêts, mais par pure maxime de vertu. C'était un grand abus de ces philosophes qu'on appelait les contemplateurs, de mettre la perfection à se tenir les bras croisés, sans faire aucune action pour aider la société des hommes. Témoins le prince d'entre eux nommé Pyrrho, qui regardait les astres, lorsque son compagnon Axaque, tombé dans une fosse, criait à l'aide. On les trouve tous deux, l'un qui se désespérait dans cette misère et l'autre qui contemplait. On dit au maître :

« Que faites-vous ici, mon ami? que ne tâchez-vous de retirer votre compagnon de cette fosse? »

On n'eut autre réponse de lui, sinon :

« Laissez - moi, je médite le moyen de devenir homme de bien.

— Hé! que ne commences-tu en secourant ce malheureux? » lui fut-il sagement répondu.

En toute l'histoire de Pline, le meilleur mot est celui-ci : « C'est chose divine qu'un homme fasse du bien à un autre homme, et voilà le chemin le plus assuré de la gloire éternelle. »

Pour cet effet, vous devez non-seulement savoir, mais avoir dans le cœur et dans les mains les œuvres de miséricorde, et spirituelles et corporelles. Vous devez apporter un particulier soin de faire l'aumône. C'est là l'école des riches, c'est leur leçon, leur philosophie, leur alchimie céleste, leur justification, leur salut, et leur gloire. Il ne faut pas maintenant demander la pratique de l'aumône, on la trouve facilement. Il y a autant de voies de miséricorde qu'il y a de misères au genre humain, qui sont tous les jours exposés à nos yeux. Heureux mille fois ceux-là qui se mettent à bon escient à les soulager, chacun selon son pouvoir! Que de braves et nobles courages y sont industrieux! Les uns, comme l'empereur Tite, penseraient avoir perdu le jour auquel ils n'auraient obligé personne; les autres nourrissent tous les jours un pauvre, dans lequel ils voient la personne de Jésus-Christ; les autres s'en vont chercher dans les places publiques les nécessités des hommes pour les changer en commodités; les autres s'empres- sent journellement au service des malades; les

autres donnent les prémices de tous leurs acquêts ; les autres instituent et fondent mille belles œuvres de piété. La belle vie, la belle foi, la belle espérance, la généreuse charité que voilà ! Et n'est-ce pas être l'opprobre du genre humain, que d'amasser des biens pour des vers, pour des teignes, pour des enfants quelquefois impies, ivrognes, libertins, et qui les joueront sur la fosse de leur père et de leur mère ? La belle épitaphe, si l'on pouvait mettre sur votre tombe ce que Valère, d'après son dire, lut sur celle d'un certain Gillias : *Quod Gillias possidebat, omnium quasi commune patrimonium erat ; hic ipsius liberalitatis precordia habuit.* « Ce que Gillias possédait était comme le patrimoine de tous ; cet homme avait le cœur et les entrailles de la charité. »

CHAPITRE II.

Pratique de la prudence.

Avez-vous remarqué, dans l'histoire naturelle, un poisson que les Grecs appellent *uranoscope*, comme qui dirait contemplateur du ciel ? Cet animal merveilleux, contre la nature des autres, n'a qu'un œil, qui est comme un point vertical, posé droitement sur le sommet de sa tête, toujours élevé et toujours éveillé,

pour découvrir tant de labyrinthes et d'embûches, qui sont ordinairement dans les mers. Quelques-uns ont voulu dire que c'est le poisson de Tobie, qui non-seulement contribue de son fiel pour illuminer les yeux du corps, mais de son exemple pour illuminer les yeux de l'esprit; car c'est un vrai symbole de la prudence, qui nous montre comme nous nous trouvons maintenant dans le monde, ni plus ni moins qu'en une mer pleine de monstres, de tempêtes, d'écueils, de périls, de surprises, et qu'il faut avoir l'œil de la prudence bien ouvert et bien épuré, pour se conserver et maintenir parmi tant de hasards. Cette prudence, en un mot, selon saint Bernard, n'est autre chose que la connaissance du bien et du mal, qui nous montre comme il faut se comporter, et les modes qu'il faut tenir en la conduite de notre vie et de nos affaires. C'est bien l'une des principales vertus, d'autant que toutes nos actions en dépendent. La prudence les tient comme enveloppées et les développe conformément aux lieux, aux temps, aux personnes, aux occasions; et savoir cela, c'est tout savoir.

On dit qu'un de nos rois recherchant un jour, d'un personnage qui était tenu en grande réputation de sagesse, divers enseignements pour se bien gouverner et policer son royaume, ce sage prit une grande carte blanche, et, pour une infinité de préceptes que les autres ont accoutumé de fournir sur ce sujet, il lui écrivit un seul mot, *modus, mesure* ou *moyen*, comme voulant dire que tout le secret de notre sagesse et de notre félicité consiste à faire les choses avec grâce et

mesure, et c'est ce qu'enseigne la prudence. Nous ne parlons point ici, en particulier, de la religieuse et de l'économique, de la militaire et de la politique; nous parlons, en général, de la conduite de la vie, en la conversation ordinaire; car cela semble annexé à la vertu de modestie. Imaginez-vous que la prudence, selon que les anciens nous l'ont représentée en leurs hiéroglyphes, c'est une main semée d'yeux, qui a cinq doigts bien remarquables, dans lesquels sont enfermées toutes les prudentes actions. Ces cinq doigts sont la mémoire, l'intelligence, la circonspection, la prévoyance et l'exécution; c'est-à-dire que, pour l'exercice de cette vertu, il est besoin d'une bonne mémoire, pour se ressouvenir des choses passées, tant de celles qu'on a lues dans les livres, que de celles qu'on a remarquées par sa propre expérience, car cela sert beaucoup à former le jugement; et d'abondant en toutes rencontres, qui n'a de la mémoire quand il est question de traiter quelque affaire, trouve souvent qu'il n'a pas bien ramassé toutes les pièces de son sac, ce qui le met en confusion. Voilà pourquoi, comme tous n'ont pas des valets de mémoire, ainsi qu'avaient les rois et les grands chez les Perses et les Romains, il est besoin d'avoir recours aux registres, styles, et aux tablettes, pour se soulager. Quelques-uns sont de si heureuse mémoire, qu'ils s'en vont, comme on dit, à la fontaine sans cruche et à la pluie sans manteau.

Être intelligent et capable pour bien juger, et, pour cet effet, il faut tâcher de connaître les personnes avec

lesquelles on traite, leur naturel, leur humeur, leur capacité, leur intention, leur procédure, et pénétrer les affaires jusqu'à la moelle, ne se contentant de l'écorce. Les considérer avec tous leurs sens et tous leurs visages, donner le prix aux choses qu'elles méritent, ne se laisser point aller aux nouveautés, aux artifices et aux inventions qui déguisent les objets. Prendre conseil des plus entendus, des plus fidèles et des plus désintéressés; condescendre aux bons conseils par docilité d'esprit; après les avoir examinés, s'arrêter toujours à ce qui a le plus d'honnêteté, de probité et de sûreté.

En toute délibération qu'on fait de quelque affaire, se garder de quatre écueils fort dangereux, qui sont: la passion, la précipitation, l'opiniâtreté et la vanité. La passion colore toutes les affaires de l'opinion qu'elle a prise; la précipitation s'en va la tête en bas dans le précipice; l'opiniâtreté, pour ne point vouloir démordre, se ronge et se consume; la vanité fait évaporer tout en fumée.

Avoir une grande considération pour ne s'exposer que bien à propos; faire comme cette écrevisse de mer, qui se tient cachée tant qu'elle n'a point d'armes naturelles pour se défendre, et ne heurte personne. Épier les occasions, et voir, comme fait le petit hérisson, de quel côté tourne le vent, pour tourner la porte de sa maison. Être toujours sur ses gardes pour découvrir les embûches et les obstacles qu'on va formant aux affaires. Tenir la truelle d'une main pour bâtir, et de l'autre l'épée pour se défendre. Garder

bien ces quatre préceptes : « *Avoir le visage ouvert, mais la pensée couverte à tant de ruses qui vont furetant nos affaires; être sobre de la langue, ne se fier pas légèrement à toutes personnes, et ne montrer pas aussi en avoir de la défiance.* »

Être fort vigilant aux affaires pour prévoir ce qui peut arriver aux occasions, et inventif à trouver des moyens qui acheminent l'exécution d'un bon dessein. Vous trouvez encore, en quelques vieilles médailles, pour un hiéroglyphe de prudence, un mûrier qui a sur les branches une grue, et en sa tige un Janus à deux têtes, pour nous apprendre qu'on réussit, en matière de prudence, premièrement, en ne se précipitant point non plus que le mûrier, le plus sage de tous les arbres, qui fleurit tout le dernier, pour éviter la gelée; en veillant comme fait la grue, qui demeure en sentinelle; en jetant l'œil sur le passé et prévoyant l'avenir, comme cet ancien roi d'Italie à qui, pour cet effet, on a donné double tête.

Apporter de l'adresse, de la promptitude et de la fermeté aux exécutions des choses résolues, c'est bien la couronne de prudence. On voit tant de belles résolutions sans effets, qui sont comme des œufs pleins de vent; tout cela n'est qu'une ombre et un fantôme de prudence. Il faut savoir prendre son temps; car, comme a dit Mithridate, l'un des plus grands capitaines du monde, *l'occasion, c'est la mère des affaires*, et, le temps étant bien pris, il faut exécuter accortement, efficacement, constamment. Ferdinand de Bavière semble avoir fait une récapitulation des prin-

cipales actions de cette vertu, en une monnaie où l'on voyait la prudence en forme d'une sage vierge qui était sur un dauphin, et tenait en main une balance, portant pour devise ces trois mots : *connaissez, choisissez et exécutez promptement*. La vierge, portant les livrées de la sagesse, disait qu'il faut connaître; la balance, qu'il faut peser et choisir avec mûre considération; le dauphin, avec son agilité, qu'il faut mettre le sceau aux affaires par une prompte exécution.

Au bout de tout cela, la meilleure prudence, c'est de se défier de sa prudence, et d'attendre tout d'en haut, demandant souvent à Dieu, non une prudence humaine, rusée et impie, qui est réprouvée, mais la sagesse des saints, qui nous met en possession d'une vraie félicité. « Les pensées des mortels, dit le Sage, sont timides, et leur providence incertaine. Mon Dieu, qui saura votre sentiment, si vous-même ne nous donnez la sagesse ? »

CHAPITRE III.

La sainte et utile vertu de patience.

Pour la pratique de cette vertu, je ne demande point que vous soyez comme un saint Macaire, lequel, pour avoir tué un moucheron qui le piquait, comme

s'il eût commis un grand acte d'impatience, s'en alla six mois durant exposer son corps tout nu à toutes les mouches et mouchérons du désert, pour se venger de soi-même. Cette patience n'est pas à votre usage. Apprenez-en une plus facile.

D'abord vous supporter un peu vous-même. Toute folie a cela de propre, qu'elle est toujours dans les inquiétudes, toujours elle se fâche du présent, et se passionne après l'avenir ; elle va sautillant comme le vif-argent, elle va bondissant de pensée en pensée, de dessein en dessein, de lieu en lieu, comme le cerf de collines en montagnes et de montagnes en collines. Et tout cela vient d'impatience de cœur.

Prenez pour premier acte de patience, de vous apprivoiser à vous-même, de n'être point toujours sur le change, et de vous arrêter de pied ferme aux conditions, aux vacations, aux affaires et aux récréations où par devoir vous êtes engagé.

Épargner les hommes, comme dit l'empereur Antonin, et endurer des hommes. Vous voulez qu'on parle, qu'on rie, qu'on marche et qu'on bâille même à votre mode : le moyen de vous pouvoir contenter ? les supérieurs vous fâchent, les égaux vous importunent, vos inférieurs ne peuvent rien faire à votre goût, le bruit d'une porte, le vent d'une fenêtre, un verre cassé, un bouillon trop salé, une mouche de cuisine, négligemment chassée par un valet, vous met en rage. Vous avez plus d'inquiétudes que l'Europe n'a de flots. Cela vous vient d'une grande faiblesse d'entendement, d'une mollesse de chair, d'une déli-

catesse de nourriture, et d'une accoutumance de mignardise, de maladie, et de bizarrerie d'esprit. Si vous ne prévenez le mal de bonne heure, et si vous ne vous accoutumez à souffrir tous les jours quelques incommodités avec douceur et patience, vous deviendrez un monstre en la conversation, insupportable à tous, et ennuyeux enfin à vous-même. Quelle indignité, qu'un homme plein de rébellions envers Dieu, veuille que les hommes et les animaux le servent selon toutes ses fantaisies ! Un petit compagnon veut être servi à point nommé, et mille rois ont souffert mille indiscretions des valets avec patience. Ne dit-on pas que Philippe II, roi d'Espagne, ayant écrit de sa main avec beaucoup d'étude et de peine une belle lettre pour envoyer au pape, comme il demande du sable pour mettre dessus, un secrétaire demi-endormi y versa le cornet à l'encre : cela vous mettrait en fureur, et un homme de telle dignité le porta sans dire une seule parole rude à son serviteur.

De là vous apprendrez à supporter les langues et les paroles médisantes, afin de ne pas vous gêner l'esprit pour l'interprétation d'un mot ambigu, ne former pas des querelles sur un pied de mouche, ne vous étonner des calomnies qui pincent jusques sur le diadème des rois et la tiare des pontifes. Le bouclier dont il se faut servir pour les combattre, c'est le mépris et l'innocence. On dit que le basilic, voulant infecter un miroir, se tue soi-même, par la répercussion des vapeurs qui sortent de son corps, et le calomniateur fait de même. Quand il rencontre une vic

pure, c'est une glace bien polie, qui le détruit par ses propres armes. Dites seulement ces royales paroles du roi et prophète David : « Mon Dieu, si vous permettez cette persécution contre moi, pour le moins je vous demande que le sacrifice de ma patience puisse monter jusqu'à votre autel en odeur de suavité. » Saint Ambroise, comme j'ai montré ci-dessus, a remarqué que ce grand cœur était tellement fait à la patience, qu'étant persécuté de son fils Absalon, et au même temps attaqué furieusement des noires médisances de Semeï, il prenait la langue enragée de ce médisant, comme un antidote, pour l'appliquer sur la douleur qu'il recevait du parricide de son fils dénaturé.

Endurer patiemment une maladie. Il est bien difficile dans les douleurs véhémentes qu'il n'échappe à la nature quelque cri. Je ne sais pas quel cœur avait ce gentilhomme dont j'ai lu l'histoire, qui jouait du luth, lorsqu'on lui coupait la jambe, sans jeter un seul soupir, parmi les scies aiguës et les cautères ardents. On n'exige pas cela de vous, mais que vous apportiez quelque modération, et surtout une âme résignée, principalement en des douleurs et des maladies médiocres qui vous donnent tout loisir de rentrer en vous-même.

Enfin, pour nager en grande eau, il se faut roidir contre tous les accidents humains, comme sont les renversements de fortune, qui mettent les hommes en un moment tout au bas de la roue, les bannissements, les prisons, les naufrages, les pertes de biens,

les accusations infâmes, nonobstant l'innocence, les crimes, les calamités, et les morts des amis, des proches parents, des pères, des mères, des frères, des enfants, et tout ce qu'il y a de tristesse et d'horreur en la nature. Hélas ! que d'éclairs, que de foudres et de tempêtes de tous côtés ! que de lacets, et que de pièges ! O homme misérable, animal détrempe dans l'eau de tes larmes, qui te sont plus familières que la mer et les rivières aux poissons, où te sauveras-tu, si tu ne te mets à l'abri de la patience ? Tout est plein de misères, et s'en vouloir exempter, c'est présomption et folie. La tribulation est le chemin royal battu par les sacrés vestiges de ton maître et d'une suite innombrable de saints, qui ont fait de leurs afflictions les marches de leur gloire. Regarde ton Jésus, c'est le serpent d'airain planté au désert de ce monde, qui guérit toutes les morsures. Regarde la patience, c'est le sel du prophète Élisée, qui purifie les eaux salées, et adoucit les amertumes de la vie.

CHAPITRE IV.

La pratique de la tempérance.

La tempérance prise, en général, est une vertu qui réprime les appétits de la concupiscence aux choses qui chatouillent les sens. La tempérance du goût est proprement l'abstinence et la sobriété. C'est la première vertu que Dieu semble avoir exigée de l'homme dès le commencement du monde, vertu que nos premiers parents ne purent perdre sans se perdre eux-mêmes et toute leur postérité. Vertu qui est l'horizon qui sépare l'homme végétal de l'homme intellectuel; vertu qui nous élève de la terre et nous avoisine du ciel; vertu qui fait reluire l'âme noble dans un corps mortel, comme un flambeau de bois odoriférant dans un vase de cristal. Tout au contraire, un corps chargé de cuisine tient son âme comme on tiendrait une mèche fumante dans une lanterne graisseuse.

Les actes de cette vertu sont, en la réfection, n'avoir autre règle que la nécessité, autre but que la gloire de Dieu, par l'entretien du corps pour le service de l'âme. Saint Augustin, depuis sa conversion, allait à la table, à ce qu'il dit, comme en une infirmerie, pour prendre une médecine.

Prendre toutes les nécessités du corps, comme le chien d'Égypte, fait l'eau du Nil, en courant et se gardant de l'excès. Les prendre comme les soldats de Gédéon prenaient l'eau à la fontaine, dans le creux de la main, sans donner du ventre en terre, ou comme la colombe prend le grain, donnant du bec sur la pâture et de l'œil dans le ciel.

Boire et manger avec toute honnêteté, toute bienséance et toute discrétion, et puisqu'il faut faire ce métier de bête, le faire pour le moins à la façon des hommes.

S'abstenir des viandes défendues au temps limité par l'Église ; garder exactement les jeûnes saintement ordonnés par la même autorité et pratiqués par nos ancêtres, sans faire tant les délicats et sans quereller le carême. Se faire aussi la loi de quelque abstinence de dévotion, à certains jours de la semaine, et principalement le vendredi, comme ont fait et l'ont encore tant de nobles personnes. Galien, ce grand médecin, conseillait de faire un jeûne de dix jours en dix jours, par forme de médecine, disant que c'était un bon moyen de se garantir de grandes et dangereuses maladies.

Être fort sobre au boire, prendre peu de vin et le bien tremper. L'ivrogne, dit saint Ambroise, est une créature superflue dans le monde, c'est l'opprobre de la nature, un homme non plus homme, mais une bouteille qu'on ne fait que remplir et vider. Il vit comme un tonneau qui ne fait que couler et rouler, et quand il est défoncé, on n'y trouve que de la lie.

Le vin est le démon familier qui le possède, et le lait de Vénus qui nourrit sa concupiscence. Toute sa vie est une ignoble farce dont la fin est souvent tragique. Tous les grands hommes ont été sobres ; c'est dégénérer en fait de noblesse, que d'être adonné à cet infâme vice. Vous qui servez les rois, qui sont en leur royaume, ce que le soleil est au ciel, souvenez-vous qu'anciennement au sacrifice du soleil on offrait du miel et point de vin.

Être grandement modéré en la quantité des viandes ; car cela est fort honteux de se faire comme un sépulcre vivant de toutes sortes de carnages, et se bâtir à force de manger un tombeau de graisse, comme fit ce misérable Denys dont parle Ælian, qui tenait auprès de son lit des valets de chambre armés d'aiguilles pour le piquer jour et nuit, par intervalles, de peur que son lard, complotant avec le sommeil, ne l'étouffât. Aussi, d'autre côté, il est dangereux de ruiner son estomac par des observances de la tête, scrupuleuses et extraordinaires et dont soi-même et les autres peuvent souffrir.

N'être point tant curieux au choix des viandes délicates, mais les prendre indifféremment selon son état et sa profession. Il se pourra faire qu'un riche, mangeant d'une viande exquisite avec sobriété, gardera la tempérance, et qu'un autre, en se crevant de légumes, tombera dans un honteux excès de gourmandise. La vertu de tempérance n'est pas tant à la matière qu'à la conduite. On raconte qu'un grand seigneur romain, s'étant retiré dans les déserts d'É-

gypte pour vaquer à la contemplation, fut un jour visité par un moine égyptien, qui avait été toute sa vie un gros paysan nourri parmi les vaches et avait un estomac ferré, qui dévorait les viandes les plus viles en quantité ; celui-ci fut fort scandalisé de voir que le moine romain mangeait chose qui lui semblait délicate et buvait un peu de vin à ses repas ; il quittait sa cellule avec peu d'estime de son hôte, et beaucoup de présomption de sa propre tempérance, quand l'autre, par miracle, pénétrant dans ses pensées, le reprit, et sur l'heure il reconnut qu'il était fort éloigné de la perfection de celui qu'il méprisait.

N'avoir point l'esprit dans les sauces et les inventions de cuisine, comme ces sybarites qui faisaient tant de cas d'avoir trouvé quelque nouveau ragoût, que par loi expresse ils permettaient à l'auteur d'en jouir seul un an tout entier, avant que l'invention fût communiquée aux autres.

Ne se répandre pas sur la viande avec une avidité et profusion d'esprit, comme si on devait dévorer la mer et les poissons, ainsi qu'écrivit Épicharme d'un certain gentilhomme qui, en mangeant, claquait des dents, faisait du bruit des mâchoires, soufflait du nez, remuait les oreilles, rendait un certain son du gosier, bref tout le corps y allait. La vraie médiocrité du repas, c'est d'être ni trop avide et épandu, ni trop retenu, ni extasié ; mais modeste en sa contenance, officieux à servir, prudent à voir ce qu'on fait et prévoir les nécessités des autres. Cela ne siérait pas bien à un noble, d'égarer son esprit en table, comme

firent ces bons religieux, dont il est parlé en l'histoire des anachorètes d'Égypte, qui prenaient du chapon pour des choux. Ils étaient en la table de Théophile, patriarche d'Alexandrie, et mangeaient comme des hommes ravis, pensant être encore en leur monastère. Il arriva que l'évêque, s'adressant au plus âgé d'entre eux, le servit de quelque aile de chapon et lui dit avec courtoisie :

« Mangez, mon Père, ce chapon ne vous semble-t-il pas bon ? »

Lui, revenu comme d'un profond sommeil :

« Comment ! est-ce donc du chapon ? Monseigneur, je vous prie de nous pardonner, car nous l'avons pris pour des choux, et sans cela personne de nous n'y eût touché. »

Ne point prévenir les heures du repas par impatience, et n'être point tellement adonné à servir ses plaisirs, qu'on ne quitte volontiers un bon dîner pour une affaire. N'est-ce pas une chose honteuse d'un Huguchio, qui perdit deux villes, comme dit Jovius, de peur de perdre un bon dîner ? Car, pouvant donner ordre sur-le-champ à une révolte qui s'était formée, il aima mieux continuer son plaisir, et en cette façon laissa échapper l'occasion.

Se contenter de peu aux occasions, comme faisait Théodose le jeune, qui pensait faire un bon repas lorsqu'il mangeait quelques tranches de pain, macérées dans l'eau, en la cellule d'un ermite. Les sages hébreux ont un proverbe qui dit, qu'on reconnaît l'homme à trois choses, à *la colère, à la bourse et au*

verre: c'est une marque d'un esprit bien mortifié quand il ne se plaint jamais des manquements qui surviennent au service de la bouche.

Parler volontiers de la sobriété, même sur le banquet, à la façon des Perses, ou de quelques autres discours honnêtes qui donnent la réfection à l'âme pendant que le corps prend la sienne, et demander souvent à Dieu qu'il nous délivre des nécessités de ce corps, et qu'il énerve en nous ces basses concupiscentes de la chair, afin que nous lui gardions son tabernacle en toute sûreté.

CHAPITRE V.

Louanges de la virginité.

Le grand saint Basile appelle la virginité le parfum du Dieu vivant, et j'apprends de l'Exode trentième que ce parfum de Dieu dont il est parlé était composé de quatre ingrédients, c'est à savoir, de galbanon, de myrrhe, d'onyx, d'encens; ce galbanon, qui est le suc d'une herbe aromatique, blanc comme lait, et qui emprunte même son nom du lait, nous marque la blancheur et la netteté de la virginité; la myrrhe, sa mortification; l'onyx, qui est une sorte de petite huitre d'où sortait une très-suave odeur, signifie sa

fermeté, et l'encens dans les flammes, sa souffrance dans les tribulations. Quant à la pureté, je dis que la nature raisonnable a gravé au cœur de tous les mortels et nommément des filles, un amour si particulier de l'honnêteté que les âmes les plus adonnées au péché ont toujours quelque remords et quelque sentiment de l'honneur auquel elles ont renoncé. Si je prouvais cela par un passage de l'Écriture ou d'un Père, il serait moins efficace, d'autant qu'on pourrait dire que la chasteté se louerait par sa bouche; je veux arracher cette vérité de la confession d'un païen pour vous faire entendre que c'est une voix de nature. Voici un passage de Sénèque, lequel j'ai toujours grandement admiré : « C'est merveille, dit-il, que les femmes perdues ont encore quelque modestie, et par instants elles ne peuvent se défendre de la honte de leur abjection. » Voilà pourquoi il n'y a eu jamais peuple si licencieux et si débordé qui n'ait rendu quelques honneurs à la chasteté, convaincu par sa conscience; mais il faut avouer que jamais aussi on n'a bien su ce qu'était la vraie pureté avant l'étendard levé par Jésus-Christ et sa très-sainte Mère.

La pureté du christianisme n'admet pas un seul regard avec consentement délibéré, une seule pensée déshonnête qui soit volontaire; elle révere son secret, et ne dit point : péchons, personne ne nous voit, il n'y a que les ténèbres autour de nous, qui n'ont garde de nous accuser. Tant s'en faut, les yeux de Dieu sont deux torches ardentes, plus luisants que le soleil même, qui nous iront fouiller jusque dans les abîmes, et pour cela nous tenons chastes nos plus secrètes

pensées. O la belle et admirable pureté ! ô le vrai suc du galbanon ! ô le vrai tribut du ciel !

Considérez maintenant le second ingrédient du parfum de Dieu, qui est la myrrhe, c'est-à-dire la mortification des sens. Où est-ce que nous trouverons dans la Synagogue et dans toute l'antiquité une chasteté conservée avec tant d'austérités et de mortifications qu'est celle du vrai christianisme ? Saint Ambroise, en un plaidoyer qu'il a fait contre Symmachus, se moque des vierges vestales qui faisaient mine d'entretenir la virginité en vivant dans le luxe et dans les délices ; c'est comme qui voudrait éteindre un brasier ardent avec de l'huile et blanchir un visage avec du charbon. La mortification des appétits a été toujours estimée des saints comme la palissade de ce délicieux jardin de la chasteté, et la raison formelle nous le montre. Vous pourriez avoir des fruits d'honnêteté autant qu'il y en avait au paradis terrestre, vous pourriez avoir une infinité de vertus, compagnes ordinaires de la pureté du corps : si vous détruisez la mortification, le serpent entrera en votre jardin et vous mordra.

Ah ! filles, que vous trahissez bien la vanité de votre âme quand vous pensez conserver ce trésor de pureté dans la braverie et la délicatesse ; quand vous estimez que, vivant dans la bonne chère, et dans les jeux dissolus, et dans les comédies, et dans les bals, et dans les occasions continuelles du péché, vous garderez à Dieu la foi que vous lui avez promise, vous vous moquez : vous avez trahi vos défenses et ruiné

vos remparts : le dragon entrera chez vous, et vous aurez beau alors crier au meurtre.

Vous avez une complaisance de jouer avec les aspics et puis vous dites : ils m'ont piqué, donnez-moi du remède. Fallait-il vous fier aux serpents? Fallait-il vous approcher de si près d'une bête farouche? Par quelles armes pensez-vous que l'Église en sa première fleur ait conservé ce don de chasteté en un tel degré, qu'il remplissait le monde d'étonnement, sinon par la fuite des occasions, sinon par les rigneurs et les austérités de la vie? Quelles flammes de sensualité n'éteignaient ceux-là qui vivaient dans les solitudes, couverts de peaux, compagnons des bêtes sauvages, mangeant les racines qu'ils avaient arrachées avec les ongles et détrempées avec la sueur de leur front?

Où il y a plus de combat, dites-vous, il y a plus de mérite. Qu'est-ce autre chose dire, je veux avoir de quoi vaincre sinon je veux avoir de quoi me perdre? Prends garde que tu ne gagnes un éternel opprobre où tu t'imagines un triomphe, car, entre toutes les batailles du christianisme, il n'y a point de plus fort combat que celui de la chasteté, où le péril est journalier et la victoire très-rare.

Si vous regardez le troisième ingrédient de ce parfum, qui est l'onyx, ferme et adhérente, symbole de la constance, où pourrez-vous rencontrer une pureté plus constamment défendue que celle du christianisme? Car si la constance, comme nous apprend saint Thomas, consiste à surmonter toutes les difficultés et tous les obstacles qui se présentent pour tra-

verser une bonne affaire, qui en a surmonté de plus nombreux en multitude, de plus grands en espèce, de plus divers en qualités que la virginité? Les ennemis domestiques sont toujours les plus à craindre, et tels ont étouffé les lions, qui n'ont pu arracher de leur cœur la moindre passion. Mais la virginité, combien de fois a-t-elle triomphé par des actes courageux et magnanimes, tels que sont ceux qui se trouvent dans la vie de tant de saints personnages! Combien de fois les uns se sont-ils roulés dans les glaces et dans les neiges comme saint François! Combien de fois les autres se sont-ils trainés sur les épines tout sanglants et tout déchirés comme un saint Benoit? Combien de fois les autres ont-ils combattu un feu par un autre feu, prenant à pleines mains le premier des éléments pour dompter la première des passions, comme un saint Marcian!

Voilà pour les combats intérieurs. Si vous regardez les extérieurs, quelles violences et quelles machines de guerre n'ont été employées contre la sainte pureté! Les dents des lions et des tigres étaient à craindre seulement aux bêtes, et on les a été chercher aux forêts pour les armer contre les vierges, et les vierges les ont surmontées. Combien de fois a-t-on vu dans l'amphithéâtre un lion lâché sur une pauvre fille chrétienne lui venir lécher les pieds, et, à l'aspect de quatre-vingt mille hommes, adorer sa proie, prenant l'humanité dont les hommes s'étaient dépourvus! Les brasiers qui jettent des flammes dévorantes, les poêles à frire, les chaudières bouillantes, font dresser les

cheveux en tête à ceux mêmes qui les regardent de loin sans péril, et les vierges les ont expérimentés en leurs corps; les vierges sont demeurées sans être offensées au milieu de ces horreurs, chantant les louanges de Dieu et les triomphes de la chasteté. Les roues armées de ciseaux tranchants, inventées par de singulières cruautés pour faire voler des corps par lambeaux, étaient des artifices de Satan, non vus, non ouïs, non pensés, et on les a appliquées sur le corps des vierges; les vierges les ont émoussées de leur chair tendre et délicate.

Or, afin qu'on n'objecte point que tout cela s'est fait par saillies d'âmes extasiées et qu'on n'y peut pas remarquer une vraie constance, laquelle se fait voir seulement quand on tient longtemps le pied ferme à l'exercice d'une vertu, vous en trouvez une infinité qui ont vieilli dans de grandes traverses, de grandes rigueurs, et sans jamais démordre de leur résolution. Et pour passer sous silence les autres, qui sont innombrables, je présente seulement à votre mémoire une fille d'Alexandrie douée d'une rare beauté et recherchée avec toutes les importunités possibles, qui s'alla cacher dans le sépulcre d'un mort, et vécut douze ans dans une petite cellule qui n'était faite que pour loger ceux qui n'avaient plus rien à démêler avec la vie. Et comme on l'eut trouvée en cet état et qu'on lui eut demandé ce qu'elle faisait, elle répondit : « Je garde le trésor de la chasteté parmi ces têtes de mort, où je n'ai point à craindre les tentations du monde. »

O mon Dieu ! quelle constance est-ce là ! Quelle force d'esprit et quel courage de diamant ! Et que pourront répondre à ceci des âmes pusillanimes qui se laissent aller au premier choc et semblent n'avoir rien au monde plus facile que de perdre ce qui ne se peut jamais recouvrer ?

Enfin , comme la constance n'est jamais accomplie sans la persévérance jusqu'à l'article de la mort, voyez le quatrième ingrédient du parfum de Dieu, qui est l'encens, et vous verrez que, comme l'encens se fond dans le brasier, ainsi plusieurs se sont fondus dans les tourments pour la défense de la pureté. Les uns ont donné incontinent leur vie, et les autres ont été brûlés comme à petit feu, livrant leurs membres aux tourments aussi franchement qu'une personne dépouillerait son habit. Témoin une fille appelée Luce, qui vivait vierge en la compagnie d'autres vierges, et qui, pour sa rare beauté, fut recherchée avec des sollicitations très-importunes par un puissant seigneur qui, ayant l'empire et la force dans les mains, lui envoie les satellites de sa fureur pour se saisir de la pauvre brebis. Comme ils étaient à la porte, menaçant qu'ils mettraient tout à feu et à sang si on ne leur livrait cette créature, la fille sort :

« Qu'y a-t-il, messieurs ; que demandez-vous ? Je vous prie de me le dire, de grâce, s'il y a chose en quoi je puisse être agréable à votre maître et seigneur ?

— Oui, répondent ceux-ci par cajolerie ; vos beaux yeux l'ont gagné, et jamais il n'aura de repos qu'il ne soit réjoui par cette douce vue.

— Eh bien ! dit-elle, permettez-moi seulement d'aller jusqu'à ma chambre, et je vous contenterai sur cet article. »

La pauvre fille, se voyant entre les marteaux et l'enclume, fit alors une chose que jamais il ne faut faire sans particulière révélation de Dieu. Elle parle à ses yeux, et leur dit : « Comment, mes yeux, vous êtes donc coupables ? Je sais la retenue et la simplicité de vos regards, et rien ne trouble ma conscience là-dessus ; mais quoi que ce soit, vous ne me semblez pas assez innocents puisque vous avez allumé le feu au cœur d'un homme dont j'ai toujours mieux aimé la haine que l'amour, allez éteindre de votre sang les flammes que vous avez embrasées. » Et là-dessus, d'une main pieusement cruelle, elle se creva les yeux et en envoya les parties arrachées et mêlées dans son sang à celui qui la recherchait, ajoutant : « Voilà ce que vous aimez. » Lui, saisi d'horreur, s'en alla cacher en un monastère, où il demeura le reste de ses jours pour expier ses amours. O la souffrance incomparable ! Je veux passer outre et elle m'arrête, car que dirai-je plus après avoir dit ceci ? n'est-ce point assez montrer que la chasteté ne tient rien de soi, mais qu'elle se liquéfie comme l'encens sur les braises ardentes de la charité ?

Infortunée victime donnée en proie au déshonneur, que répondras-tu à une Agnès, à une Tècle, à une Catherine, à une Luce, quand elles te montreront leurs palmes, leur sang, et leurs plaies plus lumineuses alors que les étoiles du firmament, et qu'elles

te diront : Voilà ce que nous avons enduré pour une vertu que tu as si peu estimée que tu l'as foulée aux pieds, ne faisant non plus de cas de cette perle inestimable que de la boue !

CHAPITRE VI.

Sur le mariage. — Sur la misère des ménages, et à qui elle doit être imputée.

I.

On dit une chose remarquable du pêcher, que dans la Perse, qui a été le premier lieu de sa naissance, il était venimeux et mortel; mais depuis qu'il fut porté et transplanté chez les autres nations, comme en Égypte, en Grèce, en Italie, en France, il changea totalement de nature, perdant avec le pays sa malignité, il porta et porte encore aujourd'hui des fruits assaisonnés d'une grande douceur. Il en va de même du mariage, c'est une plante merveilleuse; si vous la laissez en sa terre, c'est-à-dire dans les bornes de la nature altérée et dérégée, gardez-vous du poison et de la mort; mais si vous la transplantez en la loi

évangélique, et la cultivez avec l'ordre, la continence et la restriction que vous dicte la loi de Dieu, vous en tirerez de la délectation et du profit pour le soulagement et l'ornement de la vie humaine. Si faut-il avouer que les désordres qui règnent maintenant dans le monde et qui traînent avec eux tant de misères, font expérimenter assez souvent une condition bien rude aux mariés, et rendent le mariage comme un terroir aussi naturel aux soucis, qu'il est rare pour les roses et pour les violettes.

Le mariage trop souvent est comme un bouquet d'épines, on ne sait par où le prendre; de quelque côté qu'on le touche, il pique les mains. Le mariage est le lierre de Jonas qui verdoie au dehors avec quelque apparence de gaieté et de délectation; mais un ver de douleurs et de chagrins ronge la racine au dedans. Le mariage est cette plante que les Indiens appellent le cierge épineux. Elle est toute chargée d'étoiles, et les rayons de ces étoiles ne sont qu'aiguillons : filles, prenez garde, telle pensera cueillir l'étoile qui trouvera le fer pointu.

Le mariage est le baume d'Arabie, où les petites vipères vont faire leur nid : tel voit la feuille, et tel pense sentir la bonne odeur, qui ne sait pas que les petits coulevreaux de mille fâcheries sont cachés dessous.

Le mariage est l'île des songes dont parlent les anciens, où mille soucis se présentent vêtus au commencement du manteau de plaisir : vous diriez que ce sont de petits Cupidons qui disent : A moi, jeune

homme, à moi ; deçà ¹, fille, deçà. On les prend, on les caresse, tout à coup ils jettent leur masque, et font paraître ce qu'ils sont avec de laides grimaces et des figures épouvantables.

Le mariage enfin est un long pèlerinage qui n'a que trois hôtelleries : la première s'appelle le faux plaisir ; la seconde, le repentir ; la troisième, la calamité ; et si on va plus avant, on trouvera le désespoir.

La première épine que j'y trouve, c'est que de libre il faut devenir esclave. Encore si on savait entre les mains de qui on va consigner ce précieux trésor de la liberté, ce serait quelque soulagement de dire : Pour le moins, si je suis esclave, je ferai rencontre d'un bon maître. Mais toi, pauvre fille, qui as été si doucement nourrie et élevée sous l'aile de tes parents, comme une chaste colombe, on te va mettre entre les mains d'un mari, ainsi qu'entre les serres d'un épervier. Lorsqu'il te recherchait, il montrait des apparences de grande douceur ; c'était un mouton, mais plutôt un loup en la peau d'une brebis. Aussitôt après le mariage, il a levé le masque, il s'est montré ce qu'il était, joueur, colère, vilain, barbare et tyran, qui tient entre ses griffes sanglantes cette pauvre colombe, qui tous les jours fait évaporer sa vie par les soupirs de ses regrets. Jeune homme qui n'es point encore empêtré dans les liens du mariage, tu recherches une fille avec une infinité de poursuites, et pour cela tu

De ce côté, venez !

apprends à faire les cinq pas, et tu te fais couvrir de soie, et tu te fais faire une barbe à la mode, tu te frises, et tu te peignes, et tu muguettes tes cheveux; tu ne sais pas que tu cherches maître; tu penses avoir trouvé une pierre précieuse, et tu as pris une hape-lourde¹; tu penses que ce soit une brebis, et c'est une louve, c'est un serpent qui jette feu et flamme. Il la faut prendre à l'incertain; telle qu'elle est, il la faut garder. On éprouve les bœufs et les ânes avant que de les acheter, dit saint Jérôme; mais les femmes, on les prend sans avoir connaissance de leur humeur et de leur vie.

Et qui pis est encore, cette pauvre fille achète à beaux deniers la servitude. Les pères et les mères ont sué l'espace de vingt et trente ans pour lui amasser une grosse dot, voilà qu'on l'a coiffée, ornée, parée comme une idole, et on la mène au son des violons à la galère, et on la va jeter souvent entre les bras d'un mari qui dévore tout. Et ce jeune homme, pour être esclave, fait mille pas et mille supplications, mille remerciements, mille baise-mains. Eh! pauvres créatures, si vous êtes ennuyées de votre liberté, n'y a-t-il point de prisons et de cachots? n'y a-t-il point de chaînes plus douces?

Les galériens qui suent à la rame, espèrent qu'après cinq ans, après dix ans, ou tout autre terme qui leur est prescrit, ils sortiront de cette captivité. Ceux qui sont mal mariés sont contraints d'attendre le trépas

¹ Pierre fausse.

pour voir délier leurs chaînes, et n'ont divinité à laquelle ils présentent plus de vœux qu'à la mort, qui est néanmoins le terrible des terribles.

Je vous laisse à penser quand deux humeurs se sont rencontrées contraires, comme le feu et l'eau, un saint homme avec une femme malicieuse, ou une dame honorable avec un mari dépravé, quel supplice ! Saint Augustin rapporte que certains larrons, cruels et sanguinaires, pour tourmenter les hommes, s'avisèrent d'une cruauté exécrationnelle : c'était de joindre et de lier étroitement un corps vif avec un corps mort, et laisser ainsi expirer le pauvre patient parmi l'ordure et la puanteur insupportable. Il en va de même quand une pieuse et sainte femme a rencontré un mari impie, méchant et dénaturé : elle toute vivante, par grâce et par vertu, est jointe à une sorte d'affreux démon, qui la tourmente démesurément, et si elle a patience en telle affaire, elle acquiert autant de couronnes qu'il y a d'heures en chaque jour.

Passons outre, et ne dissimulons point ici quelques roses du mariage mêlées parmi les épines : s'il y a de la beauté, la jalousie s'y glisse facilement ; et sans doute elle est plus en butte aux tentations. S'il y a de la difformité, elle altère grandement les liens des affections ; s'il y a des richesses et de grandes fortunes, elles sont exposées à de grandes affaires, de grands travaux et de grands périls, car la foudre n'écorne rien si souvent que la crête des hauts clochers. Y a-t-il, au contraire, de la pauvreté, c'est une misère insupportable ; y a-t-il des enfants, femme vous savez com-

bien ils vous coûtent, et l'agonie de cet enfantement douloureux où souvent, en voulant donner la vie à un autre, on laisse la sienne. Sont-ils venus au monde, mères vous les portez encore en vos entrailles; leurs fortunes, leurs accidents, leurs maladies, leurs morts, par un rejaillissement de la nature, impriment sur vos cœurs toutes leurs passions et toutes leurs disgrâces; vous êtes tenaillées en autant de martyres qu'il arrive de maux à vos enfants: et quand même tout irait doucement et selon le cours de la nature, si faut-il les enfanter pour la seconde fois aux honneurs, aux états, aux bons partis. Ce travail vous tient toujours à la gêne. Les avoir sur les bras, et n'avoir de quoi les pourvoir, c'est une douleur bien sensible; et les pourvoir richement, c'est leur donner de quoi allumer leur concupiscence, entretenir les désobéissances et fomenter le péché. Vous attendez qu'après tous vos travaux ils vous rendent la pareille, et ce sont des fils ingrats et malicieux, qui gourmandent le bien que vous leur avez amassé presque sur vos tombeaux. Voilà un petit échantillon des travaux et des épines du mariage, tiré de la doctrine des Pères. Je ne m'étonne plus si ces anciens, aux cérémonies des noces, faisaient porter devant l'épouse un flambeau fait de bois d'épine, et non d'autre, pour témoigner que le mariage était rempli de difficultés fort épineuses. Je n'admire plus la coutume de ceux qui faisaient aussi toucher la nouvelle mariée au feu et à l'eau; car, pour dire la vérité, elle passe par les ardeurs cuisantes de beaucoup de douleurs, par les eaux d'une infinité d'afflictions, et

on peut dire ce verset quand elle a trouvé quelque rafraîchissement : « J'ai passé par le feu et par l'eau, et puis vous m'avez mis dans la fraîcheur et dans le soulagement. »

Or, ce n'est pas assez d'avoir exposé les inconvénients du mariage, si nous ne déclarons quand et quand les causes et les remèdes d'icelles; et c'est à quoi je désire, mon lecteur, que vous continuiez votre attention. Les hommes, qui veulent toujours conclure à leur avantage, parlant de cette matière, rejettent tout sur les femmes, et disent communément qu'il ne faut pas demander d'où viennent les maux des mariages, qu'il suffit de dire qu'on ne peut être marié sans femme, et que la femme est la source et le séminaire de toutes les disgrâces et malheurs qui se retrouvent en ce commerce.

Voici un lieu bien glissant, que dirons-nous pour réponse? Il semble que blâmer généralement les femmes, ce soit donner plus de témoignages de sa passion que de marques de son jugement. Ce sont les mères des hommes par nature, les nourrices par charité, et presque les servantes par patience. C'est le sexe dévot, le sexe de compassion et de miséricorde; elles font tous les jours une infinité de biens, elles subviennent aux nécessités des pauvres, elles visitent les hôpitaux, les prisons et les malades; elles remplissent les églises, et édifient les maisons des exemples de piété, et puis en parler mal? Néanmoins, comme il ne les faut point flatter, il est certain que celles qui se sont une fois abandonnées au mal et licenciées au

péché sont cause de grands maux, et qu'elles ont beaucoup de fragilité en leur sexe, et d'artifice en leur conduite pour troubler les ménages et les affaires du monde, si elles ne sont réglées par vertu.

II.

Si le malheur des mariages procédait seulement des femmes, il faudrait nécessairement conclure qu'ils seraient toujours malheureux, comme n'étant jamais sans femmes ; mais puisque l'expérience apprend tous les jours qu'il y en a de très-bien réglés, il ne faut point rejeter sur la condition du sexe ce qui vient des vices de la nature corrompue. Si l'Écriture blâme les mauvaises femmes, elle donne de grands éloges aux vertueuses. Tantôt la femme est appelée « une lampe qui luit sur un chandelier saint ; » titre qui se donne seulement aux personnes qualifiées, comme il est dit de saint Jean-Baptiste, « c'était une lampe ardente et luisante, » Le corps de cette lampe, c'est cette côte formée de la main du grand ouvrier ; l'âme en est le feu, la vertu la lumière, l'huile la grâce, la mèche et l'aliment, la dévotion, et le chandelier saint où elle est posée, c'est le mariage. Tantôt elle est appelée soleil : « C'est un soleil, dit le Sage, qui se lève au monde du palais de Dieu. » En quoi il nous voulait faire entendre qu'une Marie approcherait si près de la Divinité, qu'elle tiendrait le haut bout par dessus

les anges , les trônes , les vertus , et tout ce qu'il y a d'intelligences. Tantôt la même Écriture, pour déclarer le rang que la femme vertueuse tient en l'univers, nous représente dans une balance, d'un côté la femme, et de l'autre toutes les richesses du monde, et la femme emporte le prix. « La dame chaste est une grâce par-dessus toutes les faveurs, qui n'a rien de comparable. » Outre les saints Livres , qui sont pleins des vertus et des hauts faits des femmes illustres, le Sage semble avoir pris à tâche la louange des femmes en ce panégyrique du chapitre xxxi^e des Proverbes : là il compare la femme à un navire qui porte les vivres d'un pays lointain , comme voulant signifier qu'elle est autant chargée de vertus , qu'un navire de marchandises. Qu'y rechercherez-vous? la dévotion , qui est bien le plus singulier ornement des âmes? Voilà que le grand saint Augustin par singularité appelle ce sexe le sexe dévot. Leur première mère, comme je vous disais ailleurs, a été créée au paradis terrestre, et elles sont toujours aux portes du paradis céleste, soit en priant, soit en entendant la parole de Dieu. N'était-ce pas les femmes qui accompagnaient Notre-Seigneur avec sa sainte Mère par tant de laborieux pèlerinages, secourant ses nécessités selon leurs facultés? Et n'est-ce pas un prodige qu'au jour de cette sanglante et douloureuse passion , qui ébranla les colonnes du ciel et mit les apôtres en fuite, se trouvèrent des femmes qui suivirent le Fils de Dieu, de cœur, d'affection, de présence, de larmes , de soupirs , jusqu'aux pieds de la croix , sans que l'effroi des armes, les furies des sol-

dat, la terre qui se crevait de dueil, et le ciel qui était tout tendu de noir, jetassent l'effroi dans leur âme pour arrêter le cours de leurs saintes entreprises? Depuis, elles ont fait tant de service à l'Église et tant de merveilles, que non-seulement les villes, mais les royaumes entiers ont été quelquefois convertis et amenés à la connaissance de Dieu par le moyen des femmes.

Ne disons donc plus que la femme est le séminaire des maux qui se trouvent au mariage, mais disons que ce sont les vices qui viennent de part et d'autre, lorsque les parties se licencient au mal.

Le premier désordre est que telles alliances ne se contractent quasi que par avarice. On a grand tort d'appeler ce siècle-ci le siècle de fer, il est tout d'or et d'argent; les mariages se faisaient anciennement par amour, qui leur causait un état durable et une solide liaison; mais aujourd'hui l'avarice domine seulement. On pensait que l'amour fût le plus puissant archer du monde pour frapper un cœur; mais il a trouvé l'avarice qui lui a fait tête. Quand une fille aurait maintenant tout ce que ces fous ont coutume de coucher dans leurs écrits, les sourcils de Junon, les yeux de Vénus, les mains de Minerve et les pieds de Thétis; si elle n'a de l'argent, quand ce serait même une Pandore, si elle n'a de quoi dorer la main du mari, il n'y a point de parti pour elle.

Et de là vient que le mariage n'est plus presque mariage, mais un trafic mercenaire, une foire, un marché, où l'on vend des créatures raisonnables

comme des animaux. Les lois des anciens nous font foi que l'on ne donnait autre chose aux filles en mariage que leur habillement assez médiocre ; c'était aux hommes qui les recherchaient à les doter : cela se pratique encore en ce nouveau monde de la Chine, c'est une richesse que d'avoir force filles, les hommes les achètent à grosses sommes d'argent qu'ils donnent aux pères et aux mères qui les ont nourries ; maintenant elles achètent les hommes , et avec de gros deniers elles marchandent leur servitude. Cela fait venir les cheveux gris aux parents , et appauvrit les maisons qui craignent d'être chargées de filles : parce qu'on ne s'en peut défaire, on ne les peut plus chasser qu'avec la verge d'argent, tant cette malheureuse avarice, cette fièvre de cœur, cette volontaire frénésie a gagné sur les esprits du temps. Et si les filles en ce cas-là étaient telles qu'elles devraient être, voyant l'avarice des hommes , elles se résoudraient plutôt à choisir parti avec Dieu en état de virginité, que de donner leurs corps et leurs richesses à un mari qui ne recherche rien moins qu'elles. Saint Jérôme rapporte un beau trait de Martia, fille de ce grand Caton, qui disait qu'entre tant de seigneurs qui la recherchaient, il n'y avait point de mari. Dites de même , filles, derrière ces maris mercenaires, qui ont la fièvre d'argent, il les faut marier aux mines du Pérou et non pas aux filles d'honneur.

Le second mal que je remarque est le luxe, qui dévore aujourd'hui les corps et les biens, et se rend plus insatiable que l'enfer. On demande pourquoi l'ava-

rice domine aux mariages, et pourquoi les maris sont si avides d'argent, parce qu'ils en ont besoin pour entretenir la braverie et la vanité des habits de leurs femmes. C'est un cas prodigieux de voir où cette folie est montée. Les juriconsultes sont bien empêchés à compter tous les atours et affiquets des femmes, et quelle peine auront donc les maris à les acheter !

Pour faire une maison , il faut tant de terre , tant de chaux, tant de pierres, tant de bois, tant de ferrailles , tant de manœuvres , tant de mains , tant de coups de marteaux, tant de maçons, tant de charpentiers, et pour parer et habiller une femme, il faut tant de coiffures, de crêpes, de voiles, d'escoffions ¹, et de faux cheveux, tant de jupes et de robes, de patins, de vertugadins, et de côtes de baleines, tant de carcaus, de perles, de chaines, de bagues et de bijoux, enfin, un si grand attirail, qu'on a presque plutôt bâti une maison qu'habillé une femme!...

O femme, qui te fait si éperdument désirer ces ornements? Ta première mère, dont l'habillement fut taillé des mains de Dieu, se contenta d'être habillée de peaux, et il faut courir les mers et forcer les barrières des éléments pour t'aller chercher des habits! Misérable que tu es, qui t'ornes démesurément et à mauvaise fin, ne sais-tu pas que le vêtement est au corps ce qu'est l'emplâtre à la plaie? Saint Isidore dit que devant le péché Adam et Ève étaient vêtus de lumière; ô la précieuse parure! le soleil ne veut point

¹ Coiffure de femme.

d'autre manteau que ses rayons, et la rose d'autre robe que son écarlate, parce qu'ils sont assez parés de leur nature. Ainsi l'homme, s'il fût demeuré aux termes de la justice originelle, il n'eût point désiré d'autre vêtement que l'innocence; le péché est venu, qui a imprimé en l'âme et au corps, même par réflexion, une laide cicatrice; et il faut chercher de l'or et de la soie pour l'envelopper. Encore si cela apportait quelque soulagement et quelque commodité aux corps; mais vous verrez aucunes fois une dame suer ou transir de froid sous la tyrannie de ses habits à la mode, et cependant elle en veut avoir, et adore son supplice. Ce grand chancelier d'Angleterre et glorieux martyr, Thomas Morus, n'eut-il pas un jour bonne grâce de dire à une qui se plaignait de la chaleur :

« Hé! pauvre créature, quelle merveille! tu portes sur toi des prés, des vignes et des moulins, des maisons et des îles en la valeur de tes joyaux, quel moyen de trouver de la fraîcheur? »

Mais ce qui est du tout déplorable, souvent il arrive que les maris serviles et malheureux achètent tout cet attirail aux dépens du pauvre, et que, si on venait à presser ces habits somptueux, il y aurait danger qu'on n'en vît dégoutter le sang des misérables.

Le troisième désordre, c'est la discorde, qui vient souvent du mauvais ménage des hommes, de l'opiniâtreté des femmes, et de la jalousie des deux. Et certes il faut avouer que les petites mondanités des femmes sont encore plus supportables que ne sont les désordres des maris. Ce n'est pas une folie ordinaire, mais une

fureur et une rage de voir une pauvre femme, chargée d'enfants, gémir sous le pesant fardeau d'un ménage qu'elle porte sur les bras, faner et sécher tous les jours comme la plante, sans sue et sans humeur, vivre de fiel et de larmes; et cependant un déloyal mari dépenser aux excès de bouche et aux jeux, instruments de Satan, la substance qui lui est donnée de Dieu pour l'entretien de sa maison.

O ingrat et dénaturé qui, pour satisfaire ta passion, foules aux pieds les commandements de Dieu et le respect du mariage! Cet argent que ta cruelle main répand si prodigieusement aux jeux de hasard, si tu l'ignores encore, c'est le sang de cette pauvre créature, qui t'avait été si chèrement recommandée; c'est la sueur des travaux de ses pères, ce sont ses propres entrailles que tu déchires par lambeaux dans ce funeste breelan. Je ne dis pas que tu es homicide, il y a quelque différence entre toi et un meurtrier. Le meurtrier, en un moment, arrache la vie et la douleur du corps tout ensemble; mais toi, par une cruauté plus grande, tu tires les parties vitales l'une après l'autre à cette affligée tourterelle, que tu devais aimer comme toi-même; tu coupes la gorge à ta famille, à ces pauvres et infortunés enfants, qui sont ton propre sang et que tu devrais chérir ardemment, si tu n'avais renoncé à la nature, et si tu n'avais pris un cœur de bête, au lieu d'un cœur d'homme.

Sais-tu à qui saint Paul compare un tel homme? A un cannibale, à un barbare? Non; mais il dit qu'il est pire qu'un infidèle. Si quelqu'un n'a point de soin

des siens , il a renoncé à la foi et est devenu pire qu'un païen. »

D'autre part, l'opiniâtreté des femmes est un cheval qui est fort en bouche , farouche , indompté ; et je ne m'étonne plus (disait quelqu'un) si elle a été bâtie d'un os, puisque souvent elle a la tête si dure ; ce qui apporte une infinité de troubles au ménage. Les anciens, dressant les statues de la Lune en forme humaine, lui mettaient sur les épaules la tête du Soleil, pour montrer que la femme vertueuse ne devait avoir autre volonté, autres intentions, autre gloire, que les volontés, les intentions et la gloire de son mari, quand elles sont raisonnables. C'est la doctrine de saint Paul aux Éphésiens : « Que les femmes soient obéissantes à leurs maris, comme à Jésus-Christ même, d'autant que l'homme est le chef de la femme, comme Jésus l'est de son Église. »

Les rochers du Caucase sont plus doux que la tête d'une mauvaise femme. Et, de fait, vous le voyez dans l'histoire de Job, à qui l'esprit malin laissa une femme pour mettre le comble à ses afflictions. Car ce saint homme, après la perte de si grandes possessions, si étrange, si subite, si funeste, après que ses pauvres enfants meurtris et accablés eurent en pour tombeau les ruines de leur propre maison, après qu'il se vit tout changé en une croûte, en un ulcère, et réduit sur un fumier aux yeux de la ville dont il avait été le seigneur, pensait que la rage de Satan fût assouvie ; mais le malin se servit pour la dernière pièce de batterie d'une femme têtue et malicieuse, qui, voyant

son mari en cet état lui dit : « Demeurez-vous encore en votre simplicité , maudissez Dieu afin qu'il vous tue. »

Mais parmi tous ces désordres, il n'y a point d'influence plus maligne que la jalousie qui tourmente cruellement les mariages , lorsqu'elle a ensorcelé le cerveau faible d'un homme ou d'une femme , qui interprète toutes les actions de sa partie en mauvaise part. « Pourquoi est-elle allée en tel lieu ? N'a-t-elle point souri à celui-ci ? N'a-t-elle point fait les doux yeux à celui-là ? Pourquoi a-t-elle parlé d'un tel , et pourquoi montre-t-elle de la compassion en son malheur ? Sans doute elle l'aime ; son affection est refroidie envers moi. » Voilà l'idole du faux zèle dont le prophète Ézéchiel fait mention à l'entrée du temple de Jérusalem. Voilà comme , devant le temple du mariage , qui est saint et sacré , l'homme va planter la statue de la jalousie , et lui fait tous les jours mille sacrifices de soupçons sinistres , de fantaisies mal digérées , de desseins iniques et injurieux au préjudice d'une personne qui en son cœur est chaste et pudique.

On rend souvent une personne fidèle en la pensant fidèle , et celui qui doute de la foi bien gardée , se met en danger de la ruiner par ses ombrages. Il y en a qui ne se soucient plus de perdre l'innocence lorsqu'ils ont perdu la réputation , et quand ils ont cette opinion qu'on ne pense plus de bien de leurs actions , ils sont en danger de faire toute sorte de mal. Il vaudrait mieux s'imaginer du bien de cent coupables , que du mal d'un seul innocent. C'est un grand métier que de

juger les cœurs, ce n'est pas merveille si Dieu l'a réservé pour soi-même. Outre que ces jalousies sont fort préjudiciables aux parties, elles font naître bien des fables et des risées dans une ville pleine de gens curieux, qui se nourrissent souvent des malheurs d'autrui, et il arrive quelquefois que des railleries elles tirent les hommes à la vengeance, pour faire d'horribles tragédies.

CHAPITRE VII.

Instructions très-utiles aux époux, tirées de l'épître des saints Pères, et raccourcies en un petit discours.

Maintenant je veux descendre aux instructions convenables à ce sujet et vous dire, ô maris et femmes ! que vous devez singulièrement prendre garde à tous vos déportements, tant au commencement qu'au progrès, qu'à la fin. Il importe extrêmement de commencer par un bon choix, et d'entrer avec une prudente considération et une forte résolution au sacrement de mariage, car il faut délibérer longtemps ce qui se doit nouer une fois pour toute la vie. Quelle apparence de pousser les uns au mariage à la fourche lorsqu'ils n'y ont point d'inclination, et d'en divertir les autres qui y sont manifestement appelés ? Quelle rigueur des pères et des mères d'attacher par empire

ces jeunes gens à des partis dont ils ont des aversions nonpareilles? N'est-ce pas assez qu'ils se contentent d'une sage direction sur une volonté libre, sans usurper une petite tyrannie sur les fonctions de la nature? Je ne dis pas qu'il faille obéir promptement à tous ceux qui se marient par les yeux sans y appeler la raison, et n'ont autre guide en une affaire de si grande importance que leur fol entraînement. Mais j'avertis qu'il ne faut pas être violent à heurter les inclinations raisonnables des enfants pour l'accommodement de l'intérêt, autrement on fait des mariages sans amour pour faire après des amours sans mariage. Heureux ceux-là qui ont l'avantage du rencontre et qui sont favorisés d'en haut pour faire une juste alliance du bonheur et de la vertu! C'était une grande simplicité à ces anciens de sacrifier à la Fortune pour se faire venir la barbe de bonne grâce, et de n'implorer pas la bénédiction de Dieu sur leurs mariages. « Les pères et les mères donnent le bien, disait le Sage, mais une femme prudente est proprement le don de Dieu. » Si on a mal rencontré, il faut corriger par prudence ce qui a manqué du côté de la félicité. Prenez garde, ô maris! qu'en cette manière de vie qui vous lie si étroitement, vous êtes redevables à Dieu, à vous-mêmes, à vos épouses. Vous devez à Dieu une très-pure conscience pour le servir dignement en la vocation où il vous a établis pour faire une partie de la société humaine. Regardez le mariage comme une invention de la Divinité pour produire des hommes en terre, à dessein d'en faire des élus au ciel. Regardez-le comme

une minière d'or d'où l'on doit tirer des vaisseaux d'élection pour l'autre monde. Époux, aimez votre condition et pensez que vous avez une grande surintendance, puisque vous devez donner des héritiers à vos maisons, des citoyens aux villes, des religieux aux monastères, et des anges au paradis. Regardez Dieu au milieu de vous deux, puisqu'il vous regarde perpétuellement. Plus les lignes sont proches du centre, plus elles s'approchent l'une de l'autre; plus vous serez près de Dieu, plus et mieux vous serez unis. Si vous ne fondez votre maison sur la crainte de sa divine majesté et une dévotion sincère, vous élèverez des fortunes comme des colosses de verre qui se casseront sur vos têtes.

Maintenant venons au détail.

Je trouve que, si le mariage est un lis, il doit avoir six feuilles, qui sont : le respect, l'amour, la fidélité, le support, la conduite, et le secours. Il faut que l'amour commence par un certain respect que l'homme et la femme se doivent porter l'un à l'autre toute leur vie; car comme de cette société résulte d'ordinaire une grande familiarité, si elle n'est contre-balancée d'une chaste révérence, elle dégénère facilement en mépris. Le respect de la femme doit passer jusqu'à l'obéissance, que l'apôtre saint Paul recommande si ponctuellement aux chrétiens; et celui de l'homme doit être mêlé d'une tendresse et d'une modération qui lui doit faire entendre que Dieu a tiré la femme de son côté pour la rendre sa compagne et non pas son esclave.

Il est bon, pour entretenir ce respect, que tous deux s'accoutument à prendre une bonne opinion de la suffisance de l'un et de l'autre ; car où il y a quelque mésestime, l'honneur ne s'y retrouve pas facilement, puisqu'il est attaché à l'excellence comme l'ombre au corps. A cet effet, ils doivent s'efforcer de couvrir les défauts qu'ils peuvent avoir de la nature d'autres vertus qui leur sont plus en main, et se maintenir dans une créance d'habileté chacun selon son état.

A ce respect se vient joindre l'affection sincère et solide ; car c'est une chose insupportable et où Dieu peut être grièvement offensé, quand une femme s'imaginer qu'être mariée, ce n'est autre chose que d'avoir un carrosse à soi et d'acheter des étoffes à sa fantaisie pour se faire brave, sans avoir aucun égard aux obligations qui sont essentielles aux mariés. Mais il faut avouer que tout amour est bien bas s'il ne va à ces sources éternelles des amitiés qui coulent du paradis de Dieu, et si on n'apprend à aimer par grâce et par raison ce qu'il faut aimer. « Dieu, pour cimenter cet amour, a tiré la femme de l'homme, dit Tertullien, comme on tirerait une partie d'une liqueur du vase où elle serait contenue ; il en a fait deux d'un, pour mettre après les deux en un. C'est déchirer sa chair et ronger ses os que de se consumer par discorde, qui est la plus capitale peste du mariage. » Le saint amour est toujours accompagné d'une fidélité mutuelle, comme étant le nœud des affections et le fondement de tout le bonheur des mariés. Craignez les moindres attaques à l'honneur, et ne regardez

pas seulement la fumée de ce brasier qui dévore aujourd'hui tant de malheureuses âmes. N'aimez point à être muguettées et cajolées, ni à voir tant de beau monde, ni à faire la gentille, et essayer à donner de l'amour pour n'en prendre point. Hélas ! que ces petites douceurs couvent de grandes amertumes ! Ce sont des pommes enchantées qui empoisonnent tous ceux qui en mangent. Aussi, hommes, souvenez-vous que les plus belles leçons de fidélité que saurait apprendre votre femme, il faut qu'elle les tire de votre exemple. Ne pensez pas que, pour être un homme, tout vous soit permis. « Si vous êtes le chef, dit saint Augustin, menez où vous voulez que votre corps vous suive ; vous êtes le plus fort, vous devez être le plus prudent et le plus sage. »

J'ajoute à la fidélité le support mutuel des défauts et des imperfections, qui est une singulière vertu dans le mariage ; car comme nous sommes dans ce monde ainsi que dans un terroir où les biens et les maux se mêlent si facilement, il n'y a plante qui n'ait son ver, ni beauté qui ne porte sa tache ; il n'y a mariés si accomplis qui n'aient des vices, des manquements et des imperfections ; si on n'apprend à les digérer par une patience chrétienne, il faudra devenir un veau marin, qu'on dit être toujours en colère contre sa compagne. Le mari et la femme sont, sur ce fleuve qu'on appelle la vie, dans le mariage comme dans un bateau ; s'il s'y fait un trou et s'il prend l'eau, il faut essayer de le boucher promptement, et si on n'a rien pour y mettre, planter plutôt le pied

dessus et ne pas picoter autour pour l'agrandir davantage. Il est échappé une parole ou une action indiscreète, que sert-il de la reprocher et quereller à tout propos là-dessus? Apportez-y plutôt le remède, et, s'il n'y en a point, étouffez-la dans le silence.

Enfin, sachez que vous êtes entrés au mariage pour la conduite et le secours, quoique la conduite soit due principalement à l'homme; néanmoins, c'est une pauvre besogne de voir une femme qui n'a point de soin ni de gouvernement en sa famille, estimant que sa vie depuis le matin jusqu'au soir ne doit être employée qu'à parer son corps: elle commence quelquefois sa toilette lorsqu'il y en a qui pensent à se déshabiller pour se coucher. C'est une vie honteuse de cajoler tout un jour et faire trotter toute une ville sur sa langue sans savoir ce qui se passe en son logis. Une vertueuse femme doit non-seulement conduire ses domestiques, mais par sa sagesse et accortise modérer les passions de son mari, et s'il s'échappe, le redresser plus par amour que par empire. Si Dieu a fait parler autrefois une ânesse pour instruire un faux prophète, comment ne tirerait-il au besoin une bonne parole de la bouche d'une femme discrète pour remettre un homme au bon chemin? Ne savons-nous pas que le dernier malheur de Pilate a été de ne croire pas sa femme, qui était plus éclairée de Dieu que lui?

Quant au secours, il est si nécessaire, qu'après le bien de la lignée, le mariage est fait pour cela. Il ne se faut point contenter de secourir un corps mortel en ses infirmités, mais cultiver tant qu'on peut mutuel-

lement un esprit immortel. Vous devez partager ensemble toutes vos prospérités et toutes vos adversités; je dis les prospérités pour les modérer, et les adversités pour les honorer. Vous devez tendre l'épaule à qui mieux mieux, et si vos fardeaux sont rudes par le joug de la nécessité, les sanctifier par votre patience. Vous devez estimer que c'est même une bénédiction de Dieu de vous avoir choisi pour garder un mari ou une femme malade, puisque ce malade est l'image de Dieu et votre propre chair, à qui vous rendez les devoirs qui vous semblent peut-être maintenant des épines, mais qui vous seront un jour des couronnes si vous savez faire vos vertus de vos nécessités. Ne vous découragez point par pusillanimité, mais faites comme le dauphin qui s'élève avec une certaine allégresse sur les vagues de la mer durant la tempête. Ne savez-vous pas que l'holocauste devait brûler depuis le soir jusqu'au matin? Brûlez dans ce feu d'amour et de tribulation, attendant que vous voyiez la gloire en son aurore pour couronner votre persévérance.

CHAPITRE VIII.

Les devoirs des pères et mères.

La belle chaîne d'or que la charité qui, avec ses divers anneaux, enchaîne le monde ; plus elle serre, plus elle donne de vigueur, plus elle lie nos cœurs, plus elle noue nos félicités. La première liberté d'une créature raisonnable, c'est la captivité d'un honnête amour, où les pères et les enfants prennent une grande part, car leur union coule des entrailles de la nature, et on ne la peut démentir qu'on ne viole l'une des premières lois de l'univers. Le père aime le fils comme une partie retranchée de soi-même, le fils aime naturellement le père, et toutes fois qu'il s'écarte de cette charité, il est comme un poisson hors de son eau. C'est la pensée de saint Ambroise sur ce passage de la Genèse : *Que les eaux produisent des poissons.* « La bonne mère que l'eau, et les bons enfants que les poissons, dit-il. Dieu a commandé une seule fois à l'eau de produire des poissons, et aussitôt elle a obéi, et depuis tantôt six mille ans que le monde roule, cette eau nourrit ses poissons sans murmurer, et le poisson ne sort de l'eau que par

violence. - O homme, qui as fait voir des divisions entre le père et le fils, la mère et la fille, tu devrais avoir honte : va dire à l'eau qu'elle t'enseigne, va dire aux poissons qu'ils t'apprennent ta leçon. »

On ne croirait pas peut-être d'abord ce que je vais dire, mais il est très-véritable : les pères sont en quelque façon plus obligés aux enfants que les enfants ne sont aux pères ; car qui est le plus obligé, sinon celui qui par justice divine et humaine doit davantage ? Or, que doivent les enfants aux pères ? La vie qu'ils ont reçue, laquelle ils ne peuvent pas rendre, et partant ils n'y sont pas obligés, bien doivent-ils l'honneur qui retombe sur eux, bien doivent-ils les aides et les services en cas de nécessité ; mais le père est obligé étroitement de procurer à l'enfant deux choses, la nourriture et l'instruction, autant qu'il en est capable. Ce sont les deux chefs de ce discours, où je prétends montrer, ô pères et mères ! que vous commettez un grand crime quand vous abandonnez vos enfants, pour être comme une proie à la misère, à l'ignorance et à l'iniquité. Car vous péchez contre la grande loi de nature que Dieu a écrite d'un style de feu, non-seulement au cœur des animaux, mais qu'il a gravée même sur les plantes, qui est de nourrir ce qu'ils ont produit. Les raisins demeurent au cep de la vigne, les fruits sur l'arbre et prennent avec le temps leurs justes accroissances du suc et de la substance du bois qui les a engendrés ; l'agneau reconnaît sa mère entre mille pour la têter et lui demander le tribut de nature ; les aigles portent leurs

petits sur leur dos; les serpents se sont jetés quelquefois dans des fournaies ardentes pour sauver leurs œufs; le pélican, dit-on, se saigne pour nourrir sa progéniture. Et vous, hommes, vous père, vous mère, vous seriez sourds à cette voix de la nature, pour vos enfants vous manqueriez d'entrailles? se peut-il rien de plus lamentable?

« Mais, me répondra-t-on, pour moi j'ai soin, Dieu merci, de mes enfants, ils ne manquent point des choses nécessaires à la vie. » Ce n'est pas assez de leur donner les nécessités, comment les leur donnez-vous? Sans amour et sans charité; comme un pain pierreux qui se donne et se prend par contrainte. Pères et mères, c'est merveille quelquefois que vos beaux jeux : l'un aime les mâles et l'autre les femelles; l'un les filles et l'autre les garçons; l'un celui-ci, parce qu'il a le nez fait comme lui, l'autre celle-là, d'autant qu'elle a ses yeux, son port et sa parole. Le père prend son idole d'un côté et la mère de l'autre, et dressent en une même maison autel contre autel. « Si vous battez mon petit dieu, je battraï le vôtre; si vous ne donnez de l'encens au mien, je renverserai le vôtre. » Ames puériles et ridicules, de s'affectionner à des enfants par sensualité, par passion, par fureur, se choquer perpétuellement pour des enfants et leur faire sucer la discorde avec le lait, par l'exemple de ceux qui les ont engendrés; qu'est-ce autre chose que de mettre déjà l'épée dans les mains à ces petites créatures, pour se déchirer un jour l'un l'autre, que de les nourrir dans des factions

et des partialités avant qu'ils aient les yeux ouverts pour les reconnaître?

« Ceux-là y pensent qui se gouvernent de cette façon, dit l'autre, pour moi je n'ai autre soin que de bien nourrir mes enfants, et les nourrir également. » Comment appelez-vous bien nourrir? Voici un tout autre vice, les uns pèchent par négligence, et les autres par trop d'indulgence. Vous appelez bien nourrir cet enfant, que de céder à son moindre caprice, et de lui donner tout à souhait; insensé, ne voyez-vous pas premièrement que vous faites une grande injure à Dieu? il vous a mis entre les mains un enfant pour l'élever comme un homme, et vous en faites une masse de chair, vous en faites un ours, et il semble qu'il n'y a qu'à le lécher pour le faire croître. Secondement, que cela est servile de dire que, le souverain Créateur vous ayant fait père, maître, directeur et modérateur de cet enfant, vous oubliez le caractère du souverain qu'il a gravé sur votre visage, vous vous rendez esclave. En outre, vous donnez des éperons aux vices de l'enfant pour le faire courir plus roide au précipice; vous nouez des cordeaux pour l'étrangler, vous allumez des torches pour le consumer. Car que peut-on espérer de bien, et que ne peut-on attendre de mal d'un enfant qui est nourri dans l'orgueil et dans la délicatesse? Ne fait-il pas beau voir un Hercule filer la soie de ses mains qui étaient faites pour dompter les monstres! Sachez que Dieu nous a mis au monde pour trancher des monstres plus pernicieux que les Hydres et les Cer-

bères, et non pas pour faire des couronnes de roses. Vous ne pouvez élever vos enfants dans la volupté, que vous ne leur fassiez des âmes molles et dissolues, qui éteignent tout le feu d'un esprit généreux. Puis vous vous plaignez que, venant sur le progrès de l'âge, ils ne sont propres à rien qu'au mal; ce n'est pas de merveille, c'est la teinture que vous leur avez donnée dès leurs plus jeunes années. Vous les avez fait danser toute leur vie à la cadence de leurs propres volontés, légères, sottes et puériles, et vous leur voulez maintenant tenir la bride sur le col et les faire suivre une vie sérieuse. Ne savez-vous pas ce qui arriva aux chevaux des Sybarites? Ces peuples efféminés était tellement enjoués, tellement abandonnés aux danses et aux ballets, qu'il n'y avait pas jusqu'à leurs chevaux qui n'apprirent à danser; leurs ennemis, cependant, les éveillent et leur donnent la chasse de si près, qu'ils se voient contraints de prendre les armes pour défendre leur vie; ils mettent aux champs un gros de cavalerie, qui était la fleur et la force de la ville; mais un ménétrier, les voyant venir tous montés sur ces chevaux danseurs, promet à leurs adversaires de les livrer sans combat entre leurs mains. Et de fait, il commence à jouer du violon et les chevaux à faire rage de danser, troubler tous les rangs et mettre l'armée en désordre, ce qui la donna honteusement en proie à leurs voisins.

Voilà, ô pères indulgents! ce qui arrive à vos enfants, vous les avez toujours élevés dans la bonne chère, dans

le jeu, dans la licence, ces pestes fatales de la jeunesse : quand il faut venir au combat et entreprendre quelque affaire, quelque chose de sérieux pour le bien de la patrie, pour l'honneur de votre maison, pour l'avancement de leurs personnes, ils ne sont propres qu'à folâtrer. Encore serait-il supportable de les voir perclus et hébétés de cerveau aux affaires du monde, n'était qu'ils sont sourds, aveugles et muets aux affaires de Dieu ; et les voulant faire hauts et puissants seigneurs, vous leur avez donné sans y penser la malédiction du serpent, vous les avez fait cheminer sur le ventre, c'est-à-dire, selon l'interprétation de quelques pères, se répandre de pensée, d'étude, d'affection sur le soin et la nourriture du corps au préjudice de l'âme. Puis vous voulez que telles gens soient instruits en la loi de Dieu ; comment se pourrait-il faire ? Ne savez-vous pas bien que Moïse, voyant les Israélites, le ventre plein, danser autour du veau d'or, rompit les tables de la loi ? Si vous demandez la raison, saint Jérôme vous dira qu'il savait bien que la loi de Dieu n'était point pour des joueurs, des danseurs, des ivrognes, et que dans le règne de l'intempérance s'ensuit l'éclipse, non-seulement de la loi divine, mais aussi de la loi de nature.

« Si vous avez des enfants, dit le Sage, instruisez-les, et prenez un grand soin d'eux dès leur plus tendre enfance. » Vous devez estimer vos enfants comme des temples de Dieu, recommandés de la part de Dieu même. C'est une chose insupportable qu'on

veut avoir de bons cuisiniers, de bons laquais, de bons palefreniers, de bons valets d'écurie pour les chevaux; et un père qui enverra son fils à l'école ne saura quelquefois si le maître est noir ou blanc, bon ou mauvais, domestique ou sauvage, religieux ou impie. Si on veut conduire une vache ou un chevreau aux champs, on cherche un homme qui sache le métier, et pour conduire un enfant de maison, quelquefois on s'en fie à un fainéant, qui n'a point de plus grand talent que la malice et l'ignorance. Pères et mères, ne craignez-vous point que Dieu vous dise : « Ma maison est déserte, je l'avais délivrée des esprits malins, je l'avais retirée de la puissance des démons, je l'avais nettoyée, parée, accomodée; je vous l'avais donnée en garde, qu'en avez-vous fait? comment en avez-vous eu si peu souci? Vous avez donné la brebis à garder au loup; vous avez livré la victime au boucher et vous êtes cause de son malheur. » Les pères et mères ont beau faire, quand ils seraient aussi saints que les ermites du désert, s'ils négligent leurs enfants, ils se rendent criminels devant Dieu de l'une des plus grandes injustices qui soient au monde. L'Écriture, en louant ce grand patriarche Noé, ne dit pas seulement qu'il était homme de bien en sa personne, mais en toute sa race, tant que son pouvoir se pouvait étendre. Autant il y a d'honneur et de gloire à laisser un bon citoyen à la république, autant de déshonneur et d'infamie à lui donner de mauvais garnements pour troubler son repos et ruiner ses affaires. Ce sont ceux-là dont parle l'Écri-

ture : « Ils vous seront des clous aux yeux et des lances aux côtés. »

Cruel père que vous êtes, tout mort et tout en cendres, vous tourmentez le public en vos enfants mal instruits, vous navrez et déchirez la chrétienté. Ne serait-ce pas justice de violer votre tombeau et inquiéter vos cendres, pour avoir donné volontairement une petite vipère à la patrie, à qui vous étiez comptable de votre naissance ? Et de là il arrive que les pères qui se sont portés si négligemment et si proditoirement à l'instruction de leurs fils, boivent tous les premiers le poison qu'ils ont détrempé pour les autres, accablés qu'ils sont de fâcheries et de misères pour les continuelles débauches de ces extravagants. Quel remède donc à ce malheur qui, se coulant dans les entrailles des plus florissantes monarchies, les dépeuple de bons sujets et les peuple de fantômes d'hommes ? Quel remède, sinon d'observer trois choses en cette conduite : la première, donner à vos enfants une bonne teinture de religion, de chastes sentiments de Dieu et une crainte filiale de ses jugements ? La seconde, de les instruire dans les arts qui conviennent à leur esprit et à leur condition ; de peur que, n'ayant rien à faire, ils ne soient capables de faire toute sorte de mal. La troisième, de les assortir, autant qu'il sera possible et raisonnable, des meubles extérieurs qu'on appelle biens de fortune, afin que la nécessité ne leur ouvre la porte de l'iniquité, et puis laisser le reste à la providence de Dieu, qui a toujours les yeux ouverts sur son ouvrage.

Voilà le train qu'il convient tenir : la piété marche toute la première, car, comme dit cet éloquent prélat de Cyrènes, ce n'est point seulement la base des maisons, mais des monarchies entières.

Les pères aujourd'hui s'efforcent de faire tout au contraire, et mettent ordinairement la charrue devant les bœufs ; ils imitent volontiers la stupidité de ces Égyptiens qui dressent des autels à la chauve-souris, non pour autre raison, sinon qu'elle a la vue faible et qu'elle est amie de la nuit. Or, ceux-ci préféreraient les ténèbres au jour, par droit d'antiquité. Mais ceux-là font encore pis, car, mettant le ciel et la terre en une même balance, ils donnent le prix aux choses de la terre au préjudice des célestes. On trouvera encore des mères aussi aveugles que fut une certaine Clotilde, non pas la sainte, mais la furieuse, laquelle, comme on lui donna le choix de consentir que ses petits-fils entrassent en un monastère pour prendre l'habit de religion, autrement de se résoudre à leur voir perdre la vie : « Tuez, tuez, dit-elle, je les aime mieux voir morts que moines. » Combien en trouvons-nous aujourd'hui qui, au besoin, feraient leurs enfants pages de l'Antechrist, pour le moins leur serait-ce chose supportable de les voir en honneur à la cour du grand Ture avec le naufrage de leur religion. Il y a peu de reines Blanches de cœur et d'estime, qui aiment mieux voir leurs enfants dans la fosse que dans le péché. On les veut aujourd'hui Césars ou néant. On ne craindra point de les mettre en des maisons malfamées, dans des lieux

scandaleux, de les donner à des maîtres très-vicieux, de les engager dans les pièges et dans le scandale, sous espérance de quelque accommodement ; encore avec combien de travaux, et de services, et de souplesses, et de crimes, ces misérables achètent leurs chaînes ! « Tous ne peuvent pas trouver des conditions à la cour, dit Sénèque. La milice choisit, avec quelque sorte de dédain, ceux qu'elle reçoit au travail et au danger de leur vie. La vertu seule ne ferme la porte à personne, et néanmoins tous les jours on la méprise. »

Les infortunés pères et les déplorables mères vivent de fiel et de larmes, se lèvent et se couchent avec le souci qui leur ronge le cœur, pour mettre un fils ingrat au haut de la roue de fortune, qui s'ennuie incontinent de leur vie, et après leur mort se gorge dans les délices qu'on lui a préparées avec tant de sueurs, sans avoir mémoire de ceux qui l'ont obligé ; tant s'en faut, il étale les voluptés de son insolente jeunesse jusque sur leur tombeau. Dieu vueille que ce malheur ne passe pas encore plus outre, et que le père et le fils ne se reprochent point un jour, dans les flammes de l'enfer, que l'un a donné la matière de damnation et l'autre en a fait l'accomplissement ! Guillaume, ce docte évêque de Lyon, raconte qu'un jeune ermite, s'étant retiré dans une affreuse solitude, pour vaquer aux exercices de pénitence, vit son père et son frère, lesquels il avait laissés dans le monde embarrassés en de mauvaises affaires, pour lors décédés et ensevelis dans ces

braises immortelles. Ils faisaient des plaintes horribles, le fils querellant le père, comme l'auteur de sa ruine, pour lui avoir amassé des richesses injustes ; et le père répondant que le fils était la source de tous ses malheurs, puisque, pour le faire riche, il avait passé sa misérable vie dans un perpétuel chagrin et souffrait encore en l'autre monde les peines éternelles, pour avoir aimé un déloyal enfant plus que son Dieu. Maudit aveuglement d'acheter des tortures et des gibets avec tant de traverses et de sollicitude ! O pères ! ô mères ! que votre premier soin s'étende à ceux que vous avez engendrés, leur enseignant la vertu, plus par votre exemple que par l'instruction d'autrui. Ces jeunes âmes sont vos ombres et vos échos, elles se ploient et tournent facilement à imiter ceux qui leur ont donné le sang, et dont elles espèrent les biens et l'honneur. Malheur au père, à la mère qui fait ses enfants témoins de ses crimes, et ne se contentant pas d'être mauvais, rend son péché immortel dans l'immortalité de ses descendants ! Un enfant, ne fût-il âgé que de deux ans, doit être traité avec grand respect, comme une pure intelligence enchâssée dans ce petit corps. C'est un grand sacrilège de donner la première teinture des vices à ceux qui sont encore dans l'innocence du baptême. Le bon Éléazar, comme on l'exhortait à dissimuler sa religion pour sauver sa vie, et pour le moins à feindre de manger de la chair de pourceau, voyant autour de lui force jeunesse qui attendait la fin de ce combat, prononça ces belles paroles rappor-

tées par saint Ambroise : « A Dieu ne plaise que je donne un tel spectacle à ces jeunes gens ! A Dieu ne plaise que je tache mes cheveux blancs de cette exécution, et qu'on raconte à la postérité que j'ai ouvert la porte à l'impiété par mon exemple. »

Il est certain ce que dit Jules Firmique : « Rien n'a tant avancé l'empire de Satan, que de faire des dieux criminels. Le jeune homme, regardant la statue de Jupiter, flattait sa concupiscence et tirait la nourriture de son péché des autels mêmes. » Autant en fait le fils qui se mire dans les vices du père, et prend l'autorité paternelle pour pleige de sa débauche. Je vous laisse à penser si, dans l'Exode, celui-là qui fait voler sans y penser une petite étincelle dans le blé de son voisin, est coupable du dommage de l'incendie, comme nous avons dit ailleurs, que sera-ce du père qui dans sa maison aura allumé le flambeau d'iniquité ? Jetez donc premièrement le fondement de la piété, et ensuite donnez à vos enfants une occupation, de peur qu'ils ne se corrompent dans l'oisiveté, séminaire de tous les vices.

Charlemagne mettait incontinent ses fils aux exercices et commandait à ses filles de coudre ou de filer, pour fermer la porte à un lâche engourdissement d'esprit, d'où l'âme se laisse couler insensiblement dans toutes sortes de corruptions. Encore faut-il avoir en ce point beaucoup de discrétion, pour ne point contraindre les enfants à prendre des vocations totalement disproportionnées à leurs humeurs et qualités, pour les faire ramer toute leur vie contre

le courant de l'eau. Saint Basile, en l'Épître à Eudoxe, loue les Athéniens, qui éprouvaient la nature des enfants devant que de les mettre à métier, leur proposant divers instruments de toutes sortes d'arts, et leur accordant facilement celui auquel ils montraient plus d'inclination. Quant à leur accommodement, il y faut pourvoir raisonnablement selon votre état, et non pas selon les idées extravagantes de ce siècle insatiable. C'est une chose étrange de voir les excès du luxe aujourd'hui. Le temps a été qu'un homme était censé entre les riches lorsqu'il avait cinquante écus de rente; on trouve que les mariages des filles de France n'excédaient pas six mille écus une fois payés, mais, qui plus est, on achetait les filles; maintenant elles achètent des maris avec des sommes prodigieuses. C'est ce qui gâte les esprits, qui rend les instructions inutiles et qui met tous nos maux au désespoir du remède. Si vous savez bien vous mesurer en ce point, vous trouverez du repos et de la facilité au reste du gouvernement de la jeunesse. Lorsque vous aurez fait ce qui sera de votre conduite, laissez le reste à la providence de Dieu, qui saura bien démêler la fusée de nos vies, et appliquer un chacun à ce qui lui sera convenable pour son salut.

Si tout ce que j'ai dit, ô pères et mères! n'est suffisant pour vous instruire et persuader, je voudrais tirer de l'autre monde Héli, le grand prêtre, sévèrement traité de la main vengeresse de Dieu, pour les négligences commises en l'instruction de ses enfants.

Il vous dirait hautement : « Je suis cet Héli le premier homme de la nation de Dieu ; cet Héli par la bouche duquel passaient tant de beaux oracles ; cet Héli qui d'un clin d'œil faisait obéir les peuples ; cet Héli qui luisait comme un phare dans le tabernacle de Dieu ; et cependant, pour avoir permis des jeunesses et libertés indiscrètes à mes enfants, me voilà l'objet de la plus ardente colère de Dieu qu'on ne saurait imaginer contre un homme de ma qualité ; me voilà rejeté du souverain sacerdoce comme un membre pourri, ma maison privée à toute éternité de ce degré tant honorable, tous mes descendants condamnés à mourir sous le fléau de Dieu, sans que pas un d'eux puisse jamais atteindre âge d'homme, un autre enrichi de mes dépouilles, mes deux fils sensuels et voluptueux tués en un même jour, ma bru morte en travail d'enfant, mais surtout par mon péché l'arche de Dieu enlevée par les ennemis et déshonorée par les infidèles ; et moi, pour conclusion, enseveli sous les ruines de ma patrie, comme la dernière victime de la justice de Dieu. » O souverain Créateur du ciel et de la terre ! que vous êtes terrible ! mais que vous êtes juste ! que vous êtes sévère à châtier les pères pour les péchés de leurs enfants ! mais que vous êtes raisonnable en ce châtiement ! Pères et mères, craignez ; pères et mères, tremblez et frémissiez sous la main du Tout-Puissant, pères et mères, contentez-vous de vos péchés sans porter ceux de vos enfants en l'autre monde ; instruisez-les tellement qu'en leur instruction vous trouviez l'ac-

quit de vos consciences, eux la bonne doctrine, vous le repos et la gloire de les avoir bien élevés.

CHAPITRE IX.

Les devoirs des enfants envers leurs parents.

Le Sage disait qu'il était très-difficile de rompre un triple cordeau. Une triple loi, divine, naturelle et civile, a lié très-étroitement les enfants à l'honneur et aux devoirs qu'ils rendent ordinairement aux pères. Il est bien abandonné de Dieu, ennemi de la nature et du repos public, celui qui veut s'en exempter.

Premièrement, je dis que la nature distille avec l'âme ces amoureuses infusions de l'amitié que les enfants ont envers leurs pères et mères. Le rayon s'attache au soleil, le ruisseau à la fontaine, la branche à l'arbre, l'enfant à ses parents. Les lions mêmes, dans ces farouches humeurs, dans cette vie sauvage, dans ces rugissantes colères dont tremblent les bois et les montagnes, nous font leçon de cette charité. Les petits lionceaux, à qui les ongles démangent et le sang bouillonne dans les veines, s'en vont gaillardement à la chasse chercher la pâture pour leur père déjà cassé de vieillesse. Et les chasseurs ont souvent remarqué un vieux lion qui demeurait à

l'entrée de la caverne, et un jeune qui venait chargé de butin pour le consigner entre les pattes de l'autre qui l'attendait. Celui-ci recevait la proie faisant mille caresses à son petit nourricier qui partageait si volontairement la prise au gré de la loi de nature. Ces inclinations se trouvent jusqu'aux oiseaux de rapine, qui se dérobent à eux-mêmes la proie pour en nourrir ceux qui les ont engendrés.

Albert le Grand a remarqué qu'un jour des oiseleurs, chassant après les vautours, en trouvèrent un dans une vaste forêt attaché à un arbre sans bouger, qui semblait du tout immobile. Eux, s'émerveillant pourquoi cet oiseau ne se mettait pas en fuite en présence des hommes, aussi bien que les autres de son espèce, trouvèrent qu'il était débile, aveugle, estropié et consumé d'une profonde vieillesse; ils ne laissent pas de se tenir cachés en embuscade, attendant l'abord des autres autours, quand tout à coup en voici venir deux chargés de viandes qu'ils tranchaient en pièces et mettaient au bec de ce pauvre vieillard. Ils n'eurent point de doute que c'étaient les enfans qui nourrissaient le père. O quels charmes de la nature! mais plutôt quelle providence de Dieu! N'est-il pas bien apostat de la grande loi du monde, celui qui viole la charité due aux pères et mères?

Pour les lois humaines, qu'ont-elles de plus auguste et de plus religieux que ces charitables offices des enfans envers ceux qui les ont engendrés? Si nous croyons l'histoire des Perses, on en a trouvé qui se sont fait des plaies volontairement pour y en-

sevelir une partie des corps de leurs pères réduits en cendres.

Tertullien n'a-t-il pas écrit que certains peuples, appelés les Nasamones, par grande révérence tiennent leurs assemblées sur les tombeaux de leurs pères, ainsi que sur des oracles? Hérodote ne fait-il pas mention des Issedons, nation de Scythie, qui enchâssent les têtes de leurs pères morts dedans l'or, et les révèrent comme des choses sacrées? Et, quoiqu'il y ait en cette action de la superstition répréhensible, néanmoins elle est beaucoup plus excusable que celle des Égyptiens qui brûlaient de l'encens à des rats et des crocodiles.

D'autre part, Nicolas Damascène assure que les Pisidiens présentaient les prémices de toutes les viandes du festin à leurs pères et mères, comme estimant une chose indigne de prendre le soutien de la vie sans révéler les auteurs de la vie.

Platon même va jusque-là que d'appeler les parents des dieux domestiques. Solon ne voulut jamais établir aucune loi contre les parricides, disant : « A Dieu ne plaise qu'un tel monstre arrive en notre république; contre des crimes impossibles, il ne faut point de défense. » Romulus ne fit-il pas de même en l'institution de sa république? Jamais il n'inséra dans ses lois aucune mention du péché de parricide, comme si c'eût été une pure chimère. Et, de fait, six cents ans se passèrent dans la ville de Rome entre les païens, que l'on n'en savait pas seulement le nom. Le premier qui se tacha de cette barbare cruauté, fut un

Lucius Osius, détesté depuis de tous les siècles. Comme on ne savait quel supplice inventer pour ce monstrueux péché, il fut dit que telles gens seraient jetés dans un sac en l'eau, enfermés avec un singe, un coq et une vipère.

Quant à la loi divine, quelle chose a-t-elle plus authentiquement recommandée que ce lien de charité? Qu'est-ce qu'elle inculque avec plus de respect après l'honneur de Dieu que celui des pères et mères? Pour qui les récompenses, sinon pour la piété des enfants? Et pour qui les menaces, sinon pour la rébellion? Saint Thomas, en son opuscule septième, remarque comme au décalogue, après ce qui touche Dieu, suit incontinent le précepte de l'honneur dû aux auteurs de notre vie, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec Dieu. Et Philon dit que ce commandement est le nœud et le lien de toute la loi. Saint Augustin, écrivant sur ce passage de saint Paul : « Dieu de qui vient toute paternité, » dit que Dieu est le prince de tous les pères, et les pères les vicaires de Dieu, d'autant qu'ils donnent aux enfants, quoiqu'avec dépendance de la souveraine cause, et l'être, et la nourriture, et l'instruction.

Ce devoir des enfants envers leurs pères étant prouvé par ce triple nœud de la loi naturelle, civile et divine, je m'étends maintenant sur ces quatre parties qui sont l'amour, la révérence extérieure et intérieure, l'obéissance et le secours. Je dis amour, car qui est l'enfant qui peut haïr son père, s'il n'est dénaturé? Comment, ô méchant fils ! la haine d'un

nom si auguste et si doux te peut-elle monter au cœur? « Mais il est importun, lâcheux et insupportable? » Que ne dis-tu : Il est père; et pour cela il le faut supporter? « Mais je ne sais quelle antipathie j'ai avec son naturel, je ne le puis goûter. » Faut-il parler du naturel lorsqu'il est question du Dieu de la nature? Ne savez-vous pas ce que dit cet excellent martyr saint Justin : « Vivre selon nature, c'est vivre en infidèle. » Quand votre naturel ne se veut pas s'accorder avec une personne que vous êtes obligé d'aimer, vous devez brider ce mauvais naturel, mettre la raison sur le trône et la passion à la chaîne. Ne dites point que vous avez tâché de l'amollir, mais qu'il est intraitable. Dites plutôt que vous êtes rebelle au joug que la nature vous a mis sur le col dès le ventre de votre mère, et, pour ce, voyez si, au jugement des hommes bien avisés dont vous pouvez prendre conseil, vous lui rendez le devoir que Dieu commande.

La seconde pièce de votre tribut, c'est la révérence.

C'est une malignité et félonie insupportable de voir des enfants venus d'extraction ou pauvre ou médiocre, qui se sont avancés, soit par le vent de la faveur, soit par leurs travaux et industries, à quelques charges publiques, ne reconnaître quasi plus ceux qui leur ont donné la vie et la nourriture, qui est la première source de tous les biens, et qu'ils possèdent et qu'ils sauraient espérer. Mais plus barbares encore sont ceux qui méprisent leurs pères et mères, autrefois riches et fortunés, puis dépouillés jusqu'à la nudité et épuisés pour les pousser aux dignités.

Ingrat, vous avez honte de la nature, vous rougissez de la providence de Dieu; que dis-je! vous en rougissez, mais vous la déchirez. Un père, qui est l'ornement et le bonheur de votre maison, si vous le savez bien connaître, relégué par votre insensibilité, par votre cruauté, jusqu'à la condition des serviteurs, alors peut-être que vous nourrissez ou des chiens ou des oiseaux, ou quelques funestes harpies pires que les chiens et les oiseaux! Où est votre sentiment? « Mais il est pauvre. » Oui, parce que vous l'avez dépouillé, parce que vous l'avez épuisé, parce qu'il s'est fait volontairement pauvre pour vous faire riche.

Dites-moi, n'était-ce pas un honneur au roi Agathocle, qui, fils d'un potier de terre, poussa sa fortune jusqu'au trône; ne lui était ce pas, dis-je, un honneur de mêler sur ses buffets de la vaisselle de terre parmi les riches vases d'or et d'argent pour ne démentir son origine? Tant s'en faut qu'il en rougit et qu'il en eût quelque vergogne, il en faisait gloire et trophée. Qu'eût-il fait donc de son pauvre père s'il donnait un tel rang aux menus ustensiles de sa cabane? Et vous, tout chrétien que vous êtes, ne pouvez voir qu'avec la confusion de votre visage ce qu'un grand capitaine, un grand roi, un grand homme d'État a voulu proclamer à tous les siècles.

Passons au troisième tribut, qui est l'obéissance. C'est, au dire d'un ancien, la mère des félicités; c'est la première liaison des familles et le premier fondement des monarchies. Saint Grégoire de Nysse fait une belle remarque, écrivant que Moïse fit porter

à dessein des pendants d'oreilles aux Hébreux, pour leur faire entendre que leur beauté et leur ornement était aux oreilles, c'est-à-dire à l'obéissance. Et de fait, dans l'Exode, comme le peuple commençait à se révolter, on lui éta les pendants d'oreilles, comme à celui qui était indigne de ce privilège. Ce qui est porté dans le Deuteronomie est bien plus sanglant et plus terrible, où il est permis au père et à la mère de produire en public un fils désobéissant et débauché, puis, sur leur seule déposition, faire ordonner sa punition. Il semble que cette loi fut fort bien entendue par un simple paysan, Mardois de nation, qu'on nommait Raehones; lui, père de sept fils, aperçut que le plus jeune de tous faisait le petit libertin et le cheval échappé : que fait-il pour le ramener à l'étable? Il s'efforce premièrement de le guérir de paroles et de remontrances; mais, voyant qu'il se cabrait contre toutes sortes de bons avis, il lui lie les mains derrière le dos, l'amène aux magistrats, l'accuse, et demande qu'il soit procédé contre lui comme contre un criminel de nature.

Voyez, jeune homme, voyez, mauvais fils qui désobéissez à votre père et à votre mère, non en chose légère et de petite importance, mais en celles qui concernent et votre vie, et votre salut, et votre réputation; voyez ce que vous pouvez attendre de la justice de Dieu, puisque celle des hommes a tant de sévérité en ce point.

Vous osez vous dispenser des lois de piété et de religion, ne montrant au jour même des fêtes solen-

nelles plus de sentiment de Dieu qu'une bête; et cela vous semble supportable? Vous hantez des compagnies bouffonnes, impies et malheureuses, qui épuisent les moyens qui ne sont pas vôtres, ruinent votre corps, diffament votre réputation, perdent votre âme, et cela n'est point crime? Vous faites des résolutions et des chimères sans le conseil d'un père et d'une mère, vous leur créez des dettes, vous traitez des mariages clandestins, vous mettez tout vivants dans le tombeau ceux qui vous ont donné la vie, et vous pensez que la vengeance de Dieu aura toujours des pieds de plomb? Insensé que vous êtes, combien de pères, pour moindre faute, ont traité leurs enfants avec des sévérités effroyables à ceux mêmes qui les lisent! — Un Marcus Scaurus, dans l'histoire romaine, envoie dire à son fils, qui fuyait avec tout le reste de l'armée défaite par les Cimbres : « Mon fils, vous êtes né d'un père qui sait vaincre ou mourir; envoyez-moi plutôt vos os que de retourner vivant après la mort de votre réputation. » Un père ne pouvait supporter la fuite d'un fils très-excusable dans un naufrage commun, d'autant que cela lui semblait apporter quelque tache à sa famille, et vous qui chargez votre maison de honte, d'opprobre et de confusion, serez-vous impuni? — Un autre père, Aulus Fulvius, ayant su que son fils s'était rangé du parti de Catilina, un mauvais garnement qui subornait et débauchait toute la jeunesse de Rome, le fait saisir sur-le-champ et condamner à la mort; et comme ce jeune homme demandait sa grâce avec toutes sortes de supplications,

il n'eut autre réponse sinon : « Mon fils, je vous ai engendré pour faire la guerre à Catilina en faveur de votre patrie, et non pas, en considération de Catilina, attaquer votre mère. »

Et qui ne s'étonnera d'un autre, Torquatus, qui, ayant un fils dans les grandes charges de l'empire, florissant en honneur, en âge, en crédit, comme il fut accusé par les ambassadeurs de Macédoine d'avoir malversé en leur province lorsqu'il l'avait en charge, ce père, avec permission du sénat, voulut lui-même être juge en la cause de son fils ; ouït deux jours entiers les parties, examina les preuves, confronta les témoins, donna tout loisir à son fils de se défendre et produire tout ce qu'il pourrait pour sa justification. Enfin, le troisième jour, il prononça la sentence : « M'ayant été suffisamment prouvé que mon fils Silvanus a malversé en sa charge et pris de l'argent des alliés du peuple romain, contre la défense des lois et de l'honnêteté, je le déclare dès à présent indigne et de la république et de ma maison. » Le malheureux fils fut tellement accablé de mélancolie de ce jugement rendu par son père, qu'il se fit mourir la nuit suivante, et son père, le tenant pour indigne, ne voulut pas seulement honorer les funérailles de sa présence. Bon Dieu ! quelle sévérité contre la désobéissance des fils chez des païens ! Et vous, mauvais fils, vous pensez que, dans le christianisme, où la loi d'amour vous doit lier au devoir que je vous prouve avec un lien indissoluble, tout vous sera permis ?

Concluons par le quatrième devoir des fils, qui est

le secours. « Mon fils, dit l'Écclésiaste, honorez la vieillesse de vos père et mère; gardez-vous bien de les attrister en quelque façon que ce soit; gardez-vous de les mépriser s'ils tombent en quelque faiblesse d'esprit; assistez-les de toute votre puissance. L'enfant qui a la crainte de Dieu jamais ne manque à l'honneur et à l'assistance qu'il doit rendre à ses père et mère; tant s'en faut, il les servira comme un serviteur fait ses maîtres. » Il ne faut point ici chercher des exemples dans les saintes Écritures, où il s'agit d'une loi de nature; plus nos preuves sont prises des infidèles, qui n'avaient que la raison de cette même nature, plus elles ont de force et de poids. Je ne veux point vous faire ici mention de la fille romaine qui nourrit de son lait son père condamné à mourir de faim entre quatre murailles, vous la voyez assez souvent dans les tableaux. — Encore sous Pierre de Castille se trouva-t il un homme qui ne cessa de pleurer jusqu'à tant qu'on l'eût fait mourir au lieu de son père, qu'on devait supplicier. Je ne parle point maintenant de tout cela, mais je ne puis omettre un exemple raconté dans la bibliothèque de ce grand esprit, Photius, qui dit qu'un jour arriva en Sicile, comme on l'a vu souvent, une éruption de la montagne Etna. C'est chose épouvantable et une vraie image de l'enfer de voir une montagne qui gronde, qui brûle, qui vomit des flammes et jette ses entrailles ardentes; cela met tout le monde en fuite. Or, comme en cette horrible saillie de flammes chacun fuyait et emportait tout ce qu'il avait de plus précieux, deux

filis, dont l'un se nommait Anapias et l'autre Amphinomis, considérant tous les meubles et richesses de leur maison, virent leur père et leur mère fort vieux qui ne pouvaient se sauver de l'incendie à la faveur de leurs pieds. « Et où trouverons-nous, dirent-ils, un plus précieux trésor que ceux qui nous ont engendrés ? » L'un prend son père dans ses bras, l'autre sa mère, puis ils gagnent pays à travers les flammes. C'est merveille comme Dieu, en considération de cette piété quoique païenne, fit un miracle, car les monuments de toute l'antiquité attestent que les flammes dévorantes s'arrêtèrent à ce spectacle ; et comme le feu rôtissait et grillait tout autour ce qu'il rencontrait, le chemin seul par où ces excellents fils avaient passé demeura tapissé d'une gaie verdure, et fut depuis appelé par la postérité le *champ sacré*, en mémoire de cet événement.

Que peut-on répondre à ceci, que peut-on dire quand les vertus des païens mêmes nous enseignent notre devoir ? Quel front d'airain et de diamant peuvent avoir les fils avarés et durs, qui, étant riches et accommodés, refusent les choses nécessaires à ceux qui les ont mis au monde, et ont bien le cœur de les voir en proie aux extrêmes misères pendant qu'ils sacrifient un sacrifice d'abomination à leur avarice ! Méchants fils, mauvaises filles, savez-vous pas ce que vous faites quand vous commettez un tel crime ? Vous retenez l'âme, le sang et la vie de vos progéniteurs dans vos coffres, vous les brûlez à petit feu, vous les consommez d'une mort lente et honteuse. Gardez-vous,

ô enfants ! gardez-vous bien de rompre ce triple cordéau de la loi divine, naturelle, civile, qui vous attache indissolublement à l'exercice de la piété. Gardez-vous de l'irrévérence, de la désobéissance, de l'ingratitude envers vos parents ; attendez non-seulement en l'autre vie les peines établies de la justice de Dieu contre telles rébellions, mais dès la vie présente sachez que vous serez mesurés à la même mesure que vous aurez mesuré les autres. Vous savez l'histoire de ce misérable père traîné par les cheveux de la main de son propre fils jusque sur le seuil de la porte, où, se voyant indignement traité : « Holà ! dit-il ; mon fils, c'est assez ; la justice de Dieu m'a rendu ce que j'avais fait : j'ai commis la même félonie autrefois envers mon père, votre aïeul, que vous faites maintenant en mon endroit ; je l'ai traîné jusqu'ici, et jusqu'ici me voilà traîné, ne passez pas plus avant ! » O justice ! ô terreur ! ô spectacle effroyable ! Grand œil de Dieu qui ne dormez jamais sur les crimes des mortels ô main divine qui portez les armes de vengeance toujours penchantes sur les têtes des enfants rebelles, que vous êtes terrible ! Qui ne vous craindra, qui ne tremblera désormais en l'appréhension de vos jugements ?

Vivez, enfants pieux, vivez dans le respect que vous avez voué et rendu à vos parents et à tous vos supérieurs ; vivez pleins d'honneur et de gloire en ce monde ; vivez en attente des palmés et des couronnes que vous posséderez en l'autre ! Et vous aussi, pères et mères, entretenez avec toute bienveillance la cha-

rité des bons enfants; et si quelques-uns ont oublié de leur devoir et tendent les mains à votre clémence, n'oubliez pas la nature, recevez-les en grâce; faites-leur miséricorde comme vous désirez qu'elle vous soit faite de Dieu, père commun de tous. Que si vous gémissiez encore par l'ingratitude des mauvais enfants, et dans la crainte des maux à venir, essuyez vos larmes, adoucissez vos aigreurs, détrempez vos amertumes dans la consolation d'une bonne conscience; quand vous aurez fait tout ce que vous avez pu et tout ce que vous avez dû, laissez à Dieu le succès et lui dites : « Mon Dieu, qui avez vu naître de moi le sujet de mes afflictions, prenez mes bonnes volontés pour les œuvres de ce mauvais enfant, mes souffrances en satisfaction, et ma patience en sacrifice! »

CHAPITRE X.

Douze maximes de sagesse fort utiles pour la conduite de la vie.

De ces considérations naissent douze belles maximes de sagesse grandement nécessaires à qui veut posséder une vraie félicité.

1° La première est, donner à chaque chose son prix, puisque le commencement de notre malheur vient

de la mauvaise taxe que nous mettons aux créatures : il importe merveilleusement d'apprécier tout selon son mérite. Le bon homme Épictète disait plus qu'il ne semble, quand il donnait cet avis : « Mon ami, si tu aimes un pot, souviens-toi que c'est un pot, » d'autant que par faute de savoir le prix de ce qu'on aime, on met Dieu sous l'autel, et le vice dessus, pour lui donner la meilleure partie de l'encens.

2° Pour cet effet, il est nécessaire de travailler tous les jours à s'affranchir des opinions du monde, et de se servir, non de la balance du maudit Chanaan, que l'Écriture appelle trompeuse, mais de la balance de Jésus qui est la croix. C'est là que nous devons peser le délectable et l'utile, le bien et le mal, l'aigre et le doux, le temps et l'éternité, et ajuster nos jugements, nos résolutions, nos desseins, nos actions et nos procédures, à cette grande balance qui ne nous peut tromper. Et comme nous devons combattre en l'extérieur ce torrent des opinions populaires, aussi en l'intérieur avons-nous nos passions qu'il faut nécessairement déraciner, pour porter un jugement de chaque chose avec pleine liberté, autrement elles nous jettent la paille en l'œil et nous aveuglent.

3° Vivre ici comme pèlerin du monde, grandement dénué et n'estimer rien à soi que soi-même. Tout ce qui nous fait dépiter, quereller, contester, accuser Dieu et les hommes, c'est d'avoir pensé que nous étions propriétaires des choses dont nous n'avons que l'usage : « Il faut, dit Épictète, prendre tous les biens et les honneurs du monde, comme

ferait un passager qui , sorti d'un navire, recueillerait des coquilles sur le sable, et aurait toujours l'œil sur le vaisseau auquel il est engagé. »

4° Avoir de très-bons sentiments de la providence de Dieu, qui couvre comme sous l'ombre de son manteau royal toute les créatures. Saint Augustin dit que Dieu n'a pas fait le monde pour abandonner incontinent son ouvrage. Il le gouverne et le protège, comme la bonne nourrice qui chasse la guêpe du visage de son petit enfant pendant qu'il dort. Il se rend comptable de tous nos cheveux, et puis, dit ce grand saint : « Tu crains de périr te fiant en Dieu ? Un cheveu qu'on t'ôte de la tête sans y penser ni le sentir ne périra point, et ton âme périrait, qui est la racine de toutes tes pensées et de tous tes sentiments ? si Dieu garde ainsi tes superfluités, que sera-ce de ton trésor ? » Fiez-vous hardiment en la providence de Dieu, si vous désirez vivre toujours content. Si votre vie est un festin, la Providence est le sel qui l'assaisonne ; si c'est un pèlerinage, elle en est le bâton ; si c'est une nuit, elle est l'aube du jour ; si vous voulez combattre, c'est un bouclier ; si vous voulez dormir, c'est un lit de repos. Notre vie est composée de trois ombres, qui sont le temps passé, le présent et l'avenir. « Voulez-vous faire un bon usage de tout cela, disait un sage empereur, donnez le passé à l'oubliance, le présent à la sainteté et à la justice, et le futur à la Providence. »

5° Pour reconnaître les routes de cette sacrée Providence, il se faut bien donner de garde d'être sage à

la façon de quelques esprits hautains, arrogants, désordonnés, qui font trophée de s'éloigner du chemin qu'ont tenu tous les saints, et, cherchant de nouvelles voies, trouvent partout des illusions et des précipices. Tous ces amateurs de nouveautés et de leur propre jugement sont des conseillers de Pharaon, qui ont bu dans la coupe de folie. On lit en un petit livre d'apophtegmes, traduit de l'arabe en latin par Druse, ces mots fort remarquables : « Interroger les sages, c'est être déjà à moitié sage; l'homme est sage tant qu'il cherche la sagesse, et quand il pense l'avoir acquise tout à fait, c'est alors qu'il devient fou. »

6° Avoir un but assuré auquel on vise non-seulement en général, qui est de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu et son propre salut, mais aussi en particulier se faire un train de vie réglé et considéré. Les uns ont tant d'affaires qu'ils n'ont pas loisir de vivre ni de mourir : les autres n'ont rien à faire, et sont toute leur vie errants et comme cherchant la clef de leur maison sans jamais y entrer. Il faut prendre un exercice et une vacation modérée, suivant en cela l'inspiration de Dieu, avec l'intention pure de vivre au lieu qui sera le plus propre pour nous unir à lui selon notre capacité, suivant aussi la consultation qu'on doit faire avec son naturel, la direction de ceux qui nous connaissent et nous gouvernent, moyennant qu'ils soient désintéressés de leurs propres passions. Ce n'est pas une petite affaire que de bien réussir en ce point. Les uns trouvent sans y penser les conditions qui semblent faites sur leur na-

turel, comme le nid de l'aleçon sur son corps. Les autres, pour avoir fait un premier faux pas, sont contraints de ronger leur frein toute leur vie, s'ils ne corrigent par patience le défaut de leur conduite; surtout il convient de bien épurer ici ses intentions, et s'il faut s'embarquer à la cour, n'y pas venir comme un janissaire ou un mameluk, pour faire fortune et rien de plus.

7° Embrasser une vraie et solide piété, ne la point plâtrer ni masquer pour l'accommodement de ses petits desseins; car telle pratique est une grande abomination qui ne peut qu'entraîner des accidents très-funestes. Il faut servir Dieu intérieurement avec une grande pureté de cœur et de très-chastes sentiments de sa majesté; extérieurement, s'accommodant aux services et aux cérémonies ordinaires avec sincère franchise, sans superstitions, sans scrupules, sans vanité, sans présomption et sans singularité.

8° Se faire une âme qui soit dans une certaine trempe de probité, laquelle consiste à suivre les nobles instincts de la nature, et les inspirations du ciel, qui nous apprennent que nous devons faire à autrui tout ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes, et ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas être fait à nous-mêmes. Voilà le grand chemin de la prudence, et quiconque s'en écarte pour faire le rusé, biaisant toujours à ses prétendus avantages, se trouvera trompé au bout du compte. Un grand homme a dit que la sagesse de l'homme con-

siste en trois points, à bien traiter avec Dieu , ce qui se fait par la religion ; avec soi-même, ce qui se fait par la mortification de ses passions ; et avec les hommes, ce qui se fait en épargnant les hommes et endurent les hommes ; en faisant partout du bien, et après l'avoir fait, préparer ses oreilles pour ouïr du mal.

9° Régler ses désirs dans les bornes de sa capacité et de sa modestie. C'est une grande marque de folie de tenter tout et de ne rien faire, de se fâcher du présent et brûler toujours d'une concupiscence enragée après l'avenir ; de s'ennuyer de soi-même, et de ne pouvoir demeurer chez soi-même ; de se faire des marches d'honneur les degrés de son précipice ; élever une fortune comme un grand colosse pour le faire tomber sur son dos et ne laisser autres tomoignages de sa grandeur que les vestiges de sa ruine. Il est malaisé d'avoir beaucoup et impossible d'avoir tout, mais il est si facile de mépriser tout, qu'il consiste en un simple non-vouloir.

10° Se mettre dans une égalité d'esprit si uni et si réglé, qu'on ne sente point quasi venir le bonheur, et, quand il quitte la place, qu'on n'en fasse aucun semblant ; voir le bien d'autrui comme le sien propre, et le sien propre comme le bien d'autrui. Tenir les richesses et les honneurs comme un fleuve qui passe aujourd'hui à vous, demain à un autre : c'est sa nature de couler toujours, quel tort vous fait-il ? Quand la prospérité vous rit, regardez l'adversité qui vient ensuite, et vous souvenez qu'on a vu des vaisseaux

se perdre au port. Saint Augustin se plaisait à dire ces vers de Virgile :

Quoi ! veut-on m'empêcher d'ignorer la bonace
Et le calme des flots qui nous trompe en riant ?

nous voulant faire entendre qu'il ne fallait non plus se fier aux prospérités du monde qu'à une mer paisible, laquelle, dans son trop grand calme, annonce souvent la tempête prochaine. Les anciens capitaines, au milieu de la paix, faisaient un sacrifice à la guerre, et, au milieu de la guerre, dressaient des autels à la paix, pour montrer que, dans le bien, il faut vivre en défiance du mal, et dans le mal en espérance du bien ; mais en l'un et en l'autre, toujours dans l'égalité. C'est bien là une des maîtresses règles de la sagesse que Dieu communique à des esprits grandement résignés, et qui sont éclairés des plus pures lumières.

11° Se conduire prudemment en toute sorte d'affaires, examiner les tenants, les aboutissants, l'origine, le progrès et la fin, ne juger jamais sans en voir le fond, s'y comporter tellement que, si le succès ne suit nos désirs, on ne puisse accuser justement, ni aucune intention mauvaise, ni le défaut de conduite. Nous sommes maîtres de nos volontés, mais Dieu s'est réservé la maîtrise des événements.

12° Se tenir toujours prêt à partir d'ici librement, quand la mort sonnera la retraite. Saint Chrysostome dit que cette vie est un nid composé de paille et de mortier, nous en sommes les petits oiseaux, faut-il tant languir dans ce méchant nid ? Si la dévotion

nous a donné des ailes, que faisons-nous dans cette lâcheté? prenons le chemin que notre aigle nous a tracé au jour de son ascension. Souvenez-vous que le but de toute la sagesse est la méditation de la mort. C'est un métier qu'on doit apprendre toute la vie, pour l'exercer une seule fois; les fautes qu'on y commet sont irréparables et la perte sans ressource. Ne faites point le délicat et n'endurez point qu'on vous tire l'oreille pour payer une dette que tant de millions d'hommes ont payée devant vous, et que tant d'autres millions payeront encore après vous. Montrez à ceux qui vous visitent de la patience en votre maladie, de la résolution à votre dernière heure, et que vous ne désirez rien tant que des assistances spirituelles. Sortez de la terre, comme l'oiseau de l'œuf où il est enfermé.

Disposez de votre temporel de bonne heure, par un testament équitable, clair et net. Payez vos dettes autant qu'il est possible. Éclaircissez vos affaires, faites des legs pieux. Réconciliez-vous et gardez surtout de porter une animosité ou une affection déréglée en l'autre monde; assurez autant qu'il dépend de vous l'avenir de vos enfants. Disposez des offices, si vous en avez, avec décharge de conscience, et n'oubliez pas la sueur de vos pauvres serviteurs. Cela fait, tirez le rideau entre les créatures et vous. Unissez-vous au Créateur par une bonne confession, par le sacré viatique, par l'extrême-onction, par les actes de foi, d'espérance et de charité, de bons propos, de bonnes souvenances de la mort du Sauveur, ren-

dant votre esprit sur le crucifix, comme un enfant qui s'endort sur le sein de sa nourrice.

CHAPITRE XI.

Des souffrances.

La prospérité, sous l'apparence de félicité, nous trompe, la tribulation est toujours véritable : l'une nous flatte, l'autre nous instruit ; l'une lie nos sens et notre raison, l'autre les délie ; l'une est venteuse, coulante, volante, ignorante, l'autre est sobre, serrée et prudente ; l'une nous retire du vrai bien par les chatouillements de la vanité, l'autre nous ramène par une voie salutaire dans le devoir d'où nous sommes égarés. Saint Bernard le dit excellemment : « La prospérité est aux âmes faibles et inconsidérées, ce que le feu est à la cire et le rayon du soleil à la neige. David était grandement sage, et Salomon encore plus, et toutefois tous deux, charmés par de grands succès d'affaires, ont perdu l'entendement, l'un pour le moins en partie, et l'autre tout à fait. » Il faut avouer qu'il est besoin d'un esprit fort pour se maintenir dans l'adversité, sans altérer sa raison ni sa constance ; mais il est encore plus difficile d'expérimenter des prospérités fort riantes sans se laisser

décevoir. C'est ce qui fait que cette sage Providence, pour tenir toujours la vertu en haleine, ne cesse de l'exercer dans cette honorable lice des âmes illustres, et nous voyons que, suivant ces procédures, elle en tire de grands avantages et de grandes beautés. L'Écriture remarque comme Job, retourné qu'il fut dans le lustre de son premier état, donna des noms grandement recherchés à ses trois filles, car il appela l'une *Jour*, l'autre la *Casse*, ou comme disent certains interprètes, l'*Ambre*, et la troisième la *Corne d'Amal-tée*, ainsi que rendent les Septante. Il ne faut pas penser qu'un si saint personnage pût ici faire quelque chose à la légère et sans dessein, mais si nous en croyons les saints Pères, il voulait par ces trois noms signifier les trois états de la fortune. Le premier, qui précède les grandes adversités, est comparé au *jour*, qui nous réjouit des douceurs naturelles de sa clarté; le second, qui est celui de la calamité, à l'*ambre*, parce que c'est proprement dans la tribulation que la vertu épand ses bonnes odeurs; elle ressemble aux aromates qui montrent davantage leurs qualités quand ils sont pilés et pulvérisés au mortier, ou à l'encens, qui ne fait jamais tant paraître ce qu'il est que lorsqu'on le jette sur les braises, de sorte qu'on lui peut donner cette devise du Sage : « Un feu luisant et un encens brûlant dans le feu. » Enfin venant à sortir des longues souffrances, après s'être endurcie et fortifiée par les orages, la fortune ouvre de nouveau les mains et épand des fruits admirables qui la font appeler justement la *corne d'abondance*. Ce qui

nous fait dire, avec saint Ambroise, qu'il y a une certaine béatitude dans les douleurs, que la vertu pleine de douceur et de délices réprime, d'où elle emporte des palmes et des richesses inestimables, tant pour la satisfaction de la conscience que pour sa gloire.

Disons encore que Dieu n'a point de plus glorieux spectacles en terre qu'un homme juste affligé et patient. N'est-ce pas ce que voulait signifier Dieu même dans le livre de Job, où le prince des ténèbres racontant comme il a fait le tour de la terre, il ne lui dit point : « As-tu vu les monarchies et les empires qui se courbent sous mon sceptre et roulent sous mes lois? As-tu vu les palais des rois et des princes qui vont perdre leur cime jusque dans les nues? As-tu vu les armées couvertes de fer qui font trembler la terre sous la terreur de leurs armes? As-tu contemplé les théâtres, les beautés et les triomphes de la grandeur? As-tu considéré toutes les richesses de la nature? » Il ne dit rien de tout cela. Et quoi donc? « As-tu considéré mon serviteur Job, qui n'a point son semblable sur la terre? » Et qui le rendait, à votre avis, si admirable, sinon la tribulation qui l'avait déjà dépouillé de toutes choses, et qui le dépouilla bientôt de lui-même? « On voyait, dit Cassien, un homme abondant en toutes sortes de biens, devenu très-pauvre, qui n'avait pas seulement de quoi couvrir sa nudité; d'une parfaite santé il était tombé en une prodigieuse maladie qui défigurait tout son corps, et après avoir perdu tant de belles

métairies, il était réduit à ce point que d'être habitant d'un misérable fumier; mais lui, bravant ses misères et montrant comme il était peu délicat, prenait un tesson brisé pour essuyer ses plaies, et portant la main bien avant dans la profondeur de ses ulcères, il en tirait de la pourriture et des vers, qui le rendaient honorable par la merveille de sa patience.» N'avons-nous pas sujet de nous écrier avec Tertullien : « O quel trophée Dieu a érigé en ce saint personnage ! O quel étendard il a planté à la face de tous ses ennemis ! » Je le dirai librement, il n'y a rien qui approche plus de Dieu qu'un homme chargé de fléaux et invincible dans la patience.

Enfin, je dis que la tribulation nous confirme en la foi des choses futures, comme étant une manifeste preuve de la béatitude; car en raisonnant tant soit peu, par la lumière de nature, nous jugeons que, s'il y a quelque peu de justice aux hommes, elle est en Dieu, comme en sa source, avec une éminence incomparable, et partant nous ne pouvons nous imaginer une Divinité sans les apanages de la bonté et de l'équité qui l'accompagnent perpétuellement. Or, quand nous voyons des hommes innocents continuellement affligés, qui sortent même de cette vie par des issues sanglantes et horribles, opprimés quelquefois par la tyrannie des hommes, sans que personne venge leurs cendres, nous concluons nécessairement qu'il y a en l'autre vie une autre justice et un autre tribunal où les causes se doivent décider en dernier ressort. C'est ce qui consolait tous les mar-

tyrs dans des peines effroyables, lorsqu'on leur arrachait l'âme du corps avec des violences nonpareilles. Car quand les membres mortels succombaient au fer de la persécution, si est-ce qu'ils voyaient, quoique d'un œil trempé de sang et de larmes, cette belle gloire qui les attendait, et contemplaient, comme dans un miroir, les épines de ces prodigieux travaux qui se formaient toutes en couronnes. Là, saint Étienne considérait ses pierres changées en autant de rubis qui devaient servir de vénération à la piété et d'exemple au courage de toute la postérité. Là, saint Laurent regardait les flammes qui se tournaient en roses et en délices. Sainte Félicité voyait ses sept fils qui la recevaient, les palmes en main, dans ces beaux pavillons du ciel, où tous les tourments prenaient fin pour donner commencement à des joies infinies. C'est ce qui animait tous les justes dans un si grand amas de tribulations, et qui leur faisait dire ces paroles de Tertullien : « Dieu est assez solvable pour être l'arbitre et le dépositaire de votre patience; si vous lui commettez une injure, il en est le vengeur; si une perte de biens, il en est le réparateur; si une douleur et une maladie, il en est le médecin; si une mort, c'est lui qui ressuscite les morts. O quel crédit a gagné la patience, puisqu'elle fait son débiteur Dieu même qui, par la condition de sa nature indépendante, n'étant redevable à personne, s'oblige néanmoins particulièrement à la patience ! » Concluons par quatre belles instructions qu'il faut garder dans l'adversité, lesquelles sont couchées dans

le livre de Job ; car il est dit « qu'il déchira ses habits, et après avoir tondu ses cheveux et s'être prosterné en terre, qu'il adora, et dit : Je suis sorti tout nu du ventre de ma mère, et nu je retourne en terre. »

Notez que, se levant, il déchira ses habillements, pour montrer qu'il se détachait courageusement de tous les biens extérieurs, qui sont les richesses et les possessions signifiées par les habits ; il tond ses cheveux, qui était un signe qu'il mettait entre les mains de Dieu tout le corps, pour en disposer à sa volonté. Car, comme ces anciens, en immolant une victime, lui arrachaient premièrement du poil qu'ils jetaient dans les flammes, pour témoigner que tout le corps était déjà destiné au sacrifice ; ainsi ceux qui, par cérémonie, donnaient aux temples leurs cheveux, protestaient qu'ils étaient dédiés au service de la Divinité, à qui ils faisaient ce vœu. En troisième instance, il se prosterne en terre, reconnaissant son origine par une très-profonde humilité ; et pour conclusion, il prie et adore avec un grand respect. Voilà tout ce que vous devez pratiquer dans la tribulation, bien exprimé en la personne de ce miroir de patience. Premièrement, êtes-vous affligé en la perte des biens, soit par quelque événement inopiné, soit par quelque tyrannie et quelque injustice ? N'abattez point votre courage, mais, considérant la nullité de tous les biens de la terre et la grandeur des richesses éternelles, dites : « Mon Dieu, quoique j'aie tâché à conserver jusqu'ici le bien que vous m'avez

donné, ainsi qu'un instrument de plusieurs bonnes actions, néanmoins si vous avez ordonné dans le sacré conseil de votre Providence que j'en doive être privé pour mes plus grands avantages spirituels, j'y renonce dès à présent de bon cœur, et je suis prêt à être dépouillé jusqu'à la première nudité, pour entrer plus parfaitement dans l'imitation de votre pauvreté. » Dites avec saint Louis, archevêque de Tholose : « Jésus est toute ma richesse, et avec lui je suis content dans le manquement de tous autres biens; toute abondance qui n'est pas Dieu, est une pure disette pour moi. »

Si vous êtes tourmenté par la douleur du corps, par les maladies, par la mort des proches, dites : « Mon Dieu, à qui est ce corps affligé? n'est-il pas à vous? n'est-ce pas un de vos membres? il endure maintenant quelque douleur, puisque vous l'avez ainsi ordonné, et il se plaint, et il gémit sous les fléaux. Où sont tant de préceptes de patience? où est l'amour de vos souffrances? où est la conformité de votre croix? Sainte Eulalie, une vierge âgée de treize à quatorze ans, comme on la martyrisait et qu'on lui déchirait le corps avec des griffes de fer, regardait ses membres tout sanglants, et disait : « O mon Dieu! qu'il fait beau lire ces caractères où je vois vos trophées imprimés avec le fer sur mon corps et écrits de mon propre sang! » Une créature si tendre et si délicate aura montré ce courage-là au milieu des supplices, parmi des douleurs si perçantes, et je ne me pourrai résoudre à souffrir un peu de mal que

j'endure avec quelque sorte de patience?» Si c'est la mort d'un proche, regardez ce corps, non tel qu'il paraît maintenant, mais dans ce beau lustre de la gloire auquel vous le contemplez au jour de sa résurrection, et essuyant vos larmes, dites ce que disait Ruricius : « Que ceux-là pleurent leurs morts, qui ne peuvent avoir aucune espérance de la résurrection. Que les morts pleurent leurs morts, qu'ils estiment morts pour jamais. »

En troisième lieu, armez-vous d'une profonde humilité, et regardant la terre d'où votre corps a été tiré, dites : « Mon Dieu, c'est contre mon orgueil que votre verge est levée dans cette tribulation. Fallait-il qu'une créature comme moi, tirée de la poussière, s'enorgueillit contre vos commandements, et secouât tant de fois ce joug de votre loi? Je reconnais maintenant au fond de mes pensées la bassesse de mon néant, et j'avoue de tout mon cœur la dépendance où je suis de vous. Cette petite herbe qu'on appelle le trèfle, replie trois feuilles qu'elle porte lorsqu'il tonne, comme voulant dire que ce n'est pas elle qui se crête et qui se hérissé contre le ciel. Aussi la foudre, qui met en pièces les gros arbres, ne tombe jamais sur elle. Mon Dieu, je sens votre main qui s'appesantit sur ma tête dans cette affliction, et je me replie sur moi-même, et je regarde l'élément auquel je dois être réduit, pour vous rendre l'hommage que vous doit ma mortalité. N'exercez point la rigueur de vos foudres contre un ver de terre, contre un fétu qui sert de jouet aux vents. »

Enfin, tant que faire se pourra, reprenez haleine dans les accidents qui vous arrivent, et à l'imitation de Notre-Seigneur, recueillez-vous dans la prière, ce qui est un souverain moyen pour pacifier tous les orages. Jésus priait dans son agonie, et plus sa tristesse s'augmentait, plus il multipliait ses prières. Dites à son imitation : « Mon Dieu, pourquoi mes persécuteurs se sont-ils si fort multipliés? Plusieurs s'élèvent contre moi, plusieurs disent à mon âme qu'il n'y a point de salut pour elle en son Dieu; mais, mon Seigneur, vous êtes mon protecteur et ma gloire, vous êtes celui qui me ferez lever la tête par-dessus tous mes ennemis. »

CHAPITRE XII.

Réflexions courtes et notables sur le protestantisme.

Dire que l'Église a été redressée de nouveau, premièrement, cela est contre la parole de Dieu, qui promet à son Église une assistance sans interruption jusqu'à la fin du monde; ce sont ses paroles dans saint Matthieu : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » Il n'admet pas un seul jour d'interruption, et vous en faites une de mille ou onze cents ans.

Secondement, vous faites un Jésus-Christ dépouillé, une Église anéantie par l'espace de dix siècles; ce qui est une énormité, et ne sera pas même durant la persécution de l'Antechrist. D'abondant, si cela était, il faudrait nier la providence de Dieu, d'avoir ainsi abandonné à une générale désolation un ouvrage cimenté du sang de son Fils, lui qui a soin du nid même des petits alcyons. Enfin, il faudrait dire que Jésus-Christ serait imposteur et impuissant; imposteur d'avoir promis une Église sans interruption, impuissant de ne l'avoir pu conserver, et tout cela c'est blasphème.

De dire que cette Église a toujours été, mais inconnue et invisible, si tous les hommes étaient abêtis, peut-être leur pourrait-on persuader cela; mais s'ils retenaient une étincelle d'entendement humain, il serait très-difficile, tant cette proposition est impertinente.

Car, premièrement, comme vous ne devez rien dire sans preuve de la sainte Écriture, on demande où est-ce qu'il est parlé de cette Église inconnue et de cette Église invisible? Tant s'en faut, elle est comparée à la ville plantée sur une montagne, à la lumière et au pavillon du soleil, comme l'Écriture nous l'apprend, et saint Augustin le prouve par la même Écriture sur le psaume xviii.

En second lieu, si cette Église était inconnue, où se devaient adresser les Gentils pour leur conversion? où les chancelants pour leur résolution? et où tous les fidèles pour leur conduite? Dieu les renvoie

tous à l'Église : c'est donc se moquer de les renvoyer à une chose invisible.

Enfin, s'il n'y a point de preuve en l'Écriture qui dise ceci, on demande pour le moins quelque raison humaine; saurait-on avancer proposition plus raisonnable que de prier ceux qui maintiennent une chose avoir été aux siècles passés, d'en produire quelque vestige? Qu'ils montrent comme, en mille ans de désolation, leur Église a subsisté; qu'ils produisent une seule histoire, qui témoigne comme en l'an mille deux, trois, quatre, cinq cents, se trouva une compagnie de frères qui professaient l'assemblage universel de tous les articles que professent maintenant ceux-ci. Le phénix est bien rare, mais encore on dit : En telle et telle année fut vu à Rome un phénix. Trouvons quelqu'un qui dise de même de la religion prétendue, il ne s'en dit mot. On trouve bien des vaudois, des circumcellions, des gnostiques, des horboriens, des béguins, qui ont tenu quelque pièce de la créance de nos religionnaires; et on voit aussi que tous ont été condamnés comme hérétiques. Mais on n'en trouve pas un seul qui ait fait ce corps de religion prétendue, comme il est aujourd'hui composé; que veut dire cela? Est-ce avoir seulement une étincelle de sentiment d'homme, de dire : Telle chose a été, et n'en savoir donner aucune preuve?

Je dirai donc à ces pauvres égarés : Rentrez un peu en vous-mêmes, et vous donnez la patience de vous reconnaître; que si vous y désirez procéder avec toute sûreté, je vous conseille trois choses.

La première, d'apporter un esprit bien vide d'animosités et d'appréhensions, qui font naître des bruines dans les plus éclatantes lumières de la vérité. On dit que jadis à Smyrne, ville de Grèce, on gardait au temple un faux miroir, qui représentait les faces les plus belles avec une insigne déformité; et tout au contraire, il donnait aux personnes laides l'éclat d'une beauté empruntée et tout à fait imaginaire. Vos ministres, dans le faux miroir de leur doctrine, vous représentent l'Église romaine, cette belle et chaste épouse du ciel, comme un monstre composé de toutes sortes d'abominations; vous avez les oreilles perpétuellement battues des sept montagnes de Rome, de l'Antechrist, de la bête cornue, des idolâtries et des superstitions que malicieusement on nous prête.

Si vous demeurez en ces persuasions, que pouvez-vous faire autre chose sinon haïr ce que vous ne connaissez pas?

Au contraire, on vous fait voir une secte que vous savez bien avoir commencé par une révolte générale contre les puissances supérieures, par de scandaleuses impuretés et une infinité de cruautés, comme une doctrine toute pure et toute céleste; la considérant sous ce voile, vous l'aimez, et comme Néron qui, au travers d'une émeraude, contemplait le feu et le sang de sa patrie, les trouvait de vert gai; ainsi, tant que vous regardez la prétendue sous le crêpe, tout vous semble délicieux. Otez pour une heure tout au moins cet esprit de partisan, qui est enivré de pas-

sion, et en prenez un tout autre qui soit calme, posé, rassis, et qui garde à chaque partie également une oreille.

La seconde chose est, que vous ne devez pas beaucoup vous arrêter aux menues pointilles de mille controverses et disputes inutiles. La vérité ordinairement y est maltraitée; sous ombre de la caresser, on la tire deçà et delà avec tant d'animosité, qu'il semble qu'on la veuille démembrer et que chacun en doive emporter sa pièce. Après tant d'estocades tirées de côté et d'autre, on n'emporte autre fruit, sinon *que si, que non*, et l'esprit se trouve bien souvent autant dépourvu de paix et de raison, comme il est plein de fiel et de ténèbres.

Vous savez ce qui est écrit en la vision du prophète Élie. Dieu ne se trouve point dans le tourbillon des vents impétueux, dans le tremble-terre et dans le feu; mais dans un petit vent gracieux, qui porte la lumière et le rafraichissement sur ses ailes.

De même la vérité propre à la conversion des âmes, n'est pas ordinairement dans ces disputes ardentes et contentieuses, mais dans le repos d'un esprit modéré qui s'est mis sous la conduite d'une prudente docilité; car la foi va bien d'un autre train que les sciences humaines. Dire pourquoi ceci? pourquoi cela? éplucher les causes, les effets, les tenants et les aboutissants d'une affaire, c'est une menue routine des basses écoles. La foi qui a pour objet Dieu même, un abîme de lumières et de perfections, ne peut pas

donner une démonstration de tout ce qu'elle croit, autrement elle ne serait plus foi, et Dieu ne serait plus Dieu. Cette foi roule sur deux pôles, dont le premier est, croire ce que Dieu a révélé; le second, croire parce que lui, qui est une vérité éternelle, l'a révélé sans autre restriction ou modification humaine. Quel tort nous fait le Créateur s'il veut que nous croyions de lui ce que nous ne pouvons comprendre? Ce n'est pas affaire au fer à s'enquérir d'où viennent ces charmes, et ces secrètes influences de la pierre d'aimant qui l'attire et l'enchaîne, c'est assez qu'il suive. Quand Dieu te propose, par la voix et le consentement universel de son Église, une vérité, pauvre homme, tu regimbes et tu te cabres, tu en appelles à la raison humaine, au sens et au jugement, qui a les ailes trop courtes pour prendre un si haut essor.

La troisième chose que vous devez avoir en grande recommandation, c'est de purger diligemment votre conscience des souillures du péché; car l'esprit de Dieu se nourrit entre les fleurs de lis et rien ne fait tant d'obstacle à la doctrine céleste, que l'impureté de la vie. La perle se corrompt dans le vinaigre, et la vérité dans un cœur enfiellé de la corruption des vices. Si vous désirez qu'elle s'approche de vous, gardez exactement trois choses : dont la première sera d'abattre, tant qu'il vous sera possible, un certain esprit de présomption, qui enfle les hommes et les enivre de l'amour de leur propre jugement, devant qu'ils soient bien éveillés. De là arrive qu'ils

se collent à eux-mêmes, et font un tel cas de leurs pensées, de leurs paroles et de leurs maximes, que tout leur semble être d'or. C'est une pernicieuse illusion, et qui ferme toutes les avenues à notre Sauveur, lequel se plaît à traiter avec les humbles.

En second lieu, vivez avec une grande pureté d'esprit et de corps, vous gardant soigneusement de vous souiller dans les affections sensuelles, dans les grossiers plaisirs qui ensevelissent l'âme comme dans un borbier, et la rendent incapable de tout bien. Dieu n'a point en terre de plus agréable hôtesse que la pureté de cœur; c'est elle qui nous fait avoir l'amitié du souverain Roi, et nous met dans le voisinage de la Divinité. Enfin, tâchez de vous revêtir de la charité et des entrailles de la miséricorde envers les pauvres et les personnes affligées, les aidant selon le pouvoir que vous en avez, et lorsque, muni de telles armes, vous frapperez tous les jours à la porte du ciel par une continuelle oraison, demandant la grâce et conférant souvent avec quelque docteur catholique, homme de bien, charitable et pacifique, j'ai toutes les espérances que le Père des lumières versera sur votre cœur ses rayons et vous fera connaître la vérité.

CHAPITRE XIII.

Les avantages de la richesse.

Il est bien difficile de conserver une grande vertu en une grande pauvreté ; cela n'est donné qu'à bien peu d'âmes, encore de la plus forte trempe. Les pauvres, ordinairement, ont tant à faire de penser à vivre, qu'il ne leur reste point de repos pour penser à bien vivre ; un ventre qui n'a point de pain n'a point d'oreilles, et les préceptes de la sagesse se trouvent courts et insuffisants parmi les âmes accablées de nécessité. Un père de famille qui voit la pauvreté dans sa maison, une multitude d'enfants qu'il faut vêtir, nourrir et pourvoir ; qui voit des créanciers qui l'attendent à point nommé, des sergents qui l'épient, des procès qui le travaillent, le bétail qui se laisse mourir, une maison qui fond en ruine, une dette payée en banqueroute, et un fonds qui manque au besoin, n'a que trop de peine à pousser, comme on dit, le temps avec l'épaule. La nécessité, quelquefois, est la mère des crimes et quand on n'a plus de bien, on est en danger de faire toute sorte de mal. Voilà pourquoi le Sage demandait à Dieu, sinon de grandes richesses, pour le moins celles qui le pouvaient garantir de la pauvreté.

Vous autres qui avez, soit de grands, soit de médiocres moyens, vous ne trempez point dans ces disettes ; vous voyez en votre maison un état arrêté qui est bien éloigné des angoisses dans lesquelles soupiraient tant de mortels : cela ne vous doit pas servir d'un petit motif à la perfection. Ne voyez-vous pas en la Genèse comme Dieu, voulant exercer Adam à la vie contemplative, lui fit trouver, à son arrivée, une maison, une table, un lit, et la nappe mise ? S'il lui eût fallu dès lors travailler pour avoir de quoi dîner, s'il lui eût fallu bâtir une maison, comme les petits oiseaux font leurs nids, c'était de quoi le mettre en peine ; mais afin qu'il eût toute liberté de vaquer aux affaires de son maître, Dieu lui leva tout empêchement pour qu'il n'eût sujet d'accuser personne en son malheur, que son ingratitude. Riches, Dieu vous traite comme Adam au paradis terrestre, il vous fait manger à votre aise le blé que les autres ont semé, boire le vin des vignes que les autres ont cultivées ; il fait venir la viande sur vos tables comme si elle était apportée par quelques ressorts ; il tient les éléments, les bêtes et les hommes en action pour servir non-seulement à vos nécessités, mais à votre bienséance. Et puis vous estimerez qu'il exige une chose déraisonnable de vous, si, vous donnant tout pardessus les hommes, il veut que vous soyez vertueux comme des hommes !

Mais comment pourriez-vous mieux montrer que vous êtes un homme, et vertueux et bon, que par la miséricorde, par la tendre compassion envers les

pauvres en les aidant de ces richesses que Dieu n'a remises en vos mains qu'à cet effet. Croyez-moi, de toutes les marques de grandeur que vous pourriez avoir, il n'y en a point de plus sensible que la communication charitable d'un homme à un autre homme par la voie des libéralités et des aumônes que Dieu reçoit en forme de victimes. « C'est chose divine quand un homme oblige par ses bienfaits un autre homme, et c'est là proprement le chemin d'une gloire éternelle. » Ainsi s'exprime Pline, un païen cependant.

Qui sont ceux, à votre avis, qui ont mérité tous les premiers le nom de cardinal, qui est mis aujourd'hui entre les grandes dignités de l'Église? pensez-vous que la noblesse de l'extraction, la faveur des grands, l'éminence de la sagesse, la prudence aux gouvernements des empires, aient donné ce titre dans la primitive Église? J'avoue que toutes ces qualités sont bien considérables, mais toutefois il est vrai que les quatorze premiers cardinaux, appelés de ce nom, furent quatorze personnages d'honneur et de mérite, lesquels, sous le pape Sylvestre, étaient établis en autant de rues de la ville de Rome, pour avoir soin des pauvres. Tant il est vrai que ceux qui nous ont engendré au christianisme mettaient la magnificence des hommes, non pas aux habits, qui sont la pâture des teignes, non pas aux pierres précieuses, qui sont les excréments de la mer et de la terre; non pas aux carrosses et aux chevaux, qui sont les marques de notre pauvreté et de notre dépendance; non pas aux

titres, qui sont des félicités imaginaires ; mais au soulagement des personnes nécessiteuses, qui sont les images de Dieu. Un savant évêque disait à un pape : « Celui-là se trompe qui estime qu'une conscience si proche de la Divinité est attachée à ses intérêts ; pour moi , je pense que vous ne croyez pas qu'il y ait d'autre gain pour vous que celui qui prend naissance de vos libéralités, et vous jugez que vous recevez du bien toutes et quantes fois que vous en faites. »

Que s'il n'y a aucun aiguillon d'honneur qui vous incite à franchir le pas hardiment, et ouvrir largement les mains aux hommes pour entrer dans la communication des vertus et de la gloire de tant de saints ; pour le moins attendrissez vos entrailles sur les nécessités du temps et les calamités de tant de pauvres personnes qui semblent être la lie de la terre ou l'écume d'une mer furieuse. Informez-vous un peu et vous trouverez des personnes abandonnées de toute consolation et destituées de toutes commodités, quoique ce soit votre chair et vos frères, et vos cohéritiers en Jésus-Christ. Maintenant quand tout rit en vos maisons, et que tout éclate d'un certain lustre de bienséance en vos personnes, il y a de pauvres vieillards qui sont couchés sur la paille, entre les toiles d'araignées ; il y a des femmes affligées de longues et fâcheuses maladies, environnées d'un bon nombre d'enfants qu'elles voient mourir devant leurs yeux, sans qu'elles aient moyen de leur tendre un morceau de pain ; elles sont délaissées de parents et d'amis et de toute sorte d'assistance, comme si c'étaient

quelques monstres de la nature jetés au rivage par le courroux de la mer. Il y a des filles auxquelles l'on tend tous les jours des pièges pour les faire tomber dans le crime, sous ombre qu'elles sont dans la pauvreté. Dirai-je ceux qui, ayant été autrefois bien fortunés selon le monde, sont tombés en de très-grandes nécessités? et à présent qu'ils ont tant de larmes pour pleurer leur malheur sous le couvert d'un pauvre toit, ils n'ont point de langue pour se plaindre; car, après avoir perdu tout, ils retiennent encore la honte qui lie les mains à leur pauvreté et les empêche de les tendre aux riches inhumains dont ils ne peuvent attendre que des refus.

Ne savons-nous pas comme, en certains lieux, les hommes ont couru tant de fois les rues armés de fureur et de rage pour le pain, et comme ils ont arraché presque du sang et des flammes une nourriture pire que la mort? Ne savons-nous pas qu'il y en a en quantité qui ont été plusieurs jours sans manger du pain; et combien de fois les autres l'ont-ils mangé tel qu'il fallait fermer les yeux pour le porter à la bouche? Ignorons-nous que certaines mères ont poussé leurs filles au mal par une maudite et vicieuse contrainte, pour subvenir à leurs misères? Leurs mains eussent été peut-être plus miséricordieuses si elles les eussent mises en pièces devant que de les immoler au déshonneur, mais voilà où la tyrannie de l'avarice et du luxe ont porté les misères de la chrétienté. Quelle roche ne s'amollirait parmi tant d'objets si funestes? Quel œil de glace ne se fondrait

parmi tant de spectacles désastreux ? Ne voulez-vous donc point établir en vos maisons le sacrifice de miséricorde que Dieu veut être perpétuel ? Ne voulez-vous point considérer ce que vous pouvez faire sans intéresser beaucoup vos revenus ? Attendez-vous la mort pour faire du bien et faire porter votre flambeau après vous ? Ceux qui ont renoncé à la foi , à la vérité , à la lumière , je dis les hérétiques , n'ont point renoncé à la miséricorde , ils s'épuisent pour ceux de leur parti , et font même quelquefois des libéralités aux nôtres. Mais que dis-je ? les hérétiques , les Turcs , dans cette vie sauvage , donnent la dime de leurs biens aux pauvres. Il y en a qui fondent des fontaines et gagent des hommes pour donner à boire aux passants , et quelques-uns y ajoutent des chameaux pour faire porter leurs bagages. N'aurez-vous pas bien de l'honneur au jugement de Dieu si , demeurant dans cette inhumanité , vous vous voyez pires que les infidèles , et que le caractère du christianisme ne vous ait servi de rien que pour vous reprocher , dans l'éternité de vos peines , l'excès de votre infamie ? Mon Dieu , détournez ce malheur de vos serviteurs , et puisque vous leur avez si librement ouvert votre cœur , que jamais ils ne ferment les entrailles de leur compassion à vos frères , qui sont les pauvres !

CHAPITRE XIV.

Les sages conduites de la Providence.

C'est une consolation nonpareille d'avoir les yeux de Dieu pour témoins de nos souffrances, et, lorsque nous souffrons pour la justice avec un grand courage, de savoir que notre patience est éclairée de ces mêmes regards qui font le paradis.

Ces valeureux champions qui combattaient aux jeux olympiques, lesquels étaient jadis le spectacle de l'univers, à mesure qu'ils sentaient écorcher leur peau, couler leur sang, craquer leurs os, se consolaient de voir d'un côté les arbitres de leurs combats assis pour considérer leur mérite, et de l'autre les couronnes mises en un haut lieu, dont l'éclat leur donnait dans les yeux pour charmer leurs peines par l'espérance de la gloire.

De là nous tirons une maxime bien véritable, que c'est un soulagement ineffable aux fidèles qui endurent quelques incommodités rudes et épineuses, de savoir qu'il y a un œil de la Providence divine qui non-seulement les regarde, mais qui, attentive à tous leurs travaux, promet des récompenses assurées à leur persévérance.

Je remarque une merveilleuse providence de Dieu en ce que cette même providence, toujours querellée par les esprits défiants des libertins, toujours subsiste, portant dans son sein ceux-là mêmes qui la veulent détruire ; et, qui plus est, elle s'établit par les preuves dont on tâche de la ruiner. Je laisse maintenant les raisons qui ont été tant de fois rebattues ; je ne dis rien du consentement de tous les sages, du mouvement des cieux, de la dépendance nécessaire des créatures, de l'architecture de l'univers, de l'ordre et de la fin de chaque chose, des miracles, des prédictions, des esprits, des exemples, et de tant d'autres arguments dont on se sert ordinairement pour prouver la Providence divine. Seulement, je maintiens une chose qui semblera peut-être étrange, mais qui est véritable : que les raisons mêmes dont les impies font trophée pour arracher cette créance du cœur des fidèles, sont des flèches qui se retournent contre eux.

Tout ce qui fait murmurer et crier contre le gouvernement d'une cause souveraine, c'est qu'on voit quantité de maux dans le monde qui ne seraient pas si un Dieu tout bon et tout sage, comme nous disons, prenait soin des choses temporelles. Et à cela je réponds qu'il faut croire une Providence, puisqu'il y a du mal dans ce bas ordre de l'univers où nous habitons et que le profit que nous tirons de nos maux aboutit à la connaissance du souverain bien ; car, je demande, d'où savons-nous que le mal est mal, sinon par l'existence de son contraire ? Si jamais il n'y eût eu de santé dans les corps, on ne saurait ce que c'est

que la maladie; mais après qu'on a vu un homme sain, frais et gaillard, qui perd soudain l'appétit et le sommeil à cause des frissons et des ardeurs qu'il ressent en tout son corps, on dit qu'il est malade, parce que l'ordre de la bonne constitution qu'il avait auparavant est changé et renversé. De même, quand nous voyons arriver au monde quelque mal, nous disons incontinent qu'il est mal, parce qu'il est contre l'ordre du bien, et, partant, les impies mêmes, qui se plaignent, ne se peuvent plaindre qu'en avouant et reconnaissant un ordre dont ce mal s'est égaré. Or, partout où il y a de l'ordre, il y a nécessairement de la direction et de la providence, vu que nous voyons qu'on ne peut pas seulement compter jusqu'à quatre et mettre quelque nombre l'un après l'autre sans la conduite de la raison. Vous commettez un péché, et vous sentez qu'il porte incontinent avec soi son remords. Qui vous apprend qu'il est péché, sinon la loi? « Je ne suis point entré en la connaissance du péché, sinon par le moyen de la loi, car je ne saurais ce que c'est que la concupiscence si la loi ne m'eût dit : Tu ne convoiteras point, » disait l'Apôtre.

Or, qu'est-ce que la loi, sinon un ordre et une souveraine raison entée sur la nature intellectuelle, qui commande et ordonne les choses qui doivent être faites avec une expresse défense de leurs contraires? Qu'est-ce autre chose qu'une règle éternelle qui gouverne le monde par la science de commander et de défendre? une ordonnance toute sainte, qui prescrit toute honnêteté et bannit tous les vices?

De là s'ensuit qu'on ne peut seulement se plaindre du moindre désordre sans confesser cette éternelle Providence qui établit tous les ordres. O la merveille de Dieu qui fait que les traits de ceux qui attaquent sa sagesse retournent contre ceux qui les décochent !

On se plaint qu'il y a des choses minces et chétives dans la nature, qui ne servent de rien, parce que l'homme brutal ne veut pas connaître leur usage de peur d'y connaître son ingratitude. On voudrait que Dieu fit le monde tout d'or, comme ce peintre qui, ne pouvant peindre la belle Hélène avec la grâce merveilleuse de son corps et des membres si bien conformés, chargea tout son tableau d'une draperie qui semblait riche, mais qui était très-mal à propos. Qui ne voit la vérité de ce bel axiome de saint Thomas, que jamais il n'y aurait de bonté parfaite dans les choses créées s'il n'y avait quelque ordre et quelques degrés en cette même bonté ? On ôterait toute la grâce et toute la beauté du monde si on ôtait la multitude et la disproportion de tant de choses qui, par une admirable dissension et par des discords extrêmement accordants, conspirent au bien de ce grand tout. C'est en cela que consiste la musique du grand Dieu, et vous la voulez troubler ? C'est son tableau diversifié de plusieurs couleurs, et vous les voulez gâter ? C'est sa république divisée en divers offices, et vous la voulez ruiner ?

Après qu'on a blâmé cette diversité tant louable, on crie contre les maux de la nature, on tempête contre les serpents et les poisons, et contre d'autres

créatures qu'on estime pernicieuses. Aveugles ! qui ne voyez pas qu'un mal bien placé dans le monde n'est plus un mal ; le feu qui brûle la paille fait reluire l'or et l'argent ; l'eau qui noie les hommes donne tous les jours la vie aux poissons. Si vous ôtez au serpent son venin, vous lui ôtez de quoi vivre ; et que dirons-nous qu'on en trouve même parni les hommes qui ont tourné les poisons en nourriture ? Toute créature est bonne à quelque usage : n'accusons donc point la sagesse du Créateur, mais corrigeons seulement notre imprudence. L'autre dit qu'il ne se plaint pas qu'il y a des maux, mais de ce qu'ils sont mal dispensés, puisque les gens de bien en ont la plus grande part. C'est une vieille objection, et qui a été tant de fois suffisamment réfutée avec plus de force dans les raisons que de correction dans les mœurs. On accuse le ciel et les astres de ce qu'un bon prince a perdu la bataille, et qu'ayant suivi l'innocence en toute sa vie, le malheur ait suivi ses étendards. On se plaint que l'autre, étant si juste, soit dupé dans un misérable procès, que la mer qui a submergé les innocents ait favorisé les corsaires, que la grêle soit tombée sur des champs qui étaient remplis de croix et de bénédictions, et que la mort, épargnant tant de têtes inutiles ou coupables, ait ravi cette excellente personne en sa fleur.

Ignorants que nous sommes des biens et des maux de la vie, avons-nous donc pris le caractère du christianisme sous condition que nous serions heureux dans toutes les affaires du monde ? C'est chose bien

raisonnable que Dieu, après nous avoir donné des biens éternels, nous réponde encore de toutes ces petites bagatelles? Nous disons que les justes ne sont pas les plus heureux, parce qu'ils ne gagnent pas toujours le plus souvent au jeu et au trafic, et qu'ils ne sont point les plus favorisés des bons succès du siècle, comme si un favori qui aurait été traité de viandes royales se plaignait que le roi ne lui eût pas distribué le pain qu'il donne à ses chiens; nous voudrions que Dieu, après nous avoir pris si chèrement en sa possession pour notre salut éternel, nous y conduisit par un chemin tout semé de fleurs et de roses sans épines.

Cet innocent, dites-vous, est opprimé, et ce malheureux homme réussit. Que savez-vous les conseils de Dieu sur l'un et sur l'autre? « Cet or, dit saint Augustin, d'un côté est épuré dans la fournaise, et d'autre part ce poisson que vous estimez heureux, a déjà l'hameçon dans la gorge. » Dieu vous attend si longtemps à la pénitence et vous ne pouvez l'attendre un moment à la raison. Les arrêts de sa providence ressemblent à ces lettres écrites avec le suc de citron qui ne se lisent qu'à la faveur du feu. Ce jour auquel il viendra juger l'univers dans les flammes fera paraître tout ce que la faiblesse de nos esprits ne peut comprendre. Mais sans attendre un si long terme, il ne faut que le quart de la vie d'un homme pour nous montrer une quantité d'exemples de la Providence divine.

Tenons-nous toujours à cette vérité que l'ancienne

glose a prononcée sur le livre de Job : « La tentation n'est pas une nuit pour les âmes des élus, mais un crépuscule qui obscurcit la lumière sans l'éteindre. » Tenons-nous à la résolution que nous suggère Tertullien : « Nous avons engagé nos âmes par un serment solennel à cette milice de la tribulation. Ne trahissons point notre foi pour trahir notre gloire. » Toujours l'épine d'Égypte a été bien estimée en la tissure des couronnes, et toujours une affliction piquante, patiemment supportée, a remporté le prix pour orner le diadème de la constance.

Mais d'aventure un esprit, convaincu sur cet article par un million d'exemples, se jette sur la permission des péchés, et vous trouvez des libertins si dénaturés qu'ils accusent Dieu d'avoir trop de patience à supporter leurs désordres. Pourquoi l'homme se plaint-il du mal dont il est l'auteur? Si une jambe est boiteuse ou tortue, on n'accuse point la vertu mouvante qui donne de soi la force et la vigueur, mais bien la difformité et la débilité de la partie. Que ne traitons-nous Dieu pour le moins de la même façon? Quand nous voyons une volonté difforme et déréglée, ne disons pas que c'est ce grand moteur qui fait ce dérèglement, car il ne cesse de porter toutes les créatures au bien, mais confessons que le défaut est cette mauvaise volonté qui résiste à son créateur.

Quel tort Dieu nous fait-il si, étant gouverneur de cette grande cité qu'on appelle le monde, il ne veut forcer personne, mais laisser vivre un chacun selon sa condition? Il laisse les pierres dans leur inclination,

les animaux dans leur instinct, les hommes dans leur liberté. Il ne cesse de leur enseigner le bien, de leur prescrire, de leur donner les moyens de l'exécuter, et s'ils font le contraire, il tire de leurs maux ou la justice ou la pénitence. Quel tort donc fait-il s'il laisse un homme libre pour le rendre plus semblable à soi-même?

N'avez-vous jamais vu cette belle dispute qui est couchée dans Fauste, évêque de Rhege, où la sagesse, la puissance, la bonté et la justice plaident l'une contre l'autre devant Dieu touchant la liberté de l'homme? La puissance craignait que, s'il était libre, il n'abusât de ce franc arbitre à sa ruine, et disait qu'il lui fallait donner tout, hormis la puissance de se perdre. Mais enfin il fut conclu qu'on lui donnerait ce qui était le meilleur et le plus excellent, c'est à savoir la liberté. Qu'il ne serait point jeté dans le monde comme une souche, mais qu'il aurait permission de faire le bien et le mal pour rendre sa condition plus sublime et ses actions plus glorieuses; que la puissance le rendrait auguste, la sagesse prudent; la bonté l'aiderait dans ses combats, et la justice le couronnerait dans ses victoires.

« Faisons-le tel, disait la sagesse, qu'il aille au choix du meilleur parti, non par nécessité, mais de sa pure volonté. Qu'il entende le mal par raison et qu'il fasse le bien par vertu. Faisons-le tel, que la bonté se retrouve en la nature, et la malice hors de la nature. Faisons qu'il ait le bien en la volonté, et le mal en puissance, et que le premier sujet de sa

gloire soit de pouvoir pécher et de ne le vouloir pas faire. »

Était-ce, à votre avis, une chose bien raisonnable que Dieu cessât de faire du bien parce que l'homme prendrait occasion de faire du mal? Ne savons-nous pas que c'est une maxime de la police bien réglée, qu'il ne faut jamais négliger le bien public pour les incommodités et les défauts de quelques particuliers? Nous n'ignorons pas que le franc arbitre est l'un des plus excellents trésors de la nature raisonnable, et pourquoi Dieu en eût-il privé son ouvrage, sous ombre que quelques particuliers en devaient abuser? Ne nous devrions-nous pas contenter de voir, aux histoires de toutes les nations de l'univers, comme Dieu poursuit, châtie, détruit le mal et les mauvais, tantôt manifestement, tantôt sourdement, pour récompenser enfin les gens de bien et remettre les vertus sur le trône, dont l'insolence des impies tâche à les dépousséder? Adorons donc sur ce point la Providence et confessons cette proposition que j'ai prouvée jusqu'ici, que les désordres mêmes qu'on accuse en la nature montrent qu'il y a une première règle sans laquelle rien ne peut être bien ordonné.

CHAPITRE XV.

A ceux que la mort épouvante.

Or, je désire vous montrer ici que la mort, en l'état présent du monde, est une singulière invention de la Providence divine, soit que nous considérons le général des hommes, soit que nous regardions les vicieux, soit que nous arrêtions notre pensée sur les justes.

On se plaint de la mort, mais vous entendriez bien d'autres plaintes si, en une telle vie que nous vivons, il n'y avait point de mort ; vous verriez des hommes consumés d'années et d'ennuis, qui chargeraient tous les jours les autels de vœux et de prières ; des hommes insupportables à tout le monde, des hommes vieux comme terre, qui crieraient incessamment après l'heure du trépas et se mangeraient quasi l'un l'autre de désespoir. « Dieu y a bien pourvu, dit Platon, car, voyant que l'âme devait être enfermée dans le corps comme dans une prison, pour le moins il a fait ses chaînes corruptibles. »

Qui vous fait désirer tant la vie ? « Je trouve, dit ce mondain, que c'est un plaisir de voir la lumière, et les astres, et les éléments, et les saisons. » Il y aura

bien plus de plaisir de les voir un jour sous ses pieds, qu'il n'y en a maintenant à les voir sur sa tête. Il y tant d'années que vous êtes sur la terre, n'avez-vous pas encore assez vu les éléments? Certains peuples se sont trouvés parmi les païens, qui défendaient par les lois à un homme de cinquante ans de se servir de médecin, disant que c'était montrer trop d'affection à la vie. Et parmi les chrétiens, vous en trouvez qui, à l'âge de quatre-vingts ans, ne veulent point ouïr parler de l'autre monde, comme s'ils ne devaient pas être rassasiés de celui-ci.

Ne voyez-vous pas que vivre longtemps, c'est être longtemps dans la nécessité du travail et de la misère? Ne considérez-vous pas que nous sommes, en cette vie, comme le poisson dans les flots, toujours en crainte des filets ou de l'hameçon? Néanmoins nous nous plaisons à la vie, comme si l'homme n'était pas tant un animal immortel qu'une misère immortelle.

Il y a bien de quoi aimer tant la vie! Quand même il n'y aurait point d'autres misères, néanmoins cet ennui et ce tracas d'actions récidives nous devrait lasser. Qu'est-ce que vivre, sinon s'habiller et se déshabiller, se lever, se coucher, boire, manger et dormir, jouer, gausser, négocier, vendre, acheter, maçonner, charpenter, quereller, chicaner, rouler dans un labyrinthe d'actions qui retournent perpétuellement sur leurs pas, remplir et vider enfin ce tonneau des Danaïdes? « Mais, dites-vous, il faut voir le monde et vivre avec les vivants. » Quand vous auriez été toute votre vie enfermé dans une prison, et que vous n'au-

riez vu le monde que par une petite grille, vous en auriez assez vu. Qu'aperçoit-on par les rues, sinon des hommes, des maisons, des chevaux, des mulets, des carrosses et des gens qui roulent comme les poissons dans la mer, qui n'ont souvent autre métier que de se manger l'un l'autre, et aussi quelques bagatelles pendues aux boutiques? Quand j'ai vu tout cela une demi-heure, je dis : « O Dieu! que le monde est petit! Est-ce bien cela pourquoi on trompe, et pourquoi on jure, et pourquoi on fait divorce avec Dieu? »

Mais quand même il n'y aurait point de notre intérêt en cette action, ne faut-il pas acquiescer à la loi de Dieu, qui fait la vie et ordonne la mort par les ressorts de sa sagesse, toujours adorables à nos volontés, quoique moins pénétrables à nos entendements?

Les mortels roulent sur la vie et la mort, comme le ciel fait sur le pôle arctique et antarctique, d'orient en occident; le jour même qui allonge notre vie au matin, l'accourcit au soir, et tous les siècles vont ce train-là, sans qu'il soit permis à personne de rebrousser chemin. Nos pères ont passé, nous passons, et notre postérité nous suit d'un même fil : vous diriez que ce sont les ondes de la mer, où un flot pousse l'autre, et tous vont enfin se briser contre un écueil. Cet écueil, c'est la mort, qui, par une admirable disposition de la Providence, pour le naufragé, s'il le veut, devient un port.

Il me souvient, à ce propos, d'une belle tradition des Hébreux, rapportée par Masius sur Josué. C'est à savoir que Noé, en ce déluge universel qui ouvrit les

écluses du ciel et ensevelit la terre sous les eaux , pour toutes richesses, porta dans l'arche les ossements d'Adam , et que, les distribuant à ses fils, il leur dit : « Tenez, enfants, voilà le plus cher héritage que votre père vous saurait laisser : vous partagerez les terres et les mers, selon que Dieu en ordonnera, mais ne vous laissez pas engluier dans ces vanités qui sont plus frêles que le verre, plus légères que la fumée, plus inconstantes que les vents. Mes enfants, tout passe ici-bas, et rien ne subsiste éternellement ; le temps même, qui nous a faits, nous détruit et nous consume : apprenez cette leçon d'un docteur muet, des reliques de votre grand-père, qui vous serviront de conseil en vos adversités, de frein en vos prospérités, et de miroir en tout temps. »

De plus, je dis que la mort fait une parfaite leçon de justice aux impies ; car elle remet dans l'égalité tout ce que le hasard, la passion et l'iniquité avaient si mal partagé.

La naissance égale les hommes , puisqu'ils n'apportent tous autre chose du ventre de leur mère que l'ignorance , le péché , la faiblesse et la nudité ; mais depuis qu'ils sont sortis des mains de la sage-femme, les uns sont mis dans la pourpre et dans l'or, les autres dans la bure et dans les haillons ; les uns entrent dans de gros patrimoines, où ils ne font presque autre métier toute leur vie que de ravir d'une main, et de prodiguer de l'autre ; les autres vivent dans des bassesses et des nécessités extrêmes. Un bon esprit , qui serait capable de gouverner une grande répu-

blique, est mis à la charrue par la condition de la pauvreté ; un autre est donné pour valet à un maître brutal, qui n'a pas la centième partie de sa capacité. C'est la grande comédie du monde qui se joue en cette façon, pour des raisons très-secrètes, que la Providence divine connaît. Voudriez-vous qu'elle durât une éternité ? Ne voyez-vous pas que les comédiens, après avoir fait les rois et les valets deux ou trois heures sur un théâtre, retournent à leur habit, sans qu'ils veuillent s'entretenir jour et nuit dans ce même passe-temps ? Et qu'y a-t-il de messéant, si, après que chacun a joué son jeu dans le monde, selon la mesure du temps que la Providence lui avait prescrite, il reprend son visage ?

J'ajoute encore que c'est une sorte de bonheur aux méchants de mourir bientôt, parce qu'il n'est pas expédient de faire longtemps ce qu'on fait très-mal, et comme ils usent si désespérément de la vie, il est à propos que, n'étant pas bonne, elle soit courte, afin que la brièveté du temps en rende la malice moins nuisible.

Si les exemples de leurs semblables, qui meurent soudainement, leur font appréhender le même sort, et se préparer de bonne heure à la mort, c'est un bien singulier pour eux ; que si, demeurant dans le mépris, ils sont punis, c'est le bien de Dieu que sa justice soit reconnue, et qu'elle règne jusque dans les enfers.

Que si vous regardez à présent la mort des justes, qui est celle que vous devez désirer, je dis que la providence de Dieu y reluit en trois principales choses,

qui sont la cessation des travaux et des misères du monde, la douce tranquillité de la sortie, la jouissance des couronnes et des récompenses promises.

En premier lieu, il faut vous imaginer ce que dit le saint homme Job, que cette vie est aux justes comme une mine, où l'on fait travailler les pauvres esclaves pour découvrir les veines d'or et d'argent. Et Tertullien avait la même pensée, quand il a dit que le premier homme fut vêtu de peaux de la main de Dieu, pour lui apprendre qu'il entraît au monde comme un esclave dans une mine. Or, comme ces mercenaires qui n'ont cessé de remuer la terre, la sueur sur le front, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur, aussitôt qu'ils ont rencontré la veine espérée, se réjouissent et s'embrassent l'un l'autre du contentement qu'ils ont de voir leurs travaux couronnés de quelque bonne issue; ainsi, après tant de combats, tant de rudes tentations, tant de calomnies, tant de chicanes, tant de persécutions, tant d'angoisses et de fâcheries, que les élus ont subis dans la captivité de ce corps; quand vient le jour auquel ils rencontrent, par un heureux trépas, les trésors inépuisables dont ils doivent prendre possession, ils conçoivent des allégresses inexplicables. C'est alors qu'ils entendent ces paroles de miel : « Sortez hardiment, âmes fidèles, sortez de ces corps, sortez en toute allégresse, sortez en toute paix; les montagnes éternelles, c'est-à-dire les cieux et ces belles compagnies d'anges et d'esprits bienheureux qui les habitent, vous iront recevoir avec des hymnes de triomphe. Allez hardi-

ment, voilà Dieu qui s'apprête pour essayer vos larmes; il n'y aura plus de mort, plus de soupirs, plus de clameurs, plus de douleurs, voici maintenant un état tout nouveau : quel repos! quelle cessation d'armes! quelle paix! »

Vous êtes-vous point figuré autrefois ces pauvres chrétiens (dont il est parlé aux actes de saint Clément), des hommes de bon lieu, bannis pour la foi, qui travaillaient aux carrières de Chersonèse, avec une extrême disette d'eau et de grandes incommodités, quand Dieu, voulant les consoler dans leurs travaux, fit paraître sur la cime d'une montagne un agneau d'une agréable blancheur, qui frappa du pied et fit jaillir à l'instant des fontaines d'eau vive? Quelle consolation et quel rafraîchissement pour cette multitude altérée! Mais qu'est-ce en comparaison quand un fidèle chrétien, qui a passé sa vie dans de belles et glorieuses actions, de grands travaux et de grandes patiences, voit l'agneau de Dieu tout-puissant qui l'appelle aux sources de la vie!

« Mais quoi, direz-vous, les justes, s'ils sont riches, n'ont-ils point à ce dernier moment quelque regret de leurs richesses et possessions? » Tant s'en faut, ils sortent allégrement de tous les biens de la terre, comme un petit oiseau sortirait d'une cage d'argent, pour s'essorer en la campagne aux premières haleines du printemps. Dites, de grâce, si un petit poussin était enfermé dans un œuf dont la coque serait dorée et enjolivée de belles et agréables peintures, et qu'il fût doué de raison, et qu'on lui donnât le choix, ou

de demeurer dans cette précieuse prison ou de venir au jour avec tous les autres animaux qui sont sous le ciel, estimez-vous qu'il voudrait demeurer dans la coque d'or au préjudice de sa liberté ? Et que pensez-vous qu'il en soit de toutes ces belles fortunes qui ont tant d'éclat devant le monde ? Ce sont des coques dorées, qui ne sont nullement comparables à la liberté des enfants de Dieu.

Que si le juste meurt pauvre, il se réjouit de quitter un chétif nid de paille et de mortier, pour s'en aller en un palais éternel. « Mais n'est-il point affligé de laisser une femme, et des enfants, et des parents ? » Il laisse tout cela sous le manteau royal de cette Providence éternelle, et croit fermement que celui qui a soin de la fleur des champs, des oiseaux, des abeilles et des fourmis, ne délaissera point des créatures raisonnables, moyennant qu'elles demeurent en leur devoir.

Quant à vous, hommes du monde, qui craignez tant cette dernière heure, apprenez par ce discours à vous fortifier contre ces vaines appréhensions de la mort qui vous donnent plus d'inquiétudes que la mer n'a de flots. Ne vous fait-il pas beau voir trembler à l'entrée d'un chemin si battu, où tant de millions d'hommes ont passé devant vous, et les plus timides ont enfilé la carrière aussi bien que les autres, sans s'en pouvoir dédire ? Tout ce qui semble de plus rude en ce passage, se trouve grandement adouci par deux considérations, dont la première est que Dieu l'a fait si commun, qu'il n'y a personne vivante qui s'en

exempte; et l'autre, que, pour nous façonner à la grande mort, nous expérimentons toutes les nuits dans notre sommeil une petite mort.

Douterez-vous encore de mettre fermement le pied sur les traces que le Sauveur du monde avec sa sainte Mère ont imprimées de leurs pas? pourquoi appréhendez-vous tant de mourir? la maladie et les mésaises du monde vous feront peut-être un jour désirer ce que vous craignez le plus. Ne vaut-il pas mieux faire par élection ce qu'il faudra souffrir par nécessité? Avez-vous si peu profité dans le monde, que vous n'avez point encore quelque ami, quelque personne chèrement aimée qui soit passée en l'autre vie? Il faut que vous ayez bien peu d'amour pour elle, si vous craignez tant de l'aller retrouver.

Qui est-ce qui fait naître en votre esprit toutes ces appréhensions? Vous fait-il mal de quitter un monde si perfide, si malheureux et si corrompu? Si vous y avez été toujours heureux, ce qui est bien rare, mettez le sceau de bon cœur à votre félicité, et ne laissez point le bonheur qui se peut tourner seulement en un grand malheur. Plusieurs ont trop vécu d'un an, et les autres d'un jour, qui leur a fait voir ce qu'ils craignaient plus que la mort. Que si vous êtes affligé et persécuté dans cette vie, n'avez-vous point de honte, quand Dieu vous appelle, de sortir lâchement d'un lieu où vous ne pouvez demeurer sans calamité?

Regrettez-vous l'or et l'argent, les habits somptueux, les maisons et les richesses? Vous allez en un pays où vous n'aurez plus besoin de tout cela. C'é-

taient des remèdes qui vous étaient donnés pour les nécessités de la vie; maintenant que vos plaies seront toutes guéries, voudriez-vous encore porter des emplâtres? Pleurez-vous la privation de vos amis? Il y en a qui vous attendent là-haut, qui sont les meilleurs du monde, les plus sages et les plus assurés, et qui ne vous donneront jamais que des joies.

Vous plaignez peut-être l'état du corps et les douleurs de ce passage? Ce n'est donc plus la mort qui vous fait pâlir; mais la vie que vous aimez si tendrement. On vous dit qu'aux approches de la mort, le corps ressent de grandes inquiétudes, qu'on se tourne deçà et delà, qu'on gratte les draps de son lit avec les mains, qu'on a des convulsions, qu'on serre les dents, qu'on étouffe sa voix, qu'on a la lèvre pendante, le visage livide, le nez affilé, les yeux retournés ou vitreux, la mémoire confuse, la parole bégayante, les sueurs froides, et qu'on change totalement de face.

A quoi sert de craindre tant ce qui ne vous arrivera peut-être jamais? Combien y en a-t-il qui meurent fort doucement et quasi sans y penser? Vous diriez qu'ils n'y sont pas quand l'affaire se passe. Que s'il faut endurer quelque chose, pensez-vous que la main de Dieu soit étendue pour vous tourmenter pardessus vos forces et raccourcie pour vous soulager? Il vous donnera l'hiver selon la laine, comme l'on dit, la souffrance selon la force de votre corps, et la couronne pour la patience.

Vous ne craignez rien, dites-vous, de tout ce que je

dis ; mais vous craignez le jugement ; qui peut mettre ordre à cela plus que vous ? Quand vous auriez été le plus désespéré pécheur du monde , si vous prenez la ferme résolution d'une conversion exacte et efficace , les bras de Dieu tout miséricordieux sont ouverts pour vous recevoir . Il pourvoira à votre sortie , n'en doutez point , comme il a pourvu à votre naissance ; il vous accompagnera de ses anges , il vous tiendra sous l'ombre de sa protection , et s'il vous faut purger par la justice , il vous consolera par sa miséricorde .

CONCLUSION.

Voici les bornes que je m'étais proposées pour mettre fin désormais à cet écrit auquel je m'étais résolu, non sans quelque peine et sollicité par des prières qui tenaient quasi le rang de commandements.

Si cette œuvre vous a un peu agréé, bon lecteur, prenez la peine de la relire quelquefois tout à loisir, en goûtant les maximes qu'elle contient avec une utilité digne du sujet.

Car, croyez-moi, cette précipitation et cet empressement qu'on apporte maintenant à lire toutes sortes de livres cause une certaine indigestion en l'esprit, dont il est plus étouffé que nourri !

Et pour terminer, disons avec saint Paul : « Au Roi des siècles, à Dieu seul soit rendu l'honneur et la gloire en tous les siècles des siècles ! »

TABLE.

HISTOIRE D'UN VIEUX LIVRE ET DE SON AUTEUR.

I. Qu'il ne faut pas juger les livres sur l'apparence.	1
II. Un bon prêtre et un tout-puissant ministre.	8
DÉDICACE DU PÈRE CAUSSIN. A la Sapience de Dieu incarnée.	27
AUX DAMES.	29

LIVRE PREMIER.

LA DAME.

CHAP. I. Que la société ne peut subsister sans la vertu des dames, dont la piété sert beaucoup à l'avancement du christianisme.	35
II. Que Dieu s'est servi aussi de la piété des femmes pour le rétablissement des États. — Jeanne d'Arc.	40
III. Que les femmes sont capables de bonnes lumières et de solides vertus.	52
IV. Les dix ordres des femmes, et les qualités vicieuses que les dames doivent singulièrement éviter.	58
V. Le dixième ordre des dames, plein de sagesse et de vertu.	73
VI. Tableau raccourci des belles qualités de la dame, premièrement de la vraie dévotion.	75
VII. La modestie.	80
VIII. La chasteté.	84

IX. La discrétion en la conduite des affaires.	87
X. L'amour conjugal.	91
XI. Le soin des enfans.	95
XII. La conclusion du discours.	97

LIVRE DEUXIÈME.

LES ILLUSTRÉS MODÈLES. — SAINTE CLOTILDE.

CHAP. I. Sa naissance et sa nourriture.	101
II. Clotilde recherchée en mariage. — La subtilité du prudent Aurélien.	107
III. L'ambassade destinée au roi de Bourgogne pour le mariage de Clotilde.	114
IV. Arrivée de Clotilde en France, et la vie qu'elle mena en son mariage.	122
V. La prudence que la reine apportait à la conversion de son mari.	127
VI. Conversion de Clovis.	136
VII. Ce que fit Clovis, par la persuasion de Clotilde, après son baptême.	142
VIII. Les bons succès que Dieu donna à Clovis depuis qu'il fut converti au christianisme.	144
IX. La vie de Clotilde en sa viduité, ses afflictions et sa glorieuse mort.	150

LES ILLUSTRÉS MODÈLES. — INDEGONDE, PETITE-FILLE DE CLOTILDE.

CHAP. I. Indegonde, sortie du sang et de la maison de Clotilde, porte la foi catholique en Espagne.	166
II. Indegonde persécutée.	170
III. La retraite d'Hermenigilde et sa conversion.	173
IV. Lettres réciproques du père et du fils sur leur divorce.	177
V. Le traité de paix entre Levigilde et son fils, par l'entremise d'Indegonde.	181
VI. Hermenigilde méchamment trahi.	186

VII. Lettre d'Hermenigilde à sa chère épouse Indegonde, et sa généreuse résolution.	195
VIII. Mort d'Hermenigilde.	200

LIVRE TROISIÈME.

LES VICES ET DÉFAUTS A ÉVITER.

CHAP. I. La beauté du corps et celle de l'âme.	214
II. Les excès du luxe.	218
III. La langue médisante.	227
IV. Le mauvais emploi du temps.	230
V. La malheureuse envie.	233
VI. Sur la colère.	241
VII. Les fausses dévotions, et la vraie et solide piété.	247
VIII. Vivre par opinion.	259
IX. La passion de s'enrichir. — Le diable d'argent.	263
X. L'inconstance des mœurs.	272
XI. La vie épicurienne.	279
XII. Les vacillations dans la foi. — Preuves du christianisme.	291
XIII. Contre la tristesse.	303
XIV. Un mot sur les scrupules.	309
XV. D'une étrange et commune erreur.	312

LIVRE QUATRIÈME.

LES VERTUS A PRATIQUER.

CHAP. I. La royale vertu de charité.	319
II. Pratique de la prudence.	324
III. La sainte et utile vertu de patience.	329
IV. La pratique de la tempérance.	334
V. Louanges de la virginité.	339
VI. Sur le mariage. — Sur la misère des ménages, et à qui elle doit être imputée.	347

VII. Instructions très-utiles aux époux, tirées de l'élite des saints Pères, et raccourcies en un petit discours.	363
VIII. Les devoirs des pères et des mères.	370
IX. Les devoirs des enfants envers leurs parents.	384
X. Douze maximes de sagesse fort utiles pour la conduite de la vie.	396
XI. Des souffrances.	404
XII. Réflexions courtes et notables sur le protestantisme.	412
XIII. Les avantages de la richesse.	419
XIV. Les sages conduites de la Providence.	425
XV. A ceux que la mort épouvante.	434
Conclusion.	445

FIN DE LA TABLE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HQ	Caussin, Nicholas
1201	La femme, ses vertus et ses
C38	défauts
1870	

